
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00355330 2

SOUVENIRS

D'UNE ACTRICE

SOUVENIRS

D'UNE ACTRICE

MÉMOIRES DE LOUISE FUSIL

(1774-1848)

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

PAUL GINISTY

LIBRAIRIE DE "L'ART DU THÉATRE"

CHARLES SCHMID, Éditeur

51, RUE DES ÉCOLES

PARIS

AVANT-PROPOS

Les Souvenirs d'une actrice, *de Louise Fusil, parurent en 1841, chez Dumont, au Palais-Royal, avec cette épigraphe, un peu prétentieuse dans la circonstance, empruntée à Lady Morgan : « Les années, les heures, ne sont pas des mesures de la durée de la vie : une longue vie est celle dans laquelle nous nous sentons vivre; c'est une vie composée de sensations fortes et rapides, où tous les sentiments conservent leur fraîcheur... »*

En 1841, Louise Fusil avait déjà soixante-neuf ans, cependant. C'était alors une pauvre vieille femme, vivant d'expédients, achevant misérablement une existence qui avait été tourmentée et, paraît-il, aimant trop à la raconter. Beauvallet, qui trouvait son bavardage insupportable, lui avait fait interdire le foyer de la Comédie-Française où, en souvenir de sa jeunesse et peut-être aussi pour des raisons d'économie matérielle, elle passait presque toutes ses soirées. Régnier et Samson, pris de pitié pour son isolement, intercédèrent en sa faveur et elle recommença à conter, avec quelques modifications de détails, comment elle avait fait la retraite de Russie et comment elle avait passé la Bérésina.

Assurément, quand on avait entendu cent fois narrer cette histoire qui devait probablement finir par des doléances personnelles, impliquant une discrète demande d'assistance, on devait en être las. Mais l'histoire n'en était pas moins intéressante en elle-même. Le cas était curieux de cette comédienne, qui, forcée par les circonstances, avait partagé les fatigues et les dangers de l'armée harcelée par les Russes, exténuée de faim, frissonnant de l'horrible froid, et se fondant d'étapes en étapes. Le hasard l'avait protégée pour qu'elle accomplît, valide presque jusqu'à la fin, le chemin où tant de grognards avaient succombé.

Mais la petite aisance qu'elle avait commencé à acquérir à Moscou, où elle se trouvait depuis une dizaine d'années était perdue. Elle revenait en France ruinée. Elle y revenait accompagnée d'une fillette, qu'elle avait, disait-elle, recueillie à Vilna, et qui, plus tard, sous son prénom de Nadèje, donna quelques espérances au théâtre.

La vie était malaisée à Louise Fusil, qui avait perdu la plupart de ses relations à Paris. Elle partit pour l'Angleterre et y végéta. On verra qu'il avait été dans son sort d'être, pauvre petite actrice, incessamment la victime des événements politiques.

Ce fut à Londres, un jour qu'elle était à bout de ressources, qu'elle publia un premier récit de ses aventures, sous ce titre un peu long, mais gros de promesses : L'incendie de Moscou, la petite orpheline de Vilna, Passage de la Bérésina et retraite de Napoléon, *par Mme Fusil, témoin oculaire*, mémoires suivis d'un Voyage sur les confins de l'Asie russe, au bord du Volga et notes sur le Kremlin, Petrovsky et les principaux édifices

qui ont été la proie des flammes; *Londres, imprimé par Schulz et Dean, 13 Poland street, 1817.*

Elle avait réuni soixante-huit souscripteurs de marque, qui avaient payé généreusement l'exemplaire de cette brochure de 81 pages : la duchesse d'York, le duc et la duchesse d'Orléans, le duc et la duchesse de Cumberland, la duchesse de Wellington, le marquis de Worcester, Caroline Lamb, le prince Esterhazy, la comtesse de Penbroke, le marquis d'Osmond, etc.

La reconnaissance de Louise Fusil s'était traduite en une petite préface en vers, qu'on ne peut vraiment reproduire qu'à titre de curiosité, car l'intention est meilleure que la forme :

AUX DAMES

QUI ONT DAIGNÉ ENCOURAGER LA PUBLICATION DE CE PETIT OUVRAGE

Chacun a son patron dans le céleste empire
Qui veille à nos destins, j'aime à le croire ainsi.
Mais dans ce monde, hélas, qui va de mal en pire,
Il est bon d'en avoir aussi.
Laissez-moi vous louer, bienfaisant patronage,
Illustré par des noms fameux.
Du ciel vous imitez l'ouvrage
En gagnant tous les cœurs, en comblant tous les vœux.
Faire fleurir les arts, consoler la misère
Accueillir l'étranger : voilà vos soins chéris.
C'est de la sainteté remplir le ministère,
En attendant le Paradis.
Vous avez la grâce efficace
Qui fait de la vertu voiler l'austerité.
Est-il de malheurs que n'efface
La douce bienveillance unie à la beauté ?

La pauvre Louise Fusil insistait déjà avec complaisance, à ce qu'on voit, sur sa situation difficile, que n'atténuèrent

que peu ses tournées, avec Nadèje, en Allemagne et en Pologne.

Il m'a semblé que ces Souvenirs, qui dans tout ce qui concerne la partie historique, ont une curieuse saveur de vérité, en raison même de l'inexpérience littéraire de l'auteur, valaient la peine d'être réédités. La brochure de Londres est devenue une rareté. On en trouvera ici le texte dans son intégrité.

Il n'en sera pas tout à fait de même pour la publication de 1841, embrassant toute l'existence de l'artiste, contenant de précieuses indications sur la société de la fin du XVIIIe *siècle, notamment, mais gâtée par un défaut de composition qui intervertit volontiers les événements, et par d'inutiles longueurs. Dans cette publication,* Mme *Fusil avait été aidée, avec une complaisance un peu trop abondante, par Darthenay, alors rédacteur de l'*Entr'acte, *un écrivain curieux d'histoire théâtrale, qui n'a d'ailleurs pas laissé un gros bagage personnel*[1]*. J'ai essayé de démêler la part propre à* Mme *Fusil dans ces Mémoires, en élaguant d'inutiles considérations, risquant de leur enlever un peu de leur intérêt, qui dans l'ensemble, est resté vif et piquant.*

1. Darthenay (1805-1863) fut aussi rédacteur au *Siècle*, au *Constitutionnel*, au *Moniteur parisien*. Il a publié, en 1852, une intéressante biographie de Ligier et, en 1853, un recueil qui n'est pas à dédaigner pour les curieux d'histoire théâtrale, *Acteurs et Actrices de Paris*.

LOUISE FUSIL

I

Louise Fusil, à qui le sort réservait une existence mouvementée, est née à Stuttgard en 1774. Ce furent des circonstances assez romanesques qui lui assignèrent comme lieu de naissance une ville étrangère.

Son grand père, le comédien Liard-Fleury, qui avait débuté à la Comédie en 1749, avait vu sa carrière théâtrale interrompue par une aventure d'amour qui s'était dénouée assez fâcheusement. On l'appelait alors « le beau Fleury », et le beau Fleury était habitué aux bonnes fortunes.

Un de ses camarades se piquait qu'une femme de haut rang eût des bontés pour lui. Introduit chez elle par son ami, Fleury fit, chez la dame, rencontre d'une belle marquise qui ne tarda point à lui être indulgente. Les deux acteurs prirent peu à peu l'habitude de retrouver leurs conquêtes dans une petite maison de campagne. L'indiscrétion d'une fille de chambre donna des soupçons aux maris, qui, en dépit des mœurs du temps, n'étaient point des maris philosophes. Ils surprirent les galants. L'un d'eux expia cruellement un court bonheur. On le trouva baigné dans son sang, devant la maison:

on avait essayé de lui faire subir le supplice de l'amant d'Héloïse. Fleury, plus agile que lui, avait pu s'enfuir à temps pour éviter le même traitement.

L'affaire allait devenir grave. Les amis de Fleury lui conseillèrent de quitter Paris quelque temps, en lui fournissant les moyens de disparaître. Il s'en fut chez la margrave de Bayreuth, sœur du roi Frédéric, et il dirigea son théâtre particulier[1]. A Bayreuth, Fleury épousa, sous les auspices de la margrave, une Mlle Clavel, tante de Mme de Saint-Huberty; puis il revint en France et s'installa à Metz.

Il avait eu un fils, et ce fils, chassant de race, aimant l'amour autant que l'avait aimé son père, fut jeté, lui aussi, dans une aventure aux conséquences sérieuses. Il enleva la fille d'un président du Parlement de Rouen, allié au chancelier de Miromesnil, et dut, avec elle, quitter la France en hâte.

Le jeune couple se réfugia à Stuttgard, et ce fut là que naquit l'enfant.

On pouvait toujours redouter quelque vengeance de la part de la famille outragée. Louise Fleury, toute petite encore, fut confiée à une amie qui la fit passer pour sa fille et la conduisit à Metz, chez ses grands-parents, auprès desquels elle demeura jusqu'à son adolescence. Elle avait, selon son expression, un « goût décidé pour la musique », et on la produisit, comme une sorte de prodige, chez le prince régnant des Deux-Ponts, petite principauté où les arts étaient fort en faveur.

1. *Voir les Comédiens français dans les cours d'Allemagne au* XVIIIe *siècle*, par M. Jean-Jacques Olivier, 3e volume. Il s'y trouve un portrait de la femme de Fleury.

Mme de Saint-Huberty traversa Metz, à cette époque. Louise lui fut présentée. La cantatrice la fit chanter, lui trouva une jolie voix, voulut se charger de son avenir. La sagesse de ses grands-parents différa le départ de la fillette pour Paris. Elle demeura donc quelques années encore à Metz, recevant une éducation soignée dans sa famille, élevée un peu aussi « à la manière de Jean-Jacques » en partageant l'existence d'une jeune amie, Mlle d'Arros, fille d'un gentilhomme qui avait une fervente admiration pour le philosophe de Genève. L'amitié persista dans la suite, et Louise, séparée de Fanny d'Arros, entretint avec elle une correspondance suivie jusqu'au moment où celle-ci disparut dans la grande tourmente de la Révolution. Fanny d'Arros, devait épouser le fils du général Beaurepaire, le défenseur de Verdun. Ce jeune homme avait émigré à la fin de l'année 1792. Il était mécontent du parti qu'il avait pris; il revint assez maladroitement se faire arrêter en France et périt sur l'échafaud.

En 1788, à quatorze ans, Louise Fleury fut envoyée à Paris, confiée aux soins d'une vieille dame qui la conduisit à une amie de ses grands-parents, Mme de Nanteuil. Elle était munie de lettres de recommandation pour d'anciens amis de Liard-Fleury et elle fréquenta assidûment la Comédie-Française. Elle a dit son ravissement de ces premières soirées de théâtre qui lui révélaient sa vocation. Mme de Saint-Huberty, qui s'était, décidément, instituée sa protectrice, la fit travailler avec Piccini, et elle débuta, à quinze ans, au Concert spirituel.

Le temps avait passé, cependant; les ressentiments s'étaient apaisés. Le père de la jeune cantatrice avait pu

rentrer en France et, devenu veuf, il s'était remarié. Il s'était fixé à Toulouse ; il réclama sa fille, qu'il ne connaissait pas, et Louise partit pour Toulouse, où, par l'intermédiaire d'une parente, elle fut reçue, bientôt dans l'intimité, chez le comte Guillaume du Barry, mari enrichi de la favorite, « bonhomme tout rond », selon son expression, qui, ayant eu l'autorisation de revenir à Paris, y habitait l'hiver un bel hôtel de la rue de Bourgogne, et passait le reste de l'année à Toulouse. Il est, dans ces *Souvenirs*, qualifié plusieurs fois d' « homme excellent », adoré dans sa ville natale depuis que, non sans courage, il avait arraché à la mort, en la venant tirer lui-même de sa prison, une pauvre femme qui, dans un moment de révolte, avait souffleté un capitoul. Pendant la Terreur, le comte Guillaume, enfermé à Sainte-Pélagie, échappa, plus heureux que son frère, à l'échafaud, et, après l'exécution de sa femme, qui ne paraît pas lui avoir causé une grande émotion, il épousa, tout infirme qu'il fut, cette vieille parente, Mme Lemoine, qui avait accueilli Louise à Toulouse.

Louise fit vraiment ses débuts, comme actrice, au château d'Aiguillon, où Mme du Barry, qui gardait quelque prestige, était de passage. On avait organisé en son honneur une fête ingénieuse, où un intermède, composé par Fleury, fut joué par sa fille. La spirituelle *Mademoiselle Chon*, qui avait été naguère le guide de la favorite, au commencement de son règne, avait collaboré au divertissement, et inspiré les couplets. Louise la trouva « encore très belle, bien qu'elle ne fût plus très jeune ». Elle avait alors « trop d'embonpoint », mais la coupe de son visage était restée charmante et elle avait

des yeux « doux et expressifs » et des dents « éblouissantes de blancheur ». Mme du Barry fut contente du compliment et de celle qui l'avait débité et chanté; elle lui donna de « jolies boîtes de Paris » et une parure en satin, avec un de ces manchons qu'on appelait alors « un petit baril ».

Louise fut ainsi mêlée à une société brillante et qui aimait passionnément le plaisir. Elle semble y avoir été fêtée pour sa jeunesse et sa grâce piquante, Mme Lemoine lui servant de chaperon, mais d'indulgent chaperon. Elle vit là le marquis de Grammont, le comte Jean du Barry, toujours fastueux, M. de Cazalès, qui devait jouer un rôle à l'Assemblée constituante, et à qui elle s'amusait à jouer des tours d'espièglerie, abusant de sa distraction, par exemple, pour changer en une boucle noire une boucle blonde qu'il portait avec quelque fatuité dans un médaillon de cristal. C'étaient encore M. de Catelan, qui devait être un jour brûlé en effigie, en effigie seulement, heureusement, ce qui lui faisait dire à une dame, car il avait gardé tout son esprit au milieu des orages révolutionnaires : « — Où est le temps où je ne brûlais que pour vous ? »; M. de Lacase, futur beau-frère de Casimir-Perier, à qui on s'était avisé de persuader qu'il avait séduit une jeune fille et qu'il fallait l'épouser. Ayant sur la conscience quelques peccadilles de ce genre, il avait répondu que c'était bien possible, quoi qu'il ne se rappelât plus ses traits, fort jolis d'ailleurs, et il avait consenti. C'était aussi M. de Savoie qui, le jour de ce mariage, s'obstinait, abusé par une de ces mystifications dont on avait alors le goût, à faire la cour à la mariée. Il n'y avait pas si longtemps qu'une princesse avait fondé l'ordre de la Malice,

dont les insignes se composaient d'un ruban gris de lin, et d'un médaillon représentant un singe, et dont les statuts exigeaient qu'on fît au moins une plaisanterie par jour :

Celui qui veut, de la Malice
Devenir un digne Profès
Doit si bien tendre ses filets
Pendant le temps qu'il est novice
Qu'il ne passe jamais un jour
Sans avoir fait quelque bon tour...

Le mariage enleva Louise Fleury à cette vie un peu agitée et un peu libre, malgré la vigilance de la bonne Mme Lemoine. A dix-sept ans, elle épousa un jeune comédien, Fusil, qui s'était épris d'elle. Elle n'avait pas vainement dans les veines le sang de deux générations de gens de théâtre. Ce dut être un mariage d'amour, puisqu'il y eut à vaincre l'opposition de Fleury. Mais le ménage, qui devait être fort séparé, plus tard, commença à l'être fort peu de temps après la cérémonie. Fusil l'avait séduite par sa belle humeur, son aplomb, le talent qu'elle lui reconnaissait. Mais, dit-elle, « il regretta bientôt l'indépendance de la vie de garçon ». Il accepta un engagement à Marseille, et sa femme partit pour la Belgique, où, par l'entremise du prince de Ligne, qu'elle avait connu à Paris, Fistum, maître de chapelle de la cour et chargé de l'entreprise des concerts de Bruxelles, d'Anvers et de Gand, l'avait fait venir.

Fusil et sa femme, qui ne furent guère rapprochés qu'en 1792, vécurent toujours en bons termes, mais ils n'eurent peut-être point beaucoup de mérite à cela, le sort les ayant toujours éloignés l'un de l'autre. Ce furent des époux qui s'aimaient surtout de loin.

II

C'est ici le moment de tracer un rapide croquis de l'existence mouvementée de Fusil, dont on ne connaît plus guère que le nom.

Fusil fut quelque temps comédien de province. Il jouait surtout l'emploi des valets où il était, dit-on, fort plaisant. Il avait fait ses premières armes à Besançon. De Marseille, un engagement l'appela à Rouen, pour remplacer Bordier, qui venait de périr d'une manière tragique. Bordier était un acteur comique qui avait acquis, par son naturel et sa bonhomie, quelque popularité.

Il fut éloigné un mois de la scène par une maladie grave. Il était à peine en convalescence qu'il fut invité à une partie de campagne. Il revenait, de fort belle humeur, lorsqu'il trouva la ville de Rouen en grande agitation. C'était l'époque où commençaient les troubles, un peu partout, mais où l'autorité était encore vigoureuse et capable de l'être même fort terriblement.

Bordier, mêlé à la foule, cherchant à envahir l'Hôtel de Ville, reconnut un avocat de ses amis. Il alla, d'instinct, le rejoindre, et, avec quelque fantaisie, car il n'avait jamais pris parti, s'avisa de lui donner un « coup de main ». Malheureusement, les troupes arrivèrent, dispersèrent vite les émeutiers, arrêtèrent l'avocat et son trop complaisant ami, ainsi que quelques jeunes gens de la ville. Ceux-ci étaient bien apparentés; ils se tirèrent d'affaire, mais la justice voulait faire un exemple, et elle le fit redoutable. Le pauvre Bordier, bien indifférent

cependant aux choses de la politique, fut bel et bien condamné à mort. On raconte qu'il marcha d'ailleurs au supplice d'un pas ferme, et se rappelant une phrase d'un de ses rôles, dans les *Intrigants*, de Dumaniant :

— Vous verrez, dit-il, que je serai pendu pour arranger l'affaire![1]

De Rouen, Fusil passa à Amiens, puis au moment de l'émigration d'une partie des acteurs du Faubourg Saint-Germain au théâtre de la rue de Richelieu, il fut appelé à Paris par les nouveaux directeurs Gaillard et Dorfeuil, qui amenaient déjà Michot, les Saint-Clair, Mlle Fiat, puis bientôt Monvel, en attendant que Talma, Mme Vestris, Dugazon, Mlle Desgarcins vinssent à eux, ce qu'ils firent l'année suivante, en 1791. Fusil prit sa place honorablement dans le répertoire, sans avoir l'occasion de faire une création remarquable.

La Révolution, cependant, suivait sa marche impétueuse. Fusil, turbulent de sa nature, se lança à corps perdu dans les idées nouvelles. Mme Fusil raconte, quelque part, qu'il ne quittait plus son habit de garde national. Il joua un petit rôle le 10 août et crut, de bonne foi, en avoir joué un très grand. Il eut la tête montée, et, brusquement, quitta le théâtre pour l'armée.

On le trouve, en 1793, aide-de-camp du général Tureau, en Vendée. S'il devint un fougueux révolutionnaire, c'est qu'il avait, à l'en croire, des griefs personnels contre l'ancien régime.

C'était en 1787. Il était alors à Besançon et il était en relations galantes avec une de ses camarades, Mlle Cas-

1. En 1793, la mémoire de Bordier fut réhabilitée dans une cérémonie publique.

telle. Un soir, il la reconduisait chez elle, lorsque des gardes du corps survinrent. Ils étaient un peu trop en belle humeur, et sans se soucier du cavalier servant de la jeune femme, ils l'entourèrent et lui adressèrent des propos grossiers. Fusil chercha d'abord à leur faire entendre raison. Ils insistèrent avec inconvenance et l'un des officiers s'avisa de lever la main sur le comédien. Celui-ci (c'est toujours son récit) bondit sur l'insolent gentilhomme et le prit à la gorge. Quelques personnes arrivèrent, mirent fin à la scène. Fusil, s'adressant alors à son agresseur, qu'il avait d'ailleurs assez mal traité de ses mains solides, lui offrît de lui rendre raison.

— On ne se bat pas avec un saltimbanque, répondit celui-ci; il y a d'autres moyens de le châtier.

On se sépara. Fusil n'acceptait pas l'injure. Le lendemain soir, ayant caché une épée sous sa redingote, il se rendit au rempart, où il était assuré de rencontrer les officiers. Ceux-ci, en effet, en l'apercevant, se ruèrent sur lui à coups de cannes, et, avec sa mince épée, le comédien, adossé contre un arbre, avait beau faire bonne contenance, il allait passer un mauvais quart d'heure, quand parut, heureusement pour lui, un homme qui pouvait, par son autorité, en imposer à ces jeunes écervelés,M. d'Autichamp. Il s'indigna du spectacle qu'il avait sous les yeux et reconduisit lui-même Fusil chez lui, en promettant d'intervenir, en cas de besoin, auprès du commandant de la ville, le vicomte de Puységur. Mais, dans la nuit, Fusil était arrêté; on lui mit les fers aux mains comme à un criminel, on le jetait dans un cachot dont il ne sortit que pour quitter Besançon, de force.

C'est, s'il faut ajouter foi à ses déclarations, cette

aventure qui lui avait fait embrasser avec ardeur les sentiments révolutionnaires. Je crois aussi que, comédien, il voyait un peu le côté théâtral du personnage que la Révolution lui permettait de jouer.

Sa femme, qui s'entendait si bien avec lui quand il y avait entre eux des centaines de lieues, a défendu Fusil d'être un mauvais diable : « Il était, a-t-elle dit, de la plus grande exagération dans ses paroles, mais son cœur était plein d'humanité. Il se serait fait assommer plutôt que de manquer à sa conviction, mais il était incapable de faire du mal à qui que ce fut. Julie Talma qui l'aimait et qui lui rendait justice, lui disait sans cesse : « Mais taisez-vous donc, méchant bonhomme ! vous rendez service à tout le monde, mais vous ne cessez de vous quereller : on taira vos bonnes actions, et on répètera vos méchantes paroles. »

De fait, Fusil eut l'occasion d'acquitter sa dette envers M. d'Autichamp, qui lui avait sauvé la vie. En Vendée, en 1793, un jour qu'il allait de l'avant et qu'il avait dépassé les cavaliers qui l'accompagnaient, il rencontra inopinément le chef royaliste, blessé, et si faiblement escorté qu'il était à sa merci.

Fusil s'approcha de lui, le salua et lui dit à voix basse :

— F... le camp, et vite, par là (il lui montrait la direction opposée à celle que suivaient les soldats républicains) car si je ne vous fais pas prisonnier, c'est pour moi le conseil de guerre, et ce qui s'en suit.

A peine avait-il disparu, en effet, que les Bleus survenaient. Il faut ajouter que cette histoire a été contée par M. d'Autichamp, et non par Fusil.

Une autre anecdote attesterait aussi la « sensibilité » de Fusil, comme on disait alors. Mais tous les plus fougueux révolutionnaires n'eurent-ils pas leurs heures de sensibilité? Pendant l'incendie d'un village par les troupes républicaines, il aperçut un enfant abandonné dans une maison en flammes. Il s'élança à travers le feu et sauva le petit être, qu'il ramena à Cholet, où il le fit adopter par la femme d'un des généraux de l'armée.

De Vendée, Fusil alla rejoindre à Lyon Collot d'Herbois, son ami, qui faisait là de la terrible besogne. Fusil l'aida-t-il à abattre quelques têtes et à détruire quelques monuments? Il s'en est toujours défendu, attestant que son rôle n'avait été que celui d'un citoyen « qui négligea ses intérêts particuliers pour se rendre utile à sa patrie » et qu'il s'était au contraire attiré de redoutables inimitiés pour son modérantisme.

Aux heures de réaction, il fut violemment attaqué, même, ce qui n'est pas pour étonner, par des hommes à qui il avait rendu naguère quelques services. Le 24 janvier 1795, au théâtre de la République, (car il avait repris son ancien métier et son ancien emploi de valet du répertoire) il fut hué d'une façon terrible, et le public le força à commencer à lire une pièce de vers, jetée sur la scène, et qui était une satire grossière et véhémente des hommes de la Terreur. On ne lui permit pas d'achever, ce qui indiquait quelque incohérence de la part de la foule, mais on exigea qu'il éclairât, avec un flambeau, un autre acteur, qui lut ce pamphlet, et on jouit férocement de ce spectacle « d'un des suppôts de Robespierre, en habit de Crispin, faisant amende honorable ». Même aventure était déjà arrivée à Trial et à Dugazon.

Fusil, qui avait dû céder à la force, mais que cette avanie avait exaspéré, écrivit aux rédacteurs du *Journal des Théâtres* cette lettre où il expliquait son attitude pendant la Terreur, une fois pour toutes. Et cette lettre, du 8 pluviôse an III, ne manque pas de fermeté.

« Ma conduite à Lyon paraît avoir provoqué la scène qui vient d'avoir lieu au Théâtre de la République. Je n'examinerai point s'il eût été juste de m'entendre, puisqu'on avait entendu mes accusateurs. Je n'ai pas pu répondre à des hommes passionnés. Je vais instruire des lecteurs qui ne cherchent que la vérité.

« Il y avait, à Commune-Affranchie, un tribunal composé de sept juges. Ce tribunal condamnait à mort. On assure que j'en étais membre : je déclare que c'est un mensonge insigne et je défie ceux-mêmes qui m'inculpent d'alléguer un fait contraire. J'étais d'une commission dont tout le pouvoir se bornait à surveiller les autorités constituées *et à mettre en liberté*. Elle n'avait le droit d'infliger aucune peine.

« Les représentants du peuple avaient divisé cette commission. Une partie était permanente ; l'autre parcourait les départements voisins, afin d'approvisionner Lyon, qui était totalement privé de subsistances. J'étais de cette dernière, et, pendant trois mois, j'ai rempli avec zèle la mission importante qui m'était confiée.

« Tandis que nous servions la République, nous étions dénoncés à Robespierre, à Couthon et à Saint-Just qui, sur les rapports de leurs agents, nous accusèrent eux-mêmes plusieurs fois aux *Jacobins* de favoriser les rebelles. Comment concilier cette dénonciation des trium-

virs avec les inculpations consignées dans la pétition des Lyonnais?

« Au surplus, je demande que désormais ce ne soit point avec des épithètes banales qu'on me traduise au tribunal de l'opinion publique. Je me suis acquitté de mon devoir ; j'ai pu, j'ai dû même choquer quelques intérêts particuliers pour être utile à ma patrie, mais je ne crains pas que des républicains puissent me reprocher une action dont j'aie à rougir. S'il en est, qu'ils m'attaquent, que la signature réponde du calomniateur, et je me charge de le confondre...

« Fusil. »

Cependant les accusations, si elles ne se précisèrent pas, continuèrent contre le comédien, qui dut, de nouveau, quitter le théâtre, où la vie lui était devenue impossible. Un de ceux qui le poursuivaient alors avec le plus d'acharnement était Martainville, le futur auteur du *Pied de Mouton*, le polémiste royaliste qui ne manqua pas, parfois, de quelque cynisme.

Or, le pauvre Fusil avait tout simplement sauvé la vie à Martainville, avec lequel il avait été naguère fort lié, l'un et l'autre étant d'humeur enjouée.

A la fin de 1792, Martainville se sentait fort mal à l'aise à Paris. Il avait été dénoncé et il était réduit à demander successivement l'hospitalité à ses amis. C'est ainsi qu'il arriva chez Fusil, fort inquiet, et ce jour-là, ayant perdu toute envie de rire. Fusil l'accueillit, l'hébergea, le conseilla et fit mieux, risqua de se compromettre pour son salut.

Il conseilla à Martainville d'attendre un jour où, comme

garde national, il serait de service à la barrière. Ce jour-là, il lui fit revêtir un de ses habits de théâtre, un costume de paysan et lui donna toutes les instructions pour passer sans encombre. Il portait au bras un grand panier : Mme Fusil l'avait rempli de provisions pour que, une fois hors de Paris, il n'eût pas besoin d'entrer dans les auberges. Fusil fit plus encore, il emprunta trois cents francs pour les remettre à Martainville, fort désargenté. Les choses se passèrent comme les avait réglées Fusil, avec un vrai talent de metteur en scène, et Martainville se tira d'affaire.

Il faut avouer que, si engagé qu'il fût dans des polémiques contre-révolutionnaires, il poussait un peu loin, en 1795, l'indépendance du cœur.

A cette époque, Mme Fusil alla trouver Martainville et lui reprocha amèrement sa conduite.

— Oui, répondit celui-ci avec désinvolture, Fusil n'a jamais fait de mal, et ce n'est qu'un braillard...

Et il ajouta, en guise de conclusion (et la conclusion ne laissait pas d'être singulière !)

— Au reste, c'est aussi un nigaud, car il aurait pu s'enrichir, et il ne l'a pas fait.

Et il tourna les talons.

Certaines confusions de noms ajoutèrent aussi aux colères qui se manifestèrent contre Fusil. C'est ainsi qu'on lui reprocha, pendant la mission de Tallien à Bordeaux, d'avoir fait arrêter les artistes du théâtre, dans un intérêt tout personnel. Or, cette méchante action était l'œuvre non de Fusil, alors en Vendée, mais d'un certain Fusier, chanteur et non comédien.

Avons-nous tout à fait renoncé, en notre temps, au

fort des luttes politiques, à des procédés de discussion de ce genre?

Fusil, éloigné par force du théâtre, songea à reprendre sa carrière militaire. Mais il n'avait plus de bien solides appuis; il attendit longtemps une occasion favorable. Enfin, en 1797, sur la recommandation de Talma, il trouvait un emploi administratif dans l'armée d'Italie. C'était peu pour un homme qui, naguère, avec Tureau, avait eu le pouvoir effectif.

Je ne sais par suite de quelles circonstances, il se trouva, en rejoignant Milan, à la tête d'un petit détachement, qui fut attaqué par des bandits, les *Barbets*, qui terrorisaient alors les routes d'Italie. Les compagnons de Fusil passèrent un fort mauvais quart d'heure, et lui-même, séparé d'eux, blessé, passa la nuit dans un bois, d'où il ne sortit que le matin pour se traîner sur le chemin. Il était à bout de forces.

Sa bonne étoile fit que deux voitures passèrent escortées de cavaliers français. Il appela désespérément au secours. L'escorte, indifférente, allait passer, mais une femme qui se trouvait dans la seconde calèche, donna l'ordre de s'arrêter : c'était la citoyenne Bonaparte, qui allait rejoindre son mari.

Fusil, dès qu'il sut qu'un hasard heureux l'avait placé en face d'elle, tira d'une poche de ses habits déchirés, un papier froissé dans le combat de la veille : c'était une lettre que lui avait donnée, au moment de son départ, Mme Talma, pour la femme du général en chef, au cas où les circonstances l'amèneraient à la rencontrer. Il était en assez piteux équipage pour présenter ce billet, mais jamais il n'eut pu lui être plus utile. Joséphine lui fit

accueil, lui réserva une place dans la première voiture, qu'occupait son amie de confiance, Mlle Davrignon, et promit à Fusil son tout puissant appui.

Mais, en réalité, elle ne devait pas beaucoup servir ses intérêts. Elle le retint à Milan, le chargea d'organiser des spectacles, mit ses talents à contribution, et, pendant quelques jours, lui témoigna toute la bonne grâce possible. Avec sa coutumière mobilité d'esprit, elle eut bientôt d'autres affaires en tête, et, en prenant congé de Fusil, elle se borna à le recommander à M. Alaire, un des chefs de l'administration militaire, qui oublia vite les promesses qu'il avait faites.

Fusil se trouvait donc fort peu avancé. Il est assez piquant de constater qu'une lettre de recommandation qu'il obtint, un peu plus tard, du général Bonaparte, pour entrer dans les équipages de l'artillerie, ne fut d'aucune efficacité.

Il se demandait quel parti prendre, quand il fit la rencontre du général Muller, qu'il avait jadis connu, et qui l'attacha à sa personne.

On ne sait trop ce que devint Fusil, végétant dans des emplois inférieurs, jusqu'au moment où il rentra au théâtre, sans que sa présence y soulevât de protestations. Les vicissitudes l'avaient mûri, et il avait couru trop d'aventures pour ne pas souhaiter une existence calme, désormais. Aussi fit-il longtemps partie de la troupe du théâtre de l'Impératrice, où il avait débuté dans les *Ménechmes*.

D'une pièce qui se trouve aux Archives, il serait téméraire d'induire qu'il fut au courant de la conspiration du général Mallet. Cette pièce indique seulement

que, avec un certain Ricord, il alla voir plusieurs fois le général qui devait tenter le plus téméraire des coups de main, dans la maison de santé où il était interné.

Sous la Restauration, Fusil, sur qui pesait le poids de l'âge, donnait, pour vivre, des leçons de diction. Regnier, dans ses *Souvenirs*, rapporte cette anecdote, qui prouve qu'on n'avait pas oublié sa légende de terroriste, et qu'il ne pouvait la secouer.

Il faisait sauter sur ses genoux Regnier, alors enfant, qui lui dit tout à coup, naïvement :

— Alors, c'est donc bon, le sang?

Étonné, Fusil regarda le gamin.

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce que j'ai entendu dire que vous étiez un buveur de sang.

Sans répondre, mais avec une profonde tristesse, Fusil posa le petit Regnier à terre, prit son chapeau, un grand chapeau à trois cornes, et partit. Il ne revint point dans la maison.

Ses derniers jours furent misérables. Il mourut en 1827, et aucun journal ne songea à relever une nouvelle qui paraissait alors sans intérêt pour personne.

III

Revenons en arrière, pour ne plus nous occuper que de Louise Fusil, dont l'existence, pour les raisons que j'ai dites, se peut suivre fort indépendamment de celle de son mari.

Pauvre petite cigale, il devait être dans sa destinée de

se heurter toujours aux événements politiques et d'en pâtir!

Elle vient d'être appelée par un engagement en Belgique : elle y trouve la révolution, cette singulière révolution fomentée par le clergé, les patriotes exaltés de Van der Noot et les « bouchers » des régiments autrichiens de Bender et de Clairfay qui avaient gagné, à Gand, leur redoutable surnom. Le moment n'est pas très favorable pour jouer la comédie. Elle se partage selon les circonstances : elle chante l'hymne des « Belges gémissants » et donne, le lendemain, une représentation au camp autrichien. Des deux côtés, elle assiste à des massacres, et c'est une chose assez étrange que, partout où elle ira, elle trouvera la guerre ou l'émeute.

La Vierge noire de Bruxelles fait des miracles en faveur des insurgés, mais elle les laisse un peu trop tuer tout de même, et Louise Fusil fuit tout ce sang répandu, elle revient en France, où, en dépit des inquiétudes qui grandissent, il y a toujours, en cette année 1790, une partie de la société française brillante et enjouée. La jeune comédienne cherche encore sa voie, se prodigue dans les fêtes mondaines : la marquise de Chambonas s'engoue d'elle, s'institue sa protectrice, tandis qu'un savant, qui n'est point un ours, M. Millin, s'attache à parfaire son éducation et à conseiller ses lectures, tout en l'initiant à la botanique, si fort à la mode, alors. Toutes les femmes élégantes herborisaient, et le jardin des plantes était, aux cours de Millin et de Van-Spandonk, un centre de délicieux papotages.

Aux mauvais jours, Louise Fusil devait se souvenir du langage des fleurs, auquel tout le monde s'était plu,

pour composer des bouquets symboliques et correspondre ainsi avec un ami détenu à la prison du Luxembourg.

Le salon de Mme de Chambonas était le lieu de rendez-vous des frondeurs des *Actes des apôtres*, et c'était chez elle, en réalité, que se préparait ce journal. Louise Fusil se rencontrait là avec Rivarol, avec Champcenetz, qui eût tout sacrifié au plaisir de faire un mot piquant, avec le comte de Tilly, qui gardait, un des derniers, le secret de cette exquise impertinence qui allait disparaître au souffle de la Révolution, avec d'autres beaux esprits, dont quelques-uns devaient bientôt finir tragiquement. Le chevalier de Saint-Georges, ce bouillant créole, composait pour elle des romances sentimentales :

> Ma maîtresse m'oublie
> Amour, fais-moi mourir!
> Quand on cesse de nous chérir
> Quel cruel tourment que la vie !

C'était la fin d'un monde qui avait été charmant et qui se hâtait dans le plaisir, sachant que les minutes lui étaient désormais comptées.

Dans l'autre camp, Louise Fusil fréquentait chez Julie Talma, qu'elle devait tendrement essayer de consoler, plus tard, quand son divorce la frappa au cœur. Elle avait douze ans de plus que son mari, et le tragédien ne laissait pas de lui faire sentir cette différence d'âge. Là, Louise rencontrait des poètes dramatiques, Lebrun, Ducis, Legouvé, Marie-Joseph Chénier, et les hommes politiques que la Révolution allait user ou dévorer si vite, Vergniaud, Condorcet, Roland, Louvet, où elle se liait encore avec David et Garat.

Talma lui donne des conseils, et c'est lui qui détermine l'actrice, encore indécise, à choisir l'emploi des soubrettes. Quand on le sollicite d'aller donner des représentations à Versailles ou à Saint-Germain, il l'emmène avec lui. Talma aime à jouer là des rôles qu'il n'aborde pas à Paris, comme celui du marquis de la *Pupille*, de Fagan, et Louise Fusil fait partie de la petite troupe qui l'accompagne.

Cependant, le temps marche ; le décret, si attendu qui rend la liberté aux théâtres, bouleverse le monde dramatique. De nombreuses scènes nouvelles se fondent : Louise Fusil est engagée au *Théâtre des Élèves de l'Opéra* (car la vocation de chanteuse l'emporte décidément sur celle de comédienne), et elle débute dans la *Servante-Maîtresse* et le *Devin de village*. Le théâtre des Élèves de l'Opéra jouait le répertoire italien, dans des traductions faites par un certain Dubuisson, auteur d'un *Thamas-Kouli-Kan* qui avait eu quelque succès [1].

Ce Dubuisson devait, en 1793, être arrêté et condamné à mort. De la charrette qui le conduisait à l'échafaud, il aperçut l'affiche qui annonçait une de ses pièces, écrite depuis longtemps et qui avait été retardée jusque-là. Un étrange hasard faisait coïncider la première représentation avec son supplice.

L'auteur dramatique, encore qu'il eût les mains liées

1. *Nadir* ou *Thamas-Kouli-Khan*, tragédie, Théâtre-Français, 1780. C'est une histoire persane compliquée, où un jeune prince, persécuté par son père, refuse cependant d'entrer dans une conspiration contre lui, et se tue pour ne point trahir le barbare auteur de ses jours. *Le Dictionnaire général des Théâtres*, de 1811, formule sur cette pièce ce jugement, que n'a peut-être pas tout à fait confirmé la postérité : « Le plan de cette tragédie est défectueux, mais le style offre des beautés. » Ce sont des beautés bien fanées.

derrière le dos, oublia un instant qu'il n'avait plus que quelques moments à vivre.

Il grommela entre ses dents :

— Je suis sûr du premier acte, mais le second m'inquiète... Il faudrait faire des changements.

Entre temps, Louise Fusil va chanter au Théâtre-Français, dans la coulisse, la romance du *Saule* d'*Othello*. Mais elle tombe malade, on lui impose de ne plus chanter pendant une année, et elle entre au théâtre de la rue de Richelieu, où les directeurs Gaillard et Dorfeuil la font tout d'abord paraître dans la soubrette de *Guerre ouverte*, ou *Ruse contre Ruse*, de Dumaniant, qui resta longtemps au répertoire. Il y a là une scène — la scène de la malle, où Lisette, suivant les intérêts d'un certain marquis de Dorsan, se débarrasse du valet de son rival en l'enfermant dans un coffre qu'elle fait emporter par un commissionnaire — où Louise Fusil eut de la vivacité et de l'entrain. Elle remplaçait Mlle Fiat que la mort de Bordier, dont j'ai parlé tout à l'heure, atteignait dans ses plus chères affections, et qui avait renoncé au théâtre.

Les Souvenirs de Louise Fusil évoquent assez agréablement ces premiers jours de la nouvelle scène, où venaient successivement briller les mécontents de la Comédie-Française du faubourg Saint-Germain. Vous savez la curieuse page des *Mémoires de Fleury* sur cet exode[1].

1. « J'éprouvai un coup terrible lorsqu'en passant dans nos corridors, je vis, effacés, des noms qui ne nous appartenaient plus, et, le dirais-je, le nom de Talma, sur lequel passait une large bande noire, me fit le même effet que des noms beaucoup plus anciens disparus aussi. Qu'on m'explique cette contradiction du cœur humain : nous nous étions querellés, nous avions fait tout ce qu'il fallait pour que Talma cessât d'être des nôtres, et maintenant, il me semblait laisser un vide au théâtre. Serait-ce que, dans la lutte, l'homme est tout au plaisir de se rendre compte

Le foyer y était gai, les jeunes artistes formaient la majorité, et ils attiraient des amateurs de spectacle qui s'intitulaient plaisamment eux-mêmes les « chevaliers du quinquet ».

C'est là qu'elle connut ce singulier personnage, le cousin Jacques, qui, après avoir joui de la popularité la plus grande, tomba, en peu de temps, dans l'oubli le plus complet.

Il lui fit des vers pour être dits à une fête que donnait Mirabeau aux fédérés Marseillais, des vers pleins de bonnes intentions, comme tous ceux qu'il écrivait. Louise Fusil ne connaissait pas encore Mirabeau, mais quand elle le vit, elle fut sur le point d'oublier ses couplets. Le grand homme avait fait sur elle une impression profonde et elle comprenait qu'il eût pu être tant aimé en dépit « d'une figure repoussante au premier abord ».

Le bon cousin Jacques, lui, en cette occasion, n'avait pas manqué, selon sa louable marotte, d'adjurer tous les Français « d'être frères ». Déjà, malheureusement, les Français ne suivaient pas tout à fait ses conseils. Il

de sa puissance et que, après la rupture, il mesure mieux ses pertes? Oui, le jeune tragique avait emporté quelques rayons de notre auréole, et l'inscription effacée, *Loge de M. Talma*, me serra l'âme autant que ces autres effacements : *Loge de M. Dugazon*; *loge de Mlle Desgarcins*; *loge de Mme Vestris*... Jadis, dans le bon temps de notre amitié, j'avais pris l'habitude de frapper en franc-maçon à la porte de Dugazon, qui me répondait toujours par quelque vive plaisanterie. J'eus ce jour-là l'enfantillage de le faire; je regardai d'abord si personne ne venait; puis, tout furtivement, je donnai par trois coups du dos de la main. La loge sonna le vide et je m'échappai presque les larmes aux yeux. Je me remis, cependant : un beau mouvement de fierté me saisit. La Comédie-Française était encore la Comédie-Française. Elle serait désormais libre dans son allure, peut-être pourrait-elle prendre un nouvel essor, et si ce n'est augmenter la gloire du vieux théâtre, du moins la soutenir dignement. » *Mém. de Fleury*, tome IV, chap. VI.

prêchait galamment aussi, la fraternité aux Françaises, et il semble bien que, tandis qu'il accompagnait la comédienne au Champ de Mars, où tout le monde allait faire mine de travailler aux travaux de la fête de la Fédération, il avait quelque peu courtisé Louise Fusil.

Il faut suppléer ici aux souvenirs de l'actrice et dire un mot de ce bizarre écrivain, dont on ne connaît plus guère que le sobriquet qu'il avait choisi, l'ayant emprunté à un mendiant qu'il interrogeait, un jour, et qui lui avait répondu qu'on l'appelait ainsi « parce qu'il était un peu parent avec tout le monde ».

Abel Beffroy de Reigny, né à Laon, en 1757, avait d'abord été abbé, un abbé coquet et quelque peu libertin, plus occupé de rimailler et de faire l'amour que d'œuvres pies.

Ce qui est assez piquant, c'est que, tout en agissant comme eux, il composait une satire contre les petits abbés coureurs de ruelles et se plaisant à lutiner les muses. Mais le cousin Jacques n'en fut jamais à un contraste près. Ce poème, qu'on goûta avec bienveillance, le fit peut-être réfléchir, cependant. Un beau matin, il abandonna le petit collet et accomplit, du coup, un profane pèlerinage. Il s'en alla trouver Voltaire à Ferney, lui lut hardiment des vers de sa façon et s'en retourna à Paris, muni des compliments du philosophe, qui n'en était pas chiche, lorsque l'auteur qui s'adressait à lui, ne laissait pas, comme c'était le cas, de lui être fort indifférent. Après quoi, il lui fallut encore, avant de se lancer complètement dans la carrière des lettres, l'approbation de Gentil-Bernard, que ses contemporains, qui n'ont pas été des oracles infaillibles, regardaient comme le phénix des beaux esprits.

Alors, rassuré sur son propre compte, il publia un poème badin, *Hurluberlu*, où, dans les choses de l'amour, il témoignait de son goût pour les réalités.

> Car j'ai reçu pour quelque chose
> Le corps que le bon Dieu me fit...

Puis ce furent les *Petites maisons du Parnasse*, jugements légers et narquois, dans une fable assez ingénieuse, sur les hommes illustres de tous les temps. Ce n'était pas, d'ailleurs, l'imagination qui lui manquait : elle était seulement un peu désordonnée!

Jusque là, toutefois, le cousin Jacques n'avait qu'une petite vogue ; il en eut une prodigieuse quand il s'avisa de publier les *Lunes*, « journal comme on n'en avait jamais vu », où il accumulait tout ce que sa fantaisie lui inspirait, avec une verve débridée, estimant, au fond, être un fameux philosophe. Il parlait de tout, en vers et en prose, même des poésies de M. de Robespierre, son ancien camarade du collège Louis-le-Grand. Il devait saluer les débuts de la Révolution avec enthousiasme, et comme c'était, en fait, un excellent homme, il entrevit, en assez mauvais prophète, un idéal de paix, d'humanité, de « sensibilité ». Il prit ses rêves pour des réalités et célébra cette ère heureuse, tout comme si elle fut vraiment venue. Il avait d'ailleurs le patriotisme souriant et « bénisseur » : ne s'était-il pas piqué, dans ses *Lunes*, de donner des leçons de gaîté?

Il changea un jour le titre des *Lunes* en celui de *Courrier des planètes*; c'était toujours l'étiquette astronomique qui lui était chère, et il fit de la politique à sa façon, qui était d'une drôle de façon. Étant donné qu'il n'avait rien

à perdre pour lui-même, il vint à la rescousse des novateurs et demanda la suppression des titres et des privilèges. Il la demanda dans un bizarre article, intitulé : *Adam et Ève aux États de Bretagne*, où le premier homme et la première femme parlaient, non sans quelque naïveté, de l'égalité qui régnait de leur temps. Il salua la liberté de la presse, dont il croyait devoir profiter, encore que, par une ironie des choses, il eût été beaucoup plus libre sous l'ancien régime qu'il ne dût l'être après, et il peignit ingénument la société future telle que son optimisme la lui représentait.

Pour cela, le journal ne lui suffit plus, et il lui fallut le théâtre. Il l'avait déjà abordé naguère, avec des opéras comiques, dont il avait écrit les paroles et la musique, les *Clefs du Jardin*, la *Fin du Bail*, les *Folies dansantes*, *Apollon directeur*, etc. Mais, cette fois, il s'agissait de célébrer la Révolution pacifique qui lui tenait tant au cœur, et à laquelle il s'obstinait à croire, encore qu'il y eût eu déjà quelque grabuge. Et, pour ne pas perdre l'habitude du mot, ce fut *Nicodème dans la Lune*[1]. Le peuple de la Lune se plaint de la dureté des temps.

A travailler, nous perdons le courage
Sans nul repos, portant le poids du jour
Si d'un tel sort rien ne nous dédommage
Quand nos tyrans auront-ils donc leur tour?...

Le curé de ce village lunaire essaye de réconforter les pauvres diables, et confesse à un seigneur, qui s'étonne de

1. *Nicodème dans la Lune, ou la Révolution Pacifique*, pièce en prose et en trois actes, mêlée d'ariettes et de vaudevilles, représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre-Français, comique et lyrique, le 7 novembre 1790 et pour la cinquantième fois le lundi 21 février 1792, par le cousin Jacques. Chez l'auteur, au bureau d'abonnement des *Nouvelles Lunes*,

ne pas entendre rire et chanter, que le mécontentement est général, que les sujets de l'empereur sont « vexés, molestés, écrasés d'impôts et de droits onéreux, et se consument en vains travaux pour les plaisirs et les folies des grands... » Tout à coup, on aperçoit dans les airs une machine volante : couplets de l'astronome Astuce, sur le timbre : *Il était une fille...*

J'avais dit que la terre
Est un globe habité
Et j'avais dit la vérité.

Je vois dans l'atmosphère
Quelqu'un là-bas, là-bas
Qui s'avance à grands pas

Flottant sur le nuage
Dans un petit vaisseau
D'un genre tout à fait nouveau.

Chez nous, il fait voyage
Il va descendre en bas
Ne le voyez-vous pas?...

C'est Nicodème, arrivant de France, le pays le plus heureux du monde, pour le moment, grâce à la « douce fraternité » qui y règne. Après qu'on l'a congrûment questionné, c'est lui qu'on charge de présenter à l'Empereur les doléances de ses sujets. Et il les présente habilement, en lui contant quelle joyeuse Révolution on a faite dans sa patrie : « Il n'y a pas de nation comme la mienne!... Nos Français sont si gais qu'ils finissent tou-

rue Phelypeaux, 15. Acteurs : l'Empereur de la lune : M. Després; premier ministre : M. Roseval; un archevêque : M. Le Roy; Aglaé : Mlle Justine; Zélia : Mlle Cennerielle; Bébé : Mlle Levêque; le curé : M. Duforêt; Nicodème, voyageur aérien : M. Juliet; Astuce, astronome : M. Bourgeois; mère Cassecroûte : Mme Montaviol; Frérot : M. Raffile; Piqueurs, Ligueurs, Gardes de l'Empereur, paysans.

jours par danser... Ils ont dansé sur la Bastille détruite. » L'Empereur est convaincu avec une merveilleuse facilité, et il instaure une ère de réformes qui fera la félicité des habitants de la Lune : « Nous perdons un éclat mensonger, mais nous gagnons des cœurs. Félicitons-nous de cet échange; notre bonheur est plus assuré, et notre puissance même plus respectée. Pauvre peuple!...

Son crime est de vouloir pénétrer jusqu'au trône
D'écarter loin de moi l'erreur qui m'environne
Son crime est de m'aimer... »

C'était tout simplement l'histoire de la France et celle de Louis XVI, non, certes, telle qu'elle s'était déroulée, mais telle que, rêveur éveillé, le cousin Jacques voulait qu'elle eût été.

Il recommença dans le *Club des Bonnes gens* des variations sur ce thème, mais les événements avaient marché, et le cousin Jacques, avec ses conceptions simplistes, était déjà en retard sur eux. Il « bénissait » encore, alors qu'on agissait au nom de tout autres idées. Le temps était proche où il allait tout à fait être débordé et où, dépité surtout de n'avoir pas vu juste, il allait combattre cette Révolution qu'il avait saluée avec tant de lyrisme. Je ne puis m'empêcher de croire, en effet, que ce fut par un sentiment d'amour-propre de prophète blessé d'avoir prédit tout à rebours qu'il se jeta dans une violente opposition. Il publia alors un recueil furieusement réactionnaire, le *Consolateur*, dont la publication coûta cher à son éditeur, qui fut guillotiné. Il se cacha bien, pendant les jours dangereux, et certaines amitiés, comme celle de Carnot, ne lui furent sans doute pas inutiles. Puis,

las de dénigrer, il fit des avances à Bonaparte, quand celui-ci eut pris l'attitude du maître du lendemain. Ces avances ne lui servirent pas d'ailleurs à grand chose : un ouvrage qu'il avait écrit sur la Révolution fut saisi, détruit par la police, et Bonaparte, devenu Napoléon, ne fit rien pour l'écrivain qui l'avait appelé le sauveur de la France et qui l'avait, avec emphase, comparé à la tête de Méduse « pétrifiant de terreur tous les bourreaux de la patrie ». L'ancien polémiste du *Consolateur*, inconsolable de n'avoir point été distingué par l'Empereur, n'eut plus qu'à mourir.

Mais en 1790, au temps de son amitié avec Louise Fusil, il ne pouvait supposer, lui qui avait tant goûté la popularité, l'oubli où il s'éteindrait, et la comédienne le considérait, de bonne foi, comme un grand homme. Elle disait ses romances, qui lui apparaissaient sincèrement les plus belles du monde, comme celle-ci : *Il faut des ailes à l'amour* :

Il faut des ailes à l'amour
Non qu'il soit léger ni volage,
Mais pour le soutien de sa cour.
Vouloir lui ravir son plumage,
C'est décourager les amants
Pour voler auprès de leur belles
Pour hâter les moments charmants
Il faut leur prêter
Il faut leur prêter des ailes!

Ou comme cette autre, qui a presque encore une sorte d'agrément :

Il est doux d'avoir quelquefois
Un petit reproche à se faire...
Car le repentir prend des charmes
Dans les charmes du souvenir.

Jusqu'où alla l'admiration de Louise Fusil pour le cousin Jacques? Il serait téméraire d'avancer, malgré les galanteries de Beffroy de Reigny à son égard et malgré le ton sentimental qu'elle emploie en parlant de lui, qu'elle dépassa la bonne entente d'une chanteuse et de son auteur favori. Ce petit problème aurait-il, au reste, un bien vif intérêt? Je n'ai point à me porter garant de la vertu de Louise Fusil. Elle avait d'ailleurs un mari fort volage.

Elle eut encore d'amicales relations avec Fabre d'Églantine, qui lui racontait, dans ces soirées du foyer du théâtre de la rue Richelieu, son romanesque mariage. C'est un des amusants chapitres des *Souvenirs*, qui, dans cette partie, s'agrémentent de jugements, d'un ton assez vif, sur les artistes de cette époque : Mlle Sainval, Mlle Desgarcins, Dugazon, Michot, Mlle Candeille, Monvel, Mlle Contat.

IV

Louise Fusil obtient un congé et part pour donner des concerts à Lille. Mais elle part au moment même de l'arrestation du roi à Varennes, et son voyage, comme tous ceux qu'elle entreprend, ne laisse pas d'être accidenté. A Lille, une grande agitation règne, on surveille de près ceux qu'on soupçonne de vouloir émigrer, et Louise Fusil, dont les préférences sont pour le camp royaliste, se trouve bientôt jouer, assez imprudemment, une sorte de petit rôle politique. Elle l'a peut-être, d'ailleurs, exagéré complaisamment dans ses *Souvenirs*.

Tournay, en Belgique, qui n'est qu'à peu de distance

de Lille, est déjà encombré d'émigrés. Ayant la facilité de passer la frontière pour une représentation qu'elle donne chaque jeudi à Tournay, la comédienne sert de trait d'union entre les royalistes qui sont en France et ceux qui n'y sont plus. Elle porte des lettres qui seraient fort compromettantes pour la messagère, si elles étaient arrêtées en route. L'exportation de l'argent étant interdite, elle se charge complaisamment de cacher des rouleaux de louis dans sa voiture pour les faire passer à des familles qui se sont exilées. Elle fait mieux : le colonel de Vergnette se décide à émigrer avec plusieurs de ses officiers; aucun d'eux n'ose prendre avec lui un dépôt sacré, car, en cas de malheur, ce serait le perdre. Ce dépôt, c'est le drapeau du régiment, et ce drapeau, relique historique, c'est l'oriflamme de Charles Martel.

Louise Fusil s'offre à le conduire à Tournay, cache les lambeaux d'étoffe sous une longue redingote, plaisante avec le douanier à la frontière, et lui offre une pièce de vingt-quatre sols. Elle passe. « J'étais aussi contente, dit-elle, qu'un général qui vient de remporter une victoire. » Sur la grande place de Tournay, elle trouve le colonel de Vergnette qui l'attend anxieusement, et qui, dès qu'elle apparaît, se jette dans ses bras. Ce colonel, entre nous, joue là un rôle assez piteux. Cela ne l'empêcha pas, en 1815, de remettre l'oriflamme à Louis XVIII, en contant comment il l'avait sauvée « au péril de sa vie ».

Elle joue, au théâtre, les *Amours anonymes*, piécette où deux époux découvrent qu'ils s'adorent, alors qu'ils se croyaient fort loin l'un de l'autre, chante deux ou trois romances et repart en hâte pour Lille, où les sol-

dats du régiment de M. de Vergnette, qui se sont aperçus du rapt du drapeau sont en grande fermentation et jurent d'exterminer ceux qui ont favorisé son enlèvement. On apprend peu à peu que c'est une femme qui l'a porté à Tournay, mais, par une heureuse chance, on ne la soupçonne pas, sur le moment, bien qu'on la questionne, elle aussi. Bientôt, cependant, son manège entre Lille et Tournay devient suspect, et le comte Dillon, qui devait être masacré quelques mois plus tard, dans les plus horribles circonstances, la fait prévenir avec bienveillance qu'elle ferait mieux de quitter Lille pour quelque temps.

Elle songeait déjà à prendre ce parti. Elle avait été assez effrayée, récemment, recevant l'hospitalité à Tournay, chez un Français établi depuis peu dans cette ville, M. Aigre, en constatant qu'il fabriquait sans vergogne, avec l'aide d'un élégant gentilhomme, le chevalier de Blondel, de faux assignats. Elle en avait même cousu, par jeu, une forte liasse dans sa ceinture. L'affaire eût pu devenir terriblement grave pour elle. Elle le devint tout à fait, un peu plus tard, pour Aigre, qui étant venu à Paris pour passer ces assignats, fut découvert et condamné à mort. Le chevalier de Blondel, arrêté avec lui, eut l'habileté de se tirer de ce mauvais pas. Enfermé à Sainte-Pélagie, il se livra, pendant une visite de représentants de la municipalité, à des déclarations d'un civisme si échevelé, il protesta si bien qu'il n'était prisonnier que pour avoir dévoilé de coupables intrigues, qu'on le remit, séance tenante, en liberté, et que ce ne fut qu'après son élargissement qu'on s'aperçut de la véritable cause de son arrestation. Mais il était déjà loin.

Les mauvais jours sont arrivés; elle va se trouver désormais en pleine tourmente. Elle revient à Paris quelques jours avant le 10 août. Elle raconte cette journée avec un certain désordre, qui atteste l'impression qu'elle produisit sur ses nerfs. Paris lui fait peur, elle retourne à Lille, et elle y arrive pour prendre sa part des dangers et des alarmes du siège. Elle avait fui les coups de fusil pour rencontrer les bombes.

Elle a une amie anglaise, lady Montaigne, que, dès qu'on peut quitter Lille, elle va rejoindre, non sans peine, à Boulogne, s'étant livrée à un voiturier qui lui inspire une véritable terreur, et qui la fait coucher dans des auberges où elle croit toujours qu'elle va être assassinée. Mais le véritable danger est à Boulogne, où Joseph Lebon est venu surveiller les menées contre-révolutionnaires. Le tableau de la ville, remplie de familles qui cherchent à émigrer, conservant encore leurs habitudes d'élégance, et celui de la municipalité, assez débonnaire jusque-là, secouée rudement tout à coup par le terrible proconsul et dressant, au hasard, des listes de suspects, ne manquent pas de pittoresque.

Louise Fusil fut arrêtée, elle aussi, et conduite dans une vieille église où l'on entassait les prisonniers. Interrogée par Joseph Lebon, elle lui répondit avec une présence d'esprit et une belle humeur si bien jouée, que le redoutable conventionnel se sentit, par hasard, porté vers l'indulgence. Il la fit remettre en liberté, mais contre la promesse d'assister le soir au bal de la Société patriotique et de danser avec lui. Le fait, évidemment, est vrai, mais j'ai comme une petite idée que le portrait de Lebon, tel qu'il est tracé par l'auteur des *Souvenirs*,

ne doit correspondre qu'avec une relative exactitude à la réalité. Lebon était un homme fort sérieux, en tout cas. Il est fort possible, encore qu'elle eût naguère comparu devant lui, que Louise Fusil, en écrivant si longtemps après sa courte arrestation, ait écouté toutes les légendes qui coururent sur Lebon aux époques de réaction; et peu de révolutionnaires, en effet, furent autant que lui chargés de forfaits imaginaires. Les plaisanteries grivoises que lui prête la comédienne ne sont guère dans son caractère.

Quoi qu'il en soit, elle obtint de lui un passe-port pour Paris, où elle revint en octobre 1793. Elle connaissait un peu Marie-Joseph Chénier, avec lequel elle devait bientôt entretenir de plus amicales relations, « lorsque, dit-elle, il fut traité avec trop d'injustice ». Chénier, d'accord avec Méhul, lui confia le soin de chanter les soli dans les chœurs de son *Timoléon* qui se répétait au théâtre de la République. Mais elle en resta aux études de cette tragédie, dont la représentation n'eut lieu que plus tard. Étranges suceptibilités de l'époque! Timoléon est le frère de Timophane, qui aspire à être tyran de Corinthe. Il ne consent point à partager avec lui la souveraine autorité. Il cherche même à détourner l'ambitieux de ses projets contre la liberté de ses concitoyens. Ses remontrances et ses prières étant vaines, il châtie lui-même l'usurpateur en le tuant. Sujet très républicain. Mais Chénier, en homme de théâtre, avait mis en scène le couronnement de Timophane; ce couronnement, bien qu'il dût précisément être la cause de la perte du tyran, choqua le civisme du conventionnel Albitte. Lui qui avait fait guillotiner — en effigie — les

souverains d'Europe, y compris le pape, il ne pouvait admettre, sur un théâtre, les cérémonies d'un couronnement, fût-ce un couronnement qui allait finir par une catastrophe! Il protesta contre la pièce et empêcha qu'elle fût jouée, proférant même des menaces contre son auteur.

Ironie des choses! Quelques années plus tard, il assistait à un couronnement véritable, celui de Napoléon, et, loin de protester, cette fois, il rappelait humblement au maître tout puissant qu'il l'avait connu à Toulon. Il fut, sous l'empire, sous-inspecteur aux revues. Autre ironie encore : cet Albitte, qui avait paru à Louise Fusil si farouche alors que, d'un geste furieux, il chassait de la scène le personnel des chœurs de *Timoléon*, elle devait, en Russie, le voir périr misérablement, au moment même où, elle, elle arrivait à se sauver.

Si elle ne chanta point *Timoléon*, elle parut dans toutes les fêtes révolutionnaires, y faisant sa partie de chant dans les hymnes composés par Gossec, Lesueur et Méhul, sur l'invitation de David, le grand metteur en scène de ces cérémonies singulières, où le goût de l'antique entraînait à des conceptions vraiment baroques. Elle eut notamment à figurer dans la fête de l'Être suprême, et elle était placée, avec un groupe d'autres artistes, sous l'arbre de la montagne artificielle élevé au Champ de Mars. En ces jours-là, il est vraisemblable, encore qu'elle déclarât plus tard avoir toujours été royaliste, qu'elle ne faisait pas fi du nom qu'elle portait, de celui de Fusil, aide-de-camp du général Turreau.

Ses amis étaient fort dispersés. Cependant, elle en retrouvait quelques-uns, dans un petit logement voisin du Palais-Égalité qu'habitait le vieux Cailhava, et où,

en dépit de la Terreur, se tenait toujours le *Club de Midi à quatorze heures*, fondé quelques années auparavant. Ce club-là, il est vrai, n'avait rien de politique ; ce n'était qu'une réunion de chansonniers, ayant la prudence de ne pas se souvenir qu'ils avaient été plus heureux sous un autre régime, et se contentant de vivre encore en un temps où d'autres, qu'ils avaient connus et aimés, avaient péri sur l'échafaud.

En fait, les séances n'étaient plus bien régulières. Cailhava, qui avait été membre des approvisionnements de Paris, devait à cette qualité une tranquillité relative. Il se plaisait davantage à l'école dramatique qu'il avait fondée rue Dauphine. Il se plaisait encore plus à composer de petits vers galants. Ce n'était plus le bouillant Cailhava du temps de ses démêlés avec la Comédie-Française, de ses lettres de brouille suivies de lettres de racommodement conçues dans les termes de billets d'amour[1]. Pourtant, par habitude de se plaindre, il avait écrit récemment aux nouveaux pouvoirs publics contre

1 « Je me suis comporté avec la Comédie comme l'amant le plus délicat avec sa maîtresse... Ah ! la cruelle, elle me prouve bien qu'elle ne se soucie ni de mon bonheur ni de ma gloire... puisque j'ai employé inutilement, auprès de mon ingrate, les dix-huit plus belles années de ma vie, il y a grande apparence que je n'en serai désormais que plus mal traité,.. (15 février 1779). — Lettre de réconciliation, maintenant. « Je boudais ma chère Comédie, je croyais franchement ne plus l'aimer, je lui cherchais des défauts; elle me sourit, et je revole dans ses bras, au hasard d'en être encore mal traité. Mais que dis-je ? je ne me souviens plus qu'elle ait jamais été cruelle, je jure de lui consacrer les plus beaux moments de ma vie, je sens que je ne cesserai jamais de l'aimer, je lui demande un peu de retour et quand le temps viendra où il faut se contenter de sentir sans risques de le prouver, je demande à *Ma bien-aimée*, de faire succéder l'amitié à la tendresse. (26 mars 1782). — Ces lettres se trouvent aux archives de la Comédie-Française. Elles ont été publiées dans la *Revue rétrospective*, de 1893, avec d'autres pièces analogues de ce singulier auteur, par M. Georges Monval.

les comédiens. Mais l'âge avait un peu calmé ses ardeurs.

Chez Cailhava venait Laujon, ancien secrétaire des commandements du comte de Clermont et du duc de Bouillon, chargé naguère d'organiser les fêtes de Chantilly, auteur de quantité d'actes innocents ou graveleux, car il tenait les deux articles. Lui, il avait tout perdu à la Révolution, son logement du Palais-Bourbon, son traitement et ses pensions. Il avait dû vendre sa bibliothèque pour subsister. Mais il était né philosophe, et il ne se plaignait point, s'accommodant de tout, puisqu'il lui était encore permis de rimer. Il avait connu Louise Fusil lors d'une reprise d'une petite comédie de lui, fort anodine, le *Couvent*, où elle avait joué le rôle de Mlle de Tierville, petite personne orgueilleuse et naïve à la fois, qui parle sans cesse du beau mariage qu'elle va faire, et qui s'y prend si peu adroitement que sa future belle-mère, qui a voulu la voir incognito, lui préfère une autre jeune fille, plus modeste.

C'est Laujon, plus tard, qui présenté à l'empereur, après son élection à l'Institut, fut si intimidé, qu'il oublia jusqu'à son propre nom et qu'il fut incapable de la moindre réponse.

Un autre membre du club de « Midi à quatorze heures », c'était Cailly, ex-volontaire de Fontenoy et ex-protégé du comte d'Eu et qui, comme Laujon à Chantilly, avait été, à Sceaux, l'habile homme à tout faire des fêtes de la duchesse du Maine. Il avait naguère beaucoup travaillé pour la Comédie italienne, et il avait été le plus fervent collaborateur de l'*Almanach des Muses*. A lui non plus, la Révolution ne lui avait pas été favorable.

C'était encore Philipon de la Madelaine, ancien intendant des finances du comte d'Artois, un moment inquiété, puis relâché et qui allait, après ces aventures, trouver le moyen de se faire secourir par la Convention. Lui aussi, il avait composé nombre de vaudevilles, et un conte libertin qui avait eu quelques succès, l'*Élève d'Épicure*. En l'an II, avec moins de conviction que d'opportunité, il publia une brochure, *Agricol Viala*, ou le jeune héros de la Durance, « fait historique et patriotique ». Ce n'était pas le genre de littérature qu'il avait jusque là cultivé, mais cette publication assura son repos. Le dernier ouvrage de l'auteur de la *Restriction mentale*, conte qui n'avait rien d'édifiant, fut, par une évolution singulière, un *Traité des participes*!

Ce club de « Midi à quatorze heures » n'était composé que de vieillards, mais c'étaient d'aimables vieillards, qui survivaient à une époque de grâce et de légèreté. A quoi bon bouder contre les temps nouveaux? Pour désarmer les inquiets surveillants de leurs sections, ils signaient gaiement, avec des équivoques que ne comprenaient point les « purs » qui examinaient leur civisme : « Sans culotte pour la vie ». Et, au milieu des orages politiques, ne voulant point prêter l'oreille aux grondements révolutionnaires, assez âgés, du reste, pour ne plus craindre grand chose et pour avoir un semblant de droit à l'égoïsme, ils se chantaient mutuellement leurs petites chansons sur le timbre *Un jour Guillot trouva Lisette* où *Ma commère, quand je danse.*

Les plus formidables événements se déchaînaient, les sinistres charrettes passaient près du logement de Cailhava, la guerre intérieure, et la guerre extérieure

faisaient leurs ravages, ils n'entendaient que des cris de haine, et les vieux amis, insensibles aux bruits du dehors, composaient leurs menus couplets égrillards :

Colin, en badinant avec une bergère
Avait par un étroit détour
Surpris, d'une main téméraire
Le plus cher trésor de l'amour...

Louise Fusil apportait parmi eux sa jeunesse, sa bonne grâce, sa complaisance à interpréter leurs productions badines, et elle était l'idole de ce petit cercle, coin minuscule de la société pendant la Révolution, où l'histoire, qui a autre chose à faire, n'a pas songé à pénétrer. Tous ceux qui le formaient avaient à regretter des places, des amitiés illustres, une situation morale privilégiée, et, bravement, ils appelaient à eux non pas même la Muse narquoise, frondeuse et un peu vengeresse que d'autres eussent évoquée, mais la simple bonne fille de Muse qui ne cherche pas malice et se contente de célébrer la beauté, les amours d'un jour et les bonnets jetés par dessus les moulins :

Par le plus beau jour de printemps
D'un bois traversant la lisière
Lindor vit à travers les champs
A lui venir une laitière.
Pied mignon, jambe faite au tour
Sont, comme on sait, pièges d'amour...

Un duel gigantesque s'engage à la Convention, des flots de sang vont couler de nouveau, une rumeur terrible emplit Paris, et au « club de Midi à Quatorze heures » — club, assurément, qui ne fonctionne point comme les autres et que ne connaissent que les initiés —

ces heureux de la veille, qui ne sont plus rien, pour qui la vie matérielle est malaisée, font abstraction de tout ce qui les entoure et décernent des prix — une pincée de tabac, un verre de liqueur des îles — à celui d'entre eux qui aura le plus agréablement exprimé les premiers émois d'un tendron :

La jeune Elvire, à quatorze ans
Livrée à des goûts innocents
Voit, sans en deviner l'usage
Éclore ses appas naissants.
Mais l'amour, effleurant ses sens
Lui dérobe un premier hommage.
Un soupir
Vient d'ouvrir
Au plaisir
Le passage
Un songe a percé le nuage !

C'était, en ces temps tragiques, une hygiène admirable, que de s'attacher à ignorer ce qui se passait, car, sauf Cailly, qui mourut avant 1800, les autres membres du club virent, — quelques-uns d'entre eux jusqu'à la Restauration, — ce XIXe siècle que tant d'autres désespéraient d'atteindre, plus jeunes et plus vigoureux qu'eux.

Louise Fusil, la seule femme admise aux honneurs du « club de Midi à Quatorze heures », où, en raison de l'âge de ses membres, elle n'avait rien à redouter, avait été leur providence. Dans ses Souvenirs, elle ne tire guère vanité de ce passage parmi eux, entre deux répétitions des hymnes révolutionnaires, mais je ne sais si ce n'est pas là un des épisodes les plus originaux de son existence...

V

A la Terreur succède une période de réaction. Des proscrits commencent à se montrer, et, chez Julie Talma, Louise Fusil rencontre Louvet, dont les récentes aventures, pour échapper à la mort qui le guettait, font alors grand bruit. Il est là, avec sa Lodoïska, sa romanesque Lodoïska, dont le nom revient sans cesse sous sa plume, dans le récit de ses pérégrinations tragiques, et la page est piquante où la comédienne exprime sa désillusion en ne voyant dans la compagne de l'auteur de *Faublas* qu'une femme « laide, noire, marquée de la petite vérole et de la tournure la plus commune ». Cette appréciation n'est d'ailleurs pas confirmée par d'autres contemporains. L'un d'eux, qui fréquenta chez elle, précisément après la Révolution, est d'une opinion toute contraire : « J'ai connu Lodoïska; elle n'était plus jeune alors, mais ses traits avaient encore de la régularité, son maintien était à la fois simple et noble. Sous le calme habituel de sa physionomie, on pouvait aisément deviner une âme haute, une volonté forte[1]. » C'est l'amusant des Mémoires de femmes que cette partialité dans leurs jugements.

Une des bonnes choses de la fin de la Terreur, c'est aussi que les artistes peuvent espérer reprendre leur métier, malgré que les temps soient durs encore. Louise Fusil trouve un engagement à Bordeaux, mais le voyage est resté difficile. Un négociant qui se rend à

1. *Catalogue d'une précieuse collection d'autographes*, analysée par Etienne Charavay. Paris, 1886, in-8.

La Rochelle lui offre une place dans sa voiture. Le négociant a un peu pesté contre l'encombrement d'une guitare, emportée par Louise, guitare qui exige un vaste étui. Cette guitare, cependant, va rendre bien des services aux voyageurs, et, par suite d'une foule d'incidents, en effet, c'est Louise Fusil qui, avec ses talents, obtiendra, en cours de route, une hospitalité qu'on eût refusée à son compagnon!

A La Rochelle, elle donne une représentation improvisée, et, ses bagages ayant subi toutes sortes de mésaventures, elle improvise aussi sa toilette, ne trouvant du taffetas que chez un marchand de parapluies. Les dames de La Rochelle voient d'ailleurs en elle, si étrange que soit son accoutrement, le dernier mot de la récente élégance parisienne. On la veut retenir, en lui proposant de lui payer ses appointements en une monnaie moins variable que les assignats, mais elle ne peut rompre son engagement.

Son séjour à Bordeaux n'est d'ailleurs pas très heureux. Elle y arrive au milieu d'une disette effroyable, si bien que les muscadins, tenant à se montrer particulièrement galants envers les dames, leur offraient, précieusement enveloppé avec des faveurs, un morceau de pain blanc. Puis, dans l'emploi des Dugazon qu'elle avait abordé, elle ne réussit d'abord que médiocrement. Les passions politiques se ravivaient d'ailleurs à la moindre occasion, et la représentation de la *Pauvre femme*, de Marsollier, où elle débuta, fut assez houleuse.

La *Pauvre femme* était une pièce d'un sentimentalisme pleurard, composée aussitôt après la Terreur. Une

brave créature, si indigente qu'elle soit, a caché et nourri pendant les jours de violences, deux femmes dont la tête était menacée. Mais, malgré les privations qu'elle s'impose pour elle-même, malgré ses efforts héroïques, elle est à bout de forces, et elle ne peut plus rien pour celles qu'elle a généreusement adoptées. Cependant, il y a chez elle une somme considérable, dont une parcelle la sauverait, mais c'est un dépôt fait naguère par un gentilhomme à son mari. Après la mort de celui-ci, elle se tient pour responsable de ce trésor, à côté duquel elle mourrait, sans y toucher. Précisément le gentilhomme arrive, réclame son portefeuille. Quelle n'est pas sa surprise en reconnaissant dans l'une des malheureuses, son « épouse adorée » dont il pleurait la mort. Ceci paraît un peu niais, et l'est, en effet ; mais cette histoire naïve, au point de vue théâtral, évoquait de récents et poignants souvenirs.

Elle n'était pas encore cependant au gré de tous. Quand Louise Fusil prononça ces mots, à la fin de la pièce : « La Terreur ne reviendra jamais ! » des sifflets se mêlèrent aux applaudissements, et, du parterre, une grosse pièce de monnaie en cuivre fut lancée contre la chanteuse, et d'une façon si rude, que, l'atteignant en pleine poitrine, elle lui coupa la respiration et lui fit perdre l'équilibre. D'énergiques protestations répondirent à cet acte de brutalité et la salle se transforma en un champ de bataille.

Le lendemain, la jeunesse dorée de Bordeaux qui imitait celle de Paris, se constituait en une solide phalange de gardes du corps de Louise Fusil, et, comme celle-ci, au moment de prononcer la phrase qui avait provoqué la

veille, un tel tapage, hésitait un peu, avec une assez naturelle émotion, ses cavaliers servants lui crièrent :

— Allez, n'ayez pas peur!... Ils ne s'aviseront pas de recommencer.

A Bordeaux, Louise Fusil joua aussi le *Brigand*, d'Hoffmann, musique de Kreutzer, une autre pièce de circonstance qui ne donne pas une crâne idée du théâtre contre-révolutionnaire. Ce *Brigand*, un joli ramassis de niaiseries, était censé se passer en Angleterre, au temps de Cromwell, et c'étaient des noms de personnages et des costumes anglais, mais les allusions étaient transparentes à l'époque qu'on venait de traverser. Un certain Kirk, dans ces trois actes, incarnait malgré son chapeau à plumes et son pourpoint, le type du terroriste, et vraiment on lui prêtait tout de même un peu trop de crimes. Il abusait de son éphémère pouvoir pour tuer, voler et violer. Le dénouement évoquait, non sans quelque ingénuité, le 9 Thermidor, et ce Kirk, proscripteur et bourreau, était, à son tour, exécuté.

Il y avait là un couplet qui indiquait assez l'état des esprits, alors que le farouche Kirk marchait au supplice :

Plus de pitié, plus de clémence!
Quand nous trouvons des factieux
Envoyons-les en diligence
Aux enfers revoir leurs aïeux.
Des cris de leurs jeunes vipères
Que nos cœurs ne soient pas émus
Ces enfants vengeraient leurs pères,
Mais les morts ne se vengent plus!

L'agitation de la vie théâtrale à cette époque a été contée plus spirituellement par Fleury et plus fougueu-

sement par l'être singulier que fut Chodruc-Duclos. Celui-ci était l'âme de ces tumultes. Il n'était point de représentation dont il ne sortît avec deux ou trois duels pour le lendemain, quand il n'était pas arrêté [1].

Louise Fusil commençait à avoir un répertoire politique assez varié. Bien que, à Bordeaux, elle eût trouvé la réaction triomphante, il était sage de ne pas oublier tout à fait, en prévision du retour d'autres courants, les pièces républicaines où elle avait paru. L'événement allait le prouver, et d'autres proscriptions changeaient encore une fois le ton des ouvrages représentés !

Elle revient à Paris, à Paris qui s'étourdit, éperdu d'un besoin de plaisir, qui danse à Tivoli, au jardin Boutin, à l'Elysée où se représentait une somptueuse fête chinoise qui ruina l'entrepreneur, malgré l'affluence du public, au hameau de Chantilly, aux jardins de Paphos, d'Italie, Marbeuf et Mousseaux, à Frascati, au bal de la Veillée, au jardin des Capucines, dans cent endroits où les affiches annoncent des fêtes toutes plus belles les unes que les autres. Histoire souvent faite et refaite : Paris n'eut jamais plus de salles de bals, de théâtres et de concerts, en dépit des temps rigoureux. Un vaudeville du temps constatait ce fait typique :

Les Romains s'estimaient heureux
Avec du pain et des théâtres,
On a vu les Français joyeux
S'en montrer bien plus idolâtres.
N'a-t-on pas vu ce peuple, enfin,
Subsistant comme par miracle,
Pendant le jour mourir de faim
Et le soir courir au spectacle ?

1. Arago et Gouin (*Mémoires de Chodruc-Duclos*, Paris, Dolin. 1845) lui

Louise Fusil parut aux concerts de la rue de Cléry, qui venaient de détrôner les concerts Feydeau. Ces concerts avaient été fondés par Bondy, qui avait été naguère directeur de la fabrication des assignats : on voyait communément, alors, les hommes changer tout à fait radicalement de situation. Elle chantait les *soli* dans les chœurs, que dirigeait Plantade, un ancien page de Louis XV, qui devait être plus tard maître de chapelle de la reine Hortense. Mais les destinées les plus singulières ne semblaient-elles pas, alors, toutes naturelles ? On applaudissait rue de Cléry Mmes Branchu, Bolla, Duret, Martinelli, mais le grand triomphateur, c'était Garat, dont Louise Fusil parle assez agréablement, bien que superficiellement ; Garat, l'idole du public, le chef des Incroyables. le chanteur le plus délicieux de romances et le fat le plus insupportable. C'est lui qui répondait à un dilettante qui lui disait : « Monsieur Garat, vous êtes un vrai rossignol. — Au diable, Monsieur, le rossignol chante faux ! » C'est lui encore qui, entendant une jeune femme se plaindre d'avoir reçu une déclaration impertinente et furieusement expansive :

« — Tiens, dit-il, cela arrive donc aux femmes, ces choses-là ! »

Louise Fusil ne tient qu'une bien petite place dans les annales théâtrales de la Société du Directoire. C'est une artiste adroite, avec de petits moyens, cherchant encore

prêtent ce langage de capitan du répertoire : « Un jour on jouait un acte intitulé la *Grisette*. Le public siffla, je lançai mon chapeau, qui fût foulé aux pieds. Furieux, je veux m'élancer; on me retient, je descends l'escalier, je bouscule, je tape, je renverse... La pièce fut trouvée délicieuse, je vous jure. Ce soir-là, je méritai mes éperons, je conquis mon bâton de maréchal, et jamais nul ne mérita mieux que moi le titre glorieux de chef de claque : je claquai plus de cinquante joues (tome I, p. 124).

sa voie, malgré des talents divers. Au demeurant, elle n'a point fait fortune; loin de là, et les années s'envolent. C'est alors qu'elle se décide à quitter la France. C'est un parti qui a réussi à d'autres, et elle se décide, peut-être un peu sur la foi de légendes qui évoquent d'immenses fortunes et une insouciante prodigalité, pour la Russie.

VI

Le voyage ne laissait pas, alors, d'être difficile. La traversée de l'Allemagne, partout occupée par des troupes, et où les services publics étaient interrompus, présentait notamment, pour une femme seule, des obstacles qui ressemblaient souvent à des dangers. Louise Fusil ne disposait, pour affronter cette existence nouvelle dans laquelle elle se jetait, que de minces ressources, et elle n'était munie que de peu de recommandations. L'une de celles qu'on lui avait données verbalement lui paraissait même une sorte de mystification. « — A Hambourg, lui avait dit un certain M. Audras, vous demanderez le vieux Durand. — Mais où loge-t-il ce Durand? Donnez-moi du moins un mot, attestant que je viens de votre part. — Inutile, vous dis-je, vous n'aurez qu'à demander le vieux Durand. »

Fort éprouvée par les fatigues de la route, accomplie le plus souvent dans quelque mauvaise charrette, n'ayant guère eu qu'un moment de répit à Francfort, où elle avait été bien accueillie par Augereau, elle était très décontenancée en arrivant à Hambourg. L'idée de réclamer au premier passant venu « le vieux Durand »

lui paraissait folle. Elle essaya cependant, et l'effet de cette question fut magique.

On la conduisît aussitôt auprès d'un petit vieillard, fort gai et fort alerte, qui, bien qu'il eût l'air « d'un drapier de la rue Saint-Denis », était un des gros négociants de la ville, qu'il habitait depuis longtemps, et où il avait gagné des millions. Il s'était d'ailleurs montré généreux pour les émigrés français, en les obligeant, mais en les obligeant à la condition qu'ils dépouillassent un peu de leur morgue et qu'ils consentissent à prendre un métier. Ils lui devaient une existence assurée, mais en dehors de tout préjugé. Grâce à lui, tel chevalier de Saint-Louis avait ouvert une boutique de marchand de parapluies ; tel maître-de-camp lui avait dû les premiers fonds nécessaires pour ouvrir un café, et, d'un ancien colonel, il avait fait un actif et prospère représentant de commerce. Il n'abandonnait à leur sort, après un premier secours, que ceux qui croyaient déroger en gagnant leur vie. Une curieuse physionomie de philanthrope pratique, ennemi de l'oisiveté. Ce millionnaire, qui eût fourni un type de personnage de roman, était, pour lui-même, d'une simplicité un peu fruste. Il allait toujours à pied, vêtu d'une redingote démodée, mais il avait chevaux et voitures qu'il mettait à la disposition de ses hôtes, quand il les priait à sa table, qui était la mieux servie qui fût. Ennemi du luxe pour lui-même, il l'offrait volontiers aux autres, et surtout à ceux qui en étaient privés depuis longtemps.

Il fut de quelque utilité à Louise Fusil, qu'il pilota à Hambourg, mais son pouvoir n'allait pas plus loin, et il se borna à veiller à l'embarquement de la comé-

dienne, qui n'avait pas osé lui confier sa grande détresse. Et quand elle arriva à Pétersbourg, en effet (le détail a du pittoresque), si elle était en grande toilette, parée d'un châle de cachemire, d'un voile d'Angleterre et d'un élégant chapeau de paille d'Italie, c'est qu'elle n'avait plus d'autre costume. Dans un petit sac, elle portait toute sa fortune : vingt ducats. Elle avait fait une partie du voyage avec Haüy, l'instituteur des aveugles, qui s'était remarié « par philantropie », avec une marchande des quatre-saisons, bravade que le minois avenant de cette petite Parisienne avait rendue moins héroïque que ne le croyait cet homme excellent. Son mariage ne fut pas d'ailleurs des plus heureux, et déjà le pauvre Haüy confiait ses soucis à la comédienne et lui demandait des conseils.

Son arrivée à Saint-Pétersbourg fut assez mélancolique. Elle avait une lettre pour un ancien émigré, M. de la Maisonfort, présentement envoyé du duc de Brunswick à la cour de Russie, mais où le trouver? Étrangère, dans ses plus beaux atours, qui manquaient d'opportunité à ce moment, elle errait aux alentours du canal de la Moïka, quand un passant lui offrit ses services : c'était un médecin français, le Dr Legros : la rencontre était heureuse. Il la conduisit chez une marchande de modes, française elle aussi, qui lui donna une première hospitalité. Ce fut de là qu'elle écrivit à M. de la Maisonfort, qui crut d'abord avoir affaire à quelque demoiselle de magasin en quête d'une place. Mais c'était, dit Louise Fusil, « un de ces charmants français de l'ancien régime, qui avaient le culte de la politesse ». On ne se réclamait pas de lui inutilement :

il vint, fut agréablement surpris de trouver une actrice parisienne, parla longuement théâtre avec elle, et s'employa à lui être utile. Il l'introduisit chez la princesse Kourakine, qui s'occupait volontiers de musique et qui se fit sa protectrice, tantôt la comblant de présents superflus et tantôt oubliant, en vraie grande dame qu'elle était, les plus élémentaires conditions de vie matérielle de sa protégée. Louise Fusil fut ainsi mêlée à une vie luxueuse, assistant à des fêtes raffinées, comblée d'attentions... et se demandant cependant, parfois, comment elle subsisterait le lendemain. C'était une vie enchanteresse, mais hasardeuse.

Peu à peu, pourtant, avec l'aide de quelques personnes comprenant un peu mieux les nécessités de l'existence, elle se fit une situation plus sûre. Elle excellait dans les concerts de société, et d'aristocratiques jeunes femmes se plaisaient à recevoir d'elle des leçons de chant et de diction. Elle avait noué aussi des relations avec les artistes du Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg, Mme Philis, l'élève de Garat, que sa rivalité avec Mlle Saint-Aubry, à Feydeau, avait contrainte à l'exil en Russie, Mlle Bertin, dont devait s'éprendre Boïeldieu, Degligny, qui avait joué les pères nobles au Théâtre-Français, Ducroisy, Calan, Frogère, le beau-frère de Dugazon.

Elle resta à Saint-Pétersbourg jusqu'en 1806. Désireuse de profiter des avantages qui étaient faits aux artistes des théâtres impériaux, elle sollicita son engagement au théâtre de Moscou, et elle l'obtint, non sans quelque peine, d'ailleurs, du surintendant Alexandre Narichkine.

Elle arriva à Moscou dans de meilleures conditions qu'elle n'était arrivée à Saint-Pétersbourg; elle avait accompli le voyage dans un confortable traîneau mis à sa disposition par le prince Dolgorouki, et elle était attendue. Elle logea d'abord chez un descendant de Lekain, puis elle s'installa, et reçut à son tour. Qui eût dit, alors qu'elle faisait dans cette ville d'heureux débuts mondains, sous les auspices de la comtesse Boutourline, qui avait été naguère élevée à la cour de la grande Catherine, qu'elle quitterait un jour Moscou, pour elle cité de luxe et de plaisir, dans des conditions tragiques!

On lui envoyait de Paris les romances à la mode et elle les chantait, ces romances où les troubadours et les chevaliers exhalaient langoureusement leur amour pour leur Dame, l'*Émigré montagnard*, la *Sentinelle appuyée sur sa lance*, le *Départ pour la Syrie*. Moscou était pleine de salles de spectacle privées, appartenant aux plus brillants représentants de la noblesse : elle venait y dire les strophes d'*Atala*, qui faisaient fureur.

La non pareille des Florides
Satisfaite de ses forêts
Ne quitte pas ses eaux limpides
Ses bois, ni ses bocages frais...

La comtesse Strogonoff la disputait à la comtesse Boutourline et voulait qu'on l'entendît dans le pavillon chinois qu'elle avait fait aménager dans son palais. Ces grands seigneurs russes avaient des traditions d'hospitalité fastueuse et mettaient une rivalité de coquetterie à assurer l'éclat des représentations intimes qu'ils donnaient. En 1808, dans une des maisons où Louise

Fusil fréquentait, elle fut présentée au comte Rostopchine, l'homme qui, quatre ans plus tard, devait brûler Moscou. Je crois que c'est un peu après coup qu'elle lui trouva « je ne sais quoi d'antipathique ». C'était à la verité, un colosse « à la tête d'Holopherne, aux grands yeux ardents »[1], mais il était « très doux, poli et très aimable ». Il adorait le théâtre. Ce fut lui, plus tard, qui, se trouvant en France, attendait pour s'en retourner en Russie la première représentation d'un *Werther* qui devait être donnée aux Variétés et que retardait le succès du *Combat des Montagnes*, célèbre par « la bataille des calicots », de Scribe et Dupin. L'ordre lui avait été cependant donné par l'Empereur de revenir. Il partit, mais, arrivé à Weimar, il apprit que *Werther* venait d'être joué. Transgressant cavalièrement les ordres de son souverain, il rebroussa chemin et vint voir ce *Werther* qui l'intéressait, peut-être en raison de son antipathie connue pour Gœthe. Dieu sait pourtant, si Gœthe était pour quelque chose dans ce vaudeville des Variétés!

Nous ne voyons volontiers en Rostopchine que le patriote farouche : il y avait aussi en lui un gentilhomme spirituel, narquois, élevé au XVIII[e] siècle et ayant gardé quelque chose de sa grâce. De l'esprit et du plus fin, il y en a beaucoup dans ses notes sur Paris, notamment; elles sont malicieuses, mais elles n'égratignent que joliment. On se souvient de quelques-uns de ses aphorismes, aux traits acérés : « Le Français est créé pour danser beaucoup, rire beaucoup, se moquer toujours, et ne penser jamais. — Le Français vit au grand air, est en

1. A. de Rochefort. *Mémoires d'un Vaudevilliste.*

l'air et se donne des airs. — Le Français considère le serment de fidélité comme sa propriété : voilà pourquoi, après l'avoir prêté, il le reprend. — Le Français veille dans le passé, rêve dans le présent et s'endort dans l'avenir. » Mais c'est aussi, parfois, une sorte de gaminerie toute parisienne : « Deux individus sont immortels en France : le roi, qui ne meurt jamais, et Mlle Mars qui ne vieillit jamais. — Les Français font leurs affaires comme les chats font l'amour : au milieu des cris, des hurlements et des égratignures. — Le cimetière du Père-Lachaise : le restaurant du sommeil, l'hôtel garni du néant. — Les épitaphes, faites pour induire en erreur la postérité, sont comme les gazettes et les oraisons funèbres, où il n'y a de vrai que la date de la mort. » On connaît enfin ses plaisants Mémoires, en quatorze chapitres de trois ou quatre lignes du genre de celui-ci : *Ce que je fus et ce que j'aurais pu être* : « J'ai été très sensible à l'amitié, à la confiance ; et si j'étais né pendant l'âge d'or, j'aurais été peut-être un bon homme tout à fait. »

On sait que dix ans après l'incendie de Moscou, Rostopchine nia qu'il l'eût voulu et ordonné. Il publia une brochure, *la Vérité sur l'incendie de Moscou* où il fit, selon ses expressions, « crouler lui-même l'édifice de sa célébrité ». Il réunit un certain nombre de « preuves » établissant que cet acte terrible n'était pas son œuvre, et ces prétendues « preuves » sont abondantes et ingénieuses. Mais une lettre de lui dément la brochure comme la réalité dément ses arguments, « fantaisie de héros trompé », selon le mot de M. de Bonnefon. Pourquoi essaya-t-il de repousser cette lourde renommée ? Fut-il indigné de l'injustice de ses compatriotes ? S'en vengea-t-il

en leur enlevant « l'auréole dont il avait ceint leur tête? » Selon Ségur, « généreux comme un dieu », il aurait, au contraire, voulu donner une part de sa gloire aux Moscovites. N'est-il pas plus admissible d'estimer que, en 1823, les circonstances avaient changé et faisaient de lui un grand homme gênant, ayant intérêt à se diminuer passagèrement ?

Louise Fusil, quoi qu'il en soit, rapporte une anecdote qui ne laisse pas d'être curieuse, bien qu'il n'y ait là qu'une boutade, quand on pense à ce qui se devait passer quatre ans plus tard.

Le comte Rasomosky, causant avec Rostopchine, se plaignait de ne pouvoir se débarrasser d'une famille à laquelle il avait permis d'habiter, provisoirement, un pavillon de son château de Pétrowsky.

Ses hôtes devenaient plus qu'indiscrets, et il s'y était vainement pris de toutes les façons pour leur faire comprendre qu'ils abusaient et qu'ils eussent à déguerpir.

— Ma foi, dit plaisamment Rostopchine, je ne vois qu'un parti à prendre, et je n'y manquerais pas, moi.

— Lequel?

— C'est de mettre le feu à votre château !

Les habitudes de courtoisie raffinée de Rostopchine ne donnent d'ailleurs à ce mot que la valeur d'une plaisanterie, dont on pouvait seulement se souvenir plus tard. Il est fort probable que, avec son insouciance, il eût, dans un pareil cas, été plus patient encore que le comte Rasomosky.

Les souvenirs de Louise Fusil sur son séjour à Moscou, jusqu'en 1812, n'ont que l'intérêt d'un témoignage sur la vie facile des artistes étrangers en Russie : ce ne

sont que récits de fêtes, de mascarades, de bals. Pour que ses Mémoires deviennent vraiment captivants, il faut arriver à la catastrophe.

N'y a-t-il qu'une petite habitude de mise en scène, une coquetterie d'écrivain, quand elle raconte que le 31 décembre 1811, sortant d'une soirée où tout le monde s'était souhaité de se retrouver l'année suivante dans la même maison, elle fut prise de sombres pressentiments et « se préoccupa de cette année 1812 plus que de celles qui l'avaient précédée? »

En tout cas, en racontant les événements dont elle fut témoin, elle ne fait plus de « littérature ». Il y a même un certain désordre dans son récit, mais il ajoute à l'impression de vérité qui se dégage de ces pages troublées. Cette relation est d'une valeur historique appréciable. Il n'y a qu'à la transcrire fidèlement.

Aussitôt après l'incendie, et ce n'est pas là un des faits les moins singuliers des événements de Moscou, M. de Beausset fut chargé d'organiser des représentations, avec les débris de la troupe de comédiens français qui étaient restés dans la ville, pour procurer quelque amusement à l'armée. Mme Fusil parle de ces représentations, mais trop sommairement, et c'est à M. de Beausset lui-même qu'il faut emprunter des renseignements plus précis. Les actrices étaient Mmes Bursay, André, Perigny, Fusil, Lequaint, L'Admiral et Adnet, et les acteurs : Adnet, Martin, Pérou, Lequaint, Bellecour, Perond, Gosset, Lefebvre. « Dans la triste position où ils se trouvaient, nulle prétention ne s'éleva; la distribution des rôles fut facile à faire : jamais il n'y eut de troupe plus unie, plus souple et plus aisée à diriger... Les administrations militaires

avaient fait réunir dans la mosquée d'Ivan tout ce qu'on avait pu arracher aux flammes, et, grâce à l'obligeance de M. le comte Durras, intendant général, je trouvais dans cette mosquée des vêtements de toute façon. Les comédiens français en tirèrent des robes et des habits de velours qu'ils arrangèrent à leur taille et sur lesquels ils appliquèrent de larges galons d'or qui étaient en abondance dans ces magasins. Réellement, ils étaient vêtus avec une grande magnificence, mais leur détresse était telle que quelques-unes de nos actrices, sous ces belles robes de velours, avaient à peine le linge nécessaire... Je découvris une jolie petite salle dans l'hôtel Posniakoff, que les flammes avaient respecté. Cette salle particulière, un peu moins grande que celle du théâtre de Madame à Paris, était parfaitement décorée et garnie avec beaucoup de luxe de tous les accessoires nécessaires. J'en pris possession et donnai tous mes soins à rendre l'exécution aussi parfaite qu'il était possible... »

On ouvrit cette courte série de représentations par le *Jeu de l'amour et du hasard* et l'*Amant auteur et valet.*

L'*Amant auteur et valet* était une vieille pièce de Céron, jouée pour la première fois à la Comédie italienne en 1728. Eraste, jeune homme de famille « et cultivant les lettres » est amoureux d'une jeune veuve. Sa timidité l'ayant empêché de se découvrir, il n'a imaginé d'autre moyen que de se mettre à son service, pour la voir au moins plus souvent. Il compose des vers en son honneur et les abandonne sur sa toilette. Que ne s'est-il déclaré tout simplement? Sous son habit de laquais, il faut maintenant qu'il lutte contre un rival, qui n'a pas eu ses scrupules. Entre temps, la soubrette

de la maison, Lisette, s'éprend de ce trop séduisant valet, et ce sont bien des péripéties jusqu'à ce qu'on découvre qui est, en vérité, Eraste. Louise Fusil jouait le rôle de Lisette. Le joua-t-elle à son avantage? Les soldats occupaient le parterre, les officiers les deux rangs de loge et, si loin de Paris, on applaudissait également tous les interprètes.

On joua ensuite le *Distrait*, les *Trois sultanes*, le *Procureur arbitre;* il y eut même un petit ballet.

On faisait passer aux actrices, en guise de bouquets, des pots de confiture en cristal opalisé, qu'on avait rencontrés en abondauce dans les maisons épargnées ou brûlées seulement à demi.

Il y eut onze représentations en tout. Il y a ici un petit point d'histoire litigieux. M. de Beausset dit que Napoléon n'assista jamais à ces représentations improvisées. Louise Fusil raconte qu'il y vint une fois, tandis qu'on jouait *Guerre ouverte* et que, très préoccupé, il n'avait prêté aucune attention à la romance qu'elle chantait :

Un chevalier qui volait aux combats...

La romance fit, dit Louise Fusil, « une espèce de sensation », bien que l'étiquette interdit d'applaudir devant l'Empereur; Napoléon leva la tête, demanda « ce que c'était » et M. de Beausset vint demander à la chanteuse de recommencer ses couplets. Louise Fusil donne des détails précis sur cet incident. Mais M. de Beausset, qu'elle y mêlait, devait savoir à quoi s'en tenir...

Voici le jour du départ, puis le récit de la tragique retraite, sur laquelle il y a un autre témoignage de

femme, celui d'Ida Saint-Elme, la « Contemporaine ». Louise Fusil et Ida Saint-Elme se rencontrèrent aux approches d'un pont du Dnieper, effroyablement encombré. Elles s'étaient entrevues déjà à Moscou. L'actrice rendit à la belle aventurière un signalé service, constaté (chose rare!) par celle-ci avec reconnaissance. Elle obtint du général La Riboisière pour la voiture d'Ida Saint-Elme la faveur qu'elle avait déjà obtenue pour la sienne, celle de passer avec les équipages du quartier général. Or, c'était une question de vie ou de mort. Ce qui rendait la situation d'Ida Saint-Elme particulièrement critique, c'est que sa calèche était, à ce moment, embourbée et que l'ordre avait été donné de brûler toute voiture qui entravait la marche.

Ces deux femmes qui s'étaient connues dans des circonstances si critiques, se retrouvèrent à Paris, où la Contemporaine, rabrouée par Ney, son idole, qui l'avait même un peu cravachée pour ses extravagances, était revenue en passant par l'Italie.

VII

Il n'y a plus que quelques mots à dire de Nadèje, « l'orpheline de Vilna » dont Louise Fusil a parlé avec une si profonde émotion, et autour de laquelle se créa une légende de grâce et de pitié, de Nadèje intimement associée à la vie de l'actrice, depuis 1812.

Elle raconte, dans ses *Souvenirs* que, auprès de Vilna, elle trouva l'enfant, âgée alors de deux ans, dans la neige, à côté de cadavres. Elle semblait morte, mais

elle n'était qu'engourdie par le froid. Louise Fusil, intéressée par la gentillesse de cette pauvre petite créature, abandonnée là sans qu'on sut d'où elle venait, prit soin d'elle, la réchauffa, s'attacha à rendre à ce corps frêle le souffle qui paraissait s'en exhaler déjà. A force de volonté, elle lui rendit la vie.

Après cette sorte de résurrection, elle ne pouvait pas ne plus se soucier du sort de l'enfant. Le maréchal Koutousoff l'aida galamment à la bonne œuvre qu'elle entreprenait en se faisant, par un don de quelques centaines de roubles, le parrain de l'« orpheline des neiges ».

Un autre Russe, le prince Goudachoff, se chargea d'assurer la sécurité du voyage de la fillette, en la confiant à une vieille servante allemande dont il était sûr, et Nadège fut d'abord envoyée à Luxembourg, chez des parents de Louise Fusil.

Celle-ci alla la reprendre dès qu'elle le put, et, dès lors, elle ne quitta plus sa fille adoptive. Elle en fit une sorte d'enfant prodige, qu'elle emmena dans toutes ses pérégrinations, et qu'elle produisit sur la scène bien avant l'âge de raison. Louise Fusil, déjà vieillie, ayant perdu complètement sa voix, jouait avec elle des saynètes de sa composition, où elle faisait briller de précoces talents, auxquels une histoire un peu romanesque ajoutait quelque intérêt. Quand Nadège avait récité et chanté, elle dansait une danse russe.

Il semble que l'actrice, dans sa passion maternelle, ait un peu trop produit de flatteurs certificats et d'illustres témoignages « émanant de têtes couronnées ». Mais la pauvre femme avait à lutter assez durement pour sa vie et celle de sa pupille. Il fallait que celle-ci eût de réelles

qualités pour ne pas être atteinte parce qu'il y avait d'un peu ridicule dans cet étalage d'éloges officiels. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, fut parmi ces augustes donateurs de compliments, dûment mentionnés par les gazettes. Une lettre de l'actrice, datée de Berlin, à Charles Maurice, qui était le meilleur des hommes pour peu qu'on se fût abonné à son *Courrier des théâtres*, atteste l'importance, un peu naïve, un peu *cabotine* qu'elle attachait à ces brevets de gentillesse décernés à Nadège et à son initiatrice. Au demeurant, il y eut un engouement certain pour les représentations de l'orpheline de Vilna, qui, à mesure qu'elle grandissait, augmentait son « répertoire ». Elle joua pour la première fois la comédie à Postdam « devant un parterre d'ambassadeurs ».

En 1824, le *Dictionnaire théâtral* ou les *Douze cent trente-trois vérités*, revue très satirique des théâtres, s'attendrissait à son sujet : « Treize ans environ. Cette jeune fille des camps fut adoptée par Mme Fusil, à qui elle doit son éducation théâtrale. Des grâces naïves et le souvenir du malheur qui l'accueillit à son berceau, la recommandent à l'intérêt public. »

A quinze ans, Nadèje débutait au Théâtre-Français, où elle ne faisait qu'un court passage, d'ailleurs. L'enfant avait paru délicieuse : la jeune artiste devenait justiciable de la critique, si indulgente fut-elle.

Les débuts d'une artiste se succédaient alors avec une singulière rapidité : elle jouait le 25 juillet 1827, Agnès de l'*École des Femmes* [1], et les *Deux Frères*; le 27, l'*Intrigue*

1. Voici, par curiosité, quelques-unes de ces distributions complètes : l'*École des Femmes :* Arnolphe, Rozan ; Horace, Menjaud ; Chrysalde, Saint-Aulaire ; Enrique, Dailly ; Oronte, Dumilâtre ; Alain, Samson ; Agnès,

épistolaire et l'*Hôtel garni*, de Desaugiers; le 29, les *Femmes savantes* et le *Barbier de Séville*; le 2 août, Marianne de *Tartufe* ; le 4 août, Roxelane des *Trois sultanes*. Et on a de quoi être surpris, aujourd'hui, d'un pareil effort en une si brève période de temps.

La presse théâtrale ne lui montra que de la bienveillance : « Mêmes mérites et mêmes désavantages que ceux qu'elle avait précédemment mis en lumière, écrit le *Courrier* », après la représentation du *Barbier*; elle ne semble guère céder à ses inspirations personnelles, mais elle est de bon goût.

Et le *Mentor* : « Mlle Nadège a prouvé de l'intelligence, du goût et de la tenue. Sera-t-elle définitivement engagée? Rien n'est moins certain. »

Nadège ne resta point, en effet, à la Comédie. En octobre, on annonçait qu'elle passait au Gymnase, pour remplacer Léontine Fay, et qu'elle y répétait le *Mariage d'inclination*.

Obéissant aux conseils inquiets de sa mère adoptive, elle quittait Paris de nouveau, cherchait, avec un peu d'impatience, des suffrages plus bruyants, refaisait un voyage en Allemagne et finissait par être engagée à Rouen.

La petite orpheline n'avait jamais été que de santé fragile, et l'existence théâtrale, si tôt commencée par elle,

Nadèje; Georgette, Dupont. Le *Barbier :* Le Comte, David; Figaro, Monrose; Basile, Dailly; Bartholo, Rozan; L'Eveillé, Faure; La Jeunesse, Lafitte; L'Alcade, Delaistre; le Notaire, Cazeneuve; Rosine, Nadèje. *Tartufe :* Orgon, Grandville; Cléante, Baptiste; Tartufe, Cortigny; Valère, Firmin; Damis, Lecomte; L'Exempt, Dumilatre; Loyal, Dailly; Mmes Pernelle, Touzez; Marianne, Nadèje; Elmire, Mars; Dorine, Demerson. L'*Hôtel garni :* Sainville, Perrier; Blincourt, Lecomte; Gaillard, Cortigny; Mmes Sainville, Mante; Jenny, Nadèje. Les *Trois sultanes* : Soliman, Saint-Aulaire; Osmin, Faure; Elmire, Mmes Menjaud; Delia, Demerson, Roxelane, Nadèje.

ne l'avait point fortifiée. A vingt ans, elle succombait au mal qui la minait depuis longtemps.

Le *Courrier des théâtres* du 14 août 1832 lui consacrait cette courte notice nécrologique, reproduisant simplement quelques lignes de l'*Echo de Rouen.* Les morts ne s'abonnent plus et Charles Maurice ne soignait bien que les vivants qui savaient reconnaître ses bons offices.

« Mlle Nadèje Fusil, surnommée l'orpheline de Vilna, qui, depuis quelques années était attachée au Grand-Théâtre de Rouen, est morte jeudi matin, à dix heures. Une maladie de poitrine l'a enlevée, à peine âgée de vingt ans, à la scène, dont son jeune talent, plein de grâce et de chaleur, promettait d'être un des ornements les plus beaux. C'est une perte douloureuse pour l'art et pour toutes les personnes qui, admises dans l'intimité de Mlle Nadèje, ont pu juger de la douceur de son âme et de la bonté de son cœur. Elle est morte sans agonie, sans convulsions, et dans des sentiments de religion fervente, quoiqu'elle n'ait pas reçu les derniers sacrements, car elle n'a pas cru un instant son état aussi dangereux qu'il l'était. »

La douleur de Louise Fusil fut terrible, accablante. « Elle était ma gloire et mon espérance, disait-elle, je ne me souciais plus de moi, je ne m'occupais que de Nadèje. » Elle ne cessa de parler d'elle jusqu'à la fin de son existence.

Mme Desbordes-Valmore, qui avait connu Nadèje à Rouen, quelques mois avant sa mort, ressentit vivement aussi, elle qui avait écrit ce vers :

Une femme pleurait des pleurs d'une autre femme,

la perte de cette jeune fille, et adressa à Louise Fusil cette épitaphe poétique pour la tombe de Nadèje :

Elle est aux cieux, la douce fleur des neiges
Elle se fond aux bords de son printemps
Voit-on mourir d'aussi jeunes instants !
Mais ils souffraient, mon Dieu, tu les abrèges.

Son sort a mis des pleurs dans tous les yeux
C'était, je crois, l'auréole d'un ange
Tombée à l'ombre et regrettée aux cieux.
D'un peu de vie, oh ! que la mort te venge !

Fleur dérobée au front d'un séraphin
Reprends ton rang avec un saint mystère
Et ce fil d'or, dont nous pleurons la fin,
Va l'attacher autre part qu'à la terre !

Il s'agit, à présent, de démêler quels liens attachaient véritablement Louise Fusil à Nadèje, expliquant cette tendresse passionnée qu'elle eut pour elle.

C'est Régnier qui, comme je l'ai dit, avait connu Louise Fusil et, avec un peu de rudesse peut-être, car il était las de ses doléances, ne lui en était pas moins venu souvent en aide, qui a donné la clef de ce petit mystère.

L'histoire de Vilna n'aurait été qu'une fable ingénieuse, en dépit des détails précis donnés avec abondance et des témoignages invoqués d'officiers russes.

La scène de la révélation de la véritable origine de Nadèje, malheureusement trop brièvement évoquée par Régnier, qui l'eût contée comme il savait conter, ne manquerait pas de quelque pittoresque.

Le pauvre Fusil était à son lit de mort. Sa femme fut avertie de sa fin prochaine, revint tout exprès d'un des pays où elle errait sans cesse, à la recherche d'une destinée meilleure, et elle accourut chez le moribond.

Il était perdu, mais il ne soupçonnait pas la gravité de son état. Comme il n'avait jamais été en mauvais termes avec sa conjointe, par la raison qu'il avait presque toujours été séparé d'elle, il l'accueillit avec joie. Sa solitude lui pesait depuis longtemps.

Il dit avec effort :

— Te voilà !... Je suis content... Tu resteras avec moi désormais... Nous vieillirons ensemble...

Mais une extrême fatigue l'avait brisé, pour avoir prononcé ces quelques mots. Il s'assoupit.

Louise Fusil le réveilla doucement.

— J'ai à te parler.

L'autre murmura :

— Plus tard, ma bonne... laisse-moi dormir...

Il ferma les yeux. Sa femme insista :

— Écoute, le temps presse...

Malgré son épuisement, il eut un sursaut. La perception du danger qu'il courait se présentait à lui, soudain, pour la première fois. Il demanda, avec une grande inquiétude :

— Je suis donc bien bas ?

Louise garda le silence, et lui, il tourna vers elle des regards pleins d'une angoisse subite. Il eut un long frisson. Il cacha sous la couverture, ses mains devenues toutes minces, car elles lui étaient apparues décharnées ; il ne voulait plus les voir, et des larmes coulaient sur ses joues.

Louise Fusil poursuivit, sans vouloir remarquer son effroi.

— J'ai un aveu à te faire...

Il eut un geste d'indifférence. En cette minute affreuse,

tout ce qui demeurait en lui de pensée se repliait sur soi-même, et il était pris d'une horrible détresse, d'autant plus poignante qu'elle était inopinée, et que, maintenant, il se rendait compte, tout à coup, des ravages qu'avait subis son pauvre corps usé.

Il soupira :

— Mourir!... Est-ce possible!

Elle continua, sans sembler comprendre ce qu'il y avait de cruel dans la persévérante expression de son idée fixe :

— Un aveu pénible, mais il faut que je décharge ma conscience...

Malgré son immense lassitude, Fusil esquissa le mouvement de hausser les épaules. Était-il possible qu'il fût perdu, et que, capable encore de comprendre l'atroce situation dans laquelle il se trouvait, il ne le fût point de se débattre contre le mal. A cela seulement il songeait, amèrement. Certes, depuis des années, sa vie était triste, mais il ne s'était pas préparé à l'idée de la fin. Même, sur son lit de malade, il avait ruminé des projets, pouvant peut-être assurer sa vieillesse.

Louise Fusil reprit implacablement :

— Je ne veux pas que tu disparaisses sans m'avoir pardonné. Que deviendrais-je après toi, avec le poids de ma faute, non rachetée par un aveu?... Quels remords seraient les miens, si je n'avais pas soulagé mon cœur, en ce moment où tu peux encore m'entendre!...

Le malheureux était torturé par toutes les affres de l'épouvante.

— C'est par toi que j'entends être absoute...

Il l'interrompit, d'un cri tragique :

— Mourir... est-ce que vraiment je vais mourir?

Sans paraître l'entendre, d'une voix qui n'hésitait plus, elle dit :

— Je n'ai pas été irréprochable... Je ne peux pas te laisser partir sans m'humilier devant toi... Tout à l'heure, peut-être, il serait trop tard, et j'en souffrirais toute ma vie.

Fusil s'agita sur son lit dans d'atroces crispations contre la vision de sa fin.

Elle reprit :

— Je dois tout te dire, dussé-je t'affliger... mais je ne peux pas garder cela... tu comprends... après toi...

Le mourant chercha à se tourner vers la ruelle du lit, luttant contre l'abominable idée de sa disparition, mais elle ne lui laissa point de répit.

— Il faut que je t'avoue, mon pauvre ami, que je t'ai trompé... Nadèje n'est pas une orpheline que j'ai recueillie... c'est ma fille, ma propre fille... née de ma liaison avec un officier russe !...

Sans sembler se douter de la férocité qu'il peut y avoir parfois dans une apparence de sacrifice, Louise Fusil ne s'arrêta point et narra, avec un luxe singulier de détails, toute l'histoire de la naissance de Nadèje, et comment elle avait imaginé la romanesque anecdote de la découverte de cette enfant, sur un champ de bataille...

Elle allait, elle allait, avec l'abondance qu'elle eut plus tard en écrivant, et elle ne voulait point remarquer les efforts du pauvre homme, dont la respiration devenait difficile, pour s'abstraire de son long récit, torturé qu'il était par cette unique pensée : il avait cru être dans la voie de la guérison, et il allait mourir ! Pas un instant, il n'avait eu cette sensation qu'il fût condamné, et, pour

qu'il l'eût enfin, il avait fallu cette déclaration nette, et cette façon de le traiter comme un être avec qui l'on n'a plus à compter.

Louise, sa confession terminée, avait repris un visage calme. Elle se sentait comme légère, comme débarrassée d'un lourd fardeau. Elle essaya de prendre la main de son mari, le considérant seulement avec une inquiétude qu'il ne fût plus en état de lui donner l'absolution dont elle avait besoin.

Mais non, ses yeux, quelque anxiété qu'ils réflétassent, étaient ouverts, et il avait sa connaissance entière.

Elle s'inclina d'abord, puis elle s'agenouilla devant le lit où il s'éteignait.

— Dis moi, fit-elle, dis moi, au moins par un signe, que tu me pardonnes...

Le moribond tenta de se soulever. Ses regards, déjà obscurcis, prirent cependant une expression de colère et de ressentiment contre la messagère de sa fin, et, rassemblant ce qu'il avait encore de forces, il dit seulement :

— Fiche moi la paix !

Qu'y a-t-il là de certain ? Personne n'est plus là pour le dire. Ce qui est sûr, c'est que Louise Fusil, quand il s'agissait de détails personnels, était bien capable de broder quelques variations sur la trame de la vérité pure. Au demeurant, à force de la raconter, elle avait peut-être fini par croire, la première, à l'origine mystérieuse de Nadèje, version qui avait été accueillie avec quelque faveur. Ceci importe-t-il beaucoup, du reste, aujourd'hui et, franchement, Louise Fusil serait-elle la seule comédienne à qui quelque conquérant oublieux eût laissé un vivant souvenir de ses brèves amours?

Elle mourut en 1848, à Paris, très délaissée. Malgré les obligeantes recherches de M. Albert Bléry, archiviste paléographe, aux Archives de la Seine, on n'a point retrouvé son acte de décès. La pauvre créature avait bien droit au repos, après sa longue existence, traversée et bouleversée, toute chétive qu'elle fût elle-même, par tant d'orages. Caressée en son enfance par Mme Du Barry, élevée dans le culte des institutions monarchiques, elle avait eu un mari terroriste, ce qui n'avait pas suffi à la mettre à l'abri pendant la Révolution. Les pièces sentimentales qu'elle jouait et les romances doucereuses qu'elle chantait furent sans cesse interrompues par la grosse voix du canon. Un hasard tenace la jeta, bien qu'elle ne se piquât point d'être une héroïne, partout où on se battait, et elle subit la répercussion de tous les grands événements. Elle aperçut Napoléon dans l'horreur de la déroute et, après avoir vu les Français en Russie, elle vit les Russes en France; puis les régimes politiques se succédèrent, et les monarchies continuèrent à tomber dans sa vieillesse comme au temps de sa jeunesse. Elle avait marivaudé avec les rédacteurs des *Actes des Apôtres*, quand on louait sa grâce piquante, et, quand elle eut des cheveux blancs, elle implora l'appui des journaux d'Émile de Girardin, qui ressemblaient si peu aux frondeuses gazettes d'antan. Elle était née dans un temps où l'esprit était tout, et, autour d'elle les mœurs s'étaient faites utilitaires et pratiques. Elle avait épuisé tous les spectacles de violences, et ce fut au milieu encore d'une révolution qu'elle s'éteignit! Elle devait être lasse de trop de passé.

SOUVENIRS D'UNE ACTRICE

DÉDIÉS

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

PRÉFACE

C'est au souvenir de mon grand-père, Liard Fleury, que je dus la bienveillance de la Comédie-Française dans ma jeunesse; il vivait encore lors de mes premiers essais au Théâtre Richelieu, en 1791.

Si l'on a conservé quelques souvenirs de moi dans les arts, ce ne peut être de cette époque, où j'ai dû passer inaperçue au milieu des grands acteurs qui occupaient la scène; mais je suis assez fière d'avoir pris mon vol à l'abri du leur, pour vouloir le rappeler. L'intérêt qu'ils m'ont témoigné, leurs conseils surtout, m'auraient sans doute permis de remplir une longue et honorable carrière parmi eux, si le sort n'en eût décidé autrement.

Ce fut avec un vif regret que je quittai la comédie pour reprendre le chant; mais toujours accueillie avec amitié par les artistes, j'ai vu se succéder trois générations de talents.

Lorsque j'arrivai à Dresde après les désastres de la guerre de Russie, j'y retrouvai la Comédie-Française, qui m'accueillit

avec cette hospitalité qui distingue les artistes; c'est avec eux que je revins en France.

Ce fut au Théâtre-Français que je fis débuter, comme mon élève, cette jeune orpheline, Nadèje, que j'avais eu le bonheur de sauver au milieu des glaces de Vilna!

Je ne veux point rappeler ici de trop douloureux souvenirs!

C'est à ces titres que je crois pouvoir placer ce faible ouvrage sous l'égide de la Comédie-Française. Elle y trouvera des faits ignorés ou peu connus, dont je puis garantir l'exactitude; mais ce qu'elle y trouvera surtout, c'est l'expression de ma reconnaissance pour le bienveillant intérêt que la Comédie-Française m'a témoigné dans tous les temps[1].

LOUISE FUSIL, *née* Fleury.

1. Au moment de la publication de ses *Souvenirs*, la Comédie-Française accordait à l'actrice, vieillie, quelques secours pécuniaires.

PREMIÈRE PARTIE

I

Mes souvenirs. — Mon grand-père Fleury chez la margrave de Bayreuth. — Comment je suis née en Allemagne. — La cour du prince régnant des Deux-Ponts. — Fanny d'Arros.

Ce ne sont point des Mémoires que je veux publier, mais seulement des Souvenirs écrits à différentes époques, sous l'impression du moment, et dans un âge où ils ont dû se graver dans mon esprit en traits ineffaçables ; ils se rapportent aux arts, à la littérature du temps ; ils se rattachent à des noms célèbres, aux grands événements des époques, et les époques ont eu entre elles des couleurs bien différentes.

Le temps dont je parle est déjà loin de nous. J'avais pris l'habitude, depuis que je commençais à prendre garde à ce qui se passait autour de moi, et lorsque je me trouvais dans des circonstances en dehors de la vie ordinaire, de retracer dans une espèce de journal, les choses qui m'avaient le plus frappée, habitude que j'ai toujours conservée dans mes voyages, dans les pays étrangers, mais surtout en Russie, ou j'écrivais à la lueur de l'incendie de Moscou sans savoir si ces détails parviendraient jamais à ma famille. On est bien aise de revoir plus tard ce qui aurait pu échapper à notre mémoire. Il arrive

presque toujours aussi que notre manière d'envisager les choses lorsque nous les écrivons diffère beaucoup lorsque nous venons à les relire. L'âge, les circonstances changées, font voir sous un jour bien différent ce que la vivacité de notre imagination nous avait peint sous des couleurs trop brillantes ou trop sombres.

Mon grand-père, Liard Fleury[1], parut sur la scène du Théâtre-Français en 1749. Baron avait pris sa retraite depuis peu d'années. Grandval, Mlles Lecouvreur, Clairon, Duclos et d'autres acteurs célèbres faisaient alors partie de la Comédie-Française. Ce n'était pas peu de chose dans ce temps que d'aborder cette scène avec succès. Mon grand-père débuta dans Rodrigue du *Cid* et dans le *Menteur*. Il réussit complètement, puisqu'il fut reçu la même année, et il aurait probablement fourni une longue carrière au Théâtre-Français, si une aventure galante avec une dame de la cour n'y fût venue mettre obstacle.

Ce fut chez la margrave de Bayreuth, sœur du grand Frédéric, qu'il se réfugia. (Il y avait alors des théâtres français dans toutes les cours d'Allemagne). Cette princesse le maria quelques années après avec Mlle Clavel, tante de la célèbre Mme Saint-Huberty[2].

A la mort de la margrave de Bayreuth, mon aïeul et sa femme revinrent en France. Ils avaient acquis une fortune honorable et une pension de cette cour. Ils se fixèrent à Metz, après avoir passé quelques années à Paris.

1. M. Lemazurier, lorsqu'il fit imprimer ses *Fastes de la Comédie-Française* m'avait demandé quelques détails sur mon grand-père. Un trop prompt départ pour Londres m'empêcha de lui donner ces renseignements et j'en ai eu depuis beaucoup de regret. J'eusse évité à M. Lemazurier les erreurs dans lesquelles il est tombé sans le vouloir. Le père de mon aïeul n'était point, comme le dit M. Lemazurier, dans les cent-suisses du roi; il était officier de bouche, et c'était une charge qui s'achetait. Mon aïeul se trouvait tellement honoré de la sienne, qu'il déshérita son fils pour avoir dérogé en prenant le parti du théâtre.

2. Le père de Mme Saint-Huberty était frère de Mlle Clavel. (*Notes de L. F.*)

Mon père était le seul de leurs enfants qui eût suivi la même carrière que leurs parents. L'amour devait être aussi funeste aux hommes de ma famille qu'aux Atrides. Le fils aurait dû se tenir en garde contre les dames d'un grand nom. Ce fut à Rouen que mon père eut l'occasion de faire quelques vers pour une fête qui se donnait dans la maison d'un président au parlement, proche parent du grand chancelier de France, M. de Miromesnil. Son talent de poète et son excellente éducation lui valurent le meilleur accueil. Il plut à l'une des demoiselles de la maison. Trop jeunes l'un et l'autre pour calculer les suites d'une liaison qui devait les rendre bien malheureux, ils s'enfuirent lorsqu'il ne leur fut plus possible de la cacher.

Ce fut aussi en Allemagne, à Stuttgard, qu'ils se réfugièrent. Une lettre de cachet avait été lancée contre ma mère et une prise de corps décrétée contre mon père. Ils ne pouvaient donc plus songer à rentrer en France. Une séduction, un enlèvement, n'étaient pas alors une affaire que l'on traitât légèrement. Aussi mon père et ma mère étaient-ils dans des craintes continuelles que leur enfant ne devînt un jour la victime de leur imprudence[1].

Ils me confièrent à une dame de leurs amies qui me fit passer pour sa fille et qui me remit ensuite saine et sauve entre les mains de mes grands-parents à Metz. Ils m'accueillirent avec bonté, quoiqu'ils fussent brouillés avec mon père pour tous les chagrins que leur avait causés cette malheureuse affaire. Je reçus chez eux une éducation qui pouvait passer pour brillante, à cette époque surtout où l'on négligeait beaucoup celle des femmes. Ma grand'mère, Saxonne d'origine, était une personne de beaucoup d'esprit, dont les mœurs étaient pures et la piété aussi douce que sincère. La margrave faisait le plus grand cas d'elle.

J'avais une belle voix, un goût décidé pour la musique, et une organisation qui me faisait deviner ce que je ne pouvais

1. C'est cette circonstance (que j'aurais pu payer cher) qui me jeta dans l'illustre famille des Miromesnil. (*Note de L. F.*)

guère apprendre à Metz. Tous les princes d'Allemagne avaient alors une musique à leur service. On voulut m'attacher à celle du prince régnant des Deux-Ponts. J'avais un oncle à cette cour, gouverneur du prince héréditaire et du prince Max[1], mais quoique née en Allemagne, je n'ai jamais pu apprendre un mot d'allemand; ce n'était pas très commode pour vivre et causer avec eux.

Mon oncle était conseiller intime. C'est un titre qui se donne en Allemagne aux personnes qui sont attachées aux princes et jouissent d'une certaine considération. Ce titre lui procura un mariage plus brillant qu'avantageux. Il épousa Mlle Marbot de Terlonge, demoiselle noble, mais sans fortune.

J'avais à Metz une jeune compagne d'enfance. Le comte d'Arros, son père, ayant perdu une femme qu'il adorait, abandonna son hôtel qui lui rappelait de trop douloureux souvenirs et vint se loger dans celui que venait d'acquérir mon grand-père. Il s'était consacré à l'étude de sa fille, et l'élevait à la manière de Jean-Jacques. Il fut charmé de rencontrer dans la même maison un enfant à peu près de l'âge du sien, qui pût partager ses jeux et ses leçons. C'était un moyen d'exciter son émulation; il m'aimait comme une seconde fille.

Lorsque dix ans plus tard nous nous séparâmes, j'allai en Languedoc rejoindre mon père. Toulouse nous paraissait un point si éloigné dans le globe, que la jeune Fanny me fit pro-

1. Le prince Max, devenu roi de Bavière, était le souverain le meilleur et le plus populaire. Lorsqu'en 1821 je fus à Bade, pendant la saison des eaux, avec ma petite Nadèje, cette enfant excita, comme partout, un vif intérêt. Le roi de Bavière voulut la voir, et lorsqu'il apprit que j'étais la nièce de son ancien gouverneur, il m'envoya son chambellan pour me prier de venir au château avec mon intéressante élève. Il m'adressa les choses les plus obligeantes sur mon oncle, s'informant avec bienveillance de tout ce qui lui était arrivé. « Je lui dois, dit-il au prince de Wissembourg qui se trouvait là, ce que je sais de mathématiques, mais il s'est souvent plaint de moi pour le reste. C'était un homme de mérite que votre oncle, madame, sévère, mais bon. Je regrette qu'il n'ait pas vécu assez longtemps pour que j'aie pu lui prouver que *ce jeune fou de prince Max* faisait un grand cas de lui. Mais, dans ce malheureux temps, nous étions tous dispersés. » (*Note de L. F.*)

mettre de lui rendre un compte exact des grands événements qui ne pouvaient manquer de m'arriver, car la vie paisible que j'avais menée jusque-là ne pouvait certainement se rencontrer qu'à Metz. Nous le pensions ainsi, il semblait que c'était un pressentiment de la vie agitée à laquelle j'étais destinée.

II

Julie Talma. — Son amitié pour moi. — Chez Talma. — Henri VIII et Charles IX. — Révolution dans le costume tragique. — Mme Lemoine-Dubarry. — Le comte Jean et le comte Guillaume. — Les Dubarry à Toulouse. — Leur train de vie. — Anecdotes.

J'aurai plus d'une fois occasion de parler de Mlle d'Arros, et j'anticipe sur les dates pour faire connaître tout d'abord deux autres personnes dont le nom se reproduira souvent dans ces Souvenirs.

Lorsque je vins pour la deuxième fois à Paris, en 1790, les circonstances voulurent que je me trouvasse jetée parmi toutes les notabilités de l'époque, par mes liaisons avec deux femmes aimables qui réunissaient chez elles ce que la capitale renfermait de personnes devenues célèbres dans les genres les plus opposés. La première était Mme Lemoine-Dubarry; la seconde était Julie Talma, première femme de ce grand acteur, qui divorça avec elle pour épouser Mme Petit-Vanhove.

Tout le monde connaît les Dubarry par les écrits sans nombre qui ont été publiés sur cette famille; tout le monde sait que le comte Jean Dubarry avait fait épouser la favorite à son frère, le comte Guillaume; mais tout le monde ne sait pas que ce mari avait été consolé dans sa mésaventure par une femme intéressante qui est restée son amie dans les moments affreux, dont il ne faudrait rappeler le souvenir que pour les actes de dévouement qu'ils ont souvent fait naître.

Au commencement de la Terreur, le comte Guillaume fut

enfermé à Sainte-Pélagie; il était plus infirme que vieux. Mme Lemoine voulut le suivre dans sa prison. Elle l'aida à supporter ses maux avec ce courage admirable que tant de femmes ont déployé dans ces affreux moments. Le comte eut le bonheur d'échapper à l'échafaud. Devenu libre par la mort de Mme Dubarry, il épousa celle à laquelle il devait plus que sa vie; elle était d'ailleurs sa parente, comme je le dirai plus tard.

Julie et Mme Lemoine forment dans mes souvenirs deux des épisodes les plus intéressants, non seulement parce que ces dames furent célèbres sous plus d'un titre, mais parce qu'elles ont échappé aux auteurs contemporains, dont la plupart ne cherchent les noms qu'afin d'ajouter du scandale au scandale.

Une femme célèbre par son esprit, par ses liaisons avec ce qu'il y a de plus remarquable dans la société d'alors, par le nom qu'elle a porté, par ses malheurs même, Julie Talma enfin mérite qu'on la rappelle avec plus de vérité et de justice qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Si je dois en juger par quelques fragments que j'ai lus sur elle, peu de personnes en ont une juste idée. Mon intimité avec elle m'a mise à même de conserver des documents précieux sur cette femme intéressante : c'est d'elle-même que je tiens les détails qui ont rapport à ses premiers pas dans ce monde où elle a brillé à plus d'un titre. Depuis sa séparation et après son divorce avec Talma, je l'ai peu quittée, et j'ai été témoin de tous les faits dont je parle.

Je n'ai connu Julie qu'en 1791; elle était mariée depuis un an. Ma parenté avec Mme Saint-Huberty, qu'elle avait beaucoup connue, lui inspira un vif intérêt pour moi. Ce fut presque sous ses auspices que j'entrai dans un monde dont je n'avais encore nulle idée. Nos relations devinrent plus intimes, lorsqu'elle éprouva de grands chagrins. Julie avait pour moi le sentiment d'une sœur. Malgré la disproportion de nos âges, le besoin d'épancher son cœur la rendait plus communicative, et sa conversation était tellement attachante, que ce qu'elle me racontait se gravait dans mon esprit. Elle pouvait penser tout

haut avec une jeune femme qui lui était dévouée et près de laquelle elle rencontrait plus de sympathie que dans celles de sa société, occupées de leurs plaisirs ou des événements d'alors. Je ne tenais qu'une bien petite place dans ce monde brillant qu'on ne reverra plus : il prit bientôt pour moi un aspect plus réel, et sans y jouer un rôle important, je me trouvai bien près de ceux qui ne vivent maintenant que dans l'histoire. « *Les grands hommes disparaissent et le monde va toujours*, » a dit lord Byron. Je fus froissée comme les autres par les bouleversements qui se succédèrent avec une effrayante rapidité, et cependant ce temps forme, dans les souvenirs de ma vie, un des épisodes que j'aime le plus à me rappeler; il reste un fond de jeunesse dans le cœur qui nous fait parfois illusion. En relisant des pages écrites après un si long temps, l'on se trouve porté au moment où on les traçait; on oublie la distance qui nous en sépare, et l'on se surprend à éprouver les mêmes sentiments qui nous agitaient alors. Ce qu'on aime toujours, c'est à revoir les lieux où chaque objet vous rappelle un événement de votre vie, où l'objet le plus indifférent pour les autres est un souvenir du cœur qui se rattache à ceux que vous avez aimés et qui ne sont plus. Combien de fois j'ai désiré pouvoir parcourir cette maison de la rue Chantereine! Je croirais y voir errer les ombres de ceux que j'y rencontrais, et assister encore à ces charmantes causeries de Roucher, Lavoisier, Condorcet, Marie-Joseph Chénier, Roger-Ducos, Vergniaud et tant d'autres. Cette maison mériterait de devenir historique par les hôtes qui l'ont habitée.

On a toujours désigné la première femme de Talma par le nom de Julie, pour la distinguer de la seconde, qui a brillé sur la scène du Théâtre-Français. La première a été célèbre par son esprit, ses qualités et la société qui se réunissait chez elle. Il est à remarquer que lorsque l'on a voulu associer son nom aux nombreuses biographies de son mari, ce n'a jamais été que d'une manière inexacte ou malveillante qu'on l'a citée. Il y a bien des faits qu'on pourrait ajouter, bien d'autres qu'on pourrait rectifier sur Talma, ce Napoléon de la scène, qui eut

plus d'un point de ressemblance avec le héros du siècle, ne fût-ce que par le divorce; à cela près que l'empereur voulait un héritier de son nom, et Talma en avait deux, Charles-Neuf et Henri-Huit, venus jumeaux au monde: ce qui prouve victorieusement contre ceux qui ont voulu donner à Julie vingt ans de plus que son mari. L'on nomma ces deux enfants du nom des rôles que leur père avait créés avec un grand succès, Henri VIII et Charles IX.

On a cité la fortune de Mme Talma; c'est la seule chose dont on se soit souvenu d'une manière positive. Elle avait quarante mille livres de rente. C'est la vérité; mais elle en faisait un si noble usage... Ah! s'il doit être beaucoup pardonné à celle qui a beaucoup aimé, c'est surtout à la femme dont la bienfaisance et le dévouement dans nos temps de malheurs ont bien dû effacer la trace d'un péché originel commis par plus d'une Eve, qui n'avait pas autant de motifs pour se faire absoudre!

Julie eût été l'Aspasie de son siècle, si ce siècle eût ressemblé à celui de Périclès. Elle n'avait point la beauté de cette femme célèbre, mais elle en possédait l'esprit et la grâce. Le charme qu'elle répandait autour d'elle attirait tout ce qu'il y avait de marquant à la cour et à la ville, et l'on briguait l'avantage d'être admis dans son cercle.

Les premiers essais de ce jeune homme qui devait être un jour un grand acteur et le Roscius de l'époque, avaient enchanté Julie, dont l'esprit, rempli de poésie, comprenait si bien les arts. De l'admiration à la passion, l'espace fut bientôt franchi. Elle employa son influence à lui faire des amis de tous les jeunes auteurs qui composaient son cercle, et qui devaient eux-mêmes aspirer à une brillante carrière, si la Révolution n'eût pas arrêté ces talents poétiques chez les uns pour tourner leur esprit vers la politique, et si la crainte de la faux révolutionnaire n'eût réduit les autres au silence.

Cette société avait beaucoup contribué à mettre le talent de Talma dans un jour favorable. Sans cela, il eût peut-être été longtemps à percer. Chénier, Ducis, Lemercier et Legouvé sont ceux qui ont le plus particulièrement travaillé à ouvrir devant

Talma la brillante carrière qu'il a parcourue; mais avant eux, David, car c'est d'après les conseils de ce célèbre peintre que Talma a été le premier à s'affranchir de l'usage ridicule de la poudre, des hanches, des chapeaux à plumes, et de mille autres absurdités adoptées par ses prédécesseurs. Il fut secondé par les antiquaires et les savants. Ses propres recherches sur les Grecs, les Romains et les monuments du moyen âge le mirent à même de se créer une garde-robe remarquable par son exactitude. Ses cuirasses, ses casques, ses armes étaient du plus grand prix. Julie ne croyait pouvoir faire un meilleur usage de sa fortune qu'en secondant son mari dans tout ce qui pouvait contribuer à le faire paraître avec avantage. La grande galerie de sa maion n'était meublée que de yatagans turcs, de flèches indiennes, de casques gaulois, de poignards grecs; ces trophées d'armes étaient tous suspendus aux murailles.

Peu de femmes possédaient à un aussi haut degré que Mme Talma un style aimable et exempt de prétention. Elle donnait du charme au plus petit billet. L'on aurait pu la comparer à Mme de Sévigné, écrivant dans notre siècle. Mais une de ses qualités les plus précieuses, c'était son âme ardente pour ses amis. Elle s'exposait, pour eux, dans un temps où les vertus étaient des crimes. Combien de fois ne l'a-t-on pas vue, elle si indolente pour son propre compte, courir tout Paris pour servir des proscrits? Elle était souvent fort mal accueillie dans les bureaux, car les amis d'hier n'étaient quelquefois plus ceux d'aujourd'hui; mais elle ne se rebutait pas, et sa persévérance finissait par obtenir ce qu'elle avait sollicité. Enfin, c'était un de ces êtres trop rares sur la terre, et dont il faut honorer la mémoire, lorsqu'on a eu le bonheur de les y rencontrer.

Mme Lemoine-Dubarry est, avec Julie Talma, la personne avec laquelle mes relations ont été le plus intimes. Je dois donner aussi quelques détails sur cette dame et sa famille.

Lorsque le comte Jean Dubarry, que l'on appelait le *Roué*, eut relevé sa fortune et celle de sa famille en faisant épouser à on frère la maîtresse de Louis XV, il le fit venir d'une petite

vile du Languedoc où il végétait ainsi que Mlle Chon, leur sœur. Toute la parenté accourut à Toulouse, et chacun prit une part plus ou moins grande à cette fortune inespérée. Le comte d'Argicourt fut le seul qui ne voulut rien lui devoir : aussi l'appelait-on dans sa famille le comte *d'Argent-court*. Il resta simple officier et n'en fut que plus estimé.

Mlle Chon fut placée auprès de la favorite pour lui servir de guide. Elle avait de l'esprit d'intrigue, des manières distinguées, et ne ressemblait pas en cela au reste de la famille. Elle aurait bien voulu les faire adopter à son élève, du moins en public. Mais ses conseils furent peu suivis en ce point.

Le comte Guillaume, bonhomme *tout rond*, comme il le disait souvent lui-même[1], avait conservé l'accent du pays dans toute sa pureté. On sait qu'après son mariage il dut quitter Paris. Il eut cependant la liberté d'y revenir au bout de quelques années. Il habitait un fort bel hôtel qu'il avait acheté dans la rue de Bourgogne, recevait beaucoup de monde, car on y faisait bonne chère, et c'était bien le cas de dire :

Et c'est son cuisinier à qui l'on rend visite.

Il ne se doutait guère qu'il avait près de sa maison deux parentes dont il ignorait l'existence. Leur mère avait épousé un comte Dubarry, qui mourut lorsque la cadette de ses filles était encore en bas âge. Cette dame, prévoyant qu'elle ne pourrait les élever avec le peu de bien qui lui restait, se décida à se remarier avec un commerçant nommé M. Lemoine. Ils étaient dans l'aisance, et sa plus jeune fille reçut une éducation distinguée ; mais la fortune les trahit de nouveau, ils furent ruinés par une faillite. Le mari survécut peu à ce malheur, et sa femme le suivit de près, laissant leurs enfants sans autre ressource que leur travail ; car l'aînée, qui avait fait un assez

1. Dans les mémoires que l'on a écrits sur cette famille, on dit que le comte Guillaume avait beaucoup d'esprit. C'est une étrange erreur. Le comte Jean et Mlle Chon étaient les seuls qui méritaient cette réputation. (*Note de L. F.*) Le vrai nom de Mlle Chon était Claire. Elle boitait un peu et elle était légèrement bossue.

mauvais mariage, avait perdu son mari par un accident; il fut tué à la chasse.

Ce fut à elle que sa mère mourante légua sa jeune sœur; Mme Diot l'aimait comme son enfant. Elles établirent un petit commerce de lingerie; elles n'avaient pas même de magasin, et travaillaient chez elles.

Quoique ces dames vécussent fort retirées, elles apprirent cependant le changement de fortune arrivé dans la famille, et surent que ce grand hôtel qui faisait face à leur humble habitation appartenait à un comte Dubarry[1].

Mme Diot résolut de le voir, bien qu'elle craignît que cette fortune ne l'empêchât de les avouer pour ses parentes, car elle connaissait assez le monde pour savoir que la pauvreté est rarement bien accueillie par la richesse. *Argent sèche souvent le cœur.* Elle cacha sa démarche à sa jeune sœur, dont le caractère noble et fier se serait révolté à cette pensée. Elle se présenta chez le comte Guillaume et lui demanda un entretien particulier. Mme Diot avait un air ouvert et franc qui prévenait en sa faveur. Après s'être fait connaître, et voyant après un moment de conversation qu'elle avait affaire à un très bon parent, elle réclama son appui et le mit au fait de sa position.

— « Ma pauvre sœur, lui dit-elle, que ma mère m'a confiée à son lit de mort, a reçu une éducation qui la met au-dessus de notre humble fortune. Elle a vécu dans l'aisance, et je souffre de la voir maintenant travailler tous les jours, et quelquefois bien avant la nuit, pour subvenir à notre existence. Elle me cache sa peine; mais je vois souvent des larmes dans ses yeux et cela m'arrache le cœur. Si l'on pouvait la placer auprès de quelque jeune dame, son charmant caractère, ses manières aimables lui auraient bientôt assuré la bienveillance de ceux près desquels elle vivrait. Ce serait une grande douleur pour

1. Il y avait dans la famille des Dubarry, comme dans toutes les familles nombreuses, des parents éloignés qu'ils ne connaissaient pas, et dont les filles, en se mariant, avaient changé de nom; la plupart de ces collatéraux ne tardèrent pas à se montrer lorsque la puissance de la favorite fut connue.

moi de me séparer d'elle; mais enfin si c'était pour le bonheur de ma sœur je la supporterais avec courage. » Le comte fut touché de ce dévouement et se sentit entraîné vers ses pauvres cousines. « Laissez-moi jusqu'à demain, dit-il à Mme Diot, je réfléchirai sur le parti le meilleur à prendre. Disposez votre sœur à me recevoir, j'irai vous voir dans la matinée. »

A son retour chez elle Mme Diot ne put contenir sa joie et s'empressa de faire part de son espoir à sa sœur, qui ne vit pas les choses sous le même aspect. « Me séparer de toi, vivre avec des gens que je ne connaîtrais pas, et sous leur dépendance. Il est si rare de trouver des cœurs généreux qui vous comprennent. Ah! j'aime bien mieux mon obscurité, rester auprès de ma sœur et travailler avec elle! »

Elles discutèrent sur ce sujet bien avant dans la nuit. Le comte, de son côté, avait réfléchi et son plan était formé. Il vint comme il l'avait annoncé faire une visite à ses parentes. Il était impatient de voir cette jeune sœur dont on lui avait fait un portrait si séduisant et ne le trouva point flatté. Tant de modestie, tant de noblesse, ce je ne sais quoi qui attire la confiance, le disposa entièrement pour elle.

— « Écoutez, leur dit-il, vous répugnez à être dépendantes et vous avez raison. Nous sommes dans une position de fortune qui nous permet d'assurer un sort à ceux de notre famille qui ont peu de ressources. Les bienfaits d'un parent ne doivent point humilier; voici ce que j'ai à vous proposer : je passe l'hiver à Paris et l'été en Languedoc, venez habiter ma maison, vous en ferez les honneurs. Ce sera le moyen de la rendre plus agréable et de vous voir à la place qui vous convient. »

Mlle Lemoine hésitait, faisait des objections; mais elles furent bientôt détruites par la bonhomie et le ton de franchise de ce bon Guillaume. Il fut convenu qu'elles partiraient pour Toulouse, où le comte les précéderait afin de les y établir convenablement.

Un changement de fortune si rapide aurait pu être interprété à Paris d'une manière défavorable pour ces dames. Il fut convenu que Mlle Dubarry arriverait sous ce nom à Toulouse,

mais on y joignait presque toujours celui de Lemoine [1], que sa sœur était accoutumée à lui donner.

Mlle Dubarry était une fort belle personne, brune piquante; ses grands yeux fendus en amande étaient surmontés de deux arcs d'ébène qui semblaient dessinés avec un pinceau; une jolie bouche, des dents d'une blancheur éblouissante, et dans sa tournure, dans sa démarche, dans son regard quelque chose de noble qui imposait. On peut penser que cet extérieur, relevé encore par une élégance de bon goût, devait ajouter à tous ces avantages. Aussi son arrivée fit-elle une grande sensation dans la ville de Toulouse. Le comte avait établi sa maison sur un pied magnifique, ainsi que sa charmante habitation à la campagne. Tout le monde brigua la faveur d'être présenté aux dames Dubarry, et leur hôtel devint bientôt un des plus agréables de Toulouse, où il y avait alors un Parlement, des capitouls et une grande réunion de noblesse. Les Dubarry y donnaient un peu de mouvement par leur luxe. Cette famille comprenait trois réunions fort distinctes l'une de l'autre, celle du comte Jean [2], celle du comte Guillaume, et celle des sœurs. Ils n'allaient guère les uns chez les autres que lorsque quelque solennité de famille les réunissait.

La société de Mme Lemoine était la plus agréable, mais peu de femmes voulurent y venir; ce nom du mari de la favorite les éloignait toutes. Alors Mme Dubarry eut le bon esprit de faire son choix dans une autre classe. Les artistes les plus distingués en faisaient partie et ne contribuaient pas peu à la rendre agréable [3].

Le comte Jean Dubarry fut celui de la famille qui accueillit le mieux ses cousines. Il ne manquait à aucune des soirées de

1. Comme Mme Lemoine n'est pas un personnage historique, qu'elle a toujours évité ce qui pouvait la faire paraître avec trop d'éclat sur la scène du monde, à cette époque surtout où sa famille n'était que trop en vue, on lui a presque toujours donné ce nom de *Lemoine* jusqu'à son mariage avec le comte Guillaume.

2. J'ai vu le comte Jean en 1789. Il était alors très vieux.

3. J'ai entendu raconter tous ces détails quand j'étais à Toulouse avec Mme Saint-Huberty. (*Notes de L. F.*)

son frère, lorsqu'il était à Toulouse, où il continuait les magnificences de la Cour. Sa maison du quartier Saint-Sernin était l'objet de la curiosité des étrangers. Le comte avait fait venir des ouvriers de Paris pour la construire. Quand elle fut presque finie, il ne la trouva pas à son gré et la fit jeter à bas pour la recommencer de nouveau. Les jardins étaient superbes, et dans le milieu d'un beau parc était un temple consacré aux Muses. On y donnait des soirées de musique; il venait souvent à cet effet des chanteurs les plus célèbres de la capitale. Dans le lointain on apercevait une chapelle gothique; et là, un abbé, espèce mécanique fort ingénieuse, s'avançait pour ouvrir la porte aux visiteurs. Tous les meubles de la maison avaient été fabriqués à Paris et transportés à grands frais. On avait placé dans un joli boudoir le portrait de la femme du comte. Elle était peinte dans une glace, étendue sur un canapé dont la répétition se trouvait devant ce miroir. Le comte Dubarry était déjà vieux lorsqu'il épousa une jeune demoiselle noble, sans fortune, Mlle de Montoussain. Mais elle habitait toujours Paris sous la protection de M. de Calonne, disait-on [1].

Lorsque le comte passait l'hiver à Toulouse, il y donnait de superbes bals. Un jour de carnaval, il pensa que, vers une heure, on aurait envie d'aller à celui du théâtre; et avant que personne en eût parlé, il fit ouvrir une grande pièce remplie de dominos et de costumes les plus élégants. Les dames n'eurent qu'à choisir celui qui leur convenait le mieux.

Il allait souvent à Aiguillon, dans la terre du duc, où s'était retirée Mme Dubarry après la mort de Louis XV. On y donnait des fêtes très brillantes [2].

Le comte Guillaume Dubarry était, comme je l'ai dit, un homme excellent; il ne manquait pas de courage lorsqu'il fallait accomplir un trait d'humanité.

1. C'est bien longtemps après la mort de Louis XV. (*Note de L. F.*)

2. Il périt en 1793. Moins heureux que son frère, parmi les nombreuses beautés auxquelles il avait prodigué ses soins et son or, aucune ne se trouva près de lui à ce moment. Il avait quatre-vingt-deux ans lorsqu'il fut conduit au tribunal révolutionnaire de Toulouse. Il supporta son sort avec beaucoup de courage.

Dans une révolte, une femme du peuple frappa à la joue l'un des magistrats. On arrêta cette malheureuse, on la conduisit à l'Hôtel de ville, on fit son procès et on la condamna à mort. Cette nouvelle se répandit parmi le peuple, et il déclara qu'il se ferait massacrer plutôt que de laisser exécuter cet affreux arrêt. Le comte Guillaume, instruit de ce qui se passait, monte en voiture, pénètre dans l'Hôtel de ville, entre dans la prison et enlève aux capitouls la victime qu'ils allaient sacrifier, la transporte dans son carrosse et, après lui avoir donné quelque argent, lui fait quitter Toulouse. Depuis ce temps, le comte Guillaume fut adoré dans sa ville natale.

III

Souvenirs d'enfance. — Mon départ de Metz. — La belle et la bête. — Mon arrivée à Paris. — Fêtes données à Mme Saint-Huberty. — Molé. — Les calembours de M. de Bièvre. — J'assiste pour la première fois au spectacle. — Le salon de Mme Saint-Huberty. — Ses succès. — Un compliment de MM. les capitouls. — Retraite de Mme Saint-Huberty. — Son mariage. — Son assassinat.

Je reprends maintenant mes souvenirs à mes impressions d'enfance. J'avais à peine onze ans lorsque Mme Saint-Huberty vint à Metz pour y voir sa tante, Mme Clavel, et réclamer quelques papiers de famille. Elle me fit chanter. Comme j'avais une voix extraordinaire pour mon âge, elle me prit dans une si grande amitié qu'elle voulut m'emmener à Paris, disant à sa tante qu'elle ferait de moi une bonne musicienne et me mettrait entre les mains de nos grands maîtres. Elle partit, et dès ce moment je ne rêvai que musique; je solfiais toute la journée, ce qui auparavant m'avait beaucoup ennuyée, mais Mme Saint-Huberty m'avait dit : « C'est nécessaire! » Et cela avait suffi pour me donner de l'émulation. Je n'osai dire à mes grands-parents combien je désirais voir arriver le temps où l'on m'enverrait à Paris, car c'eût été témoigner le désir de les quitter; mais lorsqu'ils s'y décidèrent, quelques années plus tard, je me reproche encore la joie que j'en éprouvai; ils étaient si bons que cela était une horrible ingratitude à moi! C'était en 1788, j'avais quatorze ans, une famille bien placée dans le monde, mes parents étaient des artistes distingués qui vivaient dans l'aisance; je pouvais donc me reposer sur ces avantages. Mais hélas! le cœur est ainsi fait! Dans la jeunesse, l'attrait de la nouveauté est si puissant sur nous! il nous fait

oublier le passé et ne rêver que l'avenir. Je partais comme le pigeon voyageur, sans prévoir la destinée qui m'attendait.

Je n'étais jamais sortie de Metz, c'était le monde pour moi! Le couvent où j'avais passé plusieurs années, ma famille, la campagne de mon grand-père, la maison du comte Darros et quelques bals d'hiver : je ne pensais pas qu'il y eût rien de plus sur la terre! Que l'on juge de mon inexpérience et de mon étonnement à chaque chose nouvelle qui s'offrait à moi; je n'avais guère lu en fait de voyages que *Robinson Crusoé*, et en fait de romans (car on ne me permettait pas d'en lire) que celui de *Marianne*, de Marivaux. J'avais bien entendu parler de voitures publiques, mais sans y faire attention; aussi n'en avais-je nulle idée. Il y a un âge où le monde passe devant nous sans que nous le regardions.

J'étais montée en diligence à dix heures du soir, au mois de décembre, après avoir pleuré toute la journée et j'en avais encore les yeux et le cœur gros. Une personne âgée m'accompagnait et devait me remettre entre les mains de Mme de Nanteuil, femme de l'administrateur des diligences. Lorsque le jour commença à paraître, j'examinai les personnes qui m'entouraient; la vieille dame était à côté de moi dans le fond, des messieurs dormaient vis-à-vis, et au coin, en face de moi, quelque chose que je voyais, me parut une bête sauvage, car je n'apercevais que du poil de la tête aux pieds. Je m'étonnais, à part moi, qu'on emballât de tels animaux dans une voiture publique, lorsque je lui vis relever une espèce de figure qui m'effraya beaucoup. Je reculai comme s'il m'eût été possible d'enfoncer la voiture, et ma physionomie devait avoir une singulière expression, car un jeune officier qui était de l'autre côté se mit à éclater de rire. Tout le monde s'éveilla et j'appris que l'objet de ma frayeur était un juif polonais, dont le witchoura retourné du côté du poil, le long bonnet fourré et la barbe tombant sur sa poitrine, étaient assez capables de le faire prendre pour une bête féroce : aussi le nom lui en resta-t-il tout le temps du voyage. On nous appela la *Belle et la Bête*. Il ne se doutait nullement des quolibets qu'on lui adressait,

car il n'entendait pas le français, et le camarade qui lui servait d'interprète ne s'occupa guère, je crois, de les lui traduire.

Voila donc ma première entrée dans ce monde nouveau pour moi : M. et Mme de Nanteuil me reçurent au sortir de la voiture et me gardèrent quelques jours en attendant le retour de madame Saint-Huberty.

J'avais une lettre de mon grand-père pour Mme Molé[1]. Je fus parfaitement reçue, mais on m'avait enjoint de n'y aller qu'accompagnée et de n'accepter aucune invitation avant l'arrivée de Mme Saint-Huberty qui était en représentation à Marseille[2]. Mon grand-père craignait les séductions de M. Molé qui avait une grande réputation de *roué*, comme cela se disait alors. Aussi, lorsqu'il lui arriva de retarder la première représentation du *Séducteur* de M. de Bièvre, par le motif qu'un rhume l'empêchait de parler :

— « Eh bien! lui dit l'auteur (fameux par ses calembours), vous jouerez le *Séducteur enroué.* »

Mais, le jour de la représentation, Molé se trouvant tout à fait hors d'état de paraître le soir, son médecin lui ordonna de garder le lit. Lorsque M. de Bièvre apprit ce nouveau contretemps, il s'écria : *Ah! quelle fatalité* !

En attendant Mme Saint-Huberty, qui devait arriver d'un jour à l'autre, on me fit voir plusieurs spectacles. Celui qui m'étonna le moins (on ne s'en douterait guère), ce fut le Théâtre-Français et cependant la pièce que j'y vis jouer était le *Bourgeois gentilhomme*, par Préville, Dugazon, Mme Belcour et tous les premiers sujets : cela fait peu d'honneur à la préco-

1. Femme de Molé du Théâtre-Français.

2. Il a été souvent parlé de la fête qui fut donnée à Mme Saint-Huberty à Marseille. Voici ce qu'on lit dans la correspondance de Grimm. « Les dames les plus distinguées de la ville formaient son cortège et montèrent avec elle sur une gondole portant le pavillon de Marseille, qui était entourée de deux cents chaloupes chargées de personnes de toutes les classes. Le peuple, accouru en foule, dansait sur le port; il y eut des joûtes où elle couronna le vainqueur, qui lui fit hommage de sa couronne; à sa sortie de la gondole, elle fut saluée par une salve d'artillerie, enfin ce fut véritablement la fête de la Reine des Arts. »

cité de mon goût. Mais j'avais vu cette pièce dans ma ville de Metz et j'étais encore sous le charme du plaisir que j'en avais éprouvé, tant il est vrai que les impressions d'enfance ont de la peine à nous quitter. Puis, je n'étais pas encore dans l'âge où l'on peut apprécier de semblables talents; plus tard, j'ai bien changé d'opinion.

Le théâtre qui fut pour moi une véritable féerie, c'est l'Opéra. Je crus y voir réaliser tout ce que j'avais lu dans les *Mille et une Nuits*. Je n'aperçus plus rien de ce qui se passait autour de moi, et mon étonnement, mon admiration, donnèrent la comédie à tous mes voisins, qui s'amusaient beaucoup de mon inaltérable attention et des questions que j'adressais dans l'entr'acte aux personnes qui m'accompagnaient. On jouait *Iphigénie en Aulide* et le ballet de *Mirza*.

Mme Saint-Huberty était alors dans tout le brillant de sa carrière dramatique : elle venait d'être couronnée dans le rôle de Didon, ce qui n'était point encore arrivé jusqu'alors à l'Opéra.

Le talent de Mme Saint-Huberty était bien extraordinaire, puisqu'à l'âge que j'avais alors, j'en avais été frappée au point d'imiter parfaitement sa manière de dire le chant. On s'amusait souvent à me faire placer derrière un paravent pour compléter l'illusion. Elle prononçait d'une façon qui paraîtrait exagérée, aujourd'hui que si peu de chanteurs font entendre les paroles; mais comme elle le disait elle-même, il le fallait pour se faire comprendre dans cet immense vaisseau, où la voix doit porter dans toutes les parties de la salle. Cela donnait d'ailleurs une grande énergie à son jeu, surtout dans ces phrases jetées, dans ces inspirations semblables au : *Qu'en dis-tu?* de Talma. L'expression de sa physionomie était admirable. Elle se faisait applaudir sans parler, dans *Alceste*, lorsqu'elle écoutait la voix qui lui dit :

. . . . . . Le roi doit mourir aujourd'hui
Si quelqu'autre à la mort ne se livre pour lui.

Elle se faisait applaudir de même dans *Didon*, par la manière dont elle regardait Énée avant de lui adresser ces vers :

Oh! que je fus bien inspirée
Quand je vous reçus dans ma cour!

Dans les moments d'élan, c'était de la tragédie à la manière de Monvel et de Talma, et de la tragédie d'autant plus difficile que dans le chant, les mêmes phrases se répètent :

Divinité du Styx, ministre de la mort,
Je n'invoquerai point votre pitié cruelle,

se redit trois fois. Elle en changeait l'expression et se faisait applaudir à chacune. Je n'ai jamais entendu depuis ce temps dire le récitatif comme elle le disait; Duprez est le seul qui ait pu me la rappeler.

Ariane abandonnée était aussi un des rôles où elle excellait ; et, dans Colette du *Devin de village*, c'était la petite fille des champs. Elle ne faisait pas de grands bras pour exprimer sa douleur, elle ne venait pas se poser devant le public pour la lui raconter, elle pleurait en chantant :

Si des galants de la ville
J'eusse écouté les discours...

On ne se serait jamais imaginé que ce fut cette même femme si imposante dans la reine de Carthage, et si déchirante dans Ariane. Son chant, lorsqu'il était dialogué, ne semblait pas être noté. Elle était parfaite musicienne et se retrouvait toujours avec la mesure, malgré ses licences, lorsqu'elle lançait une phrase d'effet.

On a souvent répété que Talma était le premier qui eût fait révolution dans les costumes; mais Mme Saint-Huberty avait déjà commencé à imiter ceux des statues grecques et romaines. Elle avait déjà supprimé la poudre et les hanches, et si l'on recherchait dans les costumes du temps, il serait facile de s'en convaincre. Cependant elle n'avait pas encore osé les aborder aussi franchement que Talma, qui avait été secondé par David et par la Révolution.

Mme Saint-Huberty me montra une sollicitude toute mater-

nelle, lorsque je chantai au Concert spirituel, où je débutai, au mois d'avril 1788, après avoir travaillé quatre mois avec Piccini. Je dus au nom de Mme Huberty et à mon âge le succès que j'obtins. Elle avait fondé de grandes espérances pour mon avenir; mais la Révolution qui devait m'être si fatale commença d'alors à détruire l'existence à laquelle j'étais destinée.

Ce fut à cette époque que Mme Saint-Huberty me présenta chez Mme Lemoine-Dubarry, qui réunissait l'élite des célébrités musicales. Parmi tous ceux que je rencontrai chez elle, je ne remarquai alors que le comte de Tilly, Gluck, Rivarol, Grétry, le prince de Ligne et ce malheureux M. de Cussé, député peu d'années après, qui a péri sur l'échafaud; il était excellent musicien et faisait de très jolis vers. Un jour il eut la malice de m'en faire chanter avant de me les offrir; comme ces vers, dont il avait fait la musique, sont inédits, et valent la peine d'être conservés, les voici :

Vous retracez tous les appas
De cette nymphe agile,
Dont Apollon suivait les pas
Sans la rendre docile;
Vous avez des traits aussi doux
Et la taille aussi belle,
Mais qu'il faudrait nous plaindre tous,
Si vous couriez comme elle!...

De la même légèreté,
Dussiez-vous être sûre,
Que le prix m'en soit présenté,
Je tente l'aventure.
L'amour me rendra plus léger;
J'en attends la victoire;
Et si vous devenez laurier,
Je revole à la gloire.

Ah! n'empruntez pas le secours
Des antiques prestiges!
Croyez-moi, n'ayez point recours
A de pareils prodiges.

Connaissez mieux tout le danger
D'une métamorphose :
Vous ne pouvez jamais changer
Sans perdre quelque chose.

Comme il y avait déjà une crainte vague dans tous les esprits, mon père qui s'était remarié ne voulut pas me laisser à Paris. Ma tante me ramena à Toulouse où elle allait donner des représentations. Elle me fit jouer quelques petits rôles dans des pièces qui furent montées à cet effet, telles que la Nymphe des eaux dans *Armide*, l'Amour dans *Orphée* et la sœur de Didon. Cela me rappelle un incident assez burlesque.

Messieurs les capitouls voulurent se signaler par un hommage à l'actrice célèbre, mais il était d'une nature si singulière que quelques personnes, et particulièrement mon père, cherchèrent à les en détourner, ou tout au moins à attendre la fin de l'opéra pour n'en pas interrompre l'action, mais il n'y eut pas moyen. Ils me firent entrer avec la chanteuse qui jouait une des confidentes de Didon. Nous portions une corbeille de fleurs surmontée d'une couronne, et je dus adresser à la reine de Carthage ce discours qui me fut dicté par un de ces messieurs :

« Ma chère sœur, recevez ce tribut de la patrie reconnaissante qui vous est offert par les mains de messieurs les capitouls[1]. »

Mme Saint-Huberty se pinçait les lèvres pour garder son sang-froid. Le public n'osait pas rire d'un hommage offert à la grande actrice, quelque ridicule qu'il y eût à le présenter de cette manière ; de sorte qu'il se fit un moment de silence pendant lequel j'eus l'heureuse idée de poser la couronne sur sa tête. Alors les applaudissements éclatèrent de toutes parts et la pièce continua.

1. Quelque temps après l'ovation de Mme de Saint-Huberty, on donnait *Samson*, où il y a un combat d'Arlequin avec un dindon. Le dindon, fort ennuyé d'être ainsi harcelé, prit son vol et s'alla mettre sous la protection des capitouls en se perchant sur leur loge. Alors, tout le parterre de chanter :

« Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? »

On donna une superbe fête d'adieux à Mme Saint-Huberty. Hélas! je ne la revis plus depuis ce temps[1]; elle quitta l'Opéra en 1790 et partit avec le comte d'Entraigues qu'elle épousa à Lausanne. « Elle ne cessa d'être une grande actrice que pour « se placer parmi les grandes dames », comme a dit un écrivain du temps[2].

Cette grandeur, hélas ! lui fut fatale; elle périt assassinée dans sa maison de Barnner-Terrace, ainsi que le comte d'Entraigues.

Qui m'eût dit, lorsque j'assistais aux triomphes de Mme Saint-Huberty, lorsque je la voyais entourée d'hommages, excitant l'admiration de toute la France, recevant des honneurs que jamais aucune artiste n'avait obtenus avant elle, qui m'eût dit que cette reine des arts, qui avait abdiqué la gloire pour devenir simplement une grande dame, périrait victime des événements politiques et par la main d'un misérable qui la sacrifia à sa propre sûreté? Car ce fut au moment où sa trahison allait être découverte qu'il frappa le comte et la comtesse d'Entraigues, dont il était l'homme de confiance.

Cette nouvelle me causa une bien vive douleur ; le souvenir du temps que j'avais passé près de Mme Saint-Huberty, se retraçait à mon imagination pour déchirer mon cœur.

Lorsque les communications furent rétablies, je fus à Londres, où j'espérais obtenir des renseignements sur la cause qui avait provoqué ce meurtre.

Toutes les versions se rapportaient sur le fait principal, aucune n'était exacte sur les détails, qui semblaient enveloppés d'un mystère impénétrable. On ne pouvait donc se livrer qu'à des conjectures. Je vis Mme Bellington, célèbre chanteuse à Londres, qui avait eu des relations d'amitié avec ma tante. Je fus aussi à Grillon-Hôtel où logeaient le comte et la comtesse, lorsqu'ils venaient à Londres. On n'y savait non plus rien de

1. Il fallait qu'elle eût dans ses manières quelque chose de bien imposant, car je n'ai jamais pu me décider à dire : « *Ma tante* », en lui parlant, tant je la trouvais d'une nature supérieure à la mienne. (*Note de L. F.*)
2. Grimm.

positif. Ce fut longtemps après que le rédacteur du *Monitor*, M. G..., me fit lire un article de son journal où les faits étaient exactement détaillés ; il me permit de les traduire, et je les joins ici.

On sait que le comte d'Entraigues était entièrement dévoué à la maison de Bourbon ; il avait servi dans les armées et portait la décoration de l'ordre de Saint-Louis. Sa fortune était considérable avant la Révolution. Le comte était un homme d'esprit, d'une imagination ardente ; les premiers élans de la révolution de 1789 le trouvèrent dans les rangs, à côté de Mirabeau. Né dans le Vivarais, le comte y avait été nommé député de la noblesse ; il se fit souvent remarquer au milieu des grands orateurs de cette Assemblée constituante qui en comptait un si grand nombre.

Lorsque les événements politiques prirent une tournure qui n'était plus dans les opinions du comte, il quitta la France pour aller en Suisse. Ce fut à Lausanne qu'il épousa Mme Saint-Huberty, mais son mariage ne fut déclaré qu'en 1797, après l'arrestation du comte à Trieste. C'est à l'occasion de ce mariage que Mme Saint-Huberty reçut le cordon de l'Aigle-Noir, distinction qui n'avait encore été accordée qu'à Mlle Quinault [1].

Le comte d'Entraigues fut à Venise en 1793. Nommé secrétaire d'ambassade en Espagne, il ne quitta ce pays qu'à la paix. Il fut alors attaché à l'ambassade de Russie. Il partit pour

1. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la correspondance de Grimm :

« La fille du célèbre Quinault (l'auteur des poèmes de nos premiers opéras) était une femme célèbre, chez laquelle se réunissaient toutes les sommités de la noblesse de son temps ; elle portait le cordon de Saint-Michel, à raison d'un superbe motet qu'elle avait composé pour la chapelle de Marie Leszinska. C'était la première femme à qui on eût donné le cordon noir, dont on a gratifié depuis Mme Saint-Huberty.

« La duchesse de Bouillon, la princesse de Soubise, le grand prieur d'Auvergne, le vidame de Vassé, le comte d'Estaing, le duc de Penthièvre (petit-fils de Louis XIV), se rencontraient chez Mlle Quinault. Elle avait été chanteuse à l'Opéra ; son grand-père avait été ennobli par le feu roi. Lors de sa mort, les premiers princes du sang envoyèrent leurs équipages et leurs premiers officiers à son enterrement. »

Vienne; mais, arrêtés sur la route, ses papiers furent saisis, et on le renferma dans la citadelle de Milan.

Napoléon, dit-on, avait trouvé dans ses papiers la preuve d'une connivence avec Pichegru dans l'affaire de Moreau. Pour constater un fait qui y était relatif, on avait besoin de la signature du comte; il la refusa obstinément, bien qu'on eût mis sa liberté à ce prix. Cependant il trouva le moyen de s'échapper de sa prison. On soupçonna le général Kailmain d'avoir favorisé son évasion. Le comte vint ensuite à Leybach et à Vienne en 1801.

Il était en grande intimité avec Fox, Grenville et Canning. On peut penser d'après toutes ces liaisons, s'il pouvait manquer d'être entouré de gens intéressés à épier ses moindres démarches, et à pénétrer ses secrets en corrompant ses domestiques; c'est ce qui arriva pour ce misérable Lorenzo, qui attenta aux jours de ses maîtres afin de cacher sa trahison. Un émigré vénitien, espèce d'intrigant comme il s'en rencontre malheureusement trop souvent, gagna ce valet de chambre à force d'argent et de promesses; Lorenzo lui remettait les lettres écrites et reçues par le comte [1], il les décachetait et gardait le dessus. Quelques jours avant l'événement, on avait remarqué que deux étrangers étaient venus chercher Lorenzo et l'avaient conduit dans un *public house* (espèce de café).

La famille était dans ce moment à Barnner-Terrace, habitation du comte, dans le comté de Surry. La veille du jour fatal, il reçut des dépêches scellées d'un cachet particulier, et qui nécessitaient son départ pour Londres. Tout fut disposé pour le lendemain matin. Lorenzo voyant que ses infidélités allaient être découvertes, frappa son maître de deux coups de poignard qui le renversèrent baigné dans son sang sur les marches de l'escalier; mais craignant qu'il ne respirât encore, il remonta pour prendre un pistolet afin de l'achever, et courut à la comtesse qu'il frappa dans la poitrine comme elle allait

1. Après la mort de Lorenzo, on trouva les enveloppes qu'il avait cachées dans sa malle.

monter en voiture, pour empêcher, sans doute, qu'elle ne le fît découvrir. Il avait totalement perdu la tête, car entendant le tumulte causé par cet événement, il se servit du pistolet qu'il avait été chercher, pour se brûler la cervelle. Le comte et la comtesse ne survécurent que quelques heures.

Ce fut sous le ministère de lord Liverpool et de Castelreagh que se passa cette cruelle catastrophe, dont les motifs furent un mystère pendant fort longtemps. On se livra à différentes conjectures. L'émigré dont le nom était vénitien, mais que l'on disait né en Suisse, fut fortement soupçonné d'avoir été le provocateur de ce crime : il s'est jeté par la fenêtre il y a peu d'années. C'est une consolation de croire que le remords d'avoir causé tant de malheurs l'a conduit au suicide[1].

1. Voici la version donnée par Edmond de Goncourt (Mme *Saint-Huberty, d'après sa correspondance et ses papiers de famille*, Charpentier, 1885) de cet assassinat : « La comtesse était déjà sur le pas de la porte, prête à monter en voiture; le comte, un peu en retard, descendait l'escalier, quand un domestique que le ménage avait depuis trois mois et qui devait être renvoyé le lendemain, un Piémontais, nommé Lorenzo, appelé là-bas Lawrence, débouchait brusquement par la terrasse et tirait au comte un coup de pistolet, qui lui effleurait les cheveux. Le comte, étourdi un moment, se mettait à la poursuite de l'assassin, qui, dans la fumée du coup de pistolet, venait de passer rapidement devant lui, était monté dans la chambre de son maître, avait détaché d'une panoplie un poignard et un pistolet et redescendait l'escalier une arme dans chaque main. Arrivé près du comte, Lorenzo lui plongeait le poignard jusqu'à la garde dans l'épaule gauche, puis, courant à la porte où se trouvait la comtesse et, bousculant les deux filles de chambre restées dans le corridor, il poignardait la Saint-Huberty avec le poignard encore tout chaud du sang de son mari.

« Dans la lâche peur de toute la domesticité, frappée d'effroi, Lorenzo, toujours poursuivi par le vieux d'Antraigues, perdant son sang et pouvant à peine se soutenir, remontait dans la chambre du comte, se mettait dans la bouche le canon du pistolet qu'il avait gardé, et se faisait sauter la cervelle, pendant que l'assassiné se renversait, agonisant, sur son lit.

« La comtesse d'Antraigues, la poitrine trouée, au-dessous du sein gauche, d'une blessure large de plusieurs doigts, avait chancelé, s'était écriée : « C'est Lawrence! » était tombée morte devant la maison, sur la route de la porte du Peage. » Ch. LVII, p. 295 à 298.

IV

Lettre à Fanny. — Je suis présentée à Mme Dubarry. — Mariage de Fanny. — Le fils du défenseur de Verdun. — Un tour de M. de Cazalès. — Un prince de Rohan. — Ma revanche. — Des cheveux qui changent de couleur.

Revenons à Toulouse dont je me suis bien éloignée. Pour reprendre mon sujet au point où je l'ai quitté, je joins ici une lettre que j'écrivais à la comtesse Fanny Darros, ma jeune compagne d'enfance à Metz.

A la Comtesse Fanny Darros.

Toulouse, .. décembre, 1788.

« Je vous ai écrit de Paris, ma chère Fanny, que Mme Saint-Huberty m'avait présentée chez Mme Lemoine-Dubarry : je l'ai retrouvée à Toulouse. Ma belle-mère va beaucoup chez elle ; sa maison est une des plus agréables de la ville. On voit bien qu'elle arrive de Paris, car sa toilette et ses manières sont d'une élégance simple et de bon goût qui fait contraste avec celles de toutes ces dames de province. Cela me va bien, à moi, de parler ainsi ; qu'en pensez-vous? Parce que je viens de passer quelque temps à Paris, je dirais volontiers, *nous autres Parisiennes*. Mme Lemoine m'a prise en amitié tout de suite, malgré la disproportion de nos âges, mais je suis tellement à mon aise avec elle, elle sait si bien se rapprocher de moi, qu'il

me semble que je suis quelque chose lorsque nous sommes ensemble.

« Il faut que je vous dise que j'ai vu cette fameuse Mme Dubarry, dont nous avons si souvent entendu parler dans notre enfance. Voici comme cela est arrivé. Mlle Chon avait fait prier mon père de passer à son hôtel, pour l'engager à composer un intermède, destiné à être joué dans une fête que l'on donnait à Mme Dubarry, dans le château du duc d'Aiguillon. Mon père m'y avait fait un petit rôle de paysanne où je chantais de forts jolis couplets. Après la pièce, on me conduisit auprès de Mme Dubarry ; elle est encore fort belle, quoiqu'elle ne soit plus très jeune. Je lui trouve trop d'embonpoint ; mais la coupe de son visage est charmante. Ses yeux sont doux et expressifs, et lorsqu'elle sourit, elle laisse apercevoir des dents éblouissantes de blancheur. Le duc d'Aiguillon est aussi un fort bel homme, d'une politesse et d'une galanterie de cour. Excepté le comte Guillaume et Mme Lemoine, toute la famille Dubarry était là, le comte Jean, ses sœurs et un beau-frère, qui ressemble assez à ce paysan d'un de nos opéras auquel on a mis un bel habit brodé (*Nanette et Lucas*, je crois). Tout le monde m'a embrassée, m'a fêtée ; Mme Dubarry m'a donné de jolis boîtes de Paris, et une parure en satin, où il se trouve un de ces manchons qu'on appelle un *petit baril*, les cercles sont en cygne. »

Notre correspondance fut interrompue pendant quelque temps. Dans la dernière lettre que je reçus de la comtesse Darros, elle m'annonçait son mariage. Cette nouvelle qui aurait dû m'inspirer de la joie par la tendre amitié que j'avais pour la compagne de mon enfance me remplit de tristesse ; cette lettre semblait être le chant du cygne par la teinte mélancolique dont son style était empreint. Elle, Fanny, toujours si folle ! Je sentais mon cœur se serrer, et je ne pouvais me rendre compte du sentiment que j'éprouvais.

La comtesse Fanny Darros était une fort belle personne. Son père avait un esprit et un caractère distingués. Il était

grand partisan des encyclopédistes et nullement imbu des préjugés de la noblesse d'alors, ce qui choquait beaucoup celle de sa province qui l'appelait le *philosophe;* cela n'empêchait pas cependant que l'on ne fût enchanté de venir à ses soirées. On y faisait d'assez bonne musique. On y lisait des poésies des meilleurs auteurs, puis on dansait; comment résister à tout cela? Le comte avait beaucoup voyagé, particulièrement dans les Indes. C'était là qu'il avait épousé une femme charmante qui mourut en donnant le jour à sa fille.

Ils étaient intimement liés avec une famille dont le chef, le général Beaurepaire, a fait une si belle défense à Verdun, à l'époque de nos premières guerres. La jeune Fanny avait été à peu près élevée avec son fils qui n'avait quitté Metz que pour entrer dans les pages. Les deux familles avaient projeté dès ce temps-là même cette union qui eut, hélas! de si tristes résultats. Ils se marièrent en 1789, et furent les derniers à émigrer, mais la force des choses les entraîna. Ils habitaient une petite ville d'Allemagne, peu distante de Metz. Ce jeune homme n'avait point voulu porter les armes contre son pays, mais il n'en était pas moins sur la liste des émigrés. Sa mère était mourante et sa sœur, imprévoyante du danger que son frère pouvait courir, le sollicitait vivement d'entreprendre un voyage auquel il n'était que trop disposé.

« Rien qu'un jour, mon frère, lui écrivait-elle, un seul jour, une heure; ma mère sera si heureuse de te voir. Personne ne saura que tu es parmi nous : déguise-toi de manière à n'être pas reconnu. »

Il vint donc, malgré les tristes pressentiments de sa femme qui n'osait entièrement s'y opposer, connaissant sa tendresse pour sa mère. Hélas! il fut reconnu par un misérable qui avait été au service de sa famille. Dénoncé, arrêté, il fut condamné sur la simple identité de son nom. Qui aurait pu croire que le fils du défenseur de Verdun périrait sur un échafaud? On voit, dans la lettre qu'elle m'écrivait à l'occasion de son mariage, qu'une idée vague de malheur la poursuivait comme une seconde vue.

Cet événement me causa un bien vif chagrin, mais je ne l'appris que longtemps après; car l'on n'osait pas écrire sur de semblables sujets. La jeune comtesse alla en Italie. Je n'ai pu savoir depuis ce qu'elle est devenue. L'on était tellement dispersé qu'on était souvent surpris de retrouver vivante une personne que l'on croyait morte.

Mme Lemoine partit pour Paris et me fit promettre de la tenir au courant de toutes les petites anecdotes de la société que nous voyions habituellement. Voici quelques-unes des lettres que je lui écrivais.

A Madame Lemoine-Dubarry, à Paris,

Toulouse, .. novembre 1789.

« Madame,

« Depuis que nous sommes revenus des eaux de Bagnères et que vous êtes retournés à votre Paris, nous sommes tristes et maussades. Nous n'avons plus ces aimables soirées à la campagne, où vous nous entreteniez des plaisirs de la capitale, que nous autres, pauvres provinciaux, n'avons qu'entrevue et que nous regardons comme la terre promise. Je désirais bien revoir Paris avant que vous y fussiez; mais jugez combien je le désire davantage à présent que vous pouvez me rendre ce séjour plus agréable encore, par l'amitié que vous voulez bien me témoigner et la réunion de votre société. Si je ne suis pas dans l'âge où l'on se fait écouter, je suis déjà dans celui où l'on peut apprécier les autres. Ce n'est qu'à Paris que l'on rencontre les artistes distingués, et tout cet appareil de fête et de cour. A propos de cour et de princes, puisque vous voulez que je vous entretienne de tout ce qui se passe dans notre cercle, il faut que je vous raconte le tour que m'a joué M. de Cazalès, que je commence à aimer un peu plus cependant, parce qu'il est fort aimable et fort gai; mais je dois dire en toute humilité que s'il me fait rire, il s'amuse souvent aussi à mes dépens, et je soupçonne qu'il me croit un peu niaise.

« Vous savez qu'on ne voit pas de prince en province, et quoique mon oncle en ait élevé deux, j'en ai peu rencontré sur mon chemin. Il me semblait donc qu'un prince devait être environné d'une suite nombreuse, tout chamarré d'or et de croix et qu'il ne pouvait marcher sans ce pompeux appareil. Il y a quelques jours, M. de Cazalès vint me dire d'un air de confidence que l'on attendait un prince à Toulouse et qu'il viendrait chez M. de Grammont. Je voulus savoir s'il ne m'avait pas fait une mystification, et je fus aux informations. On m'assura que c'était la vérité.

« — Et comment donc ferai-je pour le voir ?

« — Rien de plus facile, vous êtes souvent à la campagne avec votre belle-mère : vous serez invitée ce jour-là.

« En effet, nous arrivâmes le matin avec plusieurs autres dames et nous montâmes après dîner dans notre chambre pour nous habiller. Lorsque je descendis, il y avait déjà quelques personnes dans la galerie du jardin. Je me plaçai en face de la porte, espérant chaque fois que j'entendais du bruit qu'elle allait s'ouvrir avec fracas et que je verrais arriver le prince et sa suite. Il y avait près de moi un jeune officier qui me parlait toujours, m'ennuyait beaucoup, et auquel je répondais avec distraction. Enfin, ne pouvant plus résister à mon impatience, je fus demander à M. de Cazalès quand ce prince arriverait. — Eh ! mais, vous causez avec lui depuis que vous êtes descendue, me dit-il. Ce malencontreux officier était un prince de la maison de Rohan, qui voyage avec son gouverneur. On s'est joliment moqué de moi ; il ne manquait que vous pour m'achever, Madame. Malgré cela, il me tarde bien de vous revoir, car c'est vous qui animez tout, et je ne puis vous dire maintenant qu'un triste adieu.

A la même.

« Ah! Madame, si M. de Cazalès s'est moqué de moi, je le lui ai bien rendu hier. Vous savez combien il est indolent, et vous savez aussi qu'il courtise toutes les belles. Il avait, depuis

quelques jours, une de ces nouvelles épingles en petit médaillon de cristal dans lequel on met des cheveux; on l'avait beaucoup plaisanté sur la boucle blonde qu'il renfermait. Hier, assez tard, il s'amusait à nous faire des tours de cartes, lorsque je me suis aperçue que les cheveux avaient changé de couleur et qu'ils étaient devenus d'un très beau noir. J'ai fait un signe à Mme L***, qui, s'approchant de lui, s'est écriée : « Quoi déjà ? » Ce qu'il y a de charmant, c'est qu'il ne s'était pas douté du changement et qu'il ne pouvait concevoir comment il s'était opéré[1]. Vous pensez si on l'a plaisanté sur les tours qu'il ne savait pas prévoir et si j'ai pris ma revanche de ses moqueries pour mon prince de Rohan et sa suite. Lui, qui veut apprendre à escamoter, a trouvé un maître habile, mais il ne le nommera pas.

1. M. de Cazalès était l'homme le plus distrait qu'il fût possible de rencontrer.

V

Je me marie. — Fusil part pour Marseille. — Les chanteurs et les chanteuses à cette époque. — Progrès de la musique. — Garat. — Mme Marrât. — Une soirée musicale chez Piccini. — La voix de Mme Piccini à l'âge de soixante-quinze ans. — Mon départ pour Bruxelles. — La sœur de Marie-Antoinette. — La révolution en Belgique. — Evénements d'Anvers en 1790; atrocités. — Je vais à Gand. — Je chante l'hymne des patriotes belges. — Mon retour à Anvers. — J'arrive à Bruxelles. — Les miracles de la Vierge-Noire.

Comme je ne parle guère de moi que lorsque cela met en scène quelques personnages marquants, et que mon mariage intéresse peu le public, je dirai seulement que j'épousai Fusil à Toulouse. Nous étions bien jeunes l'un et l'autre, et mon père avait grandement raison, lorsqu'il hésitait à y consentir. Fusil regretta bientôt l'indépendance de la vie de garçon. Comme j'avais reçu des propositions brillantes de la Belgique, pour les concerts, il fut d'avis que je devais les accepter, attendu que, ne jouant pas encore la comédie, je ne pouvais rien faire à Marseille, où il était engagé; il partit donc pour cette ville, et me laissa chez mon père jusqu'au temps où je devais me rendre à Bruxelles.

Les chanteuses de cette époque étaient moins payées qu'à présent; cependant celles de la bonne école étaient fort recherchées. Gluck, Saccini, Piccini, avaient opéré une révolution dans la musique. Les méthodes italienne et allemande commençaient à faire d'autant plus de progrès, que le théâtre de Monsieur, où l'on avait fait venir des chanteurs italiens, était en

grande faveur : c'est à cette école que se sont formés Garat, Martin, Mmes Scio, Rosine.

Ceux qui s'imaginent que dans ce temps-là on chantait comme Lainé, se trompent fort ; nous nous moquions de sa voix criarde et cadencée, qui n'eût pas été supportée par le public, sans la chaleur et l'entraînement de son exécution. C'était sans contredit un excellent acteur, mais un ridicule chanteur. Laïs, Chéron, Chardini, Mme Chéron, se faisaient déjà distinguer par une meilleure méthode. Depuis ce temps, la musique a marché avec le siècle, et augmenté ses progrès. Lorsqu'on est dans la bonne voie, il n'y a plus qu'à suivre ; les moyens peuvent manquer avec l'âge, mais le goût est toujours le même : nous l'avons vu pour Garat, pour Martin, nous le voyons pour Ponchard. Garat avait une organisation telle, qu'il chantait déjà admirablement avant d'être bon musicien. C'était le chanteur de la reine ; il exécutait souvent des morceaux avec elle. On connaît toute l'originalité de Garat, et combien il était toujours artiste avant tout. Un jour qu'on lui rappelait ses soirées de musique à la cour, quelqu'un lui dit :

— « N'avez vous pas chanté tel morceau avec la reine ?..

« — Ah oui ! répondit-il, d'un air attendri, pauvre princesse !... Comme elle chantait faux !.. »

C'est lui qui le premier, a développé, dans toute leur étendue, les beaux moyens de Mme Mainvielle-Fodor, qui est venue à Paris après Mme Barrilli, admirable chanteuse qui l'eût été dans tous les temps.

Les Italiens conservent mieux que nous la fraîcheur de la voix dans un âge avancé. Mme Marrât avait plus de soixante ans lorsque j'ai chanté avec elle le beau duo de *Mithridate*. Ses moyens étaient encore d'une grande étendue, et sa voix moelleuse et légère. Je lui ai l'obligation de m'avoir donné de très bons conseils, et j'ai eu en elle un excellent modèle ; mais la personne la plus étonnante que j'aie entendue dans ce genre là, c'est la femme du vieux Piccini. Il rassemblait tous les jeudis ses élèves, qui, réunis à sa famille, formaient un concert nombreux, et faisait exécuter la plupart du temps des morceaux de

ses opéras. *Athis* était de ses compositions celle qu'il préférait[1]. Un jour qu'une de ses chanteuses lui manquait, il appela Mme Piccini, et la pria de la remplacer. Nous étions là, toutes jeunes femmes, et il nous fallut rien moins que le respect et la vénération que nous portions à cette famille dans son chef, pour contenir le fou rire qui nous gagnait.

Mme Piccini avait soixante-quinze ans, elle était d'une laideur plus que permise même à cet âge; bossue, le col court, un embonpoint très prononcé, et par-dessus tous ces avantages, elle avait une toilette qui aurait pu la faire prendre pour la cuisinière de son mari; ce qu'elle était bien un peu par le fait, car sans cesse occupée de son ménage, on ne la voyait jamais dans le salon, ni dans la salle d'étude. Mariée fort jeune, comme toutes les Italiennes, elle avait eu un si grand nombre d'enfants, qu'ils en étaient déjà à la troisième génération.

Mme Piccini ôta le tablier dans lequel elle avait des cornichons qu'elle allait mettre au vinaigre, et s'approcha du piano de son mari. Lorsqu'elle commença le solo, il s'échappa de cette masse informe des sons si frais, si suaves, que pas une de ses filles, de ses petites-filles, ni de nous, n'eussent pu en faire entendre de semblables. Nous restâmes en extase; de temps en temps je mettais ma main sur mes yeux, pour compléter l'illusion. Il me semblait entendre le chant des vierges de Sion. Elle continua ainsi toute la soirée.

« — Eh bien! nous dit Piccini, que dites-vous de ma vieille sybille?...

« — Qu'elle serait, répondis-je, bien capable de faire croire à ses oracles. »

Il était logé dans la maison d'un fermier-général, sur la place Vendôme; c'était alors un luxe de ces messieurs d'offrir une noble hospitalité aux grands compositeurs.

Piccini est mort dans un état voisin de la misère. Il habitait

1. Il est à remarquer que ce sont souvent leurs plus faibles ouvrages auxquels les auteurs donnent la préférence, comme les mères montrent le plus de tendresse au plus laid de leurs enfants. (*Note de L. F.*)

alors l'hôtel d'Angevilliers où on lui avait accordé une retraite comme à divers artistes, peintres, gens de lettres, etc. : c'est là qu'il est mort. Il a composé jusqu'au dernier moment de sa vie ; son lit était couvert de feuilles de musique. On donna au bénéfice de sa famille une représentation de l'un de ses opéras. Il y avait bien peu de monde : dans un autre temps la salle eût été remplie. Il en est arrivé autant pour la fille de Molé [1]. Les affaires absorbaient tout, et si l'on s'occupait parfois des arts, ce n'était plus que pour se distraire des malheurs du temps.

Enfin, je partis pour Bruxelles, après avoir passé quelques mois à Paris pour travailler avec Piccini. Tout le monde me félicitait de quitter la France où l'on devait s'attendre à un bouleversement. J'arrivai cependant dans un pays où l'on n'était guère plus tranquille. Je fus le soir au spectacle ; on y donnait l'*École des Pères*, comédie de M. Peyre. La princesse royale [2] assistait à cette représentation. Lorsque l'oncle dit, en parlant de la maîtresse de son neveu :

... Commençons d'abord par chasser la princesse...

Le public lui fit application de ce vers, et il partit un applaudissement général.

Je vis le lendemain le prince de Ligne que j'avais connu à Paris.

« — Vous arrivez dans un mauvais moment, me dit-il. Je suis fâché d'avoir engagé Fistum [3] à vous faire venir ; nous partirons demain pour La Haye.

En effet, la révolution fit de rapides progrès. Je fus d'abord à Anvers. En traversant la place de Mer où je devais loger, j'aperçois des canons braqués, et personne sur cette place. Je ne rencontrais aucun habitant ; il semblait que la ville fût

1. Mme Raimond.
2. Sœur de Marie-Antoinette.
3. Fistum était maître de chapelle de la cour, il avait l'entreprise des concerts des trois principales villes de la Belgique. Bruxelles, Anvers et Gand. « C'était un homme de beaucoup de talent. »

déserte. Cet appareil de guerre m'effraya beaucoup, comme on le peut croire. Cependant on m'assura que ce n'était que par précaution que l'on avait placé ces canons, et que dans aucun temps on ne voyait beaucoup de monde dans les rues. Les fenêtres ayant vue sur la place étaient fermées, et l'on n'habitait que la partie de la maison qui donnait sur les cours et sur les jardins. Cela donnait à cette place un aspect extrêmement triste. Le lendemain, ayant entendu un grand mouvement, je me mis à la fenêtre et j'aperçus de loin une procession, suivie d'une nombreuse population que je n'aurais jamais soupçonnée dans la ville.

La révolution de la Belgique ne ressemblait pas à la nôtre; le principal motif en était la religion. Les prêtres étaient à la tête du mouvement et faisaient des processions pour remercier Dieu après la victoire. Les familles qui avaient des craintes étaient renfermées dans la citadelle sous la protection de la garnison. Pendant ce temps-là, le peuple pillait leurs maisons. Il faut convenir cependant que ces pillages n'étaient pas des vols. On faisait un immense bloc de tous les objets que l'on jetait par les fenêtres et l'on y mettait le feu. Souvent même, il arrivait que l'on vous proposât à voix basse de faire l'acquisition d'un bijou ou de tout autre objet de prix; mais si l'on cédait à cette amorce, malheur vous en arrivait.

Malgré tout ce bruit, on jouait la comédie, et je ne pus m'empêcher de rire, au milieu de ce triste drame, d'un épisode assez comique. On donnait au Théâtre-Français de cette ville un petit opéra intitulé l'*Épreuve villageoise*. Le jockey de M. de la France doit apporter à Denise un bouquet, dans lequel est renfermé un billet. Au lieu du bouquet, il arrive avec un large médaillon suspendu à une énorme chaîne, et au lieu de dire « *M. de la France m'envoie avec ce petit bouquet*, » il substitua : « *M. de la France m'envoie avec ce petit portrait.* »

Au même instant, les cris de : Vive Van der Noot[1] se firent

1. On sait que Van der Noot (1735-1827) fut loin d'être à la hauteur du rôle que les circonstances lui avaient donné, lors de cette tentative de renversement de la domination autrichienne dans les Pays-Bas.

entendre, et la pauvre Denise fut obligée de passer à son cou, la chaîne et le portrait, qui, par sa largeur, ne ressemblait pas mal à l'armet de Mambrin. Chaque fois qu'elle se trouvait en face du parterre, on redoublait les cris.

Quelques jours après mon arrivée, je reçus une invitation de me rendre à Gand, pour y chanter l'hymne des patriotes belges :

Des Belges gémissants,
O Liberté chérie,
Mère de la patrie,
Protège tes enfants.
A nos tristes regards,
Pour nous forger des chaînes,
Les légions romaines,
S'offrent de toutes parts...

La musique, qui était d'un compositeur célèbre, produisit un enthousiasme tel qu'on devait l'attendre de la circonstance. Ce morceau fut redemandé pour le lendemain ; mais ce lendemain devait amener la plus triste catastrophe. Il n'y avait que deux régiments autrichiens qui gardaient la citadelle, celui de Bender et celui de Clairfay ; l'armée était éloignée de la ville et rien n'annonçait qu'elle dût s'en approcher, puisque les patriotes étaient occupés ailleurs. Cependant, comme il y avait eu dans plusieurs endroits des attaques imprévues de l'armée d'opposition, on pouvait s'attendre à quelque chose de pareil. En effet, la citadelle fut attaquée au moment où l'on y pensait le moins, par un petit nombre de patriotes. Le commandant prit cela pour une ruse de guerre, et se persuada que l'armée était aux portes, car autrement on ne pouvait penser qu'une poignée de jeunes gens eussent voulu tenter une attaque. Après une légère résistance, la garnison peu nombreuse met bas les armes et abandonne la citadelle. Les vainqueurs, au lieu de poursuivre les troupes, s'amusent à chanter victoire et à boire à la santé des Autrichiens ; mais bientôt la garnison reconnaît son erreur. Furieuse d'avoir été trompée, elle se répand dans la ville, entre dans les maisons et massacre tout ce qu'elle

rencontre. Tout ce qu'il y avait d'hommes en état de porter les armes était hors des murs; il ne restait donc que des bourgeois sans défense. L'épouvante et le carnage deviennent horribles, chacun court sans savoir où. On vient nous dire : « Sauvez-vous au théâtre, on ne pourra vous y supposer à cette heure; fermez les portes et éteignez toutes les lumières. » C'est la première fois, je crois, que le théâtre fut un asile inviolable. Nous y restâmes toute la nuit dans des transes mortelles, car nous ignorions ce qui se passait, et plusieurs de ces dames avaient dans la mêlée leur mari ou leur père. Lorsque les troupes s'éloignèrent, nous sortîmes de notre cachette; mais les détails que nous apprîmes nous firent frémir. Toutes les cruautés que la guerre peut enfanter avaient été commises par ces deux régiments qui furent appelés les *Bouchers de Gand.* Ils jetaient les enfants dans les fournaises ou les perçaient de leurs baïonnettes pour les lancer à travers les fenêtres, égorgeaient les vieillards; enfin la rage était telle, que les officiers mêmes, chez lesquels on peut s'attendre à trouver secours et protection, étaient sans pitié. Trois jeunes personnes charmantes appartenant à une des meilleures familles et dont le père était absent pour quelques jours, reconnaissant un officier qui avait été reçu chez leurs parents, se jettent au-devant de lui pour implorer son secours. Il détourne la tête sans répondre.

— Sauvez au moins ma mère! lui crie la plus jeune.

Cette malheureuse femme était évanouie dans les bras de ses enfants. Les soldats se précipitaient pour la frapper.

— Je n'y puis rien, répond l'officier en s'éloignant.

Cette cruelle réponse redoubla l'audace et la fureur de ces misérables. Il faut tirer le rideau sur de semblables événements.

Je partis pour Anvers, où il s'en préparait d'autres, qui n'étaient pas plus rassurants. Il y avait dans la citadelle, qui domine la ville, une très forte garnison; tous les proscrits s'y étaient renfermés. On commençait à y manquer de vivres, et cette garnison menaçait de tirer à boulets rouges, si on ne laissait passer des secours. A chaque instant on placardait des écrits sur les arbres de la promenade, sur les murailles des

maisons, et avec une longue-vue il était facile de s'apercevoir qu'ils se disposaient à exécuter leur menace. Comme il était dangereux de les réduire à la dernière extrémité, on laissa donc entrer des provisions; et je profitai de l'ouverture de cette porte pour sortir de la ville. Je pris la barque de Bruges pour aller à Bruxelles. Ce charmant petit voyage, le paysage pittoresque et tranquille qui s'offrait à moi, rafraîchit et reposa mon imagination tourmentée par tant de craintes et de tableaux effrayants.

On était dans la joie à Bruxelles. La Vierge Noire y faisait des miracles en faveur de la révolution. Elle est en grande vénération en Belgique. Placée près de la ville de Bruxelles, dans un endroit écarté, entouré d'arbres touffus, elle reçoit sans cesse les invocations d'une population fervente.

La Vierge Noire venait de manifester sa protection pour Van der Noot, le Lafayette du Brabant. Un soir, on avait aperçu dans sa main droite un papier, que l'on supposa devoir être d'une grande importance. Un des magistrats de la ville se présenta pour le recevoir; mais la Vierge retira son bras. On appela un membre du clergé, qui eut tout aussi peu de succès; mais lorsqu'elle aperçut Van der Noot, elle avança gracieusement la main et lui remit ce papier, qui ne devait être confié qu'à lui, et assurer le succès de son entreprise. Il se prosterna avec un saint respect, ainsi que ceux qui l'entouraient. Il fut reconduit par la foule aux cris de : vive Van der Noot!

Le lendemain, Van der Noot, précédé du clergé qui portait une superbe châsse, et suivi des autorités de la ville, fut chercher la Vierge Noire, pour la transporter en grande pompe à l'église Métropolitaine; un *Te Deum* fut chanté, et des actions de grâces lui furent rendues. Mais il paraît que cette Vierge préférait l'air pur et le calme des champs; car, à la grande surprise des habitants, on la retrouva le lendemain dans son champêtre asile.

VI

Mon retour en France. — Une fête chez le vicomte de Rouhaut. — La marquise de Chambonas. — M. de Genlis. — M. de Vauquelin. — M. Millin, chanteur et antiquaire. — Mon herbier. — Le langage des fleurs. — Les petites maîtresses.

Les troubles de la Belgique hâtèrent mon retour en France. Je devais m'arrêter à Amiens où m'attendaient MM. Saint-Georges et Lamothe; j'avais contracté avec eux un engagement pour les concerts de la semaine sainte. Mon mari, qui était à Paris, vint au-devant de moi. Nous nous arrêtâmes à Amiens, où il allait donner des représentations pendant la quinzaine de Pâques. Le vicomte de Rouhaut possédait une belle terre entre Abbeville et Amiens. Il vint me voir et me pria de me charger d'un petit rôle dans une pièce composée pour la fête de la marquise de Chambonas, qui était encore convalescente d'une maladie dangereuse. C'était une beauté brillante de la société d'alors. Elle était bonne et aimable; aussi tout le monde l'aimait. Comme cette fête était une surprise qu'on lui ménageait, il ne fallait pas qu'elle se doutât de la présence des personnes qui devaient en faire partie. Pour ce motif, on m'avait logée dans un joli pavillon près du jardin où le théâtre était construit. Nous nous rassemblâmes pour la répétition, car tout le monde savait déjà ses rôles, ou à peu près du moins.

MM. de Genlis[1] et de Vauquelin[2], auteurs de ce petit vaude-

1. Frère du marquis de Sillery.
2. Officier distingué et homme de lettres.

ville, avaient placé dans mon rôle tous les airs des romances à la mode, mais le reste était de mauvais *Ponts-neufs*, chantés dans des ouvrages de Piis et Barré à la naissance du Vaudeville de la rue de Chartres. J'ignorais la plupart des timbres qu'on me demandait, j'entendais répéter à tout le monde : « Ah! si Millin était là, il nous les dirait lui, car il les sait tous, il faut l'attendre. »

Je ne connaissais pas alors M. Millin; je crus que c'était un de nos beaux chanteurs de société, le coryphée des amateurs, et j'étais impatiente de le voir arriver, lorsqu'on s'écria : « Ah! le voici! » Je vis entrer un petit homme fort laid; et lorsqu'il voulut indiquer l'air du vaudeville qu'on lui demandait, je crus entendre chanter Polichinelle. Il me prit un tel fou rire, que je fus obligée de me sauver dans la pièce voisine : il courut après moi d'un air enchanté.

— Ah! ne vous gênez pas, me dit-il, Madame, riez tout à votre aise; c'est toujours l'effet que produit ma voix lorsqu'on l'entend pour la première fois.

Cette fête fut très belle, très bien entendue, et une des dernières données dans cette réunion, car les grands événements approchaient. C'était au moment où les ambassadeurs de Tippoo avaient excité la curiosité générale. Quelques-uns de ces messieurs arrangèrent à ce sujet une petite scène charmante. Ils s'étaient procuré des costumes exacts et d'une grande magnificence. M. de Vauquelin, connu par son savoir dans les langues orientales, dit à Mme de Chambonas qu'il avait voulu leur servir d'interprète et d'introducteur. Il ajouta que ces illustres étrangers, ayant vu ce qu'il y avait de plus intéressant en France, n'avaient pas voulu passer aussi près de l'habitation d'une des plus jolies et des plus aimables dames, sans lui être présentés et lui offrir quelques objets rares de leur pays. C'était le jour de la fête de la marquise, et cette galanterie du vicomte de Rouhaut fut trouvée de très bon goût. La scène fut si bien amenée et si bien exécutée, que beaucoup de personnes y furent trompées, et que l'on vint me chercher dans mon pavillon pour que je pusse voir incognito les ambas-

sadeurs; mais je reconnus bientôt Saint-Georges dans l'embassadeur cuivré. Ils étaient tous trois d'excellents acteurs de société.

Le soir, M. de Genlis improvisa quelques couplets. C'était le récit de ce qui s'était passé dans la journée, sur l'air de *Tarare* (*Povero Calpigi*). La petite paysanne du vaudeville, dont j'avais conservé le costume, racontait tout ce qu'elle avait vu dans la journée, et son refrain était toujours :

Ah! je n'en peux pas revenir!

Mme de Chambonas vint me remercier et m'adressa les choses les plus obligeantes.

— Nous avons encore des projets sur vous, me dit-elle. Nous devons jouer le *Mariage de Figaro*; j'y remplirai le rôle de la comtesse; M. de Rouhaut, Almaviva; le duc d'Harcourt, Figaro. Il faut que vous soyez notre Suzanne et que vous mettiez la pièce en scène. Vous sentez bien, ajouta-t-elle, que je ne vous laisserai pas dans le pavillon du jardin. M. Millin vous y remplacera et vous cèdera son logement qui est près de moi.

La marquise de Chambonas était le type des petites maîtresses. Il existait alors parmi les femmes du grand monde, du monde élégant, un instinct de coquetterie, bien autre que celui d'aujourd'hui; les choses étaient moins sérieuses, le siècle plus frivole, on faisait du plaisir sa principale affaire. Les femmes s'occupaient peu de littérature; tout se concentrait chez elles dans un insatiable désir de plaire, de briller, d'éclipser une rivale par sa beauté, son élégance. On mettait son ambition à faire parler de son bon goût, d'une toilette que personne n'avait encore vue, et que l'on se hâtait de quitter aussitôt qu'elle avait été adoptée par d'autres. On aimait les lettres, la musique par ton, on protégait les arts sans y attacher d'autre importance que celle de la mode; on les effleurait pour soi-même. Il entrait dans l'éducation d'une demoiselle du grand monde d'apprendre le piano, la harpe, le dessin; mais une fois

mariée, on ne s'en occupait plus. Une femme jolie pensait, ainsi que la chansonnette de ce bon M. Delrieu, que

Dès l'instant qu'on plaît, on sait tout.

L'art de la coquetterie se portait essentiellement sur l'arrangement des draperies, sur le choix des couleurs de l'ameublement qui devait s'harmoniser avec le teint, les cheveux, le plus ou moins de fraîcheur de la petite maîtresse qui en était entourée. Quoi de plus choquant, par exemple, que la couleur jaune pour une blonde, verte pour celle qui a le sang près de la peau? On calculait la manière d'ouvrir un rideau, d'assombrir ou de masquer une trop vive lumière ; un abat-jour disposé avec art empêchait l'éclat des bougies de porter l'ombre sur la figure, de façon à creuser les traits. Le fauteuil, le canapé se plaçaient dans un jour favorable ; enfin, un peintre ne met pas plus de soin à faire valoir son tableau, qu'une jolie femme n'en apportait à prévoir ce qui pouvait lui nuire ou la rendre plus gracieuse.

C'est au milieu de cette vie frivole et inoccupée que la Révolution vint fondre tout à coup sur cette société si futile, et s'abattre sur la tête de ces faibles femmes comme un vautour sur de pauvres colombes.

Elles furent bientôt dispersées dans des contrées différentes ; elles y montrèrent, pendant longtemps encore, ce goût du luxe indolent de la brillante société parisienne. Mais l'émigration qui les avait ruinées les força bientôt à réfléchir plus mûrement. Le malheur donne expérience et courage à ceux qui savent le supporter noblement ; elles se retrempèrent à son école. Parmi les dames émigrées, celles qui avaient profité tant bien que mal de l'éducation qu'elles avaient reçue, des talents d'agrément qu'elles n'avaient fait qu'effleurer, cherchèrent à les perfectionner pour les transmettre à des élèves. Accueillies avec bonté dans les pays étrangers, elles y portèrent cette fleur de bon goût, d'urbanité, de politesse, qui a toujours distingué les Françaises. Forcées de recourir au travail ou aux

arts, elles s'en firent un honorable moyen d'existence pour elles et pour leur famille. On les vit maîtresses de langue, de piano, de chant, de harpe, de guitare.

Mme de la Tour-du-Pin, femme jeune, jolie et riche, habituée à tout le luxe du grand monde, à toutes les aisances de la vie élégante, était fermière aux États-Unis ; elle allait, couverte d'un grand chapeau de paille, et montée sur son âne, vendre ses fruits, son beurre et ses fromages à la crème qui avaient une grande renommée ; c'est ainsi qu'elle apparut à M. de Talleyrand. Et l'on n'a pas oublié le charmant épisode que lui a consacré l'abbé Delille dans son poème de la *Pitié*. La plupart des femmes ont supporté noblement et sans se plaindre ce temps d'infortune. Quelques-unes ont montré, dans la Vendée, un courage au-dessus de leur sexe, et cela depuis Mme de la Rochejacquelin, jusqu'à l'héroïne de Mittié, cette mère qui, ayant placé un baril de poudre au milieu de sa chaumière, s'entoura de ses enfants, et, armée d'un pistolet, fit reculer les soldats qui voulaient pénétrer dans son asile.

La frivolité peut être dans l'esprit sans attaquer le cœur ni détruire l'énergie. Nos brillants colonels parfumés, qui s'établissaient devant un métier de tapisserie et découpaient des oiseaux et des clochers avec une adresse qui faisait l'admiration des belles, n'en avaient pas moins de valeur au jour du danger, et le jeune d'Assas, ce Décius français, qui sous le feu et les baïonnettes, cria : « A moi Auvergne, voilà l'ennemi ! » était probablement un charmant élégant de salon [1].

Je revis M. Millin chez Julie Talma, à laquelle il n'avait pas manqué de raconter son peu de succès auprès de moi dans le genre lyrique, à la fête de la marquise de Chambonas. M. Millin était un homme d'un commerce agréable, savant sans pédanterie, d'une activité inconcevable, faisant marcher ensemble des habitudes de société et son travail d'antiquaire du cabinet des médailles à la Bibliothèque-Royale, dont il était conserva-

1. Opinion un peu aventureuse. Le chevalier d'Assas, qui avait vingt-sept ans au moment de sa mort, avait été fort obscur jusqu'à sa fin héroïque. On connaissait si peu son nom qu'il fut d'abord écrit « d'Assar ».

teur, ses cours de botanique, d'antiquités, d'histoire naturelle, ses recherches sur les manuscrits et son Magasin encyclopédique. Son aimable caractère, sa gaîté inépuisable le faisaient rechercher des jeunes femmes, parce qu'il les amusait [1]. Tout au travail le matin, tout au plaisir le soir, il en jouissait comme un homme qui a besoin de distraire son esprit d'une application fatigante; mais aussi il ne fallait pas s'aviser de venir l'interrompre dans ses graves occupations, pour lui demander un ouvrage, pour mener quelques dames au cabinet des antiques, à une heure inaccoutumée.

Il me fit un matin cette réponse laconique : « L'on voit le cabinet des antiques à jour fixe ; quant à moi, l'on peut me voir tous les jours, mais il faut prendre mieux son temps. »

Toutes les femmes élégantes herborisaient, allaient au Jardin des Plantes au cours de M. Millin et à celui de Van-Spandonck pour dessiner les fleurs. Ceci me ramène à une circonstance singulière. M. Millin, comme je l'ai dit, me guidait dans mes études, mais les choses trop sérieuses ne pouvaient longtemps m'occuper. Le hasard me fit rencontrer une dame qui herborisait ainsi que moi; elle avait habité longtemps les Indes où son mari était attaché à une ambassade. Elle y avait appris des choses fort amusantes, relatives aux fleurs et aux plantes; elle m'en communiqua plusieurs. Je formai un herbier symbolique que j'intitulai : *Rêveries d'une Femme*.

Je faisais chaque jour de nouvelles découvertes. C'était une manière d'écrire en chiffres d'une espèce bizarre. Quand j'eus bien classé toutes mes richesses, je fus, toute fière de mon savoir, m'en vanter à M. Millin qui se moqua de moi, comme on peut le penser.

— Mais enfin, lui disais-je, les anciens ne prêtaient-ils pas des symboles aux fleurs? Combien de fleurs dont les noms nous expriment une pensée ! Un souci, un cyprès, un saule

1. J'ai vu avec étonnement que Mme la duchesse d'Abrantès, qui cite M. Millin comme un homme de sa société intime, ne lui fait jamais dire que des choses insignifiantes. (*Note de L. F.*)

pleureur, ne sont-ils pas l'expression muette de la mélancolie? Une pâquerette, cette marguerite des champs, est un présage pour les jeunes filles. Le chèvre-feuille peint la persévérance; une petite *Ne m'oubliez pas*, se nomme ainsi dans toutes les langues.

— Vous êtes folle, me disait M. Millin, vous vous occupez de niaiseries, plutôt que de choses utiles.

Je me trouvai fort désappointée, et me promis bien à l'avenir de ne plus faire part de mes découvertes à ce sévère professeur.

Cependant, il était un peu comme ces maris qui se moquent de leurs femmes, en les voyant tirer les cartes, et qui regardent de côté.

— « Eh bien, me disait-il, la science des symboles fait-elle des progrès? il faut publier cette nouvelle *Flore des Dames*, je vous réponds du succès. »

Notre sorcellerie était bien innocente. Hélas! il ne prévoyait pas alors que cette folie dont il se moquait, deviendrait plus tard un moyen de communication pour donner des avis précieux à des amis renfermés dans les prisons, dans celle surtout du Luxembourg, dont la position permettait de s'apercevoir de loin.

Tous les jours cette allée du milieu, qui fait face au palais, était remplie de femmes, d'enfants, de vieillards; on se voyait à peine à travers des carreaux grillés, mais le cœur devinait ce que les yeux n'apercevaient qu'avec difficulté. On errait le soir comme des ombres silencieuses. Une corde tendue empêchait d'avancer, et des sentinelles placées de distance en distance épiaient le coup-d'œil ou le mouvement furtif de ces malheureux.

Cependant on trouvait moyen de tromper leur vigilance. C'est d'une de ces fenêtres que M. de C. guettait un regard d'une jeune et belle femme qui donnait la main à un joli enfant, et en portait un autre près de devenir orphelin. Elle m'inspirait un vif intérêt; elle s'en aperçut et chercha les moyens de venir causer avec moi. Le malheur rend communicatif. Ayant remarqué que j'avais toujours des fleurs à la

main, elle m'en demanda le motif, et je lui racontai ce que j'ai dit plus haut. On peut penser combien elle fut charmée de cette découverte. De ce moment, nous ne nous occupâmes plus que des moyens de faire parvenir un alphabet de fleurs. Ce n'était pas chose facile, car tout paraissait suspect. Cependant, avec de l'argent, nous parvînmes à persuader un des hommes employés au service des prisons.

— Cela ne peut en rien vous compromettre, lui dis-je, il n'y aura aucun papier caché. S'il y en avait, il vous serait bien facile de vous en apercevoir. Des fleurs, cela fait tant de plaisir à un pauvre prisonnier! seulement à les voir, à les respirer! C'est un souvenir de sa femme et de ses enfants.

Enfin, à force de pérorer, il finit par y consentir. Nous parvînmes au moins à nous distraire par cette occupation, et nous consultions nos oracles. Je ne suis pas superstitieuse, mais le hasard produit quelquefois des rapprochements si bizarres, que, lorsqu'ils se rapportent à notre pensée, on est entraîné sans même s'en apercevoir. Si l'on n'y croit pas, au moins cela charme un moment nos ennuis, surtout si nous y trouvons du rapport avec ce qui nous intéresse. Mais, lorsqu'on est accablé sous le poids de l'adversité, c'est alors que l'âme est plus entraînée à la faiblesse; on croit découvrir une inspiration céleste dans chacune des idées qui frappent notre pauvre imagination malade. Casanova n'a-t-il pas cru voir le jour et l'heure de sa délivrance dans l'arrangement et le nombre de lettres d'un vers italien? Si les plus grands hommes même se sont souvent laissés bercer par ces illusions, on peut bien nous les pardonner à nous, faibles femmes, toujours séduites par un sentiment.

Ce fut, hélas! par une scabieuse, symbole de veuvage, et un souci, que l'on m'apprit la mort de M. de C. Je la cachai le plus longtemps que je pus à cette pauvre jeune mère, qui était dans son lit en ce moment, et fort heureusement incapable d'en sortir. Elle ne le sut que lorsque le char funèbre emporta un si grand nombre de victimes, qu'il n'était plus possible de rien ignorer ni de tromper personne.

On n'a vraiment pas rendu assez de justice aux femmes de cette époque. J'en ai connu, vivant mal avec leurs maris, s'étant même séparées d'eux pour différence d'opinion. Eh bien! lorsque ces mêmes maris se trouvèrent compromis, ou coururent des dangers, on les vit s'employer pour eux avec un zèle admirable, rester aux portes de ceux dont elles espéraient la plus faible grâce. Par tous les temps, par toutes les saisons, cette malheureuse Mme Dubuisson[1], si petite maîtresse, si élégante, courait dans la boue, par la pluie, par la neige, supportant toutes les intempéries des saisons, toutes les humiliations, pour porter quelque adoucissement au sort de son mari. Cela n'aurait eu rien d'étonnant s'ils eussent bien vécu ensemble, mais depuis longtemps ils étaient séparés; elle habitait Bruxelles, et n'avait aucune relation avec lui. Elle accourut, lorsqu'elle le sut en péril; elle ne put le sauver, et mourut de douleur quelque temps après lui. L'amitié se réveille, les torts s'oublient dans de pareils moments.

1. La femme de l'auteur de *Tamas Kouli-Kan*, et de plusieurs traductions d'opéras italiens.

VII

Le comte de Tilly. — Rivarol. — Champcenetz. — Tours que jouait Champcenetz à ses créanciers. — Ses bons mots en allant à l'échafaud. — Le chevalier de Saint-Georges. — Son talent musical. — *Les amours et la mort du pauvre oiseau.* — Son ami Lamothe.

Les personnes que je rencontrais le plus fréquemment dans la société de Mme de Chambonas étaient généralement remarquables par leur amabilité et leur esprit. Plusieurs d'entre elles ont même joué dans le monde un rôle assez important. Mais toutes n'avaient pas, comme M. Millin, les qualités solides qui inspirent la sympathie et l'attachement. Le comte de Tilly, auteur de la romance qui a eu une si grande vogue :

Tu le veux, je pars pour l'armée...

le comte de Tilly avait, comme Champcenetz, un esprit mordant qui lui faisait de nombreux ennemis. Lorsqu'il prenait quelqu'un à tic, il était d'une amertume extrême et disait des choses blessantes, s'embarrassant peu si ses pointes acérées ne pénétraient pas trop avant. Il fallait se garder de le provoquer, car il était toujours sur la défensive et espadronnait à droite, à gauche. C'était un bel homme, de tournure élégante, d'une figure distinguée ; aussi les femmes l'avaient gâté, et malgré beaucoup d'esprit et de tact, il ne pouvait éviter un air de fatuité et de distraction qui visait à l'impertinence. Il a paru longtemps jeune ; à cinquante ans, on lui en aurait à peine

donné trente. Avec tous les moyens de plaire, il déplaisait[1].

Rivarol avait aussi quelque suffisance, mais il était plus aimable; il prodiguait de ces mots heureux qui se retiennent et se répètent.

Rivarol était l'un des rédacteurs des *Actes des Apôtres* avec Champcenetz, Mirabeau-*Tonneau*, etc. Celui-ci devait ce surnom à sa prodigieuse grosseur et à son incontinence, si l'on doit en croire le bon public, car je n'en ai rien entendu dire dans ces réunions particulières. Au reste, c'était aussi, dit-on, un homme d'un très grand mérite. Tous les gens de lettres qui travaillèrent depuis à ce journal en vogue, se rencontraient alors chez la marquise de Chambonas.

M. Champcenetz avait un esprit de critique d'autant plus désespérant qu'il frappait souvent juste; il ne ménageait personne, aussi était-il fort peu aimé des artistes. Ses mots passaient de bouche en bouche, de salon en salon, et gagnaient toutes les classes. Comme ils étaient méchants, ils ne s'oubliaient jamais, ils étaient souvent de mauvais goût, comme celui-ci, par exemple :

Une demoiselle Dufay débutait à l'Opéra-Comique (alors Favart) ; elle avait choisi le rôle de Lucette, dans l'opéra de la *Fausse Magie*, pour le morceau de chant qui commence le second acte :

Comme un éclair, la flatteuse espérance...

Ce qui a fait donner à cet air, le nom de l'*Éclair*. M. de Champcenetz était à la porte du balcon, appuyé contre une colonne; il écoutait en bâillant, lorsque M. de Narbonne qui s'intéressait à ce début, arrive tout essoufflé et dit à M. de Champcenetz :

— Mlle Dufay a-t-elle chanté *Comme un éclair*?

— Non, mon cher, comme un cochon.

Cela fut entendu de ses voisins qui ne manquèrent d'en rire et de le répéter.

1. Le comte de Tilly s'est brûlé la cervelle à Bruxelles sous la Restauration. Il fut accusé d'avoir triché au jeu.

Il avait beaucoup de créanciers, et il leur jouait des tours de page. Les voyant arriver de sa fenêtre, il faisait chauffer la clef de sa porte, de manière à leur brûler outrageusement la main ; il les entendait dégringoler les escaliers, en grommelant et le menaçant des huissiers, ce qui ne l'inquiétait guère.

Un jour, apercevant un de ses plus tenaces créanciers, il prend son manteau, car il commençait à pleuvoir, et s'empresse de le joindre dans la cour. Bientôt la pluie tomba à verse, et le créancier furieux fut obligé de lâcher prise. Alors M. de Champcenetz se mit à chanter le morceau de *Didon* :

Ah ! que je fus bien inspirée.
Quand je vous reçus dans ma cour !

Il était bien l'homme le plus gai, le plus amusant que j'aie jamais connu. Hélas ! il porta cette gaîté jusqu'au pied de l'échafaud. Il disait au prince de Salm, dont la charette précédait la sienne : « Donne donc pour boire à ton cocher, ce maraud ne va pas. » Et au président Fouquier-Tinville, qui lui ôtait la parole : « Ah ça, ne plaisantez pas, c'est qu'il n'y a pas moyen de se faire remplacer comme dans la garde nationale ! »

Quelque temps avant d'être arrêté, il disait d'un député, envoyé en mission dans les Pyrénées : « Il va y faire des cachots en Espagne. »

Je revins à Amiens, où Saint-Georges et Lamothe m'attendaient pour organiser leurs concerts.

Saint-Georges et Lamothe étaient Oreste et Pylade ; on ne les voyait jamais l'un sans l'autre. Lamothe, célèbre cor de chasse de cette époque, eût été aussi le premier tireur d'armes, disait-on, s'il n'y avait pas eu un Saint-Georges. La supériorité de Saint-Georges au tir, au patin, à cheval, à la danse, dans tous les arts enfin, lui avait assuré cette brillante réputation dont il a toujours joui depuis son arrivée en France. Il était un modèle pour tous les jeunes gens d'alors, qui lui formaient une cour ; on ne le voyait jamais qu'entouré de leur cortège. Saint-Georges donnait souvent des concerts publics ou de sous-

cription ; on y chantait plusieurs morceaux dont il avait composé les paroles et la musique ; c'étaient surtout ses romances qui étaient en vogue.

Saint-Georges possédait le sentiment musical au plus haut degré, et l'expression de son exécution était son principal mérite. Un morceau qui lui valut de grands succès sur le violon, c'était les *Amours et la mort du pauvre oiseau.* La première partie de cette petite pastorale s'annonçait par un chant brillant, plein de légèreté et de fioritures; le gazouillement de l'oiseau exprimait son bonheur de revoir le printemps, il le célébrait par ses accents joyeux.

Mais, bientôt après, venait la seconde partie où il roucoulait ses amours. C'était un chant rempli d'âme et de séduction. On croyait le voir voltiger de branche en branche, poursuivre la cruelle qui déjà avait fait un autre choix et s'enfuyait à tire d'ailes.

Le troisième motif était la mort du pauvre oiseau, ses chants plaintifs, ses regrets, ses souvenirs où se trouvaient parfois quelques réminiscences de ses notes joyeuses. Puis sa voix s'affaiblissait graduellement, et finissait par s'éteindre. Il tombait de sa branche solitaire; sa vie s'exhalait par quelques notes vibrantes. C'était le dernier chant de l'oiseau, son dernier soupir.

Je fis un nouvel engagement avec Saint-Georges et Lamothe pour des concerts, à Lille, en 1791. Lorsqu'ils furent terminés, Saint-Georges comptait les renouveler à Tournay. Cette ville était alors le rendez-vous des émigrés. Ils ne voulurent point y admettre le créole. On lui conseilla même de n'y pas faire un plus long séjour.

Ce fut à son retour à Paris que Saint-Georges forma un régiment de mulâtres dont on le nomma colonel ; il revint à Lille au moment du siège, et son régiment se battit contre les Autrichiens. J'appris depuis que Saint-Georges et Lamothe étaient partis pour Saint-Domingue qui était en pleine révolution ; on répandit même le bruit qu'ils avaient été pendus dans une émeute. Depuis assez longtemps je les croyais donc morts et je

leur avais donné tous mes regrets, lorsqu'un jour que j'étais assise au Palais-Royal avec une de mes amies, et que notre attention était fixée à la lecture d'une gazette, je ne remarquai pas tout de suite deux personnes qui s'étaient placées devant moi. En levant les yeux, je les reconnus, et je jetai un cri comme si j'eusse envisagé deux fantômes ; c'étaient Lamothe et Saint-Georges, qui me chanta :

A la fin vous voilà ! Je vous croyais pendus,
Depuis bientôt deux ans qu'êtes-vous devenus?

— Non, leur dis-je, je ne vous croyais pas précisément pendus, mais bien morts, et je vous ai pris pour des revenants.

— Nous le sommes en effet, car nous revenons de loin, me dirent-ils.

Je les revis plusieurs fois encore, mais nous fûmes bientôt tous dispersés. A mon retour de Russie, en 1813, Saint-Georges ne vivait plus ; Lamothe était attaché à la maison du duc de Berry. Après l'horrible catastrophe de ce prince, Lamothe alla à Munich, où Eugène Beauharnais l'accueillit avec empressement.

VIII

Talma dans *Charles IX.* — Il est admis sociétaire du Théâtre-Français. — Le théâtre des Élèves de l'Opéra. — Le théâtre de Monsieur. — Préville et Raffanelli. — Mon début dans la *Serva Patrona* et dans le *Devin du village.* — Dubuisson. — Le comte de Grammont. — Anecdotes. — Je prends l'emploi des soubrettes. — Mon début au théâtre de la rue Richelieu dans *Guerre ouverte.*

Je reprends ma correspondance avec Mme Lemoine-Dubarry :

A Madame Lemoine-Dubarry à Toulouse.

Paris, mai 1790.

« Chère Madame Lemoine,

« Me voici enfin de retour à Paris, et mon premier soin est de vous donner des nouvelles, non sur la politique (que je ne comprends pas et dont je suis ennuyée d'entendre parler sans cesse), mais sur les événements qui en sont les résultats, ceux surtout, qui concernent les arts et la littérature.

« On parle d'un décret qui autoriserait à jouer les anciens ouvrages sur d'autres théâtres que ceux qui jusqu'à ce jour se sont seuls emparés de cette propriété. Il me semble, moi, que cela serait fort heureux, et permettrait au moins aux talents ignorés, faute de pouvoir se produire, de se montrer dans un jour favorable. Les gens de lettres usent de toute leur influence pour obtenir ce résultat. Cela doit se décider dans quelques jours; je ne manquerai pas de vous l'écrire.

« L. F. »

A la même.

« Je suis allée hier au Théâtre-Français voir cette pièce de *Charles IX*, dont j'avais tant entendu parler. C'est le premier rôle important que Talma ait créé. J'avais un grand désir de connaître cet acteur et de causer avec lui. L'occasion s'en est présentée, et je l'ai saisie avec empressement. Il a un tel amour pour son art, qu'il ne manque aucune occasion de l'exercer ; et comme il joue fort agréablement dans la comédie, on le sollicite souvent de donner des représentations à Versailles et à Saint-Germain. Elles sont montées avec des amateurs et quelques acteurs qui, n'étant point employés peuvent disposer de leur temps. On vient de Paris pour voir Talma dans les grands rôles qu'il ne joue point au Théâtre-Français.

« On est venu dernièrement me demander si je voulais jouer la soubrette dans la *Pupille*, avec Talma, qui jouait le rôle du marquis. J'ai accepté, comme vous pouvez croire, car c'était une véritable partie de plaisir pour moi. Il est marié depuis peu de temps. Mme Talma est venue me chercher dans sa voiture : c'est une femme charmante, et qui m'a plu au premier abord. Il est des personnes qui ne vous semblent pas étrangères, et que l'on ne croit jamais voir pour la première fois ; cette attraction est aussi inexplicable que le sentiment répulsif que nous éprouvons parfois pour quelques autres ; il est rare cependant que ce premier mouvement ne se trouve pas justifié par la suite.

« On se dispose à faire l'ouverture du nouveau théâtre de la rue de Richelieu. L'on y répète des ouvrages de Pigault-Lebrun, la *Joueuse*, l'*Orpheline*, *Charles et Caroline*.

« L. F. »

A la même.

« Je vais beaucoup chez Julie Talma. C'est une aimable femme ; elle a un esprit qui sait se mettre à la portée de tous les

âges. Elle m'a prise en amitié, et j'en suis toute fière. C'est la seule personne qui pouvait me faire supporter votre absence; elle est aussi pour moi un excellent guide. Ses conseils sont toujours justes ; elle connaît si bien le monde ! Je rencontre chez elle une société qui pourra me mettre à même de rendre notre correspondance plus intéressante.

« Puisque vous voulez que je vous écrive tout ce qui me frappe ou m'intéresse, pour commencer, je vous parlerai des succès de Talma auquel vous trouvez tant d'avenir; vous savez comme il se fait remarquer dans les moindres rôles. Le public, qui le voit toujours avec plaisir, lui a fait dernièrement une application flatteuse dans le petit rôle d'amoureux de l'*Impromptu de campagne.* Lorque le baron lui dit :

Vous avez du talent, et je jure ma foi
Que vous serez reçu comédien *françois.*

on a applaudi à trois reprises, et ses camarades, voulant ratifier la réceptiou du public, l'ont admis à l'unanimité. Mais il ne trouvera jamais le moyen de faire valoir ses belles dispositions; on ne lui permettra pas de paraître dans aucun rôle de quelque importance. Les jeunes auteurs qui composent la société de Julie Talma voudraient lui en donner dans leurs pièces ; mais ce serait un titre d'exclusion pour leurs ouvrages. Je vous dirai mieux cela dans quelque temps.

« L. F. »

A la même.

« Madame,

« Le fameux décret dont il est question depuis longtemps vient de passer. Vous ne pouvez vous faire une idée de la révolution que cela a produit. La gaze derrière laquelle on jouait et l'on chantait sur un petit théâtre du boulevard a été déchirée par des jeunes gens. Les Beaujolais où l'on mimait sur la scène, tandis que l'on chantait dans la coulisse, se sont mis à

parler et à chanter eux-mêmes. Enfin ils sont tous comme des fous.

« M. de Reigny, surnommé le *Cousin Jacques*, titre qu'il prend dans son journal des *Lunes*, a déjà commencé. On engage tous les sujets à réputation ; on prétend que de brillantes propositions ont été faites aux mécontents du faubourg Saint-Germain ; les gens de lettres le désirent beaucoup, parce que cela les affranchirait des entraves qu'ils éprouvent pour faire jouer leurs ouvrages.

« L. F. »

P. S. — Ce que je vous disais au commencement de ma lettre est maintenant certain. Tout est en rumeur au faubourg Saint-Germain ; on crie à l'ingratitude, surtout pour Talma, qui demande qu'on le classe dans un emploi, ou qu'on le laisse libre. Dugazon, son professeur et son ami, l'excite à s'affranchir des entraves qui l'empêchent de paraître avec avantage. Le Théâtre-Français fait valoir son engagement ; un procès va, dit-on, s'en suivre. L'on ne parle pas d'autre chose, et chacun prend parti dans cette affaire selon son opinion. David, Chénier, Ducis, tous les amis de Talma enfin, le poussent à rompre, mais le pourra-t-il? Je vous écrirai tout cela avant peu, puisqu'il faut toujours vous dire adieu.

L. F.

Au moment où je faisais part à Mme Lemoine-Dubarry de cette révolution dramatique, le théâtre des Élèves de l'Opéra reparaissait sous une nouvelle forme. On cherchait des chanteuses, j'y fus engagée. Avec la liberté des théâtres, on avait pris la liberté de tout jouer, mais les élèves devaient représenter plus particulièrement des traductions; spéculation assez heureuse, attendu que l'opéra-buffa était en grande faveur et que fort peu de personnes entendaient à cette époque l'italien. On venait à notre théâtre pour comprendre les ouvrages que l'on représentait à la salle de *Monsieur* aux Tuile-

ries, qui fut le premier théâtre où parurent les chanteurs italiens.

Comme nous devions jouer les traductions, on nous avait donné la facilité d'assister aux répétitions des ouvrages nouveaux; cela nous formait le goût, car il y avait d'excellents chanteurs, Mengozzi, Viganoni, Nozzari, Mmes Baletti et Morichelli, et puis Raffanelli, ce délicieux acteur qui a laissé une réputation dont on se souvient encore et qui était si comique sans charge, si admirable dans le *Matrimonio Secreto* et dans Bartholo du *Barbier de Séville*. Préville qui l'entendait vanter, voulut le voir dans ce rôle dont il pouvait apprécier les moindres détails.

A la scène où il ouvre la fenêtre : « cette jalousie qui s'ouvre si rarement », Préville remarqua qu'il en épousseta l'appui avec son mouchoir. Il se dit : « Voilà un acteur qui réfléchit sur son art; il doit mériter sa réputation. » En effet, il en fut enchanté, et il répétait souvent cette première remarque en disant aux jeunes gens auxquels il donnait des conseils : « Voilà comme l'on joue la comédie! il ne suffit pas de dire passablement un rôle, il faut s'occuper des moindres détails qui vous ramènent à la vérité de la vie réelle. »

Raffanelli fut extrêmement flatté d'avoir obtenu le suffrage de ce grand comédien.

La liberté de jouer tous les ouvrages me donna la facilité de choisir mon début. J'avais assez de sûreté comme élève de Piccini pour ne pas craindre d'aborder des rôles importants. Je demandai donc celui de la *Serva Patrona* qui n'avait encore été joué en français que par madame Davrigny, la Damoreau de l'époque, et celui de Colette du *Devin de village* qui m'avait été montré par Mme Saint-Huberty. Il paraissait si étrange, si audacieux alors que l'on osât jouer des ouvrages des grands théâtres, que la plus brillante société vint en foule pour se moquer de nous.

Dubuisson[1], auteur de *Tamas Kouli-Kan*, traduisait tous

1. Il a péri en 1793. On jouait une de ses pièces le jour même où il fut conduit à l'échafaud.

les ouvrages italiens. C'était un homme fort brusque et fort peu poli, un véritable bourru bienfaisant. Lorsqu'il vit l'annonce de mes débuts dans la *Serva Patrona*, il arriva chez notre impresario, chez qui je dînais, et son premier mot à mon adresse fut :

— Tant pis pour vous, car vous serez sifflée.

— Peut-être; lorsqu'on débute à l'Opéra-Comique, ne joue-t-on pas les rôles des sujets qui ont le plus de faveur?

— Ce n'est pas de même.

Enfin il serait trop long de répéter toutes les choses aimables et encourageantes qu'il m'adressa à ce sujet. On le plaça à table à côté de moi, et, avec une coquetterie de femme, je fis ce que je pus pour le ramener de ses préventions. Je lui dis les raisons qui m'avaient déterminée, et je le priai de ne pas trop me décourager.

— Enfin, que faire? la représentation est annoncée. Eh bien, si je tombe, je suis assez jeune pour me relever plus tard.

Le jour approchait. Je suppliai l'administration de ne laisser entrer aucune personne étrangère à la répétition. Craignant les critiques anticipées, je ne répétai le grand morceau de la Serva que pour les ritournelles et les rentrées; je ne chantai pas. Je dois dire cependant que plus le moment approchait, plus je sentais mon courage se ranimer. Si j'eusse cédé au sentiment de la peur, j'étais perdue. Comme j'étais musicienne assez adroite, je savais ce que je pouvais risquer. La salle était comble, et les premiers balcons étaient occupés par un certain duc de Grammont et sa société. Il donnait le ton, et les artistes les plus célèbres allaient faire de la musique chez lui. Il avait dans son château, à la campagne, près Paris, un petit théâtre sur lequel on essayait souvent les opéras nouveaux, comme on lit un manuscrit en société avant de représenter la pièce. Le balcon qui faisait face au sien était rempli d'habitués; ils parlaient si haut, que l'on entendait tout ce qu'ils disaient. Je ne descendis qu'au moment d'entrer en scène; et comme j'avais une jolie toilette, une assez jolie tournure, dit-on, il se fit un mouvement dans la salle qui n'était pas trop à mon désavan-

tage (les femmes ne s'y trompent guère). Toutes les lorgnettes étaient braquées, toutes les oreilles tendues, mais je ne cherchai en entrant qu'un seul individu : c'était mon bourru de Dubuisson. Il était en face de moi à l'orchestre, le front appuyé sur sa canne. L'entrée de Zerbine commençant par un morceau d'action, une querelle entre le valet et la soubrette, il n'y avait donc encore rien à juger; mais le premier air, bien que peu important, est cependant du chant. On applaudit (un peu), seulement un encouragement. Dubuisson ne bougeait pas, il attendait le cantabile. Je le chantai sans fioriture, avec expression. Je fus très applaudie, et je vis mon bourru me faire : « *Hum! pas mal.* » Cela me donna du courage pour l'air de *Bravoura*, qui commence le second acte. Les ritournelles des anciens opéras sont interminables. Cela peut avoir son bon côté, en ce qu'elles donnent le temps de se rassurer.

Je vis que les physionomies n'étaient plus aussi hostiles dans les loges, et que le parterre était bien disposé; cette fois, je risquai tout. « Allons, me dis-je, il faut faire le saut périlleux, il en arrivera ce qu'il pourra. » J'obtins un succès complet. Moins on avait attendu de moi, plus on trouva bien ce que je fis. J'entendais bourdonner à mon oreille : *une jolie voix*, *de la légèreté*, *de la méthode*, *c'est au mieux*. Après l'acte, mon antagoniste, le duc de Grammont vint sur le théâtre, m'accabla d'éloges, et me prédit que je serais une chanteuse distinguée. Il m'engagea à lui faire *l'honneur* de venir à ses soirées de musique, et, dès ce moment il me prôna autant qu'il m'avait dépréciée auparavant.

Dans toute cette atmosphère d'éloges, je ne voyais pas celui que je cherchais; je le découvris enfin dans un coin, causant avec le directeur. Je ne lui demandai rien, mais il me tendit la main, en me disant : « C'est bien! » et j'avoue que cet éloge me flatta plus que les compliments qu'on venait de me prodiguer. Il n'est pas besoin de dire que, dès lors, tout ce que je chantai fut applaudi. Je reçus une invitation du duc de Grammont, pour sa première soirée. Il avait appris que j'avais débuté à quinze ans au Concert spirituel, que j'étais proche

parente de Mme Saint-Huberty, élève de Piccini; en fallait-il davantage?

Il eût été à souhaiter, pour mon repos, qu'il eût su tout cela plutôt. Une fluxion de poitrine fit craindre que je ne perdisse ma voix. Les médecins furent d'avis que je ne devais pas chanter, au moins d'une année. Ce fut cette circonstance qui me fit engager au nouveau théâtre de la rue de Richelieu, dirigé, comme je l'ai déjà dit, par MM. Gaillard et Dorfeuil. Mlle Fiat avait quitté ce théâtre après la mort de Bordier. Ce fut une perte. La femme de M. Monvel qui avait débuté n'avait pas réussi. Mlle Saint-Per était malade; ce fut donc moi à qui l'on fit jouer la soubrette, dans la reprise de *Guerre ouverte*. Ce n'était pas une petite tâche que de remplir ce rôle, établi par Mlle Fiat avec un rare talent. Aussi, ce fut encore au chant que je demandai un soutien. L'auteur me permit de placer une romance à la scène de la fenêtre. Cette romance assura mon succès. Ces applications :

« Il y a dans la rue un amateur qui t'applaudit. Puisqu'on a du plaisir à t'entendre, il faut chanter un second couplet. »

furent saisies avec empressement. Dès ce jour, je fus la prima donna du théâtre, et M. Ducis me fit chanter dans *Othello* la romance du *Saule*, dans la coulisse, pour Mlle Desgarcins. Aussi, dans le prologue de la réunion des deux théâtres, Dugazon ne manqua pas de me dire :

— « Ah! toi, je te connais, tu as débuté dans le chant. »

C'était heureux pour commencer l'emploi des soubrettes.

IX

La fête de la Fédération. — Les Comédiens au Champ-de-Mars. — Fête donnée par Mirabeau aux Fédérés Marseillais au théâtre de la rue Richelieu. — *Gaston et Bayard*.

J'étais encore aux Élèves de l'Opéra lorsqu'on s'occupait de fêter le premier anniversaire de la prise de la Bastille. L'époque de cette fameuse fête de la Fédération approchait et les travaux n'avançaient pas. On mit en réquisition tous les habitants de Paris : hommes, femmes, enfants, tout le monde fut travailler au Champ-de-Mars. On se réunissait par section en corporation. Les théâtres se signalèrent. Chaque cavalier choisissait une dame à laquelle il offrait une bêche bien légère, ornée de rubans et de bouquets, et, la musique en tête, on partait joyeusement. Tout devient plaisir et mode à Paris; on inventa même un costume qui pût résister à la poussière, car, les premiers jours, les robes blanches n'étaient plus reconnaissables le soir. Une blouse de mousseline grise les remplaça. De petits brodequins et des bas de soie de même couleur, une légère écharpe tricolore et un grand chapeau de paille, tel était le costume d'artiste.

Une partie de nos auteurs de vaudevilles se réunirent à nous. Le Cousin Jacques fut mon cavalier, il m'a même fait des vers à ce sujet. On bêchait, on brouettait la terre, on se mettait dans les brouettes pour se faire ramener à sa place, tant et si bien qu'au lieu d'accélérer les travaux, on les entravait. On

nous dispensa bientôt des promenades au Champ-de-Mars, à notre grand regret, car cela était très amusant.

Je n'ai pas vu la fête de la Fédération. Voici ce que j'écrivais à ce sujet, à Mme Lemoine-Dubarry :

« Les journaux, Madame, vous donneront assez de détails pour que vous puissiez vous passer des miens; d'ailleurs je ne pourrais vous en parler comme témoin oculaire, car je n'y ai pas assisté. Ces fêtes ne me tentent pas, et la foule me fait peur. Il a fait toute la journée une pluie horrible : voilà ce que je sais.

« Je ne vous entretiendrai donc que de la fête qui a été donnée chez Mirabeau aux Fédérés Marseillais. J'y ai joué dans une pièce faite pour la circonstance; mais ce qui m'a le plus étonnée dans cette solennité, ce n'est pas de m'y voir, comme le doge de Venise, c'est Mirabeau auquel je parlais pour la première fois; et, malgré toute votre humeur contre lui [1], je vous en demande bien pardon, mais je l'ai trouvé charmant. Quelle grâce, quelle expression sur cette figure repoussante au premier abord! que d'esprit répandu sur toute sa personne! Je ne suis plus surprise qu'il ait inspiré une si grande passion à Sophie [2].

« Je vous entends d'ici dire : *Eh bien! ne va-t-elle pas se passionner aussi?* ne craignez rien, cela n'ira pas jusque là, mais j'ai un plaisir infini à causer avec lui. Je m'en étais fait une toute autre idée. Je n'avais pas eu l'occasion de le voir chez Julie Talma. Depuis qu'il est enfoncé dans la politique et qu'il est devenu un célèbre orateur, il ne va guère dans le monde. Julie va chez lui; elle en parle toujours avec un grand enthousiasme : il demeure dans sa maison de la rue Caumartin [3].

« Voici les couplets que j'ai chantés à cette fête donnée chez Mirabeau; ils sont du Cousin Jacques :

1. Mme Lemoine ne pouvait souffrir Mirabeau, mais elle aimait beaucoup son frère.

2. On venait de publier les *Lettres à Sophie*.

3. C'est dans cette maison qu'il est mort. Je m'étonne qu'un grand souvenir ne se soit pas attaché à cette habitation. La maison où meurt un homme célèbre vaut bien une de ces ruines que l'on va chercher si loin. (*Note de L. F.*)

Tous ces Français que loin de nous
L'espérance retient encore [1]
Ils n'ont pas vu d'un jour si doux
Briller la bienfaisante aurore,
Pareils à ceux que le ciel fit
Habitants d'un autre hémisphère,
Ils sont au milieu de la nuit
Quand le plein midi nous éclaire.
Mais surtout n'oublions jamais
Que chacun d'eux est notre frère :
La voix du sang chez les Français
Doit-elle un seul instant se taire?
Loin d'avoir un cruel plaisir
A les voir se troubler et craindre,
Pour parvenir à les guérir,
Il faut nous borner à les plaindre.

« Je veux vous conter une singulière scène qui est arrivée au théâtre du Palais-Royal [2] le jour où Mirabeau y a amené les Fédérés Marseillais, pour lesquels il avait demandé *Gaston et Bayard*. Ils étaient en grand nombre, et la salle était tellement remplie, qu'on avait été obligé d'en placer une partie sur le théâtre, de manière à ne pas gêner la scène. La plupart d'entre eux ne se doutaient pas de ce que c'était qu'une représentation théâtrale, et n'y avaient jamais assisté. Aussi portaient-ils une grande attention à la pièce. Bayard était joué par un nommé Valois, acteur de province, qui n'était pas sans mérite [3].

« Nos Fédérés s'étaient tellement identifiés avec l'action, qu'ils ne pensaient plus qu'ils étaient sur la scène. Au moment où Bayard, blessé, étendu sur un brancard et couvert de trophées, est surpris par Avogard et les siens qui viennent pour l'assassiner, sur ce vers,

Viens, traître, je t'attends!

1. On sait qu'à cette époque les princes et beaucoup de personnes de la cour étaient sortis de France. (*Note de L. F.*)

2. C'est le premier nom du théâtre de la rue de Richelieu.

3. Valois était du nombre des acteurs de province que l'on avait fait venir à l'ouverture du théâtre, avant que la séparation des acteurs du

tous les Fédérés, comme si c'eût été pour eux une réplique, tirèrent leurs sabres et vinrent entourer le lit de Bayard. Ce mouvement spontané, auquel on était loin de s'attendre, donna un grand succès à ce nouveau dénoûment. Les applaudissements ne cessaient pas, et si Bayard ne leur eût assuré qu'il ne courait aucun danger, Avogard et ses soldats auraient mal passé leur temps. »

« L. F. »

faubourg Saint-Germain y eût appelé Talma. Valois ne voulut pas rester en double et retourna en province.

X

Théâtre des Variétés au Palais-Royal. — Ouverture du théâtre de la rue de Richelieu. — Monvel, son retour en Suède. — Ses débuts au théâtre des Variétés. — Les chemises à Gorsas. — Talma, Dugazon, Mme Vestris. — Le Foyer. — Mlle Rachel. — Mlle Sainval. — Monvel dans la tragédie. — Anecdote sur M. de La Harpe. — Les opéras-comiques de Monvel. — Blaise et Babet. — La chanson de Lisette.

J'ai lu, dans plusieurs Mémoires contemporains, des récits tellement inexacts sur l'ouverture du théâtre de la rue de Richelieu, que l'on me permettra, je pense, d'en parler comme témoin oculaire, puisque j'en faisais partie à cette époque lorsque la fraction des acteurs du Faubourg Saint-Germain s'y réunit à ceux qui avaient ouvert ce théâtre. Voici donc très exactement les choses comme j'ai été à même de les voir et de les entendre.

MM. Gaillard et Dorfeuil étaient directeurs du théâtre des Variétés au Palais-Royal; on n'y avait encore joué que des pièces comiques dans lesquelles avaient brillé Volanges, Beaulieu et Bordier. Le mouvement de la révolution qui commençait à s'opérer leur donnait l'espoir d'être bientôt à la tête d'un second Théâtre-Français, car on se lassait de la tyrannie du premier, et les jeunes littérateurs qui éprouvaient tant de difficultés pour faire recevoir leurs ouvrages, le désiraient vivement aussi. La salle de la rue de Richelieu, que le duc d'Orléans faisait bâtir, fut donnée à MM. Gaillard et Dorfeuil. Ils n'attendaient donc que le décret sur la liberté des théâtres

pour se mettre en mesure; ils avaient déjà quelques bons acteurs pour le genre qu'ils voulaient adopter, Michot, dont on se souvient toujours au Théâtre-Français; Mlle Fiat, charmante soubrette, bien digne de briller dans un plus grand cadre; M. et Mme Saint-Clair et plusieurs autres. On engageait les meilleurs acteurs de la province, où l'on jouait alors tout le grand répertoire tragique et comique.

Monvel arrivait de Suède; il voulait rentrer au Faubourg Saint-Germain, mais de sévères règlements empêchèrent ce théâtre de s'attacher ce grand artiste. Il ne pouvait manquer d'être recherché par une entreprise rivale. On profita avec empressement de cette circonstance, et l'on fit à Monvel les propositions les plus brillantes. Il accepta, et commença même à jouer dans la salle des Variétés, où il débuta dans le rôle de Louis XII, espèce de tragi-comédie de Collot-d'Herbois, dans laquelle l'on chantait en chœur :

> Vive à jamais notre bon roi :
> Il fait le bonheur de la France.

Monvel joua aussi le *Pessimiste* de Pigault-Lebrun. Ce furent les seuls rôles qu'il établit dans cette salle [1]. Mlle Contat, qui assistait à la représentation de *Louis XII*, disait à l'un de ses voisins :

> Contemplez de Bayard l'abaissement auguste.

Il y avait alors une telle hiérarchie dans les théâtres du royaume, que les acteurs auraient cru déroger en jouant sur une autre scène que la leur. Le théâtre de la rue de Richelieu fut nommé d'abord théâtre du Palais-Royal. Il fit son ouverture au mois de mai 1790.

Les directeurs donnèrent aux artistes une fête brillante avant

1. On y joua plusieurs ouvrages du même auteur : l'*Orpheline*, la *Joueuse*, *Charles et Caroline*, « où Michot était parfait, ainsi que M. et Mme Saint-Clair ».

l'ouverture de la salle. Lorsque l'on vit arriver Talma, Dugazon, Mme Vestris la tragédienne, et Mlle Desgarcins, on ne douta pas qu'ils ne se séparassent bientôt du Faubourg-Saint-Germain, car ils étaient au nombre des mécontents. Ils ne quittèrent cependant que l'année suivante. Cette fête fut donnée au nouveau théâtre ; on dansa dans la galerie des bustes et dans le grand foyer, où l'on servit un très beau souper. Les joueurs de bouillotte se réfugièrent dans le foyer des acteurs; c'est le même qu'aujourd'hui. Il était disposé à peu de choses près comme il l'est maintenant; on a fait disparaître seulement les deux loges du fond, pour jouir des fenêtres qui les éclairaient. Une cloison a été pratiquée près de la cheminée pour établir le couloir qui va aux loges d'acteurs.

Plusieurs hommes de lettres et des journalistes avaient été invités à la fête ; de ce nombre était Gorsas dont le nom fut si plaisamment chanté dans les *Actes des Apôtres*, sous le titre des *Chemises à Gorsas*. Lorsque les tantes du roi, Mmes Adélaïde et Victoire, émigrèrent, Gorsas dit dans un journal, que tout ce qu'elles emportaient de France appartenait à la nation; qu'elles n'avaient rien à elles, et il finissait par cette phrase : « *Jusqu'à leurs chemises, tout est à nous.* » Alors dans le numéro des *Actes des Apôtres* qui suivit cette réclamation, on supposait que Mesdames étaient arrêtées à la frontière, et qu'un officier municipal leur disait sur l'air : *Rendez-moi mon écuelle de bois :*

Rendez-nous les chemises à Gorsas;
Rendez-nous les chemises;
Nous savons, à n'en douter pas,
Que vous les avez prises.
Rendez-nous, etc.

Alors Mme Adélaïde répondait :

Je n'ai pas les chemises à Gorsas,
Je n'ai pas les chemises

Mme Victoire ajoutait d'un air surpris :

Avait-il des chemises, Gorsas,
Avait-il des chemises?
— Oui, Mesdames, n'en doutez pas,
Il en avait trois grises.

Mesdames le regardaient d'un air surpris :

— Ah! il avait des chemises, Gorsas,
Il avait des chemises!

On ajoutait que ces trois chemises lui avaient été données par le club des Cordeliers. Hélas! lorsqu'il allait à l'échafaud, la foule impitoyable pour tous, lui chantait les *Chemises à Gorsas!*

Quelqu'un à qui j'énumérais la liste des artistes qui composaient ce théâtre en 1790 et en 1791, et dont aucun n'existe aujourd'hui, me disait :

— Vous avez donc vécu cent ans pour avoir vu et connu tous ces gens-là?

— Non, pas tout à fait[1], mais les générations se succèdent rapidement au théâtre, car elles ne peuvent passer une époque voulue sans risquer de décroître; plus d'un grand artiste nous en a donné la preuve.

Dans la nomenclature des acteurs que j'ai vus se succéder, Monvel devait être le premier qui s'offrit à moi; il a laissé une réputation assez brillante pour croire qu'il n'y ait plus rien à en dire; mais tous les détails intérieurs de la vie d'un grand artiste sont toujours intéressants à connaître lorsqu'ils tiennent surtout à son art. Je me fais gloire d'avoir retenu ses préceptes, car il a quelquefois abaissé avec moi la dignité de son genre pour me guider dans les jolis opéras dont il était l'auteur. Il démontrait et ne montrait pas; la multiplicité des gestes, me disait-il, nuit au jeu de la physionomie. Le regard a bien plus d'expression, lorsqu'il n'est pas accompagné d'un geste inutile

1. Jétais alors fort jeune et la plupart d'entre eux étaient déjà d'un âge mûr. (*Note de L. F.*)

qui en détruit l'effet. Et il me citait Mlle Sainval dans la scène d'Emilie avec Cinna, lorsqu'on lui nomme ceux des leurs qui sont mandés par Auguste; elle écoutait, sa main gauche appuyée sur son coude, dans l'attitude de l'attention, et répondait lentement sans les regarder, et comme à elle-même :

> Mandez... les chefs de l'entreprise...
> Tous deux en même temps,

Elle tournait vivement la tête vers Cinna;

> Vous êtes découverts!...

Cela faisait un effet prodigieux.

Quelle simplicité noble Monvel déployait dans la scène d'Auguste avec Cinna! quelle énergie dans don Diègue du *Cid!* Comme il était touchant dans *Fénelon!* Aussi le public ne manquait-il jamais de saisir cette application :

> Où prenez-vous ce ton qui n'appartient qu'à vous?

Dans l'*Abbé de l'Épée*, lorsqu'il disait : « Je serai peut-être un peu long, » on entendait répéter dans la salle : « Tant mieux! » Je me rappelle, au sujet de cette pièce, que lorsqu'elle était en répétition, je demandai à Monvel quel était l'épisode que l'auteur avait choisi. Alors, avec sa complaisance accoutumée, il me raconta le sujet. J'écoutais avec beaucoup d'attention, et cela m'intéressait tellement par la manière dont il me détaillait les faits, que je ne m'aperçus pas qu'il avait fini. « Voilà, ma chère enfant, me dit-il, le récit de mon rôle, que je viens de vous répéter. » Je restai si étonnée, que ça le fit beaucoup rire; on peut juger par-là s'il parlait naturellement, et quel effet cela devait produire au théâtre.

Lorsque j'entends parler de Monvel par des gens qui ne l'ont pas vu, on ne manque jamais de dire : « Il avait un physique grêle; son manque de dents nuisait à son organe, et d'ailleurs le goût change; il faut savoir si tous ces talents réunis alors,

plairaient maintenant? » Je le crois, car il y a quelque chose qui ne change jamais et qui frappe juste sur toutes les classes de spectateurs. J'ai quelquefois entendu, le jour des représentations gratuites, les gens du peuple se disant : « As-tu vu? ils ne se gênent pas, c'est qu'ils ont l'air d'être chez eux. » Et dans la tragédie, ils applaudissaient toujours à propos, guidés par cet instinct de la nature, qui nous révèle ce qui est beau, et qui nous sert quelquefois mieux que l'instruction.

Lorsque Monvel fit jouer sa comédie de l'*Amant bourru*, au Théâtre-Français, M. de La Harpe était directeur du *Mercure de France*; il y distribuait l'éloge et la critique, souvent avec partialité. Rencontrant Monvel à la sortie du spectacle, il l'arrête pour lui témoigner combien il est enchanté de sa pièce, l'assure qu'il n'y a qu'une voix là-dessus, que tout le bien qu'il en pense, il l'écrira dans le *Mercure*, que c'est une tâche facile de faire l'éloge d'un semblable ouvrage, et qu'il ne sera que l'interprète de l'opinion générale.

Le lendemain, quelques amis de l'auteur arrivent chez lui, le *Mercure* à la main, et Monvel n'est pas peu surpris d'y lire la critique la plus amère de son œuvre. Cette perfidie l'indigna avec raison, car n'ayant point recherché les éloges du rédacteur, il pouvait les croire sincères; il fut piqué au vif. Amour-propre d'auteur ne se calme pas facilement, aussi promit-il de saisir la première occasion qui se présenterait de se venger; elle ne tarda pas à s'offrir.

M. de La Harpe fit jouer sa tragédie des *Barmecides*. Cet ouvrage tomba complètement, et Monvel en fit une parodie qui fut donnée aux boulevards et qui fit courir tout Paris.

La pièce finissait par l'enterrement des Barmecides, dont le dernier frère jouait la marche funèbre sur la harpe. Lorsqu'ils avaient tous disparu dans un immense trou, il s'y précipitait avec son instrument, et la toile tombait. La Harpe et Monvel furent toujours mal ensemble depuis cette époque, comme on peut le croire.

Avant d'aller en Suède, Monvel avait déjà enrichi le théâtre de l'Opéra-Comique d'une quantité de jolis ouvrages : les *Trois*

Fermiers, *Alexis et Justine*, *Julie et l'Erreur d'un moment*, mais surtout *Blaise et Babet*, qui eut un grand nombre de représentations, et qui était joué admirablement par Mme Dugazon. L'auteur m'a raconté que, le jour où l'on donnait pour la première fois cet opéra, il y avait, au Théâtre-Français, une représentation extraordinaire, par ordre, dans laquelle il jouait le rôle du métromane de la *Métromanie* ; il ne put donc assister à sa pièce, et il n'était pas sans inquiétude sur la réussite; aussi n'avait-il jamais mieux dit ce monologue, ou M. de l'Empirée peint l'état d'un pauvre auteur devant un parterre agité[1].

Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence.

Au dénouement, lorsque la soubrette dit, en le désignant :

Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler,

un amateur tout essoufflé, qui arrivait de l'Opéra-Comique, s'écria, comme si c'eût été sa réplique :

— Non, non, qui vient de réussir!

Alors trois salves d'applaudissements accueillirent cette nouvelle. Monvel fut embrassé par tous les acteurs qui étaient sur la scène; chacune des applications fut saisie et excita un enthousiasme général.

Il est flatteur d'être auteur et acteur, en semblable circonstance; après la seconde représentation de la pièce, à laquelle il assista, on le redemanda avec fureur, et il fut obligé de paraître.

De jeunes fous firent le pari de jouer à Monvel le même tour qu'on joua jadis à l'auteur des *Mille et une Nuits*. Dans l'opéra, Babet chante trois couplets qui ont pour refrain :

Il répétait sur sa musette
La chanson que chantait Lisette.

1. A cette époque, il y avait encore un parterre sans claqueurs; si l'on formait une cabale, le bon goût en faisait bientôt justice. (*Note de L. F.*)

Ces jeunes gens furent réveiller Monvel, pour savoir de lui quelle était la chanson que chantait Lisette. Il prit fort bien la plaisanterie, et comme il commençait à pleuvoir, il les engagea à monter chez lui; car, leur dit-il, c'est :

Il pleut, il pleut, bergère.

Il fit servir des rafraîchissements à ces étourdis, qui furent enchantés de lui et se confondirent en excuses, lui disant qu'ils n'avaient cependant pas le courage de se reprocher une folie qui leur avait procuré le plaisir de passer une heure si agréable[1].

1. Il y a de bien curieuses lettres de Monvel, attestant ses efforts pour arriver à la vérité : « Après un travail pénible, après avoir remplacé par l'art une partie des qualités indispensables que nous refusa la nature, nous n'aurons encore ébauché qu'en partie un ouvrage qui ne sera jamais parfait. Nous aurons joué cent fois un rôle et nous serons étonnés de tout ce qui nous est échappé; c'est une étude à recommencer, et chaque représentation nous convaincra qu'il nous reste à faire bien plus que nous n'avons fait. » (*Lettre à un jeune homme qui voulait être comédien.*)

XI

Michot. — Volanges. — Bordier. — Mlle Candeille. — Dugazon. — Champville. — M. Daigrefeuille. — *Les Chevaliers du Quinquet.*

Les artistes ne sont vraiment aimables que lorsqu'ils n'ont d'autre fortune que celle que peut leur procurer leur talent. Du moment qu'ils deviennent spéculateurs, qu'ils acquièrent des propriétés, semblables au savetier financier, ils n'ont plus de joyeux flon-flon.

Avant 1790, le traitement des acteurs était loin d'être aussi considérable qu'il l'est maintenant. Six, huit, dix mille francs, c'étaient des appointements qu'on n'accordait qu'aux grandes réputations. Celui qui n'avait d'autre patrimoine que son talent, dépensait son revenu et souvent au delà : ce fut bien autre chose lorsque arrivèrent les assignats!

Michot était intimement lié avec mon mari. A mon arrivée de la Belgique, il m'amena sa petite femme, jolie comme un ange, jalouse comme un tigre, et qui aurait bien pu dire, ainsi que Colette :

> Si des galants de la ville,
> J'eusse écouté les discours...

Mais comme elle, aussi :

> Pour l'amour de l'infidèle
> J'ai refusé mon bonheur!

Nos maris avaient été charmés de nous réunir, afin d'être plus libres. Nous n'étions riches, ni les uns, ni les autres. Ces

messieurs avaient trop peu d'ordre, et nous trop de jeunesse, pour y remédier; mais nous possédions encore la gaîté, l'insouciance de cet âge où l'on ne prévoit pas. Pourvu qu'il ne manquât rien à notre toilette, le reste nous occupait fort peu.

Michot était un de ces hommes qui ne prennent jamais la vie au sérieux. Il riait de tout, et faisait rire les autres, ce qui n'était pas un petit avantage en ce temps où la gaîté n'était pas à l'ordre du jour. Il avait un esprit original, et sa manière de dire les choses le rendait aussi comique dans la vie privée que sur la scène. Sa figure ouverte et joyeuse, sa voix pleine de sensibilité qui faisait venir la larme à l'œil par un mot naïf ou dans une situation touchante le rendaient toujours vrai, quelque fût le caractère de son rôle. Il plaisait dans le monde comme au théâtre.

Dans le temps de la République, Michot venait souvent nous raconter des histoires, qu'il recueillait je ne sais où, mais qui nous faisaient éclater de rire. Il fut mandé à la commune pour y prêter le serment de mourir à son poste. Un facteur qui se trouvait là avant lui ayant prêté le serment de mourir... « A la petite poste, lui dit Michot. »

Il fit sourire la municipalité qui était peu gaie!

Un jour il vint nous raconter qu'un membre de sa section avait demandé la parole pour une *motion d'ordre*; alors Michot, montant sur une chaise, nous joua la scène en prenant sa voix dans le fausset :

— « Je dénonce Coco l'épicier pour avoir vendu du sable *d'estampe* pour de la *castonade*; je demande qu'il soit envoyé au tribunal révolutionnaire et jugé comme *fédéralisse.* »

Lorsque l'administration du théâtre passa entre les mains de M. Sageret, les artistes furent mal payés; Michot avait composé un dialogue sur l'air des pendus. Il disait à ses camarades assemblés :

Es-tu payé de fructidor? — Non.
— Es-tu payé de thermidor? — Point.
— On me doit encor vendémiaire.
— Moi, je crains beaucoup pour brumaire.

TOUS : — Cela doit-il durer longtemps?
LE RÉGISSEUR : — Jouez toujours, mes chers enfants.

Les *Bons Gendarmes*, qui ont valu tant de succès à Odry, avaient été composés par Michot dans un temps où l'on ne parlait point encore d'Odry, mais celui-ci a le mérite d'en avoir tiré un *immense parti*, il faut lui rendre cette justice. Michot ne les avait composés que pour les plaisirs du foyer.

Lorsque je revins de l'étranger, en 1813, Michot était devenu riche, mais il n'était plus aimable. Ce n'était plus cette vie d'artiste, rieuse et insouciante; ce n'était plus Michot que j'avais connu en 90. Il avait quitté cette jolie Sophie! c'était un propriétaire! c'était le seigneur de Verrières.

Volanges était un de ces acteurs de genre pour lesquels on compose des ouvrages et qui les font presque toujours réussir. Ils finissent même souvent par acquérir une immense vogue, comme nous l'avons vu depuis, et comme nous le voyons encore. Volanges était célèbre dans les *Vieux Procureurs*, appelés *Jérôme Pointu*[1] auxquels il avait donné un caractère particulier. Son changement de physionomie annonçait une grande mobilité; il jouait toute la famille des *Pointus* à lui seul. Il avait une telle facilité, une telle promptitude dans ses travestissements, qu'il sortait par un côté du théâtre et rentrait presque aussitôt par l'autre : c'est lui qui a commencé ce genre de pièces que l'on a tant imité depuis.

Sa vogue fut si grande, son talent tant admiré, qu'on le crut capable de réussir dans tous les genres. Alors une plus grande scène que celle où il brillait lui ouvrit ses portes : ce fut le théâtre Favart; on y jouait la comédie à cette époque. Il y avait de fort bons acteurs, et ils exploitaient particulièrement le répertoire de Marivaux. Ils voulurent avoir l'acteur à la mode; car, alors comme à présent, on se persuadait que, lorsqu'on a montré un grand talent dans un genre, on doit réussir dans tous. L'expérience tant de fois renouvelée n'a pu

1. Henri Monnier a marché sur ses traces.

convaincre encore qu'à Paris surtout, en changeant de cadre, je dirai même de quartier, par conséquent de public, l'on perd tous ses avantages. C'est ce que nous avons vu pour d'excellents acteurs de vaudeville, et que l'on vit alors pour Volanges. La foule, qui s'était portée à son premier début, diminua bientôt à ceux qui suivirent, et ensuite on n'en parla plus; il fut trop heureux de revenir à son genre, et alla l'exploiter en province et à l'étranger.

Mlle Candeille était douée de tout ce qui peut faire une personne accomplie. Sa taille était bien prise, sa démarche noble, ses traits et sa blancheur tenaient des femmes créoles. Elle possédait à un très haut degré plusieurs talents, la harpe, le piano surtout. Elle avait de l'esprit et de l'instruction; nous avons vu d'elle plusieurs ouvrages qui ont réussi. Elle jouait agréablement la comédie; c'était la meilleure personne du monde, et elle avait un caractère charmant : enfin elle réunissait à elle seule plus de qualités qu'il n'en eût fallu à plusieurs pour être admirées. Il semblait que les fées eussent assisté à sa naissance et l'eussent douée de tous les dons; mais, hélas! on avait sans doute oublié d'y convier une petite fée Carabosse qui s'en était bien vengée, car d'un seul coup de baguette elle avait détruit leur ouvrage. « Tu auras, lui avait-elle dit, un défaut qui t'empêchera de profiter de tous tes avantages, l'*afféterie;* tu ne diras rien comme une autre, tu jetteras tellement tes talents à la tête, que l'on en sera fatigué; enfin de chacune de tes perfections naîtra un ridicule, et l'on y ajoutera encore en te prêtant la sottise des autres, convaincu de ce vieil adage, qu'on ne prête qu'aux riches. » Cela n'a pas manqué, car il n'y a pas jusqu'au *gigot de mouton*, mot connu pour appartenir à Mme de Mauléon, et qui remonte au siècle de Louis XV, que l'on n'ait mis sur le compte de Mlle Candeille; et l'on ne peut dire qu'un gigot est tendre sans que l'on répète aussitôt « il n'en est que plus malheureux », comme le disait Mlle Candeille, ou du moins comme on le lui faisait dire[1].

1. Il est des réponses qui se répètent et passent en tradition, parce

Elle s'est mariée deux fois et n'a jamais été heureuse, parce qu'elle avait rêvé un bonheur qui n'existe que dans les romans ou dans les nids des tourterelles. Je l'ai revue en Angleterre; elle n'était plus jeune, mais toujours bonne, aimable, spirituelle, et toujours ridicule.

On comprend difficilement qu'on ait de la gaîté, du naturel dans la société, et qu'on soit morne et froid sur la scène; c'est cependant ce qui arrivait à Champville, neveu de Préville. S'il avait pu être au théâtre aussi amusant que dans le foyer, il eût eu un succès brillant. Garçon d'esprit d'ailleurs, c'était un des Coryphées les plus agréables de cette réunion. Lui, Michot, Talma, mais surtout Dugazon, auraient fait oublier une pièce qu'on aurait eu la plus grande envie de voir. C'était un feu roulant de folies. Dugazon avait un fond de gaieté inépuisable : ce n'était jamais pour amuser les autres qu'il était ainsi; c'était pour s'amuser lui-même. Il avait une incroyable facilité pour copier le caractère de la figure et les habitudes du corps. Dans le valet du *Muet*, lorsqu'il venait raconter la conversation des deux pères, on croyait les voir et les entendre, tant il s'identifiait avec ses personnages. Aussi, lorsqu'ils arrivaient après ce récit, on entendait rire de tous côtés. Mais où il nous montra le mieux son talent dans ce genre, ce fut un soir avec M. Daigrefeuille, ancien conseiller au Parlement, bien connu du temps du grand chancelier Cambacérès, dont il ne quittait pas l'hôtel. C'était un

qu'elles ont été dites à leur époque par des gens ignorants ou malveillants. J'entends tous les jours redire à l'occasion de Larive, par des artistes qui en sont eux-mêmes persuadés parce qu'ils l'ont entendu raconter par d'autres, qu'il se regardait avec beaucoup de complaisance, lorsqu'il disait dans *Œdipe*, de Voltaire :

J'étais jeune et superbe.

Larive était un homme instruit qui ne pouvait confondre la signification des mots, et qui savait fort bien que là, *superbe*, n'est pas la beauté des formes. Celui qui le premier a voulu lui donner ce ridicule, était un homme jaloux de ses succès et qui savait bien qu'on a toujours la mémoire heureuse pour ce qui est au désavantage des autres. Larive a fait un ouvrage sur l'art dramatique qui prouve qu'il en connaissait toutes les expressions. (*Note de L. F.*)

petit homme, replet et tout d'une pièce; son geste était rapide, ses bras courts, et retirés en arrière : ses gros yeux ronds lui donnaient un air étonné tout à fait comique.

Il arrive un soir au foyer et se met à causer avec Dugazon, d'une manière très vive. Celui-ci, qui paraissait entièrement occupé de ce que lui disait son interlocuteur, répondait les yeux attachés sur les siens, de manière à fixer son regard; pendant ce temps, il prenait ses attitudes de corps, ses mouvements sa physionomie; enfin, il imitait toute sa pantomime, de façon à lui ressembler parfaitement.

Ils étaient debout sous le lustre, et parlaient avec chaleur, tout en gesticulant. Ceux qui étaient à quelque distance s'apercevaient insensiblement de cette scène des deux sosies, et se sauvaient pour ne pas éclater de rire. Cela dura assez longtemps et M. Daigrefeuille fut le seul qui ne s'en aperçut pas.

Ce foyer était alors fréquenté par les gens de lettres et les amis des artistes; on s'y amusait sans mauvais goût, et l'on y accueillait tout le monde avec grâce et politesse. On avait surnommé les plus assidus les *Chevaliers du Quinquet*. Talma, qui en était le président, ne partait jamais avant que le dernier quinquet fût éteint. Comme Talma était aimable et gai, il trouvait toujours des amateurs pour finir le quinquet avec lui.

XII

Le mariage de Fabre d'Eglantine.

Dans une de ces soirées, dont Fabre d'Eglantine faisait souvent partie, on se racontait toutes sortes d'anecdotes. Un jour que l'on parlait à Fabre de son mariage avec Mlle Lesage, il nous raconta d'une façon fort plaisante comment l'opéra du *Magnifique* lui avait servi à enlever sa femme.

Le *Magnifique*, opéra de Sedaine, musique de Grétry, ne se joue plus depuis longtemps, et peu de personnes en ont conservé une légère idée. On citait le morceau du *Quart d'heure*, qui dure juste ce temps, et fait le principal intérêt de la pièce : il fut aussi la principale cause du mariage de Fabre.

Un tuteur garde avec soin une jeune et belle fille qui lui a été confiée. Son père, en partant pour les Indes, a transmis tous ses droits sur sa fille et sur ses biens au seigneur Aldobrandin. Le laps de temps qui s'est écoulé, sans qu'on en ait reçu aucune nouvelle, fait croire que ce père n'existe plus. D'après cela, Aldobrandin, qui convoite la fortune, cherche à se l'assurer en épousant sa pupille. Comme presque toutes les pupilles de comédie, elle ne connaît que son tuteur ; plus docile, elle s'est résignée à sa volonté ; mais ce fripon d'amour, qui n'a jamais fait autre chose que de se jouer des jaloux, vient traverser ses projets.

Un beau seigneur, connu à Florence par sa richesse, sa bonne mine et sa générosité, qui l'a fait surnommer le *Magnifique*, a

entendu parler vaguement d'une beauté mystérieuse. Il a fait peu d'attention à ces discours; mais un jour de solennité publique, il aperçoit sur un balcon la plus charmante personne qu'il ait jamais rencontrée sur son chemin. Le beau Florentin, attirant tous les regards par la magnificence de sa suite, son superbe coursier et sa bonne grâce à le manier, ne pouvait manquer d'attirer l'attention de la jeune pupille. Leurs yeux se rencontrèrent, et cette étincelle électrique, ce magnétisme du cœur, qui fait que l'on se comprend sans s'être jamais parlé, qui fait rêver à un objet à peine entrevu, ce magnétisme qui existait avant que le mot n'en fût inventé, les frappa tous deux au même instant. Rentrée dans sa retraite, la jeune fille fut triste et rêveuse, et, au milieu des fêtes, le seigneur Octavio ne cessa de penser à cette charmante apparition. Il parla du seigneur Aldobrandin, dans l'espoir qu'on pourrait lui donner quelques renseignements sur sa pupille; mais personne ne savait rien sur cette merveille constamment dérobée à tous les regards.

Le lendemain, il fait venir dans son palais un certain Fabio; espèce de Figaro; celui-ci n'est point barbier, mais courtier d'affaires des gens importants de Florence, et fort au courant de ce qui s'y passe. Il a surtout une grande connaissance en chevaux, ce qui fait qu'on l'emploie pour toutes les acquisitions de ce genre. Le Magnifique possède le plus beau haras du pays, et le seigneur Aldobrandin, qui est grand amateur, a remarqué, le jour de la course, la haquenée du Florentin avec autant de plaisir que celui-ci a admiré sa pupille. Tous deux s'adressent à Fabio par un motif bien différent : le tuteur veut faire l'acquisition du cheval. Octavio charmé d'apprendre qu'il peut y avoir quelques rapports entre eux, répond à la proposition de cet avare tuteur par ces mots : « Ma haquenée n'est point à vendre; cependant, comme je voudrais de tout mon cœur obliger le seigneur Aldobrandin, je la lui céderai pour dix mille ducats. »

On pense que le seigneur Aldobrandin trouve cette somme exorbitante, et qu'il aime mieux renoncer au cheval que de le posséder à ce prix. Après plusieurs pourparlers, par l'entremise

de Fabio, Octavio, voyant l'extrême envie du tuteur, et cherchant à l'exciter, se résume ainsi :

« J'ai entendu vanter la beauté de la pupille du seigneur Aldobrandin, je désirerais savoir si son esprit est égal à ses charmes; qu'il me permette de causer un quart d'heure avec elle, en sa présence, mais sans qu'il puisse nous entendre, et mon cheval est à lui. »

Le tuteur, choqué de la proposition, la rejette avec indignation: cependant il s'en occupe. Fabio, qui trouve qu'un quart d'heure de conversation pour un cheval de dix mille ducats est un marché excellent, l'engage beaucoup à l'accepter; il lui chante même à ce sujet un morceau très bien fait sur les détails de la beauté et des qualités du cheval, l'assurant qu'il n'a point vu de plus fier animal [1]. Enfin, à force d'y réfléchir; le tuteur trouve un moyen de concilier son avarice et sa jalousie, après avoir fait prier le Magnifique de venir chez lui afin de connaître s'il peut lui permettre de

Causer, jaser, en tout honneur,
Sans nulle expression badine,
Sans nul mot qùi choque son cœur.

Le tuteur tient surtout à être présent.

Eh bien, soit, vous serez présent,
Mais vous ne nous entendrez pas,
Et vous vous tiendrez à dix pas.

Les choses bien convenues, l'heure prise, le tuteur est assez embarrassé de s'en expliquer avec sa pupille; il cherche d'abord à exciter son indignation, l'assure qu'il n'a consenti que pour punir ce jeune homme de sa présomption, et qu'il attend d'elle qu'elle lui témoignera son mépris en ne répondant

1. L'acteur qui jouait ce rôle à la première représentation, pour donner plus de force à son jeu, frappa sur l'épaule d'Aldobrandin, ce qui excita la gaîté du public et passa depuis en tradition. (*Note de L. F.*)

pas un mot aux discours qu'il pourra lui tenir : d'ailleurs il sera présent et observera attentivement.

L'acte commence. Clémentine est placée près d'une table sur laquelle on voit une corbeille de fleurs ; elle tient à sa main une rose. Le Florentin arrive, la salue profondément ; il est paré de tout ce que le désir de plaire a pu lui suggérer de plus élégant. Le tuteur se place à dix pas, il tient à sa main une montre ; Octavio remet la sienne à Fabio, et le quart d'heure commence (je joins ici les paroles pour l'entente de la scène) :

Pardonnez, ô belle Clémentine,
Le propos que je vais tenir,
Mais je n'ai qu'un instant à vous entretenir,
Et cet instant me détermine
A risquer sans détour l'objet de mon désir :
De vous dépend le bonheur de ma vie !
J'ai pour vous le plus tendre amour,
Et je désire, hélas! par un juste retour,
Voir votre main avec la mienne unie.
Répondez-moi, je vous en prie?
Quoi! pas un mot, pas un seul mot! Dieu ! quel silence !
Oh! ciel! que faut-il que je pense?
Serait-ce du mépris? Non, non. Que pourrait-ce être?

Clémentine tourne languissamment la tête vers son tuteur.

Ah! je le voi,
Votre tuteur vous fait la loi!
Il vous force, par sa présence
A garder ce cruel silence.
. . . .
Mais on peut tromper son adresse,
L'amour me donne le moyen
De briser l'indigne lien
Dont la contrainte à la fois blesse
L'amour et la délicatesse,
Mon honneur et votre sagesse.
Ah! si vous approuvez mon dessein,
Ouvrez ces doigts charmants, laissez tomber la rose
Que vous tenez à votre main.
Ce signal à l'instant dispose
De nos deux cœurs et fixe mon destin.

Tombez, tombez, rose charmante,
Tombez aux pieds de mon vainqueur,
Devenez l'organe du cœur,
Devenez pour nous éloquente ;
Et que la plus charmante fleur,
De la beauté la plus charmante,
De la flamme la plus ardente,
Soit l'interprète, etc., etc.

Il sollicite la belle Clémentine assez longtemps pour que le quart d'heure s'écoule ; la rose tombe et elle disparaît. Fabio trouve qu'un beau cheval pour une rose est un excellent marché ; Octavio lui laisse la montre enrichie de diamants, et Fabio s'écrie :

Ah! grand Dieu! qu'il est *magnifique!*

Il faut savoir, maintenant, comment cet opéra contribua au mariage de Fabre d'Églantine.

Il était dans une ville du Languedoc, où il jouait les rôles de Molé et de Larive, assez médiocrement, dit-on ; il rêvait déjà poésie et littérature, où il devait mieux réussir que dans la comédie. Il eût été heureux pour lui qu'il n'eût jamais fait que ce rêve-là. Mlle Lesage[1] était attachée au même théâtre que Fabre ; elle chantait les prima donna ; elle avait une voix superbe, et elle était aimée autant qu'estimée, dans cette ville, ainsi que sa famille. Fabre en devint éperdument amoureux ; il ne lui déplut pas, elle lui permit même de demander sa main ; mais ses parents ne furent pas du même avis ; on la lui refusa très positivement. Les obstacles irritent l'amour ; ils s'aimaient, bientôt ils s'adorèrent, mais ils étaient surveillés avec une telle vigilance, qu'ils ne pouvaient se dire un mot, encore moins s'écrire.

Fabre, dont l'esprit avait beaucoup d'invention (il nous l'a bien prouvé dans son *Intrigue Epistolaire*), se creusait cependant en vain la tête pour trouver quelque moyen ; il n'en vit

1. Petite fille de l'auteur de *Gil Blas* et de *Turcaret*.

pas de plus sûr que d'enlever sa belle et d'aller se marier à Avignon : on serait alors bien forcé à ratifier le mariage ; c'était la seule réparation qu'on pût exiger, et il était plus que disposé à s'y conformer; mais cela ne pouvait guère se faire sans le consentement de la demoiselle, et comment l'obtenir? comment s'entendre sans se parler? Fabre était extrêmement lié avec le chef d'orchestre, auquel il faisait des paroles pour sa musique, et qui l'aidait de ses conseils dans ses amours. — Ne pourrais-je pas, lui dit-il un jour, entreprendre de jouer l'opéra? j'aurais au moins l'occasion de lui parler pendant les ritournelles. — Mais, lui répondait l'autre, tu n'es pas musicien, et tu ne saurais pas tirer parti de ton peu de voix. — Tu me donnerais des leçons. — L'administration s'opposerait à tes projets; il n'y aurait que pour un bénéfice d'acteur que cela serait possible. — Eh bien, je prierai le premier chanteur de me laisser jouer le rôle du Magnifique dans sa représentation; il est mon ami, il appréciera mon motif et il y consentira. — Es-tu fou? le rôle du Magnifique? et le *quart d'heure*, qui en est l'écueil! — C'est justement sur le *quart d'heure* que je compte pour expliquer à ma Clémentine mon projet; la rose, tombant d'un côté convenu, sera le signal de son consentement. — Fort bien, si tout cela pouvait se faire en parlant, mais en chantant! — Tu verras, tu verras, l'amour rend capable de tout. — Mais l'amour ne fait pas chanter ceux qui n'ont pas de voix!

Fabre court chercher la partition et le voilà essayant son *quart-d'heure*. On baisse le ton, cela n'allait pas trop mal; d'ailleurs il se fiait sur le dialogue, qui est assez important, un comédien médiocre dit mieux qu'un chanteur habile. Le jour arrivé, il redoubla de courage. Ses costumes étaient superbes. Comme il était fort aimé des jeunes gens, ils l'applaudirent. Quand vint le fameux *quart-d'heure*, il trouva moyen, pendant la première ritournelle, d'instruire la jeune personne de la moitié de son projet, et, pendant la seconde, de le lui dire tout à fait. On peut penser avec quelle expression il chanta :

Tombez, tombez, rose charmante.

C'était au point que le chef d'orchestre était sur les épines, et tremblait qu'il n'en perdît ton et mesure. Tout fut convenu entre eux; il enleva la demoiselle et ils partirent sur-le-champ pour Avignon, espèce de *Gretna green*[1] où l'on était marié, grâce au nonce du pape. Ils écrivirent de là pour obtenir leur pardon. La famille ne pouvait plus refuser, et ils revinrent ratifier leur mariage. Cela fit un tel bruit dans la ville, qu'on voulut les revoir dans cet opéra, source de leur bonheur, et on leur jeta ces vers sur la scène :

Le Magnifique à l'amour te dispose,
De son bonheur il doit s'enorgueillir.
Heureux qui fait tomber la rose,
Plus heureux qui sait la cueillir !

1. Le célèbre forgeron de Gretna Green était, en réalité, un simple marchand de tabac. Cet inlassable et ingénieux marieur, qui avait fait sa fortune en ressuscitant une vieille loi, vivait encore en 1791.

XIII

Aventure comique de Dugazon. — Les costumes de Talma. — Son début dans *Henri VIII*, en 1791. — Mlle Desgarcins; son talent, ses amours. — Mlles Sainval aînée et cadette; leur frère, officier. — Anecdote.

Lorsque Talma voulut décidément profiter du décret sur la liberté des théâtres, pour quitter celui du Faubourg-Saint-Germain, il y eut de grands débats. Dugazon et Naudé se provoquèrent, et un duel eut lieu entre eux.

On attaqua Talma sur l'engagement qu'il avait contracté avec la Comédie-Française; on voulut lui intenter un procès, et l'on commença par mettre arrêt sur ses costumes, qui, selon l'usage, étaient enfermés dans la loge où il s'habillait.

C'eût été une perte immense, mais on ne voyait trop par quel moyen on aurait pu engager les sociétaires du Théâtre-Français à renoncer à leurs prétentions. On craignait qu'ils n'employassent tous ceux avoués par la loi.

La discussion et l'arrêt mis sur la garde-robe de Talma se terminèrent de la manière la plus burlesque, grâce à la folle imagination de Dugazon.

Une assemblée avait été convoquée pour discuter les intérêts respectifs. Les avocats des deux parties, les huissiers, étaient sous le péristyle, où l'on disputait déjà par avance, attendant que l'assemblée fût ouverte. Pendant tout ce tumulte, Dugazon monte au théâtre; il y trouve les comparses qui attendaient le capitaine des gardes qui devait les exercer; mais le capitaine des gardes avait bien autre chose à faire : il était en bas à

écouter ce qui allait se décider. Dugazon ne perd pas de temps; il prend huit figurants auxquels il montrera, dit-il, ce qu'ils ont à faire; il les emmène au magasin des costumes, qui est désert, les fait habiller en licteurs, leur fait prendre quatre de ces grandes corbeilles qui servent à transporter les habits, puis il monte à la loge de Talma, dont il s'était procuré les clés, dépose les cuirasses, les armes, les casques dans les corbeilles qu'il drape avec des manteaux et des toges, s'affuble lui-même du costume d'Achille, la visière basse, le bouclier et la lance au poing, fait prendre les corbeilles par ses gardes, descend et passe gravement à travers ce monde rassemblé, qui, tout ébahi et ne sachant ce que cela veut dire, le laisse gagner la porte.

Il était déjà sur la place, avant qu'ils fussent revenus de leur surprise et informés du mot de cette énigme en action. On conçoit que la foule qui commençait à les suivre sur la place s'augmentait à mesure qu'ils avançaient. Enfin ils arrivent au théâtre du Palais-Royal, où Dugazon fait déposer les dépouilles opimes. Le duc d'Orléans, informé de ce bruit, qui ne ressemble en rien à une émeute, puisque tout le monde rit, veut voir Dugazon, qui lui conte ses exploits de la manière la plus comique. Le lendemain, Paris retentissait de cette folie. Le théâtre du Faubourg-Saint-Germain n'osa pas donner suite à une aussi burlesque comédie, dans la crainte du ridicule. Ce qu'il y a de charmant, c'est que Talma n'en savait rien lui-même.

Talma débuta quelque temps après dans le rôle de *Henri VIII*, avec un succès extraordinaire. Je n'insisterai pas là-dessus, parce qu'il est des admirations qui s'expriment mieux par le silence. Le costume, le physique, étaient du temps; tout avait ce cachet qui n'appartenait qu'à Talma. Mme Vestris jouait le rôle d'Anne de Boulen, Mme Desgarcins celui de lady Seymour. La pièce obtint le plus grand succès, et fit prévoir un bel avenir de poète pour Marie-Joseph Chénier.

Talma joua peu de temps après le *Maure de Venise*, où Mlle Desgarcins remplissait le rôle d'Hédelmone; c'est moi qui

chantais la romance du saule, dans la coulisse. L'auteur, M. Ducis, trouvait que ma voix était la seule qui pût s'harmoniser avec l'organe de Mlle Desgarcins. C'est une singulière remarque à faire, qu'une personne qui possède un joli organe a souvent la voix fausse, et rarement le sentiment du chant, tandis qu'une chanteuse, douée d'une voix sensible, harmonieuse, n'a point d'onction dans l'organe en parlant. On me demandait cette romance chaque fois que j'arrivais chez Talma.

Mlle Desgarcins n'était pas moins remarquable que Talma dans cette tragédie, et ce n'était pas sa beauté qui faisait une si grande impression sur les spectateurs, tant il est vrai qu'une actrice peut se dispenser d'être jolie, lorsqu'elle a du charme, de la sensibilité et une voix touchante. Lord Byron a dit :

« L'amour n'a pas dans son carquois une flèche qui pénètre le cœur aussi avant qu'un charmant organe. »

C'était une des qualités que possédait le plus éminemment Mlle Desgarcins; sa voix était une douce mélodie elle avait une expression de mélancolie dans le regard, un mol abandon dans sa démarche, quelque chose de suave qui l'embellissait en parlant. C'était surtout dans le rôle d'Hédelmone et dans celui de Saléma d'*Abufar*, qu'elle était entraînante. Talma, qui avait alors toute la verdeur de la jeunesse, toute la fougue des passions, faisait un contraste parfait avec elle ; aussi, dans leur scène de jalousie, ces deux mots si simples : « *Hédelmone*, — *Othello*, » produisaient-ils toujours un grand effet, et, dans son récit, lorsqu'elle lui dit que son père l'a menacée de se tuer à ses yeux si elle ne signait ce billet,

... J'ai signé.
— Sans lire?
— Oui! sans lire.

ce peu de mots avait un accent si vrai, si persuasif, qu'on se sentait indigné que le jaloux Othello ne fût pas convaincu.

Mlle Desgarcins a fait naître des passions très vives, et j'en suis peu surprise; elle devait faire passer dans l'âme ce qu'elle

exprimait si vivement. Notre grand acteur s'était lui-même inspiré de son amour pour la touchante Hédelmone ; plus tard, à son tour, elle éprouva une de ces passions qui peuvent porter aux dernières extrémités celles qui en sont malheureument atteintes, mais qui fatiguent bientôt celui qui en est l'objet. C'était pour un jurisconsulte d'une figure et d'une tournure agréables, homme d'esprit, de goût, et enthousiaste du talent de cette charmante actrice.

Leur liaison dura longtemps, mais enfin M. Allard se lassa tellement de l'exigence de sa maîtresse, de cet esclavage de tous les instants qui l'arrachait à ses études, à sa société habituelle, qu'il songea sérieusement à s'en affranchir. Il employa tous les moyens capables d'amener une rupture sans trop d'éclat, mais ce fut inutilement. Il feignit une absence dont elle devina promptement le motif; elle écrivit lettres sur lettres. Il prit le parti de ne plus répondre à ses continuelles doléances, à ses reproches sans fin. On est cruel lorsqu'on n'aime plus. Quelques semaines se passèrent sans qu'il entendit parler de sa jalouse amante; il espérait que la fierté était enfin venue en aide à l'amour outragé; dans d'autres moments cependant il craignait qu'elle n'eût succombé à l'excès de sa douleur, car il ne la voyait plus annoncée dans les rôles qu'elle jouait le plus habituellement. Il n'osait prendre des informations trop directes, car il appréhendait de témoigner un intérêt qui aurait pu amener une réconciliation.

Tandis qu'il se perdait en conjectures, espérant pourtant que tout était enfin terminé, il entend un matin frapper violemment à la porte de la rue. Il demeurait sur la place Dauphine, à l'entresol; il met la tête à la fenêtre, et reconnaît sa belle dans un état d'exaspération qui le fait frémir de la scène qui ne peut manquer de s'ensuivre. Elle entre, et tombe éperdue dans un fauteuil placé près de la croisée. Il se fait un moment de silence que le pauvre amant se garde bien d'interrompre le premier; bientôt elle semble se recueillir et réfléchir profondément.

— « Êtes-vous bien décidé, dit-elle enfin, à rompre tous liens

entre nous? Réfléchissez bien à ce que vous allez répondre! »

M. Allard voulut commencer par les lieux-communs employés en pareille circonstance.

— Pas un mot de plus, oui ou non?

— Eh bien, puisque vous ne voulez accueillir aucune raison, oui; mais...

— Assez, assez, lui dit-elle.

Puis reprenant une espèce de calme :

— Je veux avoir mes lettres, il me les faut sur-le-champ!

Le jeune homme passe dans sa chambre à coucher pour les prendre dans son secrétaire. Pendant ce temps, elle dépose un papier sur une table placée à côté d'elle, tire de son sein un couteau et se frappe à plusieurs reprises. Si la scène était tragique, le poignard l'était malheureusement aussi, car c'était un véritable poignard. M. Allard, entendant du bruit, accourt et trouve Mlle Desgarcins étendue sur le parquet et baignée dans son sang; on peut juger de son effroi. Il appelle du secours à grands cris. On monte en tumulte. Quelques marchandes étalagistes qui se tenaient sur la place Dauphine s'imaginent que c'est le beau jeune homme qui a tué la dame blonde; elles allaient lui faire un mauvais parti, si l'officier de police et le médecin, qu'on avait envoyé chercher, ne fussent arrivés à temps. Pendant que ce dernier donnait ses soins à la blessée, l'officier de police avait ouvert le papier déposé sur la table; elle y déclarait que c'était de sa propre et libre volonté qu'elle avait voulu en finir avec la vie. Ceci calma un peu les amantes du quartier, d'autant plus que le médecin assura que les blessures n'étaient pas mortelles. On ébruita le moins possible cette affaire, et l'on ne nomma point la dame, qui resta chez M. Allard, attendu qu'il était impossible de la transporter sans danger. Il lui donna tous ses soins pendant le cours de la maladie et de la convalescence, qui fut longue, et qu'elle prolongea peut-être pour en jouir plus longtemps; mais, inutile espoir! cette catastrophe, bien loin d'avoir ramené l'amant de la délaissée, l'en avait éloigné plus que jamais. Le danger une fois passé, il l'avait prise

dans une aversion qui ne se conçoit pas; il fut peu touché, peu reconnaissant de cette preuve d'amour,

Mlle Desgarcins fut longtemps avant de reparaître sur la scène, et quoiqu'on ait voulu attribuer son absence à une maladie ordinaire, cela transpira dans le public. Elle reparut dans le rôle de Saléma et fut accueillie froidement; elle eut la maladresse de vouloir adresser au public ces vers de son rôle :

Ainsi donc mes funestes amours
Ont de la renommée occupé les discours.

Il y eut une espèce de murmure. On n'aime pas les scènes tragiques hors du théâtre. Si l'on eût fait des feuilletons à cette époque, cette anecdote eût été répétée de bien des manières; et du moins l'on eût évité les erreurs qu'on a commises lorsqu'on a fait un vaudeville sur Mlle Desgarcins. Ce n'était point une jolie femme, et elle n'était pas élève de Florence, mais de Larive. C'est au théâtre de la République qu'elle a joué Hédelmone dans *Othello*, et non au Théâtre-Français.

Mlle Desgarcins resta quelques années encore au théâtre de la République, et finit par se retirer à la campagne, par raison de santé. On sait que, destinée aux grandes catastrophes, elle fut attaquée dans sa maison par les compagnies de Jésus[1] et les Chauffeurs. Elle se jeta à leurs pieds pour les conjurer d'épargner sa fille, jeune enfant de cinq à six ans. Ces brigands enfermèrent les femmes ainsi que les domestiques dans une cave, et pendant ce temps dévalisèrent la maison. Après leur départ, les cris de ces malheureuses ayant attiré les paysans du voisinage, elles furent délivrées, mais Mlle Desgarcins avait éprouvé une telle commotion par la frayeur et la crainte de voir égorger son enfant devant elle, que sa tête en fut dérangée. Elle avait des crises nerveuses qui lui faisaient voir sans cesse les brigands. Elle leur parlait, les implorait; c'était un spectacle déchirant.

Je ne puis terminer les portraits des artistes sans parler des

1. Ou de Jéhu, les deux désignations furent employées.

demoiselles Sainval qui jouissaient d'une égale réputation, quoique dans un genre différent. L'aînée, dans les rôles de reine, avait un talent remarquable, d'après ce que j'en ai entendu dire aux acteurs qui l'avaient connue dans le temps le plus brillant de sa carrière, mais sa diction était emphatique. Lorsque je l'ai vue, elle jouait en représentation; il ne lui restait plus que des éclairs de ce talent, souvent admirable à la vérité, mais accompagné de tous les ridicules qui peuvent exciter l'hilarité des jeunes gens qui ne prennent pas la peine de rien voir au delà. Elle était tellement facile à contrefaire, que nous nous donnions volontiers ce plaisir.

M[lle] Sainval était laide; elle avait une si grande conviction de sa laideur, que son geste le plus habituel semblait toujours vouloir lui cacher le visage; elle avancait le bras à la hauteur de la figure, comme on le fait lorsque les rayons du soleil vous fatiguent les yeux. Elle avait souvent des transitions spontanées qui entraînaient les applaudissements et qui n'appartenaient qu'à elle, car les autres actrices ne s'en étaient pas même doutées et ne pouvaient concevoir qu'un mot produisît un tel enthousiasme; mais ce mot était préparé par un silence, par un coup-d'œil, un jeu de physionomie, et c'était admirable. Malheureusement elle reprenait bientôt sa diction ampoulée et son ton déclamatoire qu'elle ne quittait pas même dans la vie privée. Elle recevait souvent du monde dans sa maison de la Cour-des-Fontaines. Comme Monvel en occupait un étage, c'est chez lui que j'ai vu plus intimement M[lle] Sainval; elle était tellement préoccupée du sentiment de sa laideur, qu'elle portait un voile épais et ne le soulevait que jusqu'à la bouche, se tenant de préférence dans l'endroit le plus obscur de l'appartement. Cependant elle allait dans le monde; elle y portait son originalité et son voile, sous prétexte que le jour ou la lumière lui fatiguait les yeux. Elle n'en était pas moins fort recherchée comme une personne d'un mérite supérieur. Les étrangers, et particulièrement les Russes, en faisaient le plus grand cas. Le prince Baratinsky l'avait connue lorsqu'il était ambassadeur en France, et dans les plus beaux jours de son talent; il en avait

souvent parlé à sa fille, la princesse Dolgourouky. Lorsqu'elle vint à Paris pendant la paix d'Amiens, elle s'empressa d'inviter cette actrice célèbre, et lui fit l'accueil le plus distingué. C'est Mlle Sainval qui m'avait présentée chez la princesse, qui recherchait les chanteuses et en général tous les artistes avec empressement. Mlle Sainval y disait souvent des scènes avec une extrême complaisance, et nous nous faisions un plaisir de lui donner les répliques.

Mlle Sainval cadette était loin d'être jolie, mais cependant moins laide que sa sœur. Je ne lui ai jamais vu jouer que le rôle de la comtesse, du *Mariage de Figaro*; on dit qu'elle était admirable de sensibilité et d'âme dans les jeunes princesses, mais surtout dans les Iphigénies. Sa physionomie était expressive; elle avait de la dignité, quoique petite, maigre et noire.

Elle fit un voyage en Russie au commencement du règne de l'empereur Alexandre. Elle y fut accueillie d'après sa réputation, comme tous les artistes de talent l'ont toujours été dans ce pays. On fit arranger pour elle un théâtre au palais de la Tauride; elle y joua *Iphigénie en Tauride*.

Dix ans plus tôt, ce voyage lui eût mieux réussi. Cette jeune cour l'applaudit, par égard pour ce qu'elle montrait encore avoir été, mais on la trouva un peu trop vieille pour ce genre de rôles, d'autant plus qu'elle avait conservé ses costumes d'autrefois, sauf la poudre et les paniers. Ces habits lui donnaient une tournure si grotesque, que l'on eut de la peine à s'empêcher de rire en la voyant entrer. Elle n'en revint pas moins comblée d'honneurs et de présents.

Ces deux demoiselles Sainval étaient de bonne famille; leur mère avait été attachée au service de la reine Marie Leczinska; leur père était chevalier de Saint-Louis, et leur frère, officier. Ce jeune homme eut une horrible affaire, que j'ai entendu raconter par Monvel et par mon père; il fut accusé d'avoir tué un de ses amis, officier dans le même régiment. Ils avaient pris querelle pour un passe-droit, à l'occasion d'une promotion; le jeune Sainval avait, disait-on, plongé son épée dans le cœur de son camarade, avant qu'il n'eût le temps de se mettre en garde.

Comme il n'y avait aucun témoin de cette malheureuse affaire, il fut mis à la question et supporta ce supplice sans jamais rien avouer. Il persista à dire qu'il s'était battu loyalement, qu'il n'avait frappé que par une juste défense, qu'il n'avait point attaqué le premier dans cette querelle, dont la mort de son ami avait été la suite. Il fut livré aux tribunaux civils, supporta toutes les douleurs avec un courage extraordinaire, ne voulant pas, disait-on, déshonorer sa famille.

On le mit à une nouvelle épreuve, en faisant paraître tout à coup le corps de son camarade, caché par un rideau. On pensait que l'émotion de son visage pourrait le trahir... Mais avec une présence d'esprit rare en semblable moment, il se précipita sur ce corps afin de cacher son trouble, en s'écriant :

— « Que ne peux-tu revenir à la vie, pour me justifier et confondre mes ennemis!... Tu leur dirais que, si j'ai eu le malheur de tuer mon ami, c'est en me défendant en homme d'honneur!... »

Il ne put être condamné à mort, mais il fut estropié pour le reste de sa vie. Je l'ai vu une seule fois chez sa sœur; il marchait avec des béquilles [1].

1. Il reprit du service pendant la Révolution. — On peut consulter sur la famille Sainval une étude de M. Paul Pourot dans la *Revue d'art dramatique*. On connaît la lettre de Mme Riccoboni sur Mlle Sainval l'aînée. Elle disait de la comédienne : « Son visage est une grimace; quand elle s'anime, c'est une furie ». Mlle Sainval avait un amant qui la maltraitait fort. « Le duc de Duras et le lieutenant de police ont voulu en imposer à ce terrible amant; mais l'actrice tragique en est contente : elle le veut et on le lui laisse ».

XIV

Cailhava. — Le *Club de midi à quatorze heures.* — Laujon et ses chansonnettes. — Mort de Mirabeau. — Mon départ pour Lille. — La première émigration. — L'oriflamme de Charles Martel.

Je retrouvai à Paris dans ce même temps (1791) Cailhava, que j'avais connu dans mon enfance. Il y avait chez lui, au Palais-Royal, trois fois par semaine, une réunion qui se tenait de midi à quatre heures, et qu'ils nommaient le *Club de midi à quatorze heures*. Les habitués de cette assemblée d'amis étaient le plus souvent le vieux Laujon, Philipon de la Madelaine, Cailly et Vial père. Le plus jeune d'entre eux avait bien soixante ans, mais il est impossible de rencontrer des hommes plus spirituels, plus aimables et plus gais que ne l'étaient ces charmants vieillards, qui montraient avec coquetterie leurs cheveux blancs, comme l'a dit un de nos spirituels vaudevillistes.

Cailhava était très lié avec mon père; c'était à Toulouse que je l'avais connu, et j'allais souvent déjeuner avec lui. Les jours de ses réunions, j'y menais quelquefois mes jeunes amies, et nous en revenions toujours enchantées, tant ces vieillards étaient aimables et bons. Ils me faisaient de charmantes paroles pour mes romances, dont de jeunes musiciens composaient la musique. C'étaient Lamparelli, d'Alvimar, Fabri-Garat, Bouffé, agréable chanteur de salon. On voyait que Laujon avait été un petit maître du temps de Louis XV. Je le ravissais en lui chantant des morceaux de son *Amoureux de quinze ans* :

Qu'il est cruel de n'avoir que quinze ans!

— De n'avoir plus quinze ans, s'écriait-il.

Et sa jolie chansonnette de :

Philis, plus avare que tendre.

à laquelle Fabri-Garat avait fait un air simple et gracieux !

On se rappelle un mot charmant de l'abbé Delille, au sujet de Laujon.

Il y avait près d'un demi-siècle que l'auteur de l'*Amoureux de quinze ans* faisait des visites pour arriver à l'Académie française. Comme quelques membres de ce docte corps élevaient des difficultés, à raison du genre frivole que le solliciteur avait cultivé :

— « Mes chers confrères, leur dit l'abbé Delille, je pense qu'il est important que M. de Laujon soit nommé cette fois, il a quatre-vingt-deux ans, vous savez où il va? Laissons-le passer par l'Académie. »

Ce fut Laujon qui, hésitant à chanter la République, fut dénoncé à sa section. Le vaudevilliste Piis, qui était son ami, lui en donna avis et l'engagea à faire quelques couplets. Le vieillard se fit d'abord beaucoup prier, mais voyant qu'il s'agissait pour lui d'une question de vie ou de mort, il envoya à Piis quelques chansonnettes et mit au bas : le *citoyen Laujon*, *sans-culotte pour la vie*. Cailhava rappelait aussi ce qu'il avait dû être dans sa jeunesse; son port, sa démarche étaient d'un homme distingué. Il était auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on peut compter : le *Tuteur dupé où la Maison à deux portes* pièce d'un excellent comique, que n'eussent pas désavouée nos grands maîtres. Il avait composé quelques libretti et traduit des opéras italiens, et ses *Ménechmes grecs* ont été joués au théâtre de la République. C'est de lui que j'ai appris les plus jolis airs languedociens de Goudouli, son auteur favori.

Me voici arrivée au milieu de l'année 1791; Mme Lemoine-Dubarry, s'étant fixée définitivement à Toulouse, ne venait plus

à Paris. Mes souvenirs de cette époque sont consignés dans ma correspondance avec cette dame.

A Madame Dubarry, à Toulouse.

Avril 1791.

« Un an s'est à peine écoulé depuis cette fête donnée par Mirabeau, et il est déjà dans la tombe[1]. Jamais mort ne fera une pareille sensation. Depuis le commencement de sa maladie, la rue où il demeurait était remplie d'une foule qui s'étendait jusqu'au boulevard. On se passait les bulletins avec une anxiété inconcevable. Enfin, lorsque la nouvelle de sa mort a été annoncée, un cri prolongé s'est fait entendre et des pleurs et des sanglots ont éclaté : la consternation était générale. Mille contes absurdes ont été répandus, mais celui qui a pris le plus de crédit dans le premier moment, c'est qu'il avait été empoisonné par des danseuses de l'Opéra, et voici qui donna lieu à cette absurde conjecture.

« La veille de la première atteinte de son mal, il devait en effet souper chez M. de ***, avec deux dames de l'Opéra, qui avaient une extrême envie de se rencontrer avec cet homme célèbre dont le nom retentissait dans toute l'Europe. M. Millin, qui était très lié avec le maître de la maison, promit de l'amener, mais sous la condition qu'il n'y aurait aucune autre personne invitée. Ces deux messieurs se firent longtemps attendre, et l'on commençait à désespérer qu'ils vinssent, lorsque vers minuit ils arrivèrent. Mirabeau fit les excuses les plus galantes à ces dames; il ne voulut pas souper, se sentant, disait-il, indisposé, et ne prit qu'un biscuit dans un petit verre de malaga. Il se trouva beaucoup plus malade le lendemain, et mourut peu de jours après. C'est ce fameux souper dont il fut tant parlé, et voilà comme tout se raconte[2]!

1. 21 avril 1791.

2. M. Touchard-Lafosse, dont les souvenirs sont exacts sur beaucoup

« Enfin, le jour de son enterrement, toutes les boutiques étaient fermées et personne ne pouvait se montrer sans un signe de deuil, sous peine d'être honni par la foule. La sensation de sa mort a retenti dans toutes les villes de France. Je partis le lendemain pour Lille, et, dans tous les endroits par lesquels nous passâmes, on nous arrêtait pour savoir s'il était bien vrai que Mirabeau fût mort et qu'on l'eût empoisonné.

« On racontait aussi que Combs, son secrétaire particulier, s'était donné un coup de poignard; il passait pour son fils naturel : pourquoi ne se serait-il pas tué de désespoir? On ne veut jamais croire que les gens célèbres puissent mourir comme les autres hommes.

« Je n'ai pas eu de peine à obtenir un congé pour aller donner des concerts à Lille. Ma voix est tout à fait revenue, et les médecins assurent que je ne cours plus aucun danger de la perdre.

« On parle du sacre de l'empereur d'Allemagne, ce qui ne peut manquer d'attirer les étrangers à Tournay et à Lille; cela rendra ces deux villes très brillantes. Je comptais trouver ici lady Montaigne. Vous savez combien cette famille a toujours été parfaite pour moi ; ils habitent maintenant Boulogne-sur-Mer, où l'on est plus tranquille qu'à Lille, qui est une ville de garnison. Ils avaient chargé leur beau-frère, le colonel Fenwick, de me conduire près d'eux ; je ne le puis dans ce moment, et j'en éprouve un véritable regret. Adieu...

« Louise Fusil. »

A la même.

Mai 1791.

« Je suis bien fâchée d'avoir quitté Paris et de ne pouvoir aller à Boulogne. Tout est ici dans la rumeur et dans le trouble depuis l'arrestation du roi à Varennes. Cet événement a jeté la

de points, répète ce qui fut dit alors, et se trompe comme beaucoup d'autres. (*Note de L. F.*)

consternation parmi les militaires ; presque tous les officiers émigrent. La route de Tournay est encore libre, mais on s'attend que, d'un jour à l'autre, il y aura des mesures prises à ce sujet. Les défenses les plus sévères sont déjà faites relativement à l'exportation de l'argent; on parle aussi de changer les drapeaux des régiments. Cette crainte cause une grande fermentation dans la ville. Je ne sais, mais je prévois quelque chose d'affreux, d'après ce que j'entends de tous côtés. Je suis fort triste, et j'ai peur de vous faire partager ma mélancolie. Quel malheureux temps! toujours des tourments pour soi ou pour les autres, ce qui est plus fâcheux encore. Un auteur de maximes a dit :

« Le chagrin que l'on supporte le plus facilement, c'est celui d'autrui. »

« Je ne suis pas de cet avis, car c'est celui que je supporte le moins. A bientôt, je vous conterai les choses à mesure qu'elles arriveront; ça me sera une distraction agréable de parler à quelqu'un qui me comprend si bien. Il y a tant de gens qui n'entendent qu'avec les oreilles! le langage du cœur est pour eux une langue étrangère qu'ils ne savent pas traduire. Quel dommage de se parler d'aussi loin!

« L. F. »

A la même.

Mai 1791.

« Chère madame Lemoine,

« Tournay, comme vous le savez, est à une très courte distance de Lille. Je vais toutes les semaines y chanter au concert de souscription du jeudi, et je rencontre là tous les officiers émigrés; je suis la petite poste pour eux. A chaque départ, des personnes de leurs familles ou de leurs amis viennent me prier de me charger des lettres qu'ils n'osent plus confier à la grande poste.

« Lorsque je passe sur la place, ma voiture est aussitôt entourée de tous ces brillants uniformes; ces messieurs me

nomment leur providence, et j'ai des succès nombreux; mais, comme il y a toujours compensation dans la vie, au bien comme au mal, l'on m'assure que cela pourrait bien me faire siffler, à Lille, par quelques chevaliers discourtois. On n'est pas extrêmement d'accord des deux côtés de la frontière, et je vois ici des cocardes blanches que je suis tout étonnée de trouver tricolores à Lille quelques jours après. Enfin, arrive ce qui pourra : pourquoi ne pas rendre service quand on le peut? Vous savez d'ailleurs que la prudence n'est pas mon fort en toute occasion, et, lorsqu'il s'agit d'obliger, je ne la consulte jamais.

« En terminant cette dernière phrase, je ne m'attendais pas que ma prudence et mon obligeance fussent sitôt mises à l'épreuve pour une chose très grave, je vous prie de le croire. Si j'avais consulté mes amis, je suis persuadée qu'on m'en aurait détournée; mais je n'en ai pas eu le temps, à vrai dire, ni la volonté. Enfin voici ce qui m'est arrivé, sans un plus long préambule.

« Je me disposais à partir pour Tournay après mon dîner, lorsqu'un Anglais, milord Purfroid, se fit annoncer; je le connaissais de vue seulement. C'est un homme d'un certain âge, d'un abord aussi froid que son nom, d'une figure imposante, et qui passe pour avoir beaucoup d'esprit. Après s'être excusé de sa visite un peu brusque et inattendue :

« — Vous pouvez, me dit-il, Madame, rendre un très grand service au colonel Vergnette et à sa famille.

« — Moi, Monsieur, et par quel moyen?

« — Le voici : vous ne vous doutez pas sans doute de quelle importance peut être un drapeau pour un officier qui en est dépositaire; mais, pour vous en donner une idée, je vous dirai que cela en a plus encore qu'un élégant chapeau pour une jolie femme.

« — Ah! Monsieur, lui dis-je en riant, vous me prenez pour une personne très frivole, je vois cela.

« — Non; mais pour une personne très jeune,

« — Oh! je sais que messieurs les Anglais ont une opi-

nion prononcée sur la futilité des femmes de notre nation.

« — Je vais vous prouver le contraire, Madame, puisque je vous crois capable d'une action généreuse.

« — Venons au fait.

« — Eh bien, si un drapeau est un dépôt sacré, comme je vous le disais tout à l'heure, jugez ce que doit être l'oriflamme de Charles-Martel, qui, de temps immémorial, a été confié au régiment dont M. de Vergnette est le colonel. Il part ce soir pour Tournay avec plusieurs de ses officiers, qui passeront par des portes différentes ; mais, d'après la nouvelle loi, il est observé, on peut le soupçonner de vouloir émigrer. Il mourrait plutôt que d'abandonner cet oriflamme ; mais, en l'emportant lui-même, s'il est arrêté, il se perdra sans le sauver. Il n'y a qu'une femme tout à fait désintéressée dans cette affaire qui puisse s'en charger sans exciter les soupçons. Je ne vous proposerai pas de mettre un prix à ce service, je sais que vous ne l'accepteriez pas.

« — Vous m'avez bien jugée, Monsieur, et je vous en remercie ; c'était le moyen de m'y décider. Je suis artiste ; on me voit souvent aller et venir sur cette route. Comme j'ai eu peu de relations avec M. de Vergnette, je ne vois rien qui puisse donner des soupçons.

« — Sir Gardner viendra vous prendre à quatre heures dans un cabriolet, me dit-il ; je vous suivrai à cheval, et si à la frontière vous éprouviez quelques difficultés de la part des douaniers, nous dirions que ce cabriolet nous appartient et que nous vous y avons offert une place. De cette manière, vous ne pouvez être compromise. S'il y avait le moindre danger à courir, nous ne vous le proposerions pas.

« Il y en avait cependant, mais je n'y réfléchis pas. Je fis toutes mes dispositions, et, à l'heure convenue, je vis arriver un de ces messieurs. Je mis l'oriflamme sous une redingote de voyage, large et croisée ; il était peu embarrassant pour la grandeur, mais les franges dont il était entouré le rendaient fort lourd. La voiture était un de ces anciens cabriolets de voyage, qui avait sur le devant une malle en cuir ; cette malle

était remplie de sacs d'argent, circonstance que j'ignorais. Je ne m'en aperçus même qu'en chemin, lorsque le mouvement de la voiture en eut détaché les ficelles qui les retenaient. L'argent se répandit alors dans le coffre, et cela faisait un bruit qui s'entendait d'assez loin. On voulut les rattacher, mais c'était impossible. Il n'en fallait pas davantage pour nous faire arrêter à la frontière, puisque la loi défendait d'emporter de l'argent. Si j'eusse été fouillée, j'étais perdue.

« Enfin nous atteignîmes le poteau qui sert de limites. Un douanier vint nous demander si nous n'avions rien de contraire aux ordonnances. Il était monté sur le marche-pied, et sa main était posée sur la malheureuse malle. S'il m'eût regardée, ma pâleur m'aurait trahie. M. Gardner me dit en anglais qu'il allait lui donner un louis d'or ; je lui arrêtai le bras.

« — Non, vingt-quatre sols, lui dis-je.

« La pièce d'or lui aurait donné des soupçons; j'en ai vu plus tard un bien triste exemple.

« — Oh ! vous n'avez rien, nous dit le douanier, messieurs les Anglais ne vont à Tournay que pour s'amuser, et Madame est une connaissance : elle passe par ici souvent.

« Il descendit du marche-pied, et je commençai à respirer plus à l'aise... Nous fîmes aller le cheval bien doucement pour éviter le bruit de l'argent; mais, lorsque nous fûmes hors de portée d'être entendus, nous nous arrêtâmes. J'avais grand besoin de reprendre haleine, je n'en pouvais plus ; cependant j'étais aussi contente et aussi fière qu'un général qui vient de remporter une victoire. Nous trouvâmes, à Tournay, M. et Mme de Vergnette; cette dernière était partie dans un fiacre avec ses enfants. Elle avait passé par une autre porte de la ville pour éviter les soupçons. On peut penser combien on me remercia, combien on me félicita de mon *admirable* courage, de ma présence d'esprit. Je logeai dans l'appartement des enfants de Mme de Vergnette. Je comptais rester jusqu'au surlendemain, mais une personne de confiance, qui appartenait à M. Gardner vint l'avertir qu'il y avait un tapage effroyable à Lille ; que les soldats du régiment de *la colonel général* juraient

d'exterminer ceux qui avaient favorisé l'enlèvement de l'oriflamme; que l'on parlait d'une femme. Il y en avait journellement sur la route de Tournay. On tint conseil, et on décida que je devais partir sur-le-champ, pour empêcher de remarquer que je n'étais pas à Lille. On chargea le valet de chambre qui était venu donner l'éveil de me chercher une voiture, et par un de ces hasards singuliers, qui semblent survenir dans les circonstances difficiles, ce fut le fiacre qui avait conduit Mme de Vergnette et ses enfants que l'on prit pour me ramener. J'appris aussi, dans la suite, que le cabriolet de voyage dans lequel j'étais partie avec ces messieurs était celui du colonel, et il était bien reconnaissable, car son cheval était borgne. Il était resté assez longtemps à ma porte. Tous ces indices auraient mis sur la voie, si l'on eût conçu le moindre soupçon. Heureusement cela n'arriva pas. Plusieurs personnes vinrent chez moi, le jour de mon arrivée, et surtout plusieurs officiers du régiment du colonel. Tout le monde me demanda si je l'avais vu et si j'avais entendu parler de quelque chose. Je répondis que non, avec cet air de vérité qui persuade. Je me gardai bien de laisser rien soupçonner, même aux personnes qui pouvaient y prendre le plus d'intérêt; une indiscrétion aurait pu me perdre. Je quittai Lille peu de temps après, car les choses devenaient de plus en plus sérieuses. Je n'y étais plus, grâce au ciel, lorsque cet excellent M. de Dillon fut massacré. Il aurait bien pu m'arriver malheur aussi, car je ne cessais de faire des imprudences[1].

1. Lors de la rentrée de Louis XVIII, je lus dans les journaux que le comte de Vergnette avait remis à Sa Majesté l'oriflamme de Charles Martel, qu'il avait eu le bonheur de sauver « au péril de sa vie ». En vérité, j'y étais bien pour quelque chose. Ce que je viens de raconter était un épisode qui devait faire partie de la relation que je publiai peu de temps après sous le titre d'*Incendie de Moscou*. Je le retranchai dans la crainte qu'on ne crût que je voulais en tirer vanité. Tous mes amis m'en ont blâmée, mais j'aurais craint dans ce moment de distraire l'intérêt que devait inspirer un vieillard, un brave militaire qui avait dû courir bien d'autres dangers dans l'émigration, et qui n'aurait pu parvenir (même aux dépens de sa vie), à sauver seul l'oriflamme, pour les raisons que j'ai dites. (*Note de L. F.*)

XV

Le 10 août. — Michot, Fusil et Baptiste cadet dans cette journée. — Le petit Pierre. — Les deux poissardes. — Anecdotes. — M. Coupigny. — M. de Sercilly.

J'étais de retour à Paris à l'époque du 10 août; cette époque appartient à l'histoire, mais les épisodes qui s'y rattachent sont relatifs à ceux qui en ont été témoins; car il y avait un drame dans chaque situation. Ces mouvants tableaux qui ont effrayé ma jeunesse repassent devant moi comme des ombres et sont aussi présents à ma mémoire que s'ils étaient encore récents. Chaque circonstance de cette terrible scène portait un intérêt particulier. Qui de nous n'avait là des parents, des amis ou des connaissances intimes? Chacun voit les choses du point où il est placé. Mais n'anticipons point sur les détails de ces malheureuses journées ! Je les prévoyais si peu le 9 août, que je n'avais jamais été, je crois, dans une aussi parfaite sécurité depuis mon retour de Lille. La capitale était tranquille, on s'occupait de plaisirs, de toilette ; les bals du Wauxhall, du Ranelagh, étaient brillants : on portait les modes à la Coblentz ; on parlait assez librement sur toutes choses : enfin on dansait sur un volcan sans en prévoir l'éruption.

Mon père était à Paris depuis quelques jours pour y terminer des affaires; il logeait rue Saint-Honoré, en face de moi; nous habitions, ainsi que plusieurs autres artistes, un logement dans l'enceinte du théâtre Richelieu. Il paraît que ce jour même du 9 août on s'attendait à quelque chose d'inquiétant, car la

garde nationale était commandée pour occuper différents postes.

Michot et mon mari étaient de la même section; je les vis arriver en uniforme, ainsi que quelques autres de leurs camarades, mais je n'y fis pas grande attention, attendu qu'ils étaient souvent de service. Je travaillais à une écharpe, en attendant le souper (on soupait encore); plusieurs de ces messieurs causaient à voix basse dans la pièce voisine. Mon mari se mit à écrire à mon bureau et mon père se promena d'un air soucieux; Michot vint regarder mon ouvrage.

— C'est donc cela, me dit-il, qu'on appelle une écharpe à la Coblentz?

Comme il s'amusait souvent à me contarier, je ne répondis rien.

— Comment, continua-t-il en se retournant vers mon mari, tu souffres que ta femme porte des écharpes à la Coblentz?

— Est-ce que je prends garde aux chiffons des femmes? répondit celui-ci en continuant d'écrire.

— Enfin, ajouta Michot, vous finissez cela pour aller demain au Ranelagh; êtes-vous bien sûre d'y aller?

— Je voudrais bien savoir ce qui pourrait m'en empêcher?

— Le mauvais temps peut-être.

On apporta le souper. Mon mari prit Michot à part et se remit à son bureau; il ne voulut pas venir à table, quoiqu'on lui fit observer qu'il devait passer la nuit. J'entre dans ces petits détails pour faire voir que, lorsque notre pauvre esprit n'est pas sur la voie de ce qui peut nous donner des appréhensions, nous ne devinons rien; il arrive même quelquefois que nous ne sommes jamais plus gais que lorsqu'un grand malheur nous menace à notre insu; tandis que, si nous craignons un mal souvent imaginaire, tout ce qui y a rapport nous semble un pressentiment.

Michot se mit à table à côté de moi et me raconta mille folies, que sa manière de dire rendait encore plus comiques. Je crois n'avoir jamais tant ri, je ne m'aperçus pas le moins du monde des chuchotements et de la préoccupation des autres, ni que l'on courait à la porte chaque fois que l'on sonnait, pour pré-

venir sans doute de ne parler de rien devant moi. Baptiste cadet, qui était dans les grenadiers, arriva, son fusil à la main; il logeait dans la maison.

— Mais vous êtes donc tous de garde aujourd'hui?

— De garde? me dit-il avec cet air niais qui le rendait si drôle, je ne sais pas trop si nous serons de garde.

Mon mari engagea mon père à coucher dans sa chambre, qu'il avait fait arranger à cet effet.

— Mais pourquoi donc déranger mon père? il n'est pas bien loin de moi; ce n'est pas la première fois qu'il n'y a pas d'homme la nuit dans la maison.

Enfin, mon père m'ayant dit lui-même qu'il préférait rester près de moi, je passai dans sa chambre pour voir si rien n'y manquait. Ces messieurs partirent vers onze heures; mon mari alla embrasser sa fille dans son berceau, et revint sur ses pas pour m'embrasser aussi.

— Oh! mon Dieu, lui dis-je en riant, mais comme tu es tendre aujourd'hui! ton voyage ne sera probablement pas bien long cependant,

Rien ne pouvait me faire sortir de ma sécurité : hélas! si je me fusse doutée de ce qui devait arriver et de ce qui était peut-être déjà, quelle affreuse nuit j'aurais passée! On voulait me laisser des forces pour le lendemain. Ma fidèle Marianne, une bonne Languedocienne qui avait sevré ma fille, une de ces femmes qui nous aiment comme si elles étaient de la famille, notre pauvre Marianne, dis-je, se doutait d'après tout ce qu'elle avait entendu dire, qu'il devait y avoir du bruit; elle appelait cela du bruit! mais elle me laissa dormir, car on lui avait bien recommandé de se taire.

De grand matin, elle entre dans ma chambre et ouvre mes rideaux; elle était si pâle, la pauvre fille, qu'elle me fit peur.

— Que se passe-t-il donc? lui dis-je tout effrayée, en jetant une robe de chambre sur moi, où est mon père?

— Il est sorti depuis plus d'une heure.

Je courus à la porte et voulus descendre, mes genoux fléchissaient sous moi.

— Où voulez-vous aller, Madame, vous ne trouverez pas M. Fleury, et l'on promène des têtes jusque sous les galeries du théâtre.

J'ouvris précipitamment mon secrétaire, me rappelant que mon mari avait écrit toute la soirée : que devins-je lorsque je vis que cet écrit était un testament et des renseignements sans fin, que je ne pus même lire, tant ma vue était troublée et ma tête en feu.

J'étais folle, ma pauvre petite criait dans son berceau; enfin, je m'échappai des mains de Marianne, et descendis les escaliers telle que j'étais. Des enfants, des femmes aussi effrayées que moi, encombraient les marches et ne pouvaient me donner aucun renseignement; seulement on me dit que les grilles étaient fermées et que l'on tirait sur la maison comme sur un château-fort dont on voudrait faire le siège. Je fus jusqu'en bas et j'appris qu'il y avait un passage ouvert sur la rue Saint-Honoré; j'y courus. Heureusement, je vis mon père, qui, me trouvant dans cet état, me fit remonter et remonta avec moi; mais ce ne fut que pour un moment, car on appelait tous les hommes aux armes; l'on venait les chercher jusque dans les maisons, et quoique nous fussions au cinquième étage, il craignait d'y attirer ces furieux; il n'eut que le temps de me dire que la section de mon mari était aux Champs-Élysées. Je rapportai ma pauvre enfant, qui avait trouvé moyen de sortir de son berceau et pleurait au haut de l'escalier. Son grand-père avait pris un fusil, mais il m'avait promis de ne pas quitter la rue Saint-Honoré tant que cela lui serait possible, ou du moins les alentours de la Cour-des-Morts. C'était ainsi qu'on appelait le côté que nous habitions; il n'était, hélas! que trop bien nommé en ce moment, car c'était là qu'il y avait le plus de malheurs. Marianne avait eu la précaution d'aller chercher du pain et des provisions dès le matin, prévoyant bien que plus tard elle trouverait les boutiques fermées. C'est en sortant dans cette intention qu'elle avait rencontré des misérables portant au bout des piques la tête de Duvigier et celle de l'abbé de Bouillon, qu'elle connaissait très bien et qu'elle voyait

souvent à la maison; ce furent les deux premières victimes de cette affreuse journée [1].

Le plus grand tumulte était près de nous, à cause du voisinage des Tuileries; ceux qui étaient parvenus à se sauver s'étaient réfugiés derrière les grilles, et l'on tirait des deux côtés. Malgré cela cependant, la petite Sophie, femme de Michot, trouva le moyen d'arriver jusque chez moi avec une de ses amies qui demeurait dans la même maison. Ces deux jeunes dames, toutes frêles, toutes mignonnes, étaient d'une intrépidité qu'on n'aurait pas supposée à les voir. Une d'elles s'intéressait vivement à un officier de service chez le roi, ce qui lui causait de grandes inquiétudes. Elles avaient été obligées de passer au milieu des boulets, de la fusillade, des dangers de toute espèce, dans l'espoir d'apprendre quelque chose. Une personne que Sophie me nomma lui avait dit que son mari et le mien avaient failli être massacrés par le peuple pour avoir voulu sauver des Suisses; mais qu'il était arrivé du renfort, et qu'ils étaient parvenus à enfermer ces malheureux Suisses dans l'écurie d'une maison du Faubourg-Saint-Honoré, où ils les gardaient avec ceux qui étaient venus à leur aide, ayant dit au peuple qu'ils en répondaient. La foule s'était enfin portée ailleurs; nous ne sûmes rien de plus sur eux de tout le jour.

Mon père montait de temps en temps; je le vis arriver vers trois heures avec un nommé Molin, avocat, de notre connaissance, homme de beaucoup d'esprit, qui travaillait aux *Actes des Apôtres*. Ce n'était pas une recommandation dans ce moment; il était avec M. Coupigny, que je connaissais peu alors; il arrivait d'Amérique. Nous accueillions avec empressement tous ceux qui se présentaient, car nous espérions toujours apprendre quelque chose de nouveau; mais les récits sont si peu fidèles dans les premiers instants de trouble! on

1. L'abbé de Bouillon avait été le principal commanditaire du théâtre de la Montansier. Elle apprit sa mort tragique pendant qu'elle était à sa toilette : « — Ah, tant pis pour lui, dit-elle, c'était un bavard ! »

répète ce que l'on a entendu, on accueille ce que l'on désire ou ce que l'on craint; la même circonstance se redit de vingt manières différentes : ces versions ne servaient qu'à nous alarmer davantage. Coupigny et Molin n'étaient rien moins que rassurants ni rassurés, bien qu'ils aient voulu me persuader depuis qu'ils n'avaient pas eu la moindre peur; mais c'est toujours ainsi lorsque le danger est passé; tout le monde veut y avoir pris part ou l'avoir supporté courageusement.

Il y avait à la maison un petit Savoyard, âgé tout au plus de huit ans, dont j'avais fait un jockey. C'était un enfant intelligent et dévoué qui n'avait peur de rien. Depuis le matin il me tourmentait pour le laisser aller du côté des Champs-Élysées, parce qu'il avait entendu dire que Monsieur y était.

« — Mais, mon pauvre enfant, tu te feras tuer, lui disais-je, tu vois bien que l'on tire des coups de fusil, ça attrape tout le monde.

« — Oh! que non, je passerai entre les jambes des chevaux. N'ayez pas peur, Madame.

« — Eh bien, puisque tu veux absolument sortir, va au Faubourg-Saint-Germain, chez mes belles-sœurs qui doivent être bien inquiètes de nous. »

De ce côté, d'ailleurs, il ne courait pas autant de danger. Il y alla, en effet, mais il commença par les Champs-Élysées, ce que je ne sus que le lendemain. Toute la soirée il ne fit qu'aller et venir du Carrousel à la place du Louvre; il se fourrait partout, il écoutait tout. C'est lui qui nous a donné les nouvelles les plus exactes. La fureur et l'aveuglement étaient tels, qu'on tuait ceux qui portaient des habits rouges. Ces habits ayant été à la mode un an auparavant, beaucoup de personnes en avaient encore. Les malheureux restaurateurs auxquels l'on donnait le nom de *Suisses*, les concierges des grandes maisons, rien ne fut épargné. Il n'était pas possible de faire entendre la moindre raison à ces furieux : les hommes sont comme les tigres, lorsqu'ils ont senti l'odeur du sang, l'on ne peut plus les arrêter.

Il était aussi très dangereux d'être rencontré en habit mili-

taire; M. de Sercilly et M. D...[1] étaient renfermés avec le roi dans la salle des députés.

« — Ils seront massacrés, disait cette pauvre petite dame, s'ils traversent la place du Louvre en uniforme : mon Dieu, que faire?

« — Nous déguiser toutes les deux en poissardes, lui dit Mme Michot, et leur porter des habits bourgeois dans nos tabliers. »

Elle lui sauta au cou et se disposa à aller rue Saint-Thomas-du-Louvre chercher des habits pour ces deux officiers. Elle savait que M. D... ne voudrait pas quitter son ami, s'il courait quelque danger. On fit ce que l'on put pour détourner ces deux têtes exaltées d'un projet aussi dangereux, car, malgré leur dévouement, elles pouvaient ne point parvenir jusqu'à eux et, si elles eussent été reconnues, travesties de cette manière, elles eussent été perdues. Elles ne voulurent rien entendre. La jeune dame courut chercher tout ce qu'il fallait et revint habillée avec les vêtements de sa cuisinière. Sophie mit ceux de Marianne, qui voulait lui donner les plus beaux et s'indignait fort qu'elle voulût prendre son bonnet enfumé. Elles se salirent la figure et les mains; malgré cela, elles avaient bien de la peine à n'être pas jolies.

Elles prirent les allures poissardes le mieux qu'il leur fut possible. On jouait encore dans ce temps des pièces de Vadé. Elles se disposèrent à partir après avoir mis les habits d'homme dans un mauvais tablier de cuisine. Nous les vîmes descendre en frémissant, car en vérité nous ne croyions pas les revoir, et cette idée était affreuse. Je dis à mon petit Pierre de les suivre de loin et d'attendre pour nous en donner quelques nouvelles. Le ciel protégea leur bonne action; elles eurent le bonheur, à la faveur du désordre, de parvenir jusqu'à ces messieurs, par des corridors obscurs, et de leur faire savoir l'endroit où elles s'étaient réfugiées.

Ce fut M. de Sercilly qui vint le premier et qui fit un signe à

1. Celui auquel s'intéressait cette jeune dame amie de Mme Michot.

son ami. Leur changement s'opéra sans inconvénient, mais il s'agissait de rapporter les uniformes qui auraient pu mettre sur la trace de ceux auxquels ils appartenaient. Les deux amis voulaient absolument s'y opposer. Comme on n'avait pas beaucoup de temps pour délibérer, elles s'enfuirent en les emportant. Il n'y a pas de doute que, si elles eussent été arrêtées en chemin par quelques-unes de ces horribles femmes, plus cruelles encore que les hommes, elles eussent été massacrées. La Providence veillait sur elles ! nous les vîmes revenir saines et sauves. Je courus les embrasser; j'en pleurais de joie et je sentais mon cœur soulagé d'un grand poids. C'était une crainte de moins, il nous en restait encore assez!

J'admirais le courage de l'une de ces dames, mais je blâmais l'imprudence de l'autre, qui n'avait pas pour s'exposer à une mort presque inévitable un aussi puissant intérêt. Les femmes ont montré dans presque toutes ces funestes occasions une abnégation d'elles-mêmes qui était vraiment admirable. Mon petit Pierre m'avait apporté une lettre de mes belles-sœurs. On ne connaissait encore aucun détail au Faubourg-Saint-Germain ; toutes les issues étaient gardées et l'on y abordait difficilement. Elles m'écrivaient qu'elles entendaient dire des choses qu'elles ne pouvaient croire. Malheureusement il était difficile de rien inventer qui ne fût surpassé par une triste réalité. Les places, les rues étaient jonchées de morts, la place du Palais-Royal surtout. Il faut tirer le rideau sur ces détails; le souvenir de cette journée pèse encore sur mon cœur en la retraçant. Nous n'étions pas éloignés cependant de tableaux encore plus funestes, car si ce 10 août était une fièvre de rage, l'on pouvait au moins vendre cher sa vie; mais les 2 et 3 septembre on égorgeait de sang-froid des malheureux sans défense, et cela a duré trois jours !

Aussi je passerai rapidement sur ces horribles époques, je dirai seulement que M. de Sercilly et M. D..., que ces pauvres femmes avaient sauvés du danger, au péril de leur vie, se trouvaient alors à Sainte-Pélagie. N'étant point sortie de chez moi, je ne savais aucun détail précis. Quelques jours après, je

priai mon mari de m'en informer, autant qu'on pouvait le faire cependant sans se compromettre. On lui dit que M. D... avait été vu parmi les morts; un garde national assura qu'il l'avait reconnu. Lorsqu'on put aborder les prisons, cette jeune dame, qui n'avait encore aucune certitude qu'il eût été arrêté, vint me supplier d'y aller avec elle. On lui avait donné des nouvelles directes de M. de Sercilly qui était à Sainte-Pélagie, et elle espérait avoir de lui quelques éclaircissements. Nous nous assurâmes d'abord de la possibilité d'entrer dans cette prison, et nous nous hasardâmes enfin à demander M. de Sercilly. Il vint dans une cour où l'on nous avait permis de l'attendre; il nous fit un horrible récit de ce qu'il avait vu et souffert dans ces affreuses journées, puis il ajouta :

« — Je n'ai pas la certitude que mon ami ait été arrêté en même temps que moi; il aura peut-être eu le bonheur de se sauver. Mais il me fit un signe qui me confirma ce qui m'avait été dit[1]. » Je revins chez moi la tête en feu.

« — Si je reste ici, dis-je à mon mari, je deviendrai folle.

« — Mais je le crois bien, tu vas dans un endroit qui ne peut te rappeler que d'horribles scènes; ça ne change rien aux événements et cela te fait beaucoup de mal : retourne à Lille chez lady Montaigue, si tu veux.

C'était bien mon projet, mais je ne pus l'exécuter dans ce moment, car je tombai très malade. J'étais à peine remise, lorsque Dumouriez arriva de la Belgique, et qu'une fête lui fut donnée chez Talma. Julie voulut absolument que je ne partisse qu'après, et je lui fis volontiers ce sacrifice.

1. Bien des années après, me promenant aux Tuileries, je me trouvai en face de M. D... Je fus tellement saisie que je me trouvai mal et qu'on fut obligé de m'emporter dans un café. En revenant à moi, la première personne que mes yeux rencontrèrent, c'était lui. Nous revînmes nous asseoir dans l'allée, et il me conta avec détail ce qui avait pu donner lieu à croire qu'il avait péri dans les journées de septembre. (*Note de L. F.*)

XVI

Fête donnée par Talma à Dumouriez, après les conquêtes de la Belgique. — Entrée de Marat; ses paroles adressées à Dumouriez. — Plaisanterie de Dugazon. — Comment l'on écrit l'histoire. — Le siège de Lille.

J'ai retrouvé le récit de la fête donnée par Talma, le 16 octobre 1792, dans une lettre que j'écrivais le lendemain à Mme Lemoine-Dubarry.

A Madame Lemoine-Dubarry, à Toulouse.

« Je ne sais comment vous raconter la scène la plus bizarre et la plus effrayante qui se soit encore vue, je crois. Pour fêter le général Dumouriez après ses conquêtes de la Belgique, Julie Talma et son mari avaient réuni tous leurs amis dans leur jolie maison de la rue Chantereine, Vergniaud, Brissot, Roger-Ducos, Boyer-Fonfrède, Millin, le général Santerre, J.-M. Chénier, Dugazon, Mme Vestris, Mlles Desgarcins et Candeille, Allard, Souque, Riouffe, Coupigny, nous et plusieurs autres faisaient partie de cette réunion. Mlle Candeille était au piano, lorsqu'un bruit confus annonça l'entrée de Marat, accompagné de Dubuisson, Pereyra et Proly, membres du comité de sûreté générale. C'est la première fois de ma vie que j'ai vu Marat, et j'espère que ce sera la dernière. Mais, si j'étais peintre, je pourrais faire son portrait, tant sa figure m'a frappée. Il était en carmagnole, un mouchoir de Madras rouge

sale autour de la tête, celui avec lequel il couchait probablement depuis fort longtemps. Des cheveux gras s'en échappaient par mèches, et son cou était entouré d'un mouchoir à peine attaché. Je n'ai pas oublié un mot de son discours, le voici :

« — Citoyen, une députation des Amis de la Liberté s'est rendue au bureau de la guerre, pour y communiquer les dépêches qui te concernent. On s'est présenté chez toi ; on ne t'a trouvé nulle part. Nous ne devions pas nous attendre à te rencontrer dans une semblable maison, au milieu d'un ramas de concubines et de contre-révolutionnaires[1]. »

Talma s'est avancé et lui a dit :

« — Citoyen Marat, de quel droit viens-tu chez moi insulter nos femmes et nos sœurs ?

« — Ne puis-je, ajouta Dumouriez, me reposer des fatigues de la guerre, au milieu des arts et de mes amis, sans les entendre outrager par des épithètes indécentes ?

« — Cette maison est un foyer de contre-révolution. »

Et il sortit en proférant les plus effrayantes menaces.

« Tout le monde resta consterné, car on ne doutait pas qu'une dénonciation ne s'ensuivît. Quelqu'un voulut plaisanter, mais il riait du bout des lèvres. Dugazon, qui ne perd jamais sa folle gaîté, prit une cassolette remplie de parfums pour purifier les endroits où Marat avait passé. Cette plaisanterie ramena un peu de gaîté, mais notre soirée fut perdue. Nous avons chanté des romances de Garat ; Mlle Candeille a touché du piano admirablement, comme à son ordinaire, et le gros Lefèvre a joué de la flûte.

« Le lendemain, on criait dans tout Paris : *Grande conspiration découverte par le citoyen Marat, l'ami du peuple. Grand rassemblement de Girondins et de contre-révolutionnaires chez Talma.*

1. Ce discours se trouve textuellement dans le journal de Marat, mais il n'y a ni la réponse de Talma ni celle de Dumouriez. Ces deux réponses manquent également dans l'*Histoire de la Révolution*, par M. Thiers. (*Note de L. F.*)

« Jusqu'à présent, personne n'a encore été arrêté, mais quelle perspective pour ceux qui faisaient partie de cette réunion, et pour le maître de la maison !

« Adieu. « L. F. »

Je fus bien surprise en lisant, il y a quelques années, dans un ouvrage intitulé les *Girondins*, les phrases suivantes sur cette soirée :

« On donnait un bal chez Mlle Candeille, de qui Talma avait emprunté la maison pour y fêter le retour du général Dumouriez. Les femmes y étaient costumées à la grecque, et dans une nudité presque complète. Talma animait cette fête, dans laquelle se rencontraient Mme Roland, Mlle Monvel et beaucoup d'autres. »

Alors suit un dialogue fort bizarre, dans lequel Talma dit : « — Allons, Mesdemoiselles, on vous attend pour danser. »

Si l'on eût mieux connu les faits, on n'aurait pu ignorer que Julie Talma possédait encore sa jolie maison de la rue Chantereine, dont elle faisait trop bien les honneurs pour que son mari eût besoin de s'adresser à Mlle Candeille, qui, d'ailleurs, n'avait pas de maison, et qui, seulement, était au nombre des invités.

On devait faire de la musique, et tous les artistes se firent un plaisir d'être agréables à Julie dans cette soirée. Les dames n'y étaient pas en costume romain ni grec, attendu que nous étions en 1792, et que ces modes ne furent adoptées qu'au temps du Directoire, et au commencement du Consulat, en 1797, par Mmes Tallien, Beauharnais, Regnault de Saint-Jean-d'Angély et autres femmes élégantes qui donnaient alors le ton. L'*immodestie* de ce costume ne se fit donc pas remarquer dans cette réunion. Il n'y eut point de bal, et Mme Roland ne s'y trouvait pas, Talma ne put donc dire : « *Venez, Mesdemoiselles, on vous attend pour danser.* » Mlle Monvel avait alors quatre ans, et Mme Roland m'a toujours paru peu disposée à la danse. D'ailleurs Mme Roland venait rarement chez Talma, et je ne l'y ai même vue qu'une seule fois.

Les paroles adressées par Murat à Dumouriez furent imprimées le lendemain dans l'*Ami du peuple*, mais le citoyen Murat se garda bien de publier la réponse de Talma et celle de Dumouriez.

Le jour des funérailles de Marat, on arrêta Dugazon et il passa la journée au corps-de-garde du Palais-Royal. On le remit le soir même en liberté. Lorsqu'il s'informa du sujet pour lequel on l'avait arrêté, on lui dit qu'il n'était pas digne d'assister à l'apothéose de ce grand homme.

J'ai été témoin oculaire de tous les faits que je raconte, et je défie qu'on puisse les démentir. Je puis avoir mal jugé, mais les lettres que j'écrivais étaient le récit fidèle de ce qui s'était passé sous mes yeux. Ne voulant pas répéter ce que d'autres ont déjà dit, beaucoup mieux sans doute, j'ai parcouru toutes les anecdotes contemporaines, non celles de l'Empire (qui ne les connaît, bon Dieu !) : on les a commentées de toutes les façons. La plupart des témoins et des acteurs existent encore, et les faits sont trop récents pour qu'on puisse se tromper, à moins qu'on ne le veuille absolument. Mais, lorsqu'on remonte aux temps de la République, du Directoire, même du Consulat, tous ces noms doivent être bien surpris de se trouver ensemble. On réunit des gens qui ne se sont jamais connus, et on est étonné de trouver dans cette galerie de tableaux, que l'on fait dater de 1792, des femmes qui n'existaient déjà plus, et d'autres qui n'existaient pas encore. Mlles Luzy, Arnould, Guimard, étaient déjà des douairières ; Mlle Olivier était morte. Enfin, on se contente des faits matériels, tout le reste est d'invention, ou bien pris au hasard dans ce qu'on a entendu raconter, comme on raconte les choses que l'on n'a pas vues. On fait un joli roman qui a d'autant plus d'intérêt, que ce sont des gens d'esprit qui l'écrivent.

J'étais encore sous l'impression des tristes événements qui venaient de s'accomplir, lorsque je partis pour Lille où je devais donner des concerts. Des émotions nouvelles m'attendaient. J'en adressai le récit à Mme Lemoine.

A Madame Lemoine-Dubarry, à Toulouse.

Lille, octobre 1792.

« Chère Madame Lemoine,

« Lorsque vous recevez une lettre de moi, vous devez dire : Allons, elle s'est encore trouvée dans un nouvel événement. Mais pourquoi ne reste-t-elle pas tranquille à Paris?... Tranquille ! cela vous est bien aisé à dire. Que l'on voyage ou que l'on reste chez soi, ne doit-on pas toujours s'attendre à voir des choses qui sortent de l'ordre habituel? Il faut convenir que nos pères ont été bien heureux de n'en avoir pas vu de semblables de leur temps! Les chanteurs ne sont-ils pas devenus des peuples nomades? Enfin, pour en finir de mes doléances, je vous dirai donc que j'arrive du siège de Lille, car mon génie malfaisant me conduit toujours où il y a des dangers à courir. Cependant j'étais déjà depuis quelque temps à Lille, lorsque ce siège nous est arrivé tout d'un coup, et c'est bien le cas de dire, comme une bombe, car il me semble qu'on ne s'y attendait pas le moins du monde; pourtant, on s'y est bientôt accoutumé. Dans le premier moment, les boulets rouges nous ont un peu surpris, mais ensuite on les prenait sur une poêle à frire ou sur toute autre machine en tôle, après qu'ils avaient un peu tourbillonné; c'est de cette manière qu'on les empêchait d'éclater. Vous voyez que voilà une nouvelle découverte dont je ne me doutais pas; faites-en votre profit, s'il vous arrive jamais, ce dont Dieu veuille bien vous garder, de vous trouver au milieu d'un siège. Je vous prie de croire que ce n'était pas moi qui les prenais ainsi; je n'en ai été que le témoin oculaire.

« On commençait cependant à se lasser un peu de cette manière de vivre, et l'on murmurait tout bas; mais le général Menou a fait proclamer que le premier qui parlerait de se rendre serait pendu. Après cet avis amical, personne n'a osé dire sa façon de penser. Il faut pourtant que je vous raconte

cela un peu plus en détail, car lorsque le danger est passé la gaîté revient. Comme je vous l'ai dit, l'on ne s'attendait à rien, lorsque tout à coup nous apprenons que l'armée des Autrichiens s'avance par la route de Tournay. Aussitôt on s'enquiert pour avoir chevaux, voitures, chariots, afin de pouvoir quitter la ville, où les femmes, les enfants, les vieillards devenaient des bouches inutiles et ne faisaient qu'augmenter le danger. Mais ces hommes qui spéculent toujours, pour s'enrichir, sur les malheurs publics, mirent un prix tellement élevé aux moyens de transport, qu'il fut impossible à beaucoup d'habitants de céder à des prétentions aussi exagérées. Ceux qui avaient des bijoux, de l'argenterie, voulurent les vendre pour se procurer de l'argent; mais les objets qu'on aurait achetés à un prix passable quelques jours auparavant, étaient dépréciés, et l'on offrait à peine un quart de leur valeur; enfin nous apprenons que l'armée approche et que l'on va commencer l'assaut : jugez de notre effroi. On nous fait espérer cependant que l'on pourra sortir par la porte opposée, mais nous n'en avons pas le temps. Les premiers boulets lancés, le peuple se réunit en tumulte sur les places. Les familles se sauvent dans les caves sans avoir pu se munir des choses les plus nécessaires; quelques personnes arrivent avec des vivres et des vêtements qu'ils ont emportés à la hâte. C'est là que j'ai vu la véritable égalité dont on nous parle si souvent; le malheur réunit tout, rapproche les distances. Pauvre et riche s'entr'aidaient, car chacun courait les mêmes dangers, et l'on se donnait les uns aux autres les choses dont on manquait. Si l'on apportait un blessé, c'était à qui s'empresserait de le secourir; on déchirait son linge pour étancher son sang, pour faire de la charpie. Si quelqu'un disait : « Je n'ai pas telle chose. — La voici, » répondait aussitôt un autre. Les habitants d'un hôtel qui était en feu recevaient l'hospitalité d'une pauvre famille; des enfants, des vieillards étaient abrités dans une maison somptueuse où ils n'auraient peut-être pas osé espérer un secours quelques semaines auparavant. Pourquoi le monde n'est-il pas toujours ainsi?

« Un jour que l'on se croyait plus tranquille, le bombardement sembla vouloir redoubler. L'on ne pouvait imaginer à qui l'on devait cette nouvelle calamité lorsqu'on espérait que le siège était près de finir. Nous sûmes quelques jours après que l'archiduchesse d'Autriche était venue déjeuner au quartier général, et que cela avait ranimé le courage des troupes. On appela cette journée le *déjeuner de l'archiduchesse!*

« Comment une femme ne pensa-t-elle pas que des vieillards, et des mères de famille pouvaient succomber dans cette affreuse matinée ? Mais la courageuse résistance de nos soldats et la fermeté du général Menou les forcèrent à lever le siège.

« Milady Montaigue me presse de venir passer quelque temps avec elle pour me reposer de toutes ces émotions. Son mari nous cherche une habitation dans les environs de Boulogne-sur-Mer, dans un endroit écarté et tranquille, s'il en est par le temps qui court. Pensez un peu à vos amis, et écrivez-leur plus souvent.

« L. F. ».

XVII

Boulogne-sur-Mer. — L'officier municipal maître d'anglais. — Arrivée de Pereyra, agent du comité de salut public. — Une famille d'émigrés. — Avis important. — Arrivée de Joseph Le Bon. — Liste des suspects. — Stupeur causée par les arrestations pendant la nuit. — Le perruquier Agneret, — Je suis arrêtée ainsi que la famille de lady Montaigue. On nous conduit dans la cathédrale. — La sœur de M[lle] Desgarcins. — J'obtiens une entrevue avec Joseph Le Bon. — Manière dont je me tire d'affaire. — Un bal de section.

C'est donc après le siège de Lille que j'allai, à Boulogne-sur-Mer, rejoindre lady Montaigue, et notre société fut aussi agréable et aussi paisible qu'on pouvait l'espérer à une pareille époque, jusqu'à l'arrivée d'un commissaire de la Convention.

C'était un nommé Pereyra, ce même juif portugais qui avait accompagné Marat chez Talma. Je le connaissais donc de vue et de réputation; il avait de l'esprit et beaucoup d'astuce, de bonnes manières, des formes convenables; enfin c'était un homme dangereux. Il parlait parfaitement anglais. Il chercha à s'introduire dans plusieurs maisons anglaises, ce qui ne lui fut pas difficile. Quelqu'un me dit d'avertir mes amis de prendre garde à ce qu'ils diraient devant lui, parce que c'était un espion du comité de salut public. Je m'en doutais du reste, car j'avais remarqué qu'à table il trouvait le moyen de griser promptement ces messieurs, et que tout en buvant autant et même plus qu'eux, il conservait toute sa tête et son sang-froid. Je les en avertis plusieurs fois; mais ce Pereyra profitait de

l'usage qui oblige les dames de quitter la table, au dessert, tandis que les hommes restent à fumer, à boire et à parler politique. Plusieurs de ceux qui furent arrêtés dans la suite ne le durent qu'à cette circonstance.

Quant à moi, il cherchait à m'effrayer sur le sort à venir des personnes de ma connaissance ou de mes amis, peut-être dans l'espoir de me faire parler aussi, mais nous jouions au plus fin, car je causais volontiers avec lui dans la même intention. Il y avait à Boulogne une famille d'émigrés; je ne la connaissais pas, mais lorsque nous nous rencontrions à la promenade nous nous saluions. Pereyra parlant souvent d'eux, je cherchai l'occasion de leur dire en passant un mot, pour les avertir de se tenir sur leurs gardes. Je fus assez longtemps sans pouvoir y parvenir : enfin, un jour que Pereyra me plaisantait, en les appelant mes amis, car il avait remarqué que je leur portais intérêt, je cherchai à lui faire dire quelque chose de plus.

— Que pourrait-il donc leur arriver de si fâcheux, s'ils étaient arrêtés? lui dis-je en m'efforçant de sourire.

— Ah! une misère! ils seraient fusillés.

Je fis un mouvement.

— Je croyais qu'ils seraient seulement enfermés jusqu'à la paix, repris-je.

— Du tout; la loi sur les émigrés est précise. Il n'en manque pas ici : c'est le foyer de l'émigration.

Je fus fort effrayée, et il me sembla que je me ferais un reproche toute ma vie, s'il leur arrivait malheur. J'écrivis au crayon, sur un petit morceau de papier : « *Ne restez pas ici, vous seriez arrêtés.* »

A la nuit tombante, nous les rencontrâmes sur la grève, où nous nous promenions tous les soirs. Je glissai ce papier à celui qui passait le plus près de moi, en lui faisant un signe de garder le silence; il parut surpris, mais je vis qu'il cachait mon papier. Sans doute qu'ils profitèrent de l'avis, car, à mon grand contentement, je ne les revis plus. On pouvait encore échapper alors : un peu plus tard cela devint très difficile. Combien de fois, depuis, je me suis félicitée d'avoir pris sur

moi de faire cette démarche, surtout lorsqu'on arrêta ce malheureux M. de Flahaut, qui n'eut pas le même bonheur! Il était arrivé à Boulogne dans la matinée, et comptait repartir le même soir; mais il eut l'imprudence de donner une pièce d'or à un commissionnaire pour porter une lettre. Cet homme, ayant conçu des soupçons, fut porter la lettre à la municipalité ou aux autorités compétentes. M. de Flahaut fut arrêté et périt sur l'échafaud quelques jours après. Ce fut le premier indice de malheur et le terme de notre sécurité.

Boulogne était en effet le point par lequel les émigrés allaient et venaient avec le plus de facilité, en s'embarquant par les paquebots. La surveillance y fut, pendant longtemps, moins rigoureuse qu'ailleurs, et beaucoup de gens s'enrichirent par ce moyen : les autorités peut-être les premières.

Cela me rappelle un monsieur de Macarty, qui émigrait chapeau sous le bras; il était toujours poudré, musqué et habillé avec un soin extrême. Il avait dans sa poche deux chemises, deux cravates, deux mouchoirs et deux paires de bas : c'était tout son bagage, et il le portait toujours sur lui. Dès qu'il commençait à être remarqué dans une ville, il en sortait en se promenant, une badine à la main, de l'air le plus dégagé; il causait même quelquefois avec la sentinelle et lui demandait son chemin. Il s'en allait ensuite dans la ville voisine, y entrait avec le même air d'insouciance, en fredonnant un air de vaudeville ou d'opéra. Aprés avoir ainsi parcouru Montreuil-sur-Mer, Samer, Calais, il vint à Boulogne. Il était fort amusant, et dînait souvent chez lady Montaigue; mais, à l'arrivée de Pereyra, il prit un bateau pêcheur avec lequel, je pense, il gagna les côtes d'Angleterre, car on ne le revit plus, et bien lui en prit! Une fois en mer, il fut en sûreté, les vaisseaux anglais recueillant toutes ces petites embarcations.

Sur ces entrefaites, on nous annonça Joseph Le Bon; Pereyra l'avait précédé comme l'éclair précède la foudre, car il partit aussitôt son arrivée. Nous avions appris cette nouvelle d'avance par un officier municipal, mon maître d'anglais; cet officier

municipal était un fort bon homme; il nous laissait chanter très gaiement :

Cadet-Roussel a un cheval
Qu'est officier municipal,

et rire de l'accent circonflexe que les jeunes gens avaient mis sur la loge de la municipalité : *Lôge de la municipalité.*

Comme nous ne prévoyions pas ce qui devait arriver, nous ne fûmes pas fort alarmés de l'arrivée du proconsul. Notre fonctionnaire public nous dit en plaisantant : Si je suis chargé de vous arrêter, je vous le ferai savoir d'avance, afin que vous puissiez faire vos dispositions.

— C'est très obligeant, lui dis-je, mais ne badinez pas ainsi : cela nous porterait peut-être malheur... Ce brave homme ne savait guère qu'il prophétisait!

Joseph arriva le surlendemain dans la soirée et fit illuminer toute la ville, non pour sa réception, mais pour y voir plus clair à ce qu'il voulait faire, et afin que personne ne pût lui échapper. C'était à l'époque de la loi sur les *suspects*; Joseph Le Bon fut au comité révolutionnaire pour demander la liste des suspects; mais, comme il n'y en avait point alors, il s'emporta, dit que, dans une ville comme Boulogne, le foyer de l'émigration et des conspirations, tous les habitants étaient coupables ou complices; quant à vos Anglais, ce sont tous des agens de Pitt. — Comment, point de liste de suspects! répéta-t-il. Un des membres du comité (un perruquier gascon), effrayé de ce qu'il pouvait en résulter pour eux, assura le citoyen représentant qu'on se trompait; qu'il avait eu cette liste entre les mains; qu'il allait la chercher à la municipalité, et qu'il la porterait lui-même à son domicile. Cela calma un peu la colère de Joseph, qui fut s'établir avec son état-major chez Nols. C'était un des plus beaux hôtels de Boulogne, et celui où descendaient les étrangers opulents. La dépense de ce nouvel hôte coûta cher à ceux qui le reçurent. A son départ, la famille entière fut arrêtée; ils périrent tous à Abbeville, excepté un

pauvre petit enfant dont la femme d'un pêcheur voulut se charger, et dont elle prit soin comme une mère. Le perruquier s'enferma avec un autre membre du comité et ils dressèrent à la hâte une liste sur laquelle ils mirent tous les noms qui leur vinrent à la mémoire; mais, de préférence, les personnes étrangères au département, les Anglais et les gens les plus marquants de la ville, soit par leur fortune, soit par leur position. Pendant ce temps, on avait fait placer des gardes à toutes les issues, et, cette liste à la main, on fut arrêter les trois-quarts des habitants.

La consternation fut générale. On arrêtait les personnes, et, sans leur donner le temps de s'expliquer, on les conduisait dans une vieille église à moitié démolie qui servait de dépôt. Notre officier municipal tint sa promesse; il nous fit prévenir que nous serions du nombre des arrêtés; mais je ne sus si ce serait la nuit même ou le lendemain. Je pris cependant mes précautions; je préparai tout ce qu'il fallait pour habiller chaudement ma petite fille, et je recommandai à la femme de chambre de me l'amener où je serais conduite. Je me jetai sur mon lit, sans me déshabiller, et j'attendis l'événement sans beaucoup de frayeur, persuadée qu'après une explication je ne pourrais être incarcérée longtemps. A deux heures, j'entendis frapper assez violemment à la porte, et des officiers de paix, ou plutôt des membres du comité révolutionnaire, entrèrent dans ma chambre et me dirent en anglais : « Il faut te lever et nous suivre. » Je leur répondis en français, car dans les occasions majeures je n'aime à ne me servir que d'une langue dans laquelle je puisse comprendre la conséquence d'une phrase qui peut quelquefois avoir une autre interprétation. Je leur répondis que j'étais prête à les suivre, mais que, si c'était comme Anglaise qu'ils m'arrêtaient, ils devaient voir qu'ils se trompaient.

— « Tu diras tes raisons quand tu seras interrogée, me dirent-ils. »

Les domestiques étaient tellement effrayés de cet appareil militaire, que la femme de chambre, au lieu de m'apporter ma fille, s'était enfuie avec elle dans le grenier. Nous partîmes

donc avec lady Montaigue qui m'attendait au bas de l'escalier. Le mari de cette dame et son frère avaient été emmenés les premiers. A peine si on nous avait laissé le temps de prendre nos manteaux et nos chapeaux. Nous fûmes conduites dans l'église dont j'ai parlé, qui était très froide, car nous étions au mois d'octobre. Le tableau qui s'offrait à nos yeux était à la fois triste et bizarre ; cette église ressemblait à une ruine, et, à l'exception du maître-autel, ce qui tenait au culte avait disparu. Je regardais douloureusement ces froides dalles, ces longs arceaux, ces portiques sous lesquels des malheureux erraient comme des ombres, pleurant et se livrant au désespoir, lorsque j'aperçus une femme ou plutôt une espèce de folle que j'avais rencontrée quelquefois depuis son retour d'Angleterre. C'était la sœur de Mlle Desgarcins, du Théâtre-Français, et la veuve d'un capitaine de vaisseau. Elle se tenait sur les marches de l'autel, une guitare à la main. Je lui dis qu'elle était bien heureuse d'avoir pu emporter sa guitare, tandis qu'on m'avait à peine permis de me munir des choses les plus nécessaires. — « Ah ! me répondit-elle d'un ton emphatique, cette guitare m'est bien nécessaire, car la musique seule calme mes nerfs ; mais j'ai cassé mon *mi*, et j'attends qu'il fasse jour pour prier un de ces *messieurs* de m'en procurer un autre. En attendant je vais baisser le ton. » Et elle essayait, malgré l'absence de son *mi*, de chanter :

L'infortuné David au pied du saint autel
Par ces mots en pleurant implorait l'Eternel :
Je suis puni, je perds ce que j'adore.

Plusieurs personnes l'ayant priée de se taire, elle se plaignit amèrement de l'injustice et de l'inhumanité des hommes qui voulaient lui ôter la seule consolation qui lui restât. Je quittai cette folle et je fus m'asseoir près de lady Montaigue. Cette pauvre femme pleurait et répétait douloureusement : « *Ah! mé chère, c'est le péroqué qui en est lé cause.* » Malgré le malheur de notre situation, je ne pus m'empêcher de sourire, car c'était le

perruquier gascon, auteur de cette fatale liste, qu'elle appelait le *péroqué*.

— Ah! me dit-elle, pouvez-vous rire ainsi quand il y va de notre tête.

— Tout ce qui peut vous arriver, c'est d'être renvoyée en Angleterre; quant à moi, qui suis artiste, on me fera partir pour Paris, mais il y a ici des malheureux pour lesquels j'ai des craintes réelles.

J'attendis le jour avec impatience. Lorsque le crépuscule commença à paraître, je vis entrer un militaire qui venait donner quelques ordres. Sa figure étant douce et prévenante, je me hasardai à l'aborder.

— Monsieur, lui dis-je, on m'a conduite ici sans doute par erreur, car je suis artiste et étrangère à cette ville. J'ai été arrêtée comme Anglaise, et cependant il me serait facile de prouver que je ne le suis pas, si je pouvais parler au représentant.

— Cela ne se peut guère, répondit-il, mais on entendra tout le monde à Abbeville, où vous devez être transférées demain.

— Mon Dieu! mais c'est justement ce que je ne voudrais pas, monsieur, ajoutai-je d'un ton suppliant; ne pourrais-je par votre entremise parler au citoyen Le Bon? Je suis persuadée qu'il ne me ferait pas partir.

Il secoua la tête en signe d'incrédulité. Cependant, après avoir réfléchi un moment, il me dit :

— Attendez, je vais voir si cela est possible.

Après un quart d'heure, qui me parut un siècle, il rentra, me prit par le bras, et nous sortîmes ensemble. On me regardait avec envie, et cependant je traversais cette église avec tristesse : il est des moments où l'on a presque de la honte d'être plus heureux que les autres, car il semble qu'on leur dérobe quelque chose. La maison habitée par Joseph Le Bon étant en face de notre église, nous y fûmes bientôt rendus. Il était devant la cheminée, mais il se retourna lorsque j'entrai, et il dit en riant : « Ah çà! toutes les jolies femmes m'en veulent donc aujourd'hui. » Cela m'ayant enhardie un peu, je répondis

modestement que l'obscurité m'était favorable. Voyant qu'il était d'assez bonne humeur, je repris de l'assurance et résolus de ne pas me laisser intimider. Joseph Le Bon était d'une taille moyenne et assez bien prise; sa figure douce et agréable avait cependant quelque chose de sournois et de diabolique. Il régnait dans sa mise une sorte de coquetterie; sa carmagnole était d'un beau drap gris et son linge d'une grande blancheur; le col de sa chemise était ouvert, et il portait l'écharpe de député en sautoir; ses mains étaient très soignées, et on disait qu'il mettait du rouge. Quel bizarre assemblage de férocité et d'envie de plaire!... On ne le connaissait pas encore pour ce qu'il s'est montré depuis ; ce n'est qu'à Abbeville et à Arras qu'il a commencé son horrible carrière de meurtre. Il commença la conversation par me faire des plaisanteries assez grossières sur le jeune officier qui m'avait amenée, puis se retournant brusquement vers moi, il me dit : En définitive, que me veux-tu?

— Mais un passeport pour retourner à Paris.

— Rien que cela? pas davantage! tu n'es pas dégoûtée. Mais étant étrangère au département, pourquoi te trouves-tu ici parmi des aristocrates?

— D'abord, citoyen, ce ne sont pas des aristocrates, ce sont des Anglais.

— Parbleu! belle preuve.

— Toute leur famille est dans l'opposition au parlement d'Angleterre.

— Beaux patriotes que vos Anglais, des patriotes à l'eau de rose. Enfin pourquoi te trouves-tu ici?

— Je suis venue y prendre les bains de mer pour ma santé.

— Tu n'as pas l'air malade.

— C'est qu'ils m'ont fait du bien. Citoyen, lui dis-je pour donner un autre cours à cet entretien, mon mari étant à l'armée de la Vendée, vous voyez...

— Oui, je vois, interrompit-il, que, pendant que ton mari se bat contre les ennemis, tu t'arranges assez bien avec eux.

— Du tout, citoyen, les artistes sont cosmopolites, et j'avais d'ailleurs le dessein de donner un concert au bénéfice des

veuves et des orphelins des citoyens morts en défendant la patrie.

— Bien, mais pourquoi ne l'as-tu pas fait?

— C'est qu'il n'y a pas ici un musicien capable de jouer *Dupont, mon ami* (cela le fit rire).

— As-tu des enfants?

— Oui, citoyen, j'ai une petite fille.

— Alors il faut venir ce soir au bal de la société patriotique, et l'amener avec toi.

— Mais, ma fille n'ayant que quatre ans, ne danse encore que sur les genoux.

— Eh bien! je la ferai danser.

Puisqu'il aimait les enfants, il aurait bien dû prendre plus de pitié de ceux qui en avaient.

— Allons, c'est convenu, tu danseras avec ce joli garçon, ajouta-t-il en me montrant l'officier qui m'avait amenée.

— Oui, citoyen représentant.

— Tu es une aristocrate, tu ne tutoies pas.

— Vous avez trop d'esprit pour vous arrêter à ces misères, lui dis-je sans me déconcerter; qu'est-ce que ça prouve? que je n'en ai pas l'habitude, et que je n'ai jamais tutoyé que mon amant (il fallait bien lui parler son langage).

— Tu as l'air d'un fameux sans-souci.

— J'en prends le moins que je peux, mais je serais bien plus gaie au bal de ce soir, lui dis-je en me rapprochant de lui d'un air suppliant, si vous vouliez me donner quelque espoir pour mes amis?

— Ne parlons pas de cela, s'écria-t-il d'un ton sévère.

Je le saluai et retournai chez moi, bien triste de n'avoir rien pu obtenir pour mes amis; car je craignais qu'ils ne fussent condamnés à une longue réclusion. Ils obtinrent heureusement quelque temps après la permission de retourner chez eux, mais avec un gardien à leurs frais. Ce fut le procureur de la commune qui la leur fit obtenir.

Je me disposai donc à aller à ce bal, dans la toilette la plus simple, car outre que j'étais peu disposée à briller, je ne vou-

lais pas qu'on pût m'appeler *muscadine.* J'habillai ma petite fille et la fis bien gentille : son élégance ne pouvait la compromettre. A huit heures je me rendis avec elle à la section. Tous les hommes, à l'exception des militaires, étaient en carmagnoles. J'étais fort peu en train de danser, mais il me fallut faire contre fortune bon cœur. Plus d'une dame m'envia l'honneur de danser avec le représentant, et cependant je leur aurais cédé volontiers cet honneur. Il fit beaucoup de caresses à ma fille; sous prétexte qu'elle était fatiguée je me retirai de bonne heure. Je ne partis néanmoins qu'après qu'il eut autorisé le procureur de la commune à me délivrer un passeport. C'était un fort honnête homme que ce fonctionnaire; il eût été à souhaiter que beaucoup d'hommes en place de ce temps lui eussent ressemblé, car il a fait tout le bien qu'il a pu, et empêché le mal, lorsque cela lui était possible. Je l'ai revu depuis avec bien du plaisir. Joseph Le Bon m'avait invitée à lui faire mes adieux avant mon départ; mais je m'en gardai bien, car je craignais qu'il ne lui vînt quelque réminiscence. Je partis le cœur navré de n'avoir pu revoir mes amis; j'étais loin de m'attendre à ce qui devait arriver, je n'en sus même les détails que longtemps après. Lady Montaigue, son mari et son frère, qui se félicitaient que j'eusse échappé à la triste destinée de nos compagnons de malheur, furent envoyés à Abbeville, jetés sur des charrettes les uns sur les autres comme des moutons qu'on envoie à la boucherie. La crainte des représailles leur sauva la vie, mais ils eurent beaucoup à souffrir dans les prisons. De tous les malheureux envoyés à Abbeville puis à Arras, pas un n'en revint. Un pauvre médecin de ma connaissance, M. Butor, dont l'amabilité contrastait tant avec son nom, et qui était le plus honnête des hommes, était de ce nombre. Je suis encore à me demander comment j'ai pu me tirer des mains de cet homme féroce; à la vérité j'étais sans crainte, car je ne me doutais pas du danger, et je crois qu'il y a une espèce de magnétisme qui agit sans qu'on s'en rende compte, et qui fait qu'on en impose à ceux dont on n'a pas peur. Le ton de franchise et d'assurance manque rare-

ment de produire cet effet. Mais si j'avais été emmenée à Arras avec les autres, je n'aurais pu parler à Joseph Le Bon, et d'ailleurs la terreur de son nom m'aurait causé la même frayeur qu'à tous ces malheureux[1]. Enfin quand je réfléchis à tout ce qui aurait pu m'arriver alors, je suis comme quelqu'un qui regarde un précipice qui devait l'engloutir et auquel il a échappé par miracle. Combien de circonstances dans la vie sont inexplicables et confondent tous les raisonnements!

J'arrivai à Paris à la fin d'octobre 1793 et fort à propos pour chanter les solos dans les chœurs du *Timoléon* de Chénier, qui devait être joué au Théâtre de la République.

1. Je me souviens d'une pauvre dame qui s'avança timidement, tenant par la main deux jolies personnes dont les frères étaient émigrés. Elles ne purent obtenir de Joseph qu'une réponse brusque et décourageante. Combien j'aurais voulu pouvoir parler pour elles! Je me hasardai à dire : « Ce n'est pas leur faute si leurs frères ont émigré. » Joseph Le Bon me lança un coup d'œil foudroyant. Il s'écria : « Mêle-toi de tes affaires. » Ces jeunes personnes se nommaient *du Soulier*. Je n'ai pas su ce qu'elles sont devenues. (*Note de L. F.*) — Plus tard, Le Bon ne fut pas aussi facilement accessible qu'il l'avait été pour Louise Fusil. Il avait fait écrire sur la porte de son cabinet : « Ceux qui entreront ici pour solliciter l'élargissement des détenus n'en sortiront que pour être mis eux-mêmes en état d'arrestation. » Interrogé, pendant son procès, au sujet de cette inscription, il répondit : « J'étais obligé de m'armer de cette dureté affectée pour cacher la tendresse qui me parlait en leur faveur : c'était une barrière que j'élevais contre ma propre sensibilité. »

XVIII

Je reviens à Paris. — Répétition générale de la tragédie de *Timoléon*. — Chénier invite plusieurs députés à y assister. — Au moment du couronnement de Timophane, le député Albite fait une sortie violente. — On s'enfuit en tumulte. — On joue le lendemain *Caïus Gracchus*. — Albite renouvelle la scène de la veille, et jette sa carte de député dans le parterre. — La Terreur. — Visites domiciliaires. — La romance du pauvre Jacques. — On joue au tribunal révolutionnaire. — Le président Bonhomme. — Riouffe. — La Fête de l'Être suprême.

Chénier avait invité plusieurs députés à venir assister à la répétition de *Timoléon*, que l'on faisait ordinairement le soir. Albite et Julien, de Toulouse, je crois, étaient du nombre; je ne me rappelle pas les autres. Au moment où l'on couronne Timophane, Albite, interrompant l'action, fit une sortie virulente contre la pièce et contre l'auteur. Chœur [1] et comparses, tout le monde s'enfuit en tumulte, comme à l'Opéra, lorsque le grand-prêtre prononce un anathème. La salle et les loges furent bientôt désertes. Chénier parla d'une manière très animée à ces députés et chercha à justifier ce couronnement par l'événement de la fin, mais ces messieurs ne voulurent rien entendre. Nous crûmes que Chénier serait arrêté dans la nuit, et il le pensait lui-même; cependant il n'en fut rien; on donna même le surlendemain son *Caïus Gracchus* à la place

1. La musique des chœurs était une très belle composition de Méhul.

de *Timoléon*; mais il paraît qu'Albite était décidé à le poursuivre dans tous ses ouvrages, car à ce vers :

... Des lois et non du sang,

comme il partait un applaudissement général, ce député se leva du balcon où il était placé, en criant au parterre : « *Le sang des conspirateurs!* » et il jeta sa carte de député au public, auquel il adressa un long discours sur l'inconvenance de ce vers, ajoutant que l'auteur ne pouvait être qu'un mauvais citoyen, et qu'il le signalait comme tel[1]. On regarda dès lors Chénier comme un homme proscrit, et tout le monde s'éloigna de lui. Quelques amis et les femmes, qu'on trouve toujours dans le malheur, ne l'abandonnèrent pas et lui restèrent fidèles.

A cette époque, André Chénier, frère de l'auteur, attendait son jugement d'un jour à l'autre. Si Marie-Joseph Chénier eût tenté la moindre démarche en sa faveur, il n'eût fait qu'avancer sa perte; on sait d'ailleurs que, dans ces temps malheureux, il n'y avait de salut que pour ceux qu'on oubliait, car les choses pouvaient changer par l'excès même où elles étaient parvenues. Un nommé Labussière, qui était employé au comité de salut public, a sauvé plusieurs personnes en remettant leurs actes d'accusation en dessous, lorsqu'ils se présentaient dans les cartons. Le 9 thermidor arriva, et ils échappèrent à la mort. Ce jour, hélas! vint trop tard pour André Chénier, et pour tant d'autres; il périt la veille de ce jour, et ce qu'il y eut d'affreux pour son frère, c'est que cette tragédie de *Timoléon* qui devait le perdre, si les choses n'eussent changé, fut le sujet des calomnies les plus affreuses et des fables les plus absurdes répandues

1. C'est à cela que Chénier fit allusion dans ces vers de son épitre à la calomnie :

Proscrit par mes discours, proscrit par mon silence,
Seul, attendant la mort, quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois.

par ses ennemis et accueillies par les gens qui n'examinent rien, et croient le mal sans chercher à approfondir la vérité.

Je voyais peu Chénier avant cette époque, mais lorsqu'il fut traité avec tant d'injustice et accusé d'une aussi horrible action, moi qui tant de fois l'avais entendu gémir de la mort de son frère, ce fut un motif pour que je le visse plus souvent. Il est si facile de faire adopter une impression fâcheuse dans les moments de trouble, que celui qui en est accablé ne peut plus se relever ; il semble que l'on se plaise à chercher des faits à l'appui pour y donner de la vraisemblance. Les écrits restent et se relisent quelquefois après un long espace de temps ; bien souvent aussi les histoires contemporaines les recueillent. Madame de Genlis, dans ses *Mémoires*, ne cite-t-elle pas une anecdote aussi fausse qu'invraisemblable, et qu'elle place même dans un temps où il n'y avait pas de terreur, car la Révolution commençait à peine? Chénier à cette époque n'avait encore occupé qu'une place à l'Institut, et André Chénier n'était pas arrêté. Je veux parler de l'entrevue de Mlle Dumesnil avec le poète Chénier. J'ai si souvent entendu raconter cette anecdote à Mme Vestris, la tragédienne, sœur de Dugazon, et par Chénier lui-même, que je n'ai pu en oublier les détails ; les voici :

Mme Vestris était très liée avec Mlle Dumesnil, que son grand âge et ses infirmités retenaient dans son lit. M. Chénier parlait sans cesse à Mme Vestris du regret qu'il éprouvait de n'avoir jamais vu cette célèbre actrice. Cela paraissait assez difficile à obtenir ; cependant un jour Mme Vestris, parlant à Mlle Dumesnil des jeunes auteurs sur lesquels on pouvait fonder quelque espérance pour soutenir la scène française, nomma Chénier. On avait donné de lui *Charles IX* et *Henri VIII* (Mlle Dumesnil s'était fait lire ces deux ouvrages).

« Nous espérons beaucoup de ce jeune poète, ajouta Mme Vestris ». Et elle saisit cette occasion pour lui apprendre que c'était à lui qu'elle devait le retour de sa pension, qu'il n'avait cessé de solliciter à l'Institut, et de l'extrême désir qu'il avait de la voir. Mlle Dumesnil n'hésita plus.

— « Amenez-le ce soir, lui dit-elle, afin qu'il puisse voir Agrippine infirme. »

Ils vinrent en effet ; il faisait petit jour dans la chambre ; mais en voyant entrer Chénier elle se leva sur son séant, et avançant la main avec grâce, elle lui récita tout le grand couplet d'Agrippine. Le jeune poète était dans une telle extase, qu'il osait à peine respirer, dans la crainte de l'interrompre ; elle avait cessé de parler, qu'il écoutait encore.

Le temps qui précéda la fête de l'Être suprême fut celui des plus monstrueuses extravagances. On serait tenté de croire qu'un esprit de vertige s'empare quelquefois des hommes ; privés de religion, ils furent sur le point de diviniser Lepelletier et Marat. L'hymne des Marseillais était devenu la prière du soir ; à la dernière strophe, *Amour sacré de la patrie*, on criait : « A genoux ! » et il eût été dangereux de ne pas se conformer à cet ordre. Les chants peignent les époques. Je me rappelle un couplet chanté dans une pièce du Vaudeville où l'on inaugurait les bustes de Marat et de Lepelletier. Le voici :

Ces martyrs de la Liberté,
Patriotes sincères,
Chez l'ami de l'égalité,
Sont des dieux qu'on révère,
Mais les modérés doucereux,
Les aristocrates peureux,
Sans les aimer, les ont chez eux,
Comme un paratonnerre.

C'est dans ce même temps qu'on faisait des visites domiciliaires. Un détachement du comité révolutionnaire de la section, se trouvant de service pour une de ces visites, chez Mlle Arnoud, aperçut le buste de Marat coiffé d'un turban.

— « Tiens, t'as Marat, t'es donc une bonne patriote, toi? »

Ces visites se faisaient la nuit, et l'on peut penser que l'on avait grand soin de brûler tous les papiers qui pouvaient paraître le moins du monde suspects. J'avais quelques couplets

faits dans un temps où l'on ne prévoyait pas qu'ils deviendraient un arrêt de mort. Ils m'avaient été donnés pendant que j'étais à Tournay; ils étaient conformes aux idées d'alors. Je croyais les avoir brûlés depuis longtemps, mais, comme toute ma vie j'ai été distraite et brouillonne, ils m'avaient échappé jusqu'alors.

J'étais couchée lorsque ces messieurs vinrent me faire leur visite; je me levai, et j'ouvris mon secrétaire. Ils lurent des lettres de mon mari, qui était alors à l'armée; ils regardèrent ensuite minutieusement chaque papier, introduisirent de petites pointes de fer dans les fauteuils et jusque dans les matelas. Ne trouvant rien de suspect, ils me souhaitèrent une bonne nuit.

Le lendemain matin, voulant remettre en ordre tous ces papiers épars, la première chose qui me tomba sous la main fut une parodie de la romance de *Pauvre Jacques*, romance fort en vogue trois ans auparavant, mais dont les strophes parodiées pouvaient m'envoyer au tribunal révolutionnaire. Voici les paroles de la véritable romance :

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas la misère;
Mais à présent que je vis loin de toi,
Je manque de tout sur la terre.

Et voici la parodie :

Pauvre peuple, quand tu n'avais qu'un roi,
Tu ne sentais pas la misère ;
Mais à présent, sans monarque et sans loi,
Tu manques de tout sur la terre.

J'ignore par quel miracle cette feuille leur était échappée, car j'étais à mille lieues de croire qu'elle se trouvât dans ces chiffons de papier. Quant à la romance du *Pauvre Jacques*, on sait qu'elle devait son origine à une jeune laitière suisse, que madame Élisabeth avait fait venir pour la mettre à la tête de sa laiterie, et qui regrettait toujours son amoureux.

Cependant, malgré cet état d'anxiété continuelle, les amis,

les connaissances intimes aimaient à se réunir; l'on éprouvait un besoin de se communiquer les craintes qui vous poursuivaient et qui n'étaient, hélas! que trop souvent réalisées. Les amis qui s'étaient séparés la veille étaient-ils sûrs de se revoir le lendemain? Il semblait qu'en se tenant serrés les uns près des autres, l'on attendît avec plus de courage le coup qui devait vous frapper. On prenait son parti sur le peu de temps qui restait à vivre : c'était une abnégation complète de soi-même. L'on ne se disait point en se séparant : *A bientôt*, *au revoir*; mais : A PEUT-ÊTRE JAMAIS, OU DANS UN MEILLEUR MONDE!

Dans cet état si nouveau pour la société entière, on retrouvait encore des moments de gaieté, et cet esprit français qui ne nous abandonne jamais se montrait parfois, lorsqu'on était réunis entre amis qui couraient les mêmes dangers. On jouait au tribunal révolutionnaire, pour s'accoutumer à le voir sans trembler. Chez Talma l'on distribuait les rôles pour la répétition. C'était *Bonhomme* (un grand chien de Terre-Neuve) qui faisait le président; grande injustice que l'on commettait en donnant un tel rôle à ce pauvre animal, car c'était bien la meilleure bête que j'aie jamais connue : enfin il s'en acquittait convenablement. Quand il fallait juger en dernier ressort, on lui pinçait l'oreille ou la queue pour le faire aboyer, ce qui voulait dire : *A la mort*. Marchenna se chargeait de ce soin. Marchenna était un Espagnol passionné pour la liberté : il avait eu la singulière idée de venir la chercher en France, où il n'avait pas tardé à être proscrit comme ami des Girondins. Il était intimement lié avec Souque[1], et Riouffe[2] dont la gaieté ne s'est jamais démentie, quoiqu'il fût certain du sort qui l'attendait, car il pouvait être envoyé à l'échafaud d'un moment à l'autre. C'était lui qui nous disait : « Je suis venu par les rues détournées, parce que la guillotine court après le monde. »

Ils avaient obtenu tous les deux de rester libres, sous la surveillance d'un gendarme qui ne les quittait jamais; l'on

1. L'auteur du *Chevalier de Canolle*.
2. A fini préfet et baron de l'Empire.

accordait assez facilement cette faveur, car l'on savait toujours où vous prendre en cas de besoin, et d'ailleurs il était impossible de s'enfuir ni de se cacher.

Riouffe faisait la cour à toutes les femmes; il prétendait qu'un homme à moitié condamné ne devait point trouver de cruelles, car ça le rendait intéressant, et qu'une conversation d'amour, un tête-à-tête accompagné d'un gendarme, avait quelque chose de pittoresque. Le fait est que, s'il trouvait des cruelles, comme il s'en plaignait, il trouvait aussi toutes les femmes disposées à s'intéresser à son sort, et moi la première. J'éprouvais pour ce pauvre garçon un intérêt bien pur; sa gaieté me faisait mal, quoique je ne pusse m'empêcher de rire de toutes ses folies.

Un jour qu'il m'avait tourmentée pour venir à un théâtre qui se trouvait au Palais-Royal, et où l'on ne jouait que des pantomimes, nous entrâmes, toujours accompagnés de son garde.

— « Madame, dit-il, à l'ouvreuse de loges, nous sommes des jeunes gens qui échappons à nos parents pour venir au spectacle : ainsi, placez-nous bien, pas trop en vue. »

Il fut peu de temps après conduit à la Conciergerie; fort heureusement c'était quelque temps avant le 9 thermidor. C'est là qu'il a écrit ses *Mémoires d'un détenu.*

Ce fut au mois de mai que l'on rendit ce fameux decret par lequel le peuple français reconnaissait l'Être suprême et l'immortalité de l'âme.

On ne pouvait être attaché avec avantage à aucune administration théâtrale, sans faire partie de l'Institut de musique, Conservatoire d'alors, payé par le gouvernement, et qui, par conséquent, était toujours de service pour les fêtes nationales. Je n'ai échappé qu'à celle de Marat, parce qu'heureusement j'étais malade.

Chénier, David, Méhul, Lesueur, Gossec, des artistes et des gens de lettres, étaient à la tête de cette administration. David composait le plan, indiquait les costumes et les programmes, désignait la marche des fêtes. Lesueur, et Méhul particulièrement, composaient les hymnes que nous y chantions, le chant

du Départ, la ronde *de Grandpré*, et les hymnes de *la fête de l'Être suprême.*

Cette fête fut sans contredit la plus belle de cette époque. On avait pratiqué sur la terrasse du château des Tuileries une rotonde qui s'avançait en amphithéâtre. De chaque côté on descendait par un escalier ayant une rampe pour soutenir les femmes, qui étaient échelonnées deux à deux du haut en bas, et chantaient les hymnes. Elles étaient vêtues d'une tunique blanche, portaient une écharpe transversale sur la poitrine, une couronne de roses sur la tête, et une corbeille remplie de feuilles de roses dans les mains.

Cette conformité de costumes formait un coup d'œil ravissant. Un orchestre nombreux, composé de tout ce que la capitale possédait de célébrités musicales, et présidé par Lesueur, remplissait le devant de la rotonde. Les députés de la Convention, en grand costume, étaient sur le balcon. Près des carrés, en face, on voyait la statue de l'Athéisme. Ce fut celle à laquelle Robespierre, un flambeau à la main, vint mettre le feu et dont il partit une espèce d'artifice. Cette effigie fut remplacée par une statue de la Raison, qui se découvrit toute noircie des flammes de l'Athéisme et du Fanatisme. Le changement de décoration eut peu de succès.

Cette cérémonie accomplie, le cortège se mit en marche, et Dieu sait la fatigue et la chaleur que nous éprouvâmes jusqu'au Champ-de-Mars. Ce fut sous l'arbre qui était au sommet de la Montagne que nous chantâmes :

Père de l'univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas ton être à la reconnaissance, etc.

Cette cérémonie finit fort tard. Nous mourions de soif et de faim ; Talma et David eurent grand'peine à nous trouver quelque chose à manger ; encore fûmes-nous obligées de nous cacher, car cela aurait pu paraître trop prosaïque à Robespierre, qui, placé au sommet de la Montagne, croyait sans doute que cette

nourriture d'encens devait nous suffire. Ce fut là, a-t-on rapporté depuis, que Bourdon (de l'Oise) lui dit :

« Robespierre, la roche Tarpéienne est près du Capitole![1] »

C'est la première fois que je vis de près ce député qui faisait trembler tout le monde. Je le vis encore le jour où l'on mangea devant les portes. Des tables étaient placées rue Richelieu, devant le théâtre de la République. Il s'arrêta pour parler, je ne sais plus à qui. Il avait l'air de fort mauvaise humeur, et ne semblait pas approuver ce burlesque festin, commandé par la commune de Paris. Aussi nous permit-on de quitter la table de bonne heure, à notre grand contentement.

Je n'ai jamais vu Robespierre dans les coulisses du théâtre de la République, quoique j'aie lu quelque part qu'il y venait tous les jours.

Le comité de salut public, devant qui tout tremblait, finit enfin par inspirer des craintes sérieuses aux plus chauds démocrates, surtout lorsqu'ils se virent attaqués directement. Plusieurs d'entre eux avaient été envoyés à l'échafaud; les autres en étaient menacés. Une telle violence ne pouvait plus avoir une longue durée; on commençait donc à entrevoir quelque faible espoir. Le 8 thermidor, jour où Robespierre fut attaqué par ses collègues, Talma jouait au théâtre de la République la tragédie d'*Epicharis et Néron*, de Legouvé. Une foule de vers portaient à faire des applications sur la circonstance, tels que ceux-ci, par exemple :

> Eh! pourquoi voulez-vous, Romains, qu'on se sépare!
> Quelle indigne terreur de votre âme s'empare?
> Voilà donc ces grands cœurs qui devaient tout souffrir!
> Ils osent conspirer et craignent de mourir.
> . . . .
> Croyez-vous du péril par là vous délivrer?
> Non, si Néron sait tout, votre impuissante fuite
> Ne dérobera pas vos jours à sa poursuite...
> . . . .

1. Cela se répétait le lendemain. (*Note de L. F.*)

Courez tous au Forum; moi, d'un zèle aussi prompt,
Je monte à la tribune et j'accuse Néron.
Je harangue le peuple et lui peins sa misère;
J'enflamme tous les cœurs de haine et de colère.

A ce vers, les applaudissements, longtemps comprimés, éclatèrent tumultueusement; puis il se fit tout à coup un grand silence, et l'on semblait frappé de terreur. On laissa continuer la pièce; mais le lendemain, 9 thermidor, on donna de nouveau l'ouvrage, et les applications furent saisies avec fureur.

. . . .
La force! eh! qui t'a dit que tu l'aurais toujours?
. . . .
C'est demander la mort que m'inspirer la crainte.
. . . .
J'assieds sur l'échafaud mon trône ensanglanté,
Et je veux que toujours le monde épouvanté
Redoute, en me voyant, le signal du supplice,
Et que l'avenir même à mon nom seul pâlisse.
. . . .
Quand ils le verront mort, ils oseront s'armer;
Mais, tant qu'il règnera, n'ayez pas l'espérance
Que d'un maître implacable ils bravent la puissance.
. . . .
Dans le fond de leur âme ils cachent leur fureur,
Et n'attendent qu'un chef pour montrer tout leur cœur.
. . . .
Une voix même crie en mon cœur oppressé :
Tremble, tremble, Néron, ton empire est passé.
. . . .
Me voilà seul portant ma haine universelle.
. . . .
Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau?
Meurs! meurs! criez-vous tous. . . . .
. . . .
. . . Décret du sénat qui condamne Néron.

Il éclata un applaudissement de rage à ce vers, de même qu'aux vers suivants :

Quoi ! tout souillé du sang des malheureux humains,
Ton sang, lâche Néron, épouvante tes mains.
. . . .
Je n'aurai pas su vivre et ne sais pas mourir.
. . . .
Et mourant dans la fange, on ne le plaindra pas.

Le spectacle dura jusqu'à une heure du matin, car chaque vers fut interrompu et redemandé.

Après une si longue terreur, cette horrible position finit enfin ; les prisons s'ouvrirent, et l'on reprit l'espoir d'un meilleur avenir.

Bientôt on éprouva le besoin de revoir sa famille, ses amis éloignés, de compter ceux qui avaient échappé à la mort. On voulut voyager, changer de lieux. L'Italie, dont nos armées occupaient les principales villes, avait attiré une grande partie des proscrits ; ils y avaient pris du service militaire ou administratif. Les intimes connaissances s'étaient éparpillées peu à peu, et il n'était resté que ceux que leur état ou leurs affaires empêchaient de quitter Paris.

C'est de cette époque que Talma commença à négliger sa femme : il rentrait tard les jours qu'il n'était pas occupé au théâtre. Lorsqu'ils avaient du monde à dîner, on l'attendait souvent en vain. Sa Julie trouvait toujours quelques motifs pour l'excuser : il était bien naturel, disait-elle, que son mari éprouvât, comme les autres, le besoin de se distraire après les chagrins et les dangers de toute espèce auxquels on venait d'échapper. Cette pauvre femme, sans prévoir le sort qui la menaçait, était confiante et paisible ; mais moi, qui voyais Talma très assidu auprès d'une jolie petite personne qu'il avait enlevée à son ami Michot, et dont il paraissait fort épris, je ne partageais pas sa confiance ; nous en parlions souvent avec Souque, qui s'en apercevait aussi, mais nous avions grand soin de ne pas montrer nos craintes à Mme Talma. Je savais que cette seule idée empoisonnerait sa vie, et qu'il fallait la tromper pour ne pas détruire son bonheur et lui ravir sa tranquillité : ce qu'on ignore n'existe pas. Je pensai d'ailleurs que cela ne

pouvait avoir une longue durée, ce grand artiste étant trop occupé de son art pour faire de l'amour une affaire sérieuse; il nous en avait déjà donné la preuve avec Mlle Desgarcins, sa touchante Desdémone. Son amour s'était évanoui avec la pièce d'*Othello* [1].

1. Voir le romanesque épisode de la rencontre de Talma et de Mlle Desgarcins dans les *Mémoires historiques sur F.-J. Talma*, par Regnault-Warin. Chez Henry, éditeur, 1827, pages 140 et suiv.

XIX

La *Jeunesse dorée* de Fréron. — Louvet. — Lodoïska. — Les voleurs de diligences, — Aventure à Tournay. — Les faux assignats. — Le chevalier Blondel. — Aigré.

A la Terreur succéda une réaction qui ne fut pas moins cruelle, mais comme elle se répandit dans les départements, dans les campagnes, sur les grandes routes, et ne se manifesta à Paris que par les extravagances de ceux que l'on nomma la *Jeunesse dorée* de Fréron, cela eut moins de retentissement dans la capitale, mais ce n'en fut pas moins fâcheux pour ceux qui en furent victimes.

Fréron était un député de la Montagne; il avait été envoyé avec Talien en mission à Bordeaux, où il ne s'était pas fait remarquer par une extrême philanthropie. Cependant il fut un de ceux qui attaquèrent Robespierre, lorsqu'ils craignirent pour leur propre sûreté.

Après la réaction, Fréron fut l'étendard autour duquel se rallièrent les jeunes gens qui allaient dresser leurs plans de bataille dans les cafés, et les mettre à exécution sur les théâtres, dans les rues et chez les particuliers. Louvet, député de la Gironde, qui avait échappé miraculeusement à la proscription, ne put se soustraire à celle de ces messieurs, pour avoir fait chanter la *Marseillaise* au théâtre de la République.

Je ne connaissais point ce député; je savais seulement qu'il

était lié avec Talma, mais je ne l'avais jamais rencontré chez lui, lorsque je voyais le plus habituellement Julie.

On sait combien son roman du *Chevalier de Faublas* a fait de bruit; le joli opéra de *Lodoïska* en était un épisode. Cependant, aucune jeune femme n'eût osé avouer qu'elle avait lu cet ouvrage. Je me figurais que l'auteur devait être un cavalier charmant, aux manières élégantes et nobles; enfin un homme accompli. Un jour, j'entendis prononcer le nom de Louvet chez Mme de Condorcet, où j'étais avec Julie Talma. C'était en 1794, après la Terreur; on parlait de la proscription de ce député, et d'une brochure qu'il venait de publier. Dans cet opuscule, il faisait connaître minutieusement la manière dont il avait échappé à la mort par les soins et la tendre sollicitude d'une femme, qui depuis fut la sienne, et qu'il nommait Lodoïska. Je voulus avoir cette brochure, et je la lus avec un vif intérêt. On ne manque jamais de se tracer en idée, sous des couleurs ravissantes, l'image des héros dont on sait l'histoire. Je m'imaginais que le chevalier de Faublas était devenu un homme politique; que la légèreté de son âge était remplacée par des formes plus sérieuses et plus nobles, et que sa Lodoïska était toujours belle et toujours adorée. Cette fiction donnait plus de prix à l'ouvrage que je lisais. Je parlai de cette brochure à Julie, et de l'intérêt que ce récit m'avait fait éprouver, sans y ajouter mes suppositions; je lui dis seulement combien je désirais pouvoir rencontrer M. et Mme Louvet.

— « Rien n'est plus facile, car ils dînent demain chez moi, et je comptais t'inviter. »

J'acceptai avec empressement, et j'arrivai de bonne heure, tant mon impatience était grande de voir mes héros. Lorsqu'on les annonça, la maîtresse de la maison se leva pour aller au-devant d'eux, et je la suivis par un mouvement presque involontaire; mais je ne fus pas peu surprise de trouver, à la place du Faublas que je m'étais dessiné avec tant de complaisance, un petit homme maigre, à la figure bilieuse, au mauvais maintien, à la mise plus que négligée. Et cette belle Lodoïska!... laide, noire, marquée de petite vérole, et de la

tournure la plus commune[1]. Je fus tellement désenchantée, que je n'en pouvais croire mes yeux, et je regrettais encore mon illusion.

Après les premières félicitations sur les dangers auxquels ils avaient échappé, sur le courage et l'admirable dévouement de Mme Louvet, Julie me présenta à ce couple charmant.

« — Voilà, leur dit-elle, une de mes amies qui avait un bien grand désir de vous voir; elle a lu avec avidité le récit touchant de vos dangers, et n'a respiré que lorsqu'elle vous a vus sauvés. »

Louvet me fit un salut de la tête, accompagné d'un sourire qui voulait dire : « *Tu croyais rencontrer un Faublas!...* »

Je pense qu'il avait lu mon étonnement sur ma figure. On parla de nouveau de ce temps de malheur et d'alarme, et de la façon ingénieuse avec laquelle Lodoïska avait soustrait à la mort ce malheureux proscrit, ce qui finit par m'intéresser beaucoup, car Louvet était un homme d'esprit et de mérite, et sa femme, malgré son physique peu agréable, n'en était pas moins une personne remarquable. La maladresse de son mari fut d'en faire une héroïne de roman et de la peindre sous des couleurs si séduisantes, dans son *Faublas;* s'il l'avait appelée tout bonnement Mme Louvet, elle n'en aurait été que plus intéressante, et il lui aurait évité un ridicule qu'elle n'avait pas provoqué.

Riouffe venait aussi de publier ses *Mémoires d'un détenu;* je les préfère maintenant de beaucoup à ceux de Louvet. Riouffe était à cette époque un charmant garçon, et je me le rappelle encore avec intérêt, sous la surveillance de son gendarme, et lorsqu'il pouvait, d'un moment à l'autre, porter sa tête sur l'échafaud.

J'avais fait la musique de la romance qu'il avait composée en prison, et qui se trouve dans les *Mémoires d'un détenu.*

1. J'ai été bien étonnée de lire dans un feuilleton sur Louvet un récit relatif à la beauté de Lodoïska. Celui qui a écrit cela se rappelait probablement la Lodoïska de l'opéra ou du roman; à coup sûr, il n'avait pas vu la véritable. (*Note de L. F.*)

Quoique je ne fusse pas très forte sur les règles de la composition, je la fis d'inspiration, et la chantai avec ce sentiment qui part du cœur : aussi plut-elle beaucoup à tous ses amis.

Louvet, ayant peu de moyens d'existence, voulut former un établissement de librairie. Il prit un magasin sous la galerie qui donnait alors sur la place, en face du libraire Barba et de la porte des artistes du Théâtre-Français. La belle jeunesse de Fréron ne manqua pas de venir assiéger la boutique du libraire qui avait fait chanter la *Marseillaise* au théâtre de la République, et d'assaillir la belle Lodoïska de mille quolibets offensants.

En voyant ce rassemblement à sa porte, Mme Louvet s'était retirée dans son arrière-magasin, et son mari se promenait comme un lion qui ronge son frein. Lorsque ces messieurs n'eurent plus la facilité d'attaquer Mme Louvet en face, ils se tournèrent contre son mari.

— « Eh bien! chante donc la *Marseillaise*, lui crièrent-ils. »

Alors, dans un mouvement de rage, d'autant plus violent que depuis longtemps il le concentrait, il ouvre la porte en s'écriant d'un air de mépris :

Que veut cette horde d'esclaves... ?

Ce beau mouvement de courage interdit un moment cette foule qui se réunissait contre un seul homme; mais bientôt après ils se mirent à vociférer de nouveau.

Fort heureusement la patrouille, appelée par les voisins, parvint à les dissiper, mais Louvet ne put conserver son établissement, car de semblables scènes se renouvelèrent tous les jours.

J'appris sa mort à mon retour de Bordeaux; cette pauvre Mme Louvet était restée sans fortune. Je ne sais ce qu'elle est devenue et je ne l'ai rencontrée nulle part depuis.

Après les dévaliseurs de diligences à main armée, vinrent les compagnies de Jésus, les *Chauffeurs*, dont on parle si peu

dans les écrits que l'on publie maintenant, et qui remplacèrent les républicains exaltés dont on parle tant.

Les voleurs de diligences voulaient, disaient-ils, se dédommager de la perte de leurs biens, confisqués par la Convention ; mais la plupart cependant n'avaient rien perdu, attendu qu'ils n'avaient rien à perdre, et les Chauffeurs, ni vengeance ni représailles à exercer. Ils ne voulaient autre chose que le pillage et l'incendie. Lorsqu'ils attaquaient les habitations des propriétaires et des malheureux fermiers, ils s'inquiétaient peu de leurs opinions. Ceux qui avaient perdu leur famille et leurs biens à la Révolution étaient d'honnêtes gens qui ne cherchaient point à s'en dédommager par de semblables moyens; mais, dans tous les partis, on a toujours cherché à couvrir de mauvaises actions par des sophismes. Lorsque les assignats parurent, il se forma une compagnie pour en fabriquer de faux, afin de les discréditer. Ces messieurs se chargeaient de les faire colporter; tout cela avec les meilleures intentions du monde, et pour ruiner la République qui les avait ruinés. Mais ils ne songeaient probablement pas que la fortune des particuliers, qui en étaient fort innocents, se perdait également.

Voici une aventure qui m'arriva en ce temps-là même, et lorsque j'étais à Lille. Il y a une très petite distance de cette ville à celle de Tournay, qui appartenait alors à l'Autriche, et, avant l'émigration, on y allait très fréquemment. Un simple poteau séparait les deux pays. Les communications étaient si faciles, que plusieurs habitants de Lille y avaient même des maisons de plaisance, et on se croisait sans cesse sur cette route. Les douaniers ne faisaient attention qu'aux voyageurs qui pouvaient y passer des marchandises. Le théâtre de Lille y donnait des concerts et des représentations. Les émigrés étaient persuadés alors qu'il leur suffirait de se montrer aux portes de Paris, avec l'armée de Condé, pour y entrer, et qu'on les recevrait comme des libérateurs. Leurs biens n'étant point encore confisqués, ils avaient de l'argent, et ils en usaient comme si cela eût dû ne jamais finir : d'ailleurs ils avaient, quelques-uns

du moins, pour s'en procurer, des moyens que l'on ignorait encore.

Ce fut à cette époque que le sacre de l'empereur d'Allemagne eut lieu. Cette solennité attira un monde prodigieux à Tournay : les concerts, les bals, les fêtes, s'organisaient d'avance. Je partîs donc pour cette ville avec une dame artiste comme moi. Nous étions persuadées que nous trouverions des logements, ou tout au moins une chambre, dans la maison où nous avions l'habitude de descendre; mais tout avait été pris de vive force, et il y avait tellement de monde, que l'on couchait dans les granges, dans les écuries, et les tables étaient dressées dans les cours et dans les corridors.

Nous étions dans un fort grand embarras, et nous pensions dêjà retourner à Lille, lorsque nous rencontrâmes deux dames de nos connaissances de Paris; elles nous dirent qu'elles habitaient avec leurs maris une petite maison de campagne tout près de la ville; qu'elles nous y donneraient l'hospitalité pour la journée, et que l'on pourrait peut-être nous trouver un gîte pour la nuit; en pareille circonstance, on se contente de ce que l'on trouve. Le mari d'une de ces dames, M. Aigré, dans un voyage qu'il avait fait à Lille quelque temps auparavant, était venu me voir et m'avait confié qu'il émigrait. Mais, comme on fouillait à la frontière, et qu'il était défendu d'emporter de l'argent, il me pria de vouloir bien lui coudre dans une ceinture un jeu de cartes, comme il le disait en riant : c'étaient trente-deux assignats de mille francs. Cette somme, pour un si court voyage, pouvait faire soupçonner qu'il avait le projet de rejoindre l'armée de Condé : aussi je ne fus pas surprise de rencontrer sa femme à Tournay. Ils me dirent que le chevalier Blondel était avec eux et M. de *** avec sa femme, qu'ainsi j'allais me trouver en pays de connaissance.

Nous nous apprêtâmes donc à passer une journée fort agréable. Ce chevalier de Blondel avait l'esprit le plus gai et le plus original que l'on puisse rencontrer. Après le dîner, on alla se promener; mais ces messieurs restèrent pour fumer des cigares et jouer à la bouillotte. Je ne sais plus quel motif, ou

plutôt quelle inspiration, nous poussa à venir chercher quelque chose à la maison. Nous nous trompâmes d'escalier, et nous montâmes dans un petit corps de logis qu'on ne nous avait pas montré. Ayant trouvé une porte qui n'était qu'entre-bâillée, j'entre et je vois des petits pots, des petites bouteilles avec du noir, du rouge et des papiers. Au premier coup-d'œil, je crus que c'était pour dessiner; mais en avançant je reconnus des assignats; les uns commencés, les autres achevés. J'appelai ma compagne. J'étais, je crois, pâle comme la mort, et elle le devint elle-même en me regardant. Nous n'eûmes pas la force de nous communiquer nos pensées, et nous descendîmes les escaliers comme la belle Isaure descendit ceux du cabinet de *la Barbe Bleue*.

— Ah ! mon Dieu lui dis-je, où sommes-nous ? Il paraît que c'est une de ces réunions dont nous avions entendu parler et auxquelles nous ne voulions pas croire; mais qu'allons-nous faire ? S'ils se doutent que nous avons découvert ce secret, ils nous tueront peut-être, pour nous empêcher d'en parler. Partons, car il nous serait impossible de nous contraindre et de conserver notre sang-froid. Il leur suffirait de nous voir un moment pour se douter de la vérité. Mais, comment faire ? partir sans rien dire, c'est aussi dangereux ; je vais écrire.

— Que penseront-ils ?

— Ma foi, ce qu'ils voudront. J'aimerais mieux passer la nuit sur la route que de rester ici ; d'ailleurs on trouve plus de voitures pour retourner que pour venir.

J'écrivis donc que, dans la crainte d'être indiscrètes, et ne voulant point les gêner, nous avions pris le parti de nous dérober à leurs instances pour ne pas céder à la séduction. Je laissai ce sot billet sur la table, et nous partîmes avec plus de vitesse que nous n'étions venues, et croyant toujours qu'on nous poursuivait.

Lorsque nous fûmes en sûreté, je me rappelai les trente-deux assignats que j'avais cousus dans l'élégante ceinture de M. Aigré. Longtemps après, j'appris qu'il avait été arrêté à Paris, ainsi que M. Blondel, et qu'ils avaient été jugés sous la prévention

de fabrication de faux assignats : cela ne m'étonna point. Ce même Blondel, qui était encore à Sainte-Pélagie lors des horribles massacres de septembre, trouva le moyen d'échapper. Il harangua les gens assemblés autour de lui, leur dit qu'il était prisonnier pour avoir défendu leur cause; enfin il les persuada si bien par son éloquence, que plusieurs de ceux qui l'écoutaient le prirent sur leurs épaules et le portèrent en triomphe comme un martyr de la liberté. Il ne se laissa pas enivrer par cette ovation, et gagna au large aussitôt qu'ils l'eurent quitté. Lorsqu'on en vint à lire son écrou et que l'on vit qu'il était détenu pour faux assignats, on voulut le retrouver : fort heureusemt il était alors à l'abri de toute poursuite. Les deux dames avaient été confrontées avec le chevalier Aigré, lors de son jugement; mais comme il s'était bien gardé de les compromettre, elles s'en étaient fort adroitement tirées. La femme de Blondel, qui était jolie et très spirituelle, avait victorieusement plaidé sa cause et celle de sa sœur. Ils trouvèrent tous trois le moyen de passer en Angleterre; mais le malheureux Aigré avait porté sa tête sur l'échafaud[1].

1. On sait que certains faussaires arrivèrent à la perfection dans l'imitation des assignats. Fauche-Borel raconte, dans ses Mémoires, que la planche gravée par un nommé Guillot, arrêté et exécuté, finit, en raison de la beauté du travail, par servir pour la fabrication officielle.

XX

Je vais à Bordeaux. — Disette. — Scènes tumultueuses de Bordeaux. — L'opéra de la *Pauvre femme.* — Le *Brigand.*

Mon mari devant partir pour l'armée d'Italie, je me décidai à accepter un engagement à Bordeaux; mais une femme ne pouvait guère voyager seule à cette époque, même en diligence. Je ne savais quel parti prendre, lorsque je rencontrai, chez une personne de notre connaissance, un négociant qui partait pour la Rochelle. Il avait une très bonne voiture, et désirait lui-même trouver quelqu'un pour voyager à frais communs. Nos arrangements furent bientôt faits; mais, dans la crainte de manquer de chevaux de poste, car ils étaient souvent en réquisition, nous prîmes un voiturier, qui nous assura qu'il trouverait des relais sur la route. Nous nous munîmes de provisions, autant qu'il nous fut possible d'en emporter, car ce n'était pas chose facile : non seulement elles étaient rares, mais on les enlevait à ceux qu'on supposait en avoir.

J'arrivai donc à Bordeaux en mai 1795; c'était au plus fort de la disette et dans un moment où les esprits méridionaux étaient en fermentation, et où il y avait tous les jours des scènes tumultueuses. La Terreur, quoique passée, pesait encore de tout son poids sur ces cœurs ulcérés, et cette disette factice, dont les effets n'étaient que trop réels, tenait les esprits dans une inquiétude continuelle. Le pain, comme je l'ai dit, coûtait cinquante francs la livre; il était plus rare

encore qu'à Paris. Je me rappelle que, lorsque je venais diner chez Mme Talma, elle me disait en entrant :

— « Apportes-tu ton pain? »

Lorsque j'avais l'étourderie de l'oublier, le poète Lebrun, Bitaubé ou Fenouillot de Falbert me faisaient une petite part du leur, et j'avais vraiment honte de l'accepter; mais à Bordeaux on n'était point aussi hospitalier. Cependant d'aimables *muscadins* (comme on les appelait alors) nous apportaient de temps en temps un morceau de pain blanc soigneusement enveloppé dans du papier, et cela s'acceptait comme on accepte des oranges, des bonbons ou des fleurs. Je m'attendais qu'on finirait par nous offrir des pommes de terre ou des oignons. Si les poètes lauréats avaient pu trouver là-dessus le sujet d'un madrigal ou d'un bouquet à Chloris, il aurait fallu qu'ils eussent l'imagination bien vive.

Jusqu'à cette époque j'avais peu joué la comédie, si ce n'est au Théâtre de la République, où je m'étais essayée dans ce genre; je n'étais donc connue que pour avoir chanté les traductions italiennes dans les opéras. J'allais à Bordeaux remplir l'emploi dit des Dugazon. On donnait à cette époque beaucoup de pièces de circonstance, et l'on sait que les les pauvres acteurs sont obligés de chanter sur tous les tons : *Vive le roi! Vive la ligue*! La pièce de la *Pauvre femme*, opéra de Marsollier, était un des ouvrages les plus courus à mon départ de Paris; Mme Dugazon y était admirable, on voulut voir cette pièce à Bordeaux. Mme Dugazon ayant vieilli et étant devenue d'un embonpoint excessif, les auteurs étaient obligés de travailler uniquement pour elle : mais l'administration ne fut pas arrêtée par cette considération, elle me fit jouer la *Pauvre femme*, rôle qui aurait mieux convenu à une duègne, et cela parce que ce rôle portait le nom de Mme Dugazon.

Les esprits étaient encore en fermentation, et les opinions divergentes. Ne pouvant attaquer l'auteur, on voulut s'en prendre à l'actrice : au moment où la pauvre femme s'écrie :

« La Terreur ne reviendra jamais, j'en prends à témoin tous mes concitoyens. »

On applaudit avec fureur et l'on cria *bis.* Je répétai avec un très grand plaisir, et m'avançant sur la scène, je dis avec beaucoup d'énergie :

« Non, la Terreur ne reviendra jamais !

A peine avais-je terminé cette phrase, qu'on me lança une pièce de monnaie en cuivre, appelée *monneron*, et presque aussi grosse qu'un écu de cinq francs ; elle me tomba sur la poitrine et me fit perdre l'équilibre. Fort heureusement, j'avais un fichu très épais, mais si je l'eusse reçue à la tête, j'étais tuée. On ne peut se faire une idée des vociférations et du tumulte que cela occasionna : si l'on eût trouvé celui qui avait jeté ce *monneron*, il eût été écharpé. J'en éprouvai cependant beaucoup moins de mal qu'on pouvait le craindre ou qu'on l'avait espéré. On rejoua cette pièce le lendemain, et l'on peut penser combien je fus applaudie ; mais lorsque je redisais les mêmes phrases, je jetais involontairement un coup d'œil furtif vers l'endroit d'où était parti le projectile.

— « N'ayez pas peur, me criait-on, ils ne s'en aviseront pas. »

En effet, tout se passa sans opposition. On rejoua plusieurs fois cette pièce, et chaque soir j'étais accompagnée par une foule de jeunes gens qui me suivaient jusque chez moi, dans la crainte qu'il ne m'arrivât malheur. M. Brochon, ami de Barbaroux et de M. Ravez, me reconduisit pendant longtemps. C'était un avocat d'autant plus estimé à Bordeaux, qu'il avait été le défenseur officieux de plusieurs accusés, dans un temps où cette noble mission n'était pas sans danger ; il fallait même avoir du courage pour accepter. Il eut le bonheur de sauver un assez grand nombre d'accusés : aussi était-il adoré des jeunes gens et considéré dans toute la ville.

On donna dans ce même temps l'opéra du *Brigand*, de Hoffmann ; je me rappelle ce couplet, parce que c'était à moi qu'il s'adressait dans la pièce :

Plus de pitié, plus de clémence ;
Quand nous trouvons des factieux,
Envoyons-les en diligence
Aux enfers revoir leurs aïeux.

Des cris de ces jeunes vipères
Que nos cœurs ne soient point émus;
Ces enfants vengeraient leurs pères,
Mais les morts ne se vengent plus.

L'auteur avait voulu faire allusion à ces mots de Barrère : « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. »

Mme Talma m'avait donné une lettre charmante pour M. et Mme Dauberval, que, d'après ce qu'elle m'en avait dit, je brûlais de connaître. Ce n'était plus cette jeune femme dont Julie m'avait fait le portrait, mais elle jouait avec tant d'art et de talent, qu'au théâtre elle faisait oublier son âge.

M. Dauberval était le plus habile chorégraphe que nous ayons eu : ses ballets étaient des poèmes. C'est à Bordeaux qu'il en a composé la plus grande partie.

Sa pastorale de la *Fille mal gardée* est restée au théâtre, et l'on a fait sur ce sujet un vaudeville et un opéra; c'est surtout dans ce rôle de Lise et celui de Louise, du *Déserteur*, que Mme Dauberval était admirable; c'est aussi dans ces deux rôles que Mme Quiriau, que nous avons admirée à Paris, a le mieux suivi les traces de son modèle.

Paul et Virginie, et plusieurs autres ouvrages du même auteur, ont été remis à la Porte-Saint-Martin en 1804, par M. Homère, élève de M. Dauberval, et y ont obtenu un grand succès; mais le *Page inconstant*, qui a fait courir tout Paris, mérite une mention particulière par l'anecdote qui a engagé M. Dauberval à composer ce charmant ballet pour le théâtre de Bordeaux.

A cette époque, il y avait dans cette ville un luxe de spectacle qui rivalisait avec Paris; mais quoique l'Opéra de Bordeaux eût d'excellents chanteurs, on avait toujours donné la préférence aux ballets. La plupart des sujets qui ont brillé dans la capitale s'étaient formés dans cette ville, surtout dans le temps de M. Dauberval, dont la réputation a été européenne. Il avait composé pour sa femme ses plus jolis ballets. Dans la

Suzanne du *Page inconstant*, elle était si ravissante, que personne ne pouvait lui être comparé; il y avait une telle expression sur sa spirituelle figure, que l'on aurait pu écrire le dialogue de sa scène avec le page, de même que celle de la comtesse avec Marceline.

On venait de défendre le *Mariage de Figaro* dans toutes les villes de province; le roi, cependant, en avait permis la représentation à Paris. Les Bordelais étaient désespérés de ne pouvoir faire représenter sur leur théâtre un ouvrage dont le spectacle se prêtait si bien à leur goût pour la danse : d'ailleurs, ce qui est défendu aiguillonne bien plus la curiosité. M. et Mme Dauberval, étant un jour à dîner chez un des premiers négociants de la ville, la conversation tomba naturellement sur le sujet qui occupait tout le monde, la pièce interdite qui faisait un si grand bruit.

« — Vous devriez nous la mettre en ballet, monsieur Dauberval, dit en riant un de ces messieurs (comme il lui aurait dit : vous devriez mettre l'*Encyclopédie* en vaudeville).

— Pourquoi pas? répondit l'artiste en continuant la plaisanterie. »

Dès ce moment, sa tête commença à travailler, il devint pensif, lui si gai, si aimable d'ordinaire, et il ne proféra plus une parole jusqu'à la fin du dîner. Rentré chez lui, il prend la pièce de *Figaro*, la relit, et passe la nuit à calculer le parti qu'il en peut tirer; il dresse son plan, fait ses notes, écrit une espèce de programme qu'il communique le lendemain à sa femme; elle trouve l'idée parfaite, rectifie, donne ses avis; Dauberval se dit malade, afin de pouvoir se livrer tout entier à son travail.

Une semaine après, le *Page inconstant* étant presque achevé, il fait venir chez lui les premiers sujets, distribue les rôles, cherche surtout à leur faire bien comprendre le caractère et l'esprit de chaque personnage. Labory, beau danseur et fort joli homme, bien connu alors à Paris, fut chargé du rôle de Figaro, et il le jouait d'une manière charmante. J'ai déjà dit combien Mme Dauberval était admirable dans celui de Suzanne;

ce ballet produisit un grand enthousiasme et fit la fortune du théâtre de Bordeaux; on venait des villes environnantes pour connaître l'ouvrage de M. Caron de Beaumarchais, que sous cette nouvelle forme on ne pouvait plus défendre.

Vingt ans plus tard, et sans le même attrait de curiosité, cet ouvrage produisit un grand effet à Paris; Mme Dauberval y était toujours charmante, ainsi que dans le rôle d'Isaure, de *Raoul Barbe-Bleue*. Elle n'avait pas besoin de parler pour être comprise et attendrir.

Quoique le ballet de la *Fille mal gardée* soit un ouvrage bien ancien, ce petit tableau pastoral n'en a pas moins la fraîcheur des tableaux du Poussin, et Fanny Essler a su le rajeunir encore par le charme qu'elle répand sur tous ses rôles.

Je recevais souvent des lettres de Mme Talma. Le besoin d'épancher son cœur dans celui d'une amie avait établi entre nous une correspondance suivie. Avant mon départ, Talma n'était déjà plus un mari fidèle : il se laissait facilement séduire, mais elle l'ignorait. Il était rempli d'égards pour sa femme et lui cachait ce qui aurait pu l'affliger. Ses amis luî en dérobaient la connaissance par la même raison, car du moment qu'elle l'aurait appris, son bonheur eût été détruit. Une personne indiscrète se chargea de ce soin; elle crut bien faire peut-être; mais dès ce moment la jalousie s'empara du cœur de cette pauvre femme, incapable de la dissimuler. Les reproches se succédèrent; les reproches ne ramènent pas celui qui n'a plus d'amour : aussi, dès que son mari se vit découvert, il ne se contraignit plus. Cette conduite amena une rupture; il quitta la maison et fit demander ses meubles; Julie, si généreuse, si délicate, si désintéressée, se sentit cependant blessée d'une semblable réclamation; elle lui écrivit que, s'il voulait bien désigner les meubles qu'il avait apportés, elle s'empresserait de les lui faire remettre.

Comme Talma avait trouvé la maison toute meublée, la liste de ce qui lui appartenait ne fut pas longue à faire. Sa femme lui renvoya ses casques, ses armures, tout cet attirail théâtral qui meublait une très grande pièce, et qui avait coûté tant

d'argent. Quant à la maison de la rue Chantereine, elle appartenait à Julie avant son mariage. Ce fut elle qui la vendit au général Bonaparte, à son retour d'Égypte. J'ai vu signer le contrat de vente et je me rappelle fort bien l'homme d'affaire qui fit le marché pour le général. Après avoir quitté cette maison, elle fut loger rue de Matignon, chez Mme de Condorcet, qui avait beaucoup d'estime et d'amitié pour elle, de même que Mme de Staël, qui la voyait souvent. Lorsque son divorce fut prononcé, elle me l'écrivit.

« Nous avons été, me disait-elle, à la municipalité dans la même voiture; nous avons causé, pendant tout le trajet, de choses indifférentes, comme des gens qui iraient à la campagne; mon mari m'a donné la main pour descendre, nous nous sommes assis l'un à côté de l'autre, et nous avons signé comme si c'eût été un contrat ordinaire que nous eussions à passer. En nous quittant, il m'a accompagnée jusqu'à ma voiture.

« — *J'espère*, lui ai-je dit, *que vous ne me priverez pas tout à fait de votre présence, cela serait trop cruel*; *vous reviendrez me voir quelquefois, n'est-ce pas?*

« — *Certainement*, a-t-il répondu d'un air embarrassé, *toujours avec un grand plaisir.*

« J'étais pâle, et ma voix était émue malgré tous les efforts que je faisais pour me contraindre. Enfin je suis rentrée chez moi, et j'ai pu me livrer tout entière à ma douleur. Plains-moi, car je suis bien malheureuse. »

Lorsque je revins à Paris, je trouvai Julie entourée de ses enfants et de ses amis; elle était calme, mais on voyait qu'elle cachait sa blessure au fond de son cœur, et qu'elle n'en guérirait jamais. Talma la voyait souvent, et sa présence était toujours un adoucissement à ses chagrins.

XXI

Paris sous le Directoire. — Les Incroyables et les Merveilleuses. — Le jardin Boutin. — Frascati. — Carnaval de Venise à l'Élysée-Bourbon. — Concerts Feydeau. — Concerts Cléry. — Garat. — Une nuit au violon. — Les soirées du grand monde. — M. de Trénis. — Mme Récamier.

La rapidité des événements a été telle, que je suis quelquefois tentée de croire que j'ai vu plusieurs siècles passer devant moi. La plupart des noms que j'ai entendus retentir à mon oreille ne se retrouvent plus maintenant que dans les générations qui leur ont succédé : ils appartiennent déjà à la postérité. Les révolutions emportent rapidement les hommes ; celle de 89 a même emporté les femmes. Mais une époque porte longtemps l'empreinte de celle qui l'a précédée. 88 se ressentait encore du contact du règne de Louis XV et des Dubarry par ses modes, sa littérature, bien qu'une jeune reine en eût déjà commencé la réforme. 91 nous transforma en Spartiates et en Romains ; tout nous rappelait les temps antiques, les tableaux de David, les meubles des appartements, les costumes de Talma, le théâtre, où l'on ne jouait guère que des sujets analogues, *Brutus*, la *Mort de César*, *Manlius*, *Caïus-Gracchus*, *Epicharis et Néron* ; à l'Opéra, *Miltiade à Marathon*, *Horatius Coclès*, etc., etc. Les femmes s'occupaient de l'histoire romaine, dont beaucoup d'entre nous, et moi la première, se souvenaient à peine d'avoir lu un abrégé qui s'était légèrement gravé dans notre mémoire ; mais quand les proscriptions de Marius et de Sylla n'eurent que trop d'imitateurs, nous

apprîmes ces siècles par un triste parallèle. Quant aux années 93, 94 et 95, elles traînèrent tant de calamités à leur suite, que chacun ne fut occupé que du soin de sa propre conservation, car on avait à trembler à tout moment pour sa famille, pour ses amis et pour soi-même. C'est avec une grande conviction que Mme Roland a dit sur l'échafaud :

« O liberté ! que de crimes on commet en ton nom. »

Après les échafauds, nous reprîmes un peu de calme, et avec ce calme un besoin de distraction, de plaisir même ; on voulait tâcher de s'étourdir et d'oublier cet affreux cauchemar. Les privations amènent souvent un excès contraire ; nous sortions d'un temps où la toilette la plus simple faisait crier haro sur les *muscadins* et les *muscadines*, pour peu que leur tournure fût un peu distinguée ; mais, sous le Directoire, en 97, nous nous transformâmes en Athéniens. La poésie, la littérature, Périclès, Socrate, Aspasie, Alcibiade, les tuniques, les péplums, les bandeaux, les sandales, les camées, tout fut grec.

Un auteur a dit, je ne sais où : « On sait que, dans ces temps de trouble, nos généraux avaient conquis leurs titres à la pointe de leur épée ; leur gloire empêchait d'apercevoir ce qui manquait à leur éducation. »

Mais leurs femmes n'avaient pas le même avantage, et leurs manières n'étaient rien moins qu'en harmonie avec leur fortune : aussi leurs brillantes toilettes prêtaient-elles souvent à la plaisanterie, et l'esprit français, qui se retrouve dans toutes les circonstances, ne les ménageait pas. Les costumes grecs et romains avaient été mis en vogue par Joséphine Beauharnais, Mmes Tallien, Regnault, Saint-Jean d'Angely, Enguerlo, et autres femmes du monde élégant. Toutes les nouvelles enrichies n'avaient pas manqué de les adopter. Parmi elles, il s'en trouvait beaucoup dont les maris avaient fait fortune à la bourse ou dans les fournitures et les *riz-pain-sel*, et leurs femmes étaient l'objet de tous les quolibets auxquels ces dernières surtout donnaient un vaste champ par leurs manières et leurs façons de s'exprimer. Voici des vers qui peignent parfaitement ce temps où l'on disait toujours : « C'est incoyable,

c'est impaable. » Ils sont intitulés le *Monde incroyable*. J'en donne les fragments tels que je me les rappelle, mais il y manque plusieurs vers :

Le Monde incroyable.

Liberté, voilà ma devise ;
Tous les costumes sont décents.
Pourquoi porterions-nous des gants ?
Ces dames sont bien sans chemise.
Dans le pays des Esquimaux
On a sous le bras sa culotte
Comme nous avons nos chapeaux ;
Il se peut faire qu'on y vienne !
A propos de culotte, eh ! mais,
Il n'est pas sûr que désormais
Chacun de nous garde la sienne.
Aux moyens de vivre exigus
Qui restent à maint pauvre diable
Dont on sabra les revenus[1],
Il me paraît presque incroyable
Qu'ils soient encore un peu vêtus.
. . . .
Arrière ces faits désastreux
Que retracera notre histoire,
Ces noms horriblement fameux
Et qui souilleront notre gloire
Jusques à nos derniers neveux.
J'aime bien mieux pour ma santé
M'amuser de nos ridicules
Qui pour avoir plus de gaîté
Pourront chez la postérité
Trouver encor des incrédules,
Quelle est cette Grecque aux gros bras?
L'art qui nuance sa parure
Distingue fort peu sa figure
Et ses très rustiques appas.
Elle singe la financière,
Mais un invincible embarras
Trahit sa contenance altière
Et la décèle à chaque pas.

1. C'était au moment de la réduction des rentes.

A table hier elle feignait
De ne pas voir monsieur son frère
Dans le laquais qui la servait :
Feu son époux, très misérable,
A la Bourse très lestement
S'enrichit incroyablement
Avec un honneur incroyable.
Plaisant séjour que ce Paris!
Je suis badaud, moi, tout m'étonne,
Et sur tout ce qui m'environne
Je porte des yeux ébahis,
Et plus je vois, plus je soupçonne
Qu'il est des vertus, des talents
Et des mérites éminents
Dont ne s'était douté personne.
Nos plans pour réformer l'Etat
Sont d'une incroyable évidence,
Et quelques membres du sénat
D'une incroyable intelligence.
On ne rencontre qu'orateurs
D'une faconde inconcevable,
Que jouvenceaux littérateurs
D'une modestie incroyable.
A voir nos bals, nos bigarrures,
Nos cent mille caricatures,
Le scandale de nos gaîtés
La moralité de nos drames
Puis le trafic de nos beautés,
Et le sel de nos épigrammes,

. . . .

A voir nos laquais financiers
Dans des wiskis inexcusables,
La cuisine de nos rentiers
Qu'on paie en billets impayables,
Et nous, au sein de tout cela,
Faisant les beaux, les agréables,
Sur le cratère de l'Etna,
Sans boussole et sans almanach,
Dansant gaîment sur le tillac,
Quand des forbans coupent les câbles
De notre nef en désarroi,
Prête d'aller à tous les diables.
A voir enfin ce que je voi,

Mes chers concitoyens, ma foi!
Nous sommes tous bien incroyables!

Les tuniques de ces dames étaient en effet tellement claires, que l'on ne pouvait pas leur dire, comme Pygmalion à Galathée :

« Ce vêtement couvre trop le nu, il faut l'échancrer davantage. »

Elles étaient en mousseline légère; on portait des bandeaux, des diadèmes, des bracelets à la Cléopâtre, des ceintures agrafées par une antique, des châles de cachemire drapés en manteau, ou des manteaux de drap brodés en or et jetés sur l'épaule, des sandales avec des plaques de diamants; telle était la toilette des femmes riches et de bon goût; mais celles qui étaient plus raisonnables suivaient cette mode de loin [1]. Une simple tunique avec des arabesques en laine de couleur, attachée par une cordelière pareille, fermée par une agrafe en or, les cheveux relevés à la grecque et retenus par un réseau, les écharpes jetées sur les épaules, telle était l'élégance de ces dames à ce beau Tivoli, nommé primitivement *Jardin Boutin*, où l'on payait six francs d'entrée. Il n'y avait ni danses ni consommation, mais une très bonne musique et un feu d'artifice qui se tirait à minuit.

La grande allée du milieu, plus éclairée que les autres, était bordée de chaises, où toutes les dames formaient un charmant coup-d'œil. Les autres se promenaient au milieu d'un foyer de lumière et d'une musique harmonieuse. Lorsque le feu d'artifice était tiré, on montait en voiture pour se faire conduire au Frascati de la rue de Richelieu, chez Carchi, où l'on prenait d'excellentes glaces dans un fort joli jardin; on y prenait aussi

1. On a mal imité ce costume au théâtre du Vaudeville, dans la pièce de *Pierre-le-Rouge*. Ces peplums à pointe ne se sont guère vus qu'au bal, encore n'étaient-ils pas de bon goût pour les femmes élégantes; mais il est à remarquer que, lorsqu'on a voulu prendre les costumes de ce temps-là, ce sont toujours ceux des hommes et des femmes ridicules qu'on a adoptés. (*Note de L. F.*)

des fluxions de poitrine dont on mourait fréquemment. Mais la mode exigeait que l'on eût les bras nus et que l'on fût très légèrement couverte. Les médecins ont prêché longtemps sans se faire écouter. L'expérience a fini cependant par être plus forte, et elle a convaincu. Il y eut à peu près dans ce temps-là aussi des fêtes charmantes à l'Élysée-Bourbon, mais elles coûtèrent si cher, que l'entrepreneur se ruina. Voici en quoi elles consistaient. C'était un carnaval de Venise; on avait placé un théâtre immense sur la pelouse qui fait face au palais. Cette fête commençait par l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice de la Chine, et leur nombreux cortège qui exécutait des danses chinoises. Venait ensuite la Folie suivie du Carnaval, et les quadrilles commençaient. Ils étaient formés par des Polichinelles, des dames Gigognes et leurs enfants, des Arlequins, Arlequines, Isabelles, Colombines, Gilles, Gillettes, des Cassandres, des Mézetins, des Pierrots, des Pierrettes, des Crispins, des Matamores et autres costumes de caractère. Tout ce joyeux cortège exécutait des pantomimes fort amusantes et analogues à leur rôle. Ces pantomimes terminées, la Folie passait au milieu d'eux en agitant ses grelots; alors s'allumaient de tous côtés des feux de Bengale, et une danse générale commençait sur une musique qui invitait à la gaieté. C'était un coup-d'œil ravissant, et véritablement le temple de la Folie. Par exemple, il y avait un inconvénient : c'est que, le théâtre n'étant pas couvert, on avait à craindre l'orage ou la pluie. A ces belles fêtes, qui réunissaient le monde le plus choisi, succéda le Hameau de Chantilly; mais il tomba ainsi que Tivoli. D'autres jardins, dans les prix de deux francs, s'ouvrirent et furent fréquentés par une autre classe; mais les entrepreneurs gagnèrent davantage et cela leur suffit. La modicité du prix fit qu'il se forma une multitude d'entreprises de ce genre, telles que le jardin Marbeuf, Paphos, Idalie, Mousseaux, mais elles firent toutes de mauvaises affaires.

On chantait au Vaudeville :

A Paphos on s'ennuie.
On s'ennuie à Mousseaux.
Le Jardin d'Idalie
Remplume ses oiseaux,
Dans la foule abusée
J'ai vu des curieux
Bâiller à l'Élysée
Comme des bienheureux.

Le beau monde ne fut plus qu'à Frascati et dans l'allée du boulevard qui est encore en vogue aujourd'hui, et que l'on nommait dans le temps l'allée de Coblentz.

Les concerts de la rue de Cléry se donnaient le matin ; ils eurent une grande vogue, ainsi que ceux du théâtre Feydeau, qui étaient publics. Les billets se payaient six francs à toutes places, encore fallait-il s'y prendre d'avance pour en avoir de bonnes; les trois rangs de loges étaient loués. La salle était resplendissante de lumière, et les toilettes des femmes de la plus grande élégance.

Lorsque le parterre, qui était composé d'hommes, s'ennuyait d'attendre, il examinait les dames, et les accueillait à leur entrée par un murmure flatteur ou improbateur.

C'était à l'époque la plus brillante de Garat; ses succès étaient d'autant plus grands, qu'il avait failli être une des victimes de la Terreur. Il avait été dénoncé et arrêté, mais grâce à son talent, il s'était heureusement tiré de ce mauvais pas.

C'était à l'occasion de cette aventure qu'il avait composé sa romance du *Troubadour en prison*, qu'il chantait d'une manière charmante. On lui demandait toujours cette romance à la fin du concert.

Vous qui savez ce qu'on endure
Loin de l'objet de son amour,
Oyez la piteuse aventure
D'un infortuné troubadour.
En butte à noire calomnie...
Bien qu'innocent, est arrêté ;
Il a perdu sa douce amie
Son talent et sa liberté.

16

Le troubadour, dans son enfance,
Douces chansons d'amour chantait,
Et quand ce vint l'adolescence,
L'amour à son tour il faisait;
Fut toujours heureux dans sa vie,
Pourvu que sa belle il chantât;
Las! chanter, aimer son amie,
Ce ne sont là crimes d'État.

Quand il vit contre sa patrie
S'armer de méchants étrangers,
Le troubadour quitta sa mie
Pour chanter chansons aux guerriers.
Mais vieux troubadour, par envie,
Du juge a surpris l'équité,
Et la liberté fut ravie,
A qui chantait la liberté.

Garat se mettait de la manière la plus recherchée; il exagérait les modes des dandys d'alors, prononçait les mots à moitié, disait : « ma *paole* d'honneur, c'est *incoyable* », et portait un habit bleu barbot. Il était extrêmement laid, et semblait prendre plaisir à se rendre ridicule; mais lorsqu'il chantait :

Laissez-vous toucher par mes pleurs,

on ne voyait plus qu'Orphée, et on l'écoutait toujours avec un nouveau plaisir.

Dans le temps qu'on ne pouvait sortir la nuit sans une carte de sûreté, Garat, ayant oublié la sienne, fut arrêté par une patrouille, qui le conduisit au corps-de-garde le plus voisin. Il pensa qu'il lui suffirait de se nommer pour être mis en liberté; mais les gardes nationaux du poste, qui l'avaient fort bien reconnu, firent semblant, pour s'amuser, de douter qu'il fût véritablement Garat, comme il le disait; il eut beau protester qu'il était bien lui, ils voulurent toujours avoir l'air de n'en rien croire.

— Vous n'avez qu'un moyen de nous le prouver, lui dit l'officier de service.

— Et lequel?

— Chantez-nous quelque chose, et nous verrons bientôt si vous êtes en effet Garat.

— Volontiers.

Et il leur chanta la *Gasconne* :

Un soir de cet automne,
De Bordeaux revenant.

On applaudit beaucoup.

— Ah! c'est fort bien, dit l'officier; mais ne pensez-vous pas, mes camarades, qu'il faudrait encore quelque chose pour nous convaincre tout à fait.

— Cela est vrai, répondirent les autres; l'officier a raison.

Garat se prêta de fort bonne grâce à la plaisanterie. Pendant ce temps, on avait envoyé chercher du vin de Champagne, et il passa gaiement la nuit au corps-de-garde.

C'est Garat lui-même qui nous raconta le lendemain cette aventure nocturne.

On a parlé de tant de façons différentes des personnes de cette époque, que je n'en veux rien dire que d'après les rapports directs ou indirects que j'ai eus avec elles, et l'impression que j'ai pu en éprouver.

J'avais connu M. de Trénis[1] à Bordeaux; il était alors beaucoup plus accessible que Garat, car il ne prévoyait pas les grandes destinées qui l'attendaient; cependant je dois dire que, malgré l'encens qui lui montait à la tête, il était toujours rempli de *bienveillance* pour moi. Il venait souvent me voir, et je savais quelles étaient ses danseuses de prédilection, car j'aimais à le faire causer : aussi m'amusais-je beaucoup de voir toutes ces demoiselles et ces jeunes dames flottant entre l'espérance et la crainte.

Ces prêtresses de la danse arrivaient en habit de bal, dont

1. Mme la duchesse d'Abrantès a fait de lui un portrait très fidèle. (*Note de L. F.*)

les jupons étaient bien courts, pour prêter un serment de fidélité (comme l'avait dit M. de Talleyrand d'une jeune mariée); ces robes étaient lamées, garnies en fleurs ou en épis de diamants, en fruits d'émeraudes, de rubis : c'était tout un Olympe où Flore, Vénus, Hébé, Cérès étaient réunies; il y avait bien quelques Cybèles, mais elles se cachaient sous des pampres et des grappes de grenats.

J'examinais cette profusion de dorures, dont l'éclat, mêlé à celui des bougies, éblouissait et fatiguait les yeux, lorsque je vis entrer une femme qui semblait, au milieu de cet Olympe, une émanation aérienne, une véritable sylphide. On portait alors des tuniques à la grecque; la sienne, qui rasait la terre, était de mousseline de l'Inde, et garnie par le bas d'une petite frange légère en coton, que l'on nommait *muguet*, et qui formait comme une guirlande autour de sa robe; des manches courtes laissaient apercevoir son beau bras. Sa tunique était attachée sur ses épaules par des antiques, et un simple rang de perles fines entourait son cou de cygne; elle était coiffée de ses cheveux d'un noir de jais : c'étaient là ses seuls ornements. Sa démarche noble, son sourire gracieux, cette délicieuse simplicité de si bon goût, au milieu de cette profusion de fleurs, de dorures, de pierreries, la séparait tellement des autres femmes que, du moment qu'on l'avait regardée, on ne voyait plus qu'elle.

Il n'était pas besoin de la nommer; on la devinait à première vue : c'est ce que je dis à Mlle de P..., qui accourait vers moi pour me la montrer. Mme de Récamier resta peu de temps; mais son apparition s'est tellement gravée dans ma mémoire que j'aurais pu la peindre de souvenir.

Cette soirée fut brillante; quelques amateurs chantèrent avec un véritable talent. Mlle de P... exécuta avec moi quelques morceaux et la romance qui a été si longtemps en vogue :

S'il est vrai que d'être deux [1]...

1. Romance de Boïeldieu.

Bouffé fit entendre de vieilles paroles sur lesquelles il avait fait une nouvelle musique, et Garat chanta :

O ma tendre musette,

dont il s'était bien gardé de gâter la simplicité, et qu'il avait rajeunie d'une manière ravissante, tant il est vrai que ce qui est bien exécuté acquiert un nouveau prix[1].

1. Un an avant sa mort, Garat se promenait sur le boulevard Montmartre avec son ami Jal, qui a raconté l'anecdote. Garat sembla, peu à peu, tomber dans une profonde mélancolie : « Je vous quitte, dit Jal, si vous ne me dites ce que vous avez. Êtes-vous malade ? Voulez-vous que je vous reconduise chez vous ? Vous avez l'air inquiet ? Qui vous tourmente ? Avez-vous quelque chagrin ? Garat releva alors la tête, et, du doigt, me montrant les passants : « Les ingrats ! fit-il, il y a vingt ans, ils n'auraient pas passé près de moi sans remarquer que j'ai des bottes jaunes. Les ingrats ! »

XXII

Les proscriptions. — La momie. — M. Pallier, membre du conseil des Cinq-Cents. — Fouché et un proscrit. — Le journal en vaudevilles. — La machine infernale. — Le procès de Moreau. — Pichegru. — Georges Cadoudal. — Sa ressemblance avec Michot. — Anecdotes. — Mort de Julie Talma.

Le temps qui succéda à cette époque ne fut plus pour moi, comme pour beaucoup de femmes d'alors, qu'un besoin de ressaisir la vie. Notre première jeunesse s'était écoulée au milieu des craintes et des alarmes. A peine avions-nous entrevu le monde en 1788, qu'une scène nouvelle s'était offerte à nous et avait amené tous les malheurs qui en furent la suite.

Cet état violent eût voulu du repos comme après une longue maladie ; mais, semblables aux convalescents qui abusent de la santé lorsqu'elle leur revient, on se livrait avec fureur au tourbillon du monde qui vous entraînait; on usait du temps, comme s'il eût dû nous échapper encore. Les modes les plus extravagantes, les bals, les fêtes champêtres mettaient la vie dans un danger d'une autre espèce. L'excès du plaisir est souvent plus dangereux que l'excès de la douleur : il faut du courage pour supporter l'un; l'autre est un abandon sans calcul qui nous subjugue. Ces modes, ces fêtes contribuèrent à tuer plus d'une jeune folle. Ce genre de mort était plus gai ; mais il n'était pas moins prompt, et les résultats étaient les mêmes pour ceux qui les regrettaient.

Tout ce qui se passa pendant ce temps rentre dans le cours

ordinaire des choses. Nous avions cependant encore de loin en loin quelques-uns de ces événements remarquables qui suivent les orages des révolutions, lorsque les gouvernements ne sont pas encore bien affermis sur leurs bases, et que les partis ne sont pas calmés. Mais ces orages passaient au-dessus de nos têtes sans atteindre la multitude, et ne tombaient que sur des personnages placés au haut de l'échelle sociale. Il n'était guère dans la nature des femmes de s'occuper de ces événements, à moins qu'ils ne touchassent leur famille ou leurs amis.

Ne me mêlant guère de la politique, je ne dirai pas grand' chose du 18 fructidor. Comme nous sortions à peine d'une révolution, on s'effrayait de tout ce qui pouvait y ramener. C'étaient des proscriptions d'un autre genre, qui atteignaient des personnes auxquelles on s'intéressait, ou tombaient sur des hommes d'un nom marquant; il n'en fallait pas davantage pour alarmer ceux qui n'en voyaient que les résultats, sans en connaître positivement les causes. Plusieurs des proscrits qui eurent le temps de se cacher échappèrent à la déportation. M. Millin, chez qui j'allais fréquemment, avait recueilli dans sa maison un député proscrit, de ses amis, nommé Pallier; nous passions nos soirées à jouer ou à causer, et lorsqu'on entendait sonner, on faisait entrer M. Pallier dans une boîte à momie, qui était dans un coin de la bibliothèque; alors il me faisait une peur horrible, car il avait véritablement l'air de la momie dont il tenait la place.

Ce pauvre M. Pallier était bien l'être le plus inoffensif, et je ne sais vraiment ce qui lui avait valu les honneurs de la proscription. Plusieurs journalistes furent arrêtés; d'autres prirent la fuite et furent jugés par contumace. J'en connaissais un qui n'avait pas quitté Paris et qui n'avait pris d'autres précautions que de changer ses cheveux noirs contre une perruque blonde. Comme il avait la peau très brune, cela lui changeait entièrement la figure. C'est une espèce d'original qui, lorsqu'il passait la nuit devant une sentinelle qui lui criait : « Qui vive ! » répondait : « Contumace ! » Il se mettait, à l'Opéra-Comique,

à côté de la loge de Fouché, alors ministre de la police, et, malgré cette imprudence, il n'a jamais été inquiété : la fortune couronne l'audace.

Un jour cependant, ennuyé d'être obligé de se cacher, il va chez Fouché, et demande à lui parler en particulier.

— Je suis un tel, lui dit-il ; cette existence d'oiseau de nuit m'est insupportable et me fatigue ; faites-moi arrêter ou rendez-moi ma liberté.

— Monsieur, lui dit le ministre furieux, voyez dans quelle position vous me mettez ; vous vous livrez à moi. Sortez, Monsieur, sortez !

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Eh ! allez au diable, mais sortez de chez moi, continua-t-il impatienté.

Il retourna chez lui et y demeura fort tranquille, sans que personne s'en inquiétât.

Mon mari l'aimait beaucoup, parce qu'il avait de l'esprit, qu'il était fort amusant et d'un courage à toute épreuve. Il venait dîner avec nous dans le temps même de sa proscription. Tout à coup, nous cessâmes de le voir. Nous savions qu'il ne pouvait être arrêté, car on n'aurait pas manqué de le dire. J'engageai mon mari à s'enquérir de lui et à savoir s'il n'était pas malade. Ce même jour, il le rencontra dans la rue.

— Pourquoi donc, lui dit Fusil, ne vous voit-on plus ?

— Ma foi, mon cher, je suis amoureux de votre femme ; elle ne veut pas de moi. Que voulez-vous que j'aille faire chez vous ?

Après les journées de Saint-Cloud, il fit un journal en vaudevilles qu'il annonçait par ce couplet :

Sitôt qu'on verra paraître
Le premier de Floréal,
Vous verrez aussi renaître
Les feuilles de ce journal.

Le 18 brumaire vint ensuite changer la forme d'un gouvernement qu'on estimait peu, et nous donna pour chef l'homme dont on admirait les exploits et le génie.

Nous ne vîmes, nous autres femmes un peu frivoles, que le côté le plus gai des choses. Les applications que l'on fait au théâtre montrent l'esprit public. Nous aimions mieux le chercher là qu'ailleurs.

Je me rappelle par exemple que, le lendemain du 18 brumaire, on donnait l'opéra des *Prétendus*, de Lemoine, et que les paroles du quatuor furent saisies pour en faire une application qui se trouvait placée d'une manière assez comique.

Lorsque les amants commencèrent à dire :

> Victoire! victoire éclatante!

on applaudit.

> C'est notre retraite qu'on chante,

répondent les vieux prétendus. Les applaudissements redoublèrent, surtout lorsqu'ils ajoutèrent :

> Mais attendez du moins que nous soyons partis.

Quant à la machine infernale,

> Cette invention d'enfer
> Avait un cercle en fer,

comme le disait la complainte du 3 nivôse, cet horrible événement inspira un sentiment d'effroi unanime. Chacun voulait le lendemain avoir couru les plus grands dangers en passant au moment même de l'explosion dans la rue Saint-Nicaise. Je ne me vanterai point de mon courage dans cette circonstance. J'étais fort paisible chez moi, ne me doutant de rien. Assez de malheurs réels arrivèrent sans y joindre des récits imaginaires.

Bientôt après, le public eut à s'occuper d'autre chose. On peut se faire une idée de la sensation que produisit le procès du général Moreau en 1804; je crois qu'il eût été dangereux de le condamner à mort. Il y avait une grande fermentation dans Paris; les avenues du palais étaient encombrées par la foule;

et cette foule, parmi laquelle on voyait des gens distingués, des militaires de tous grades, resta toute la nuit à attendre les résultats du jugement. On se passait de bouche en bouche les nouvelles qui arrivaient de l'intérieur du palais, et elles parvenaient ainsi comme l'éclair jusqu'au point le plus éloigné. Cela rappelait le jour de la mort de Mirabeau.

Lorsqu'enfin l'on apprit que Moreau n'était condamné qu'à l'exil, on respira plus librement ; car il est à remarquer que, dans les jugements auxquels on s'intéresse aussi vivement, ce n'est que la mort qu'on appréhende ; tout le zèle se calme dès que la vie est assurée ; et cependant il est des jugements qui sont plus cruels que la mort, car ils flétrissent ou brisent l'existence : celui-là était du nombre. Quant à Pichegru, il fut livré par un misérable dans lequel il avait mis sa confiance ; il a dû changer de nom, car on n'en a jamais entendu parler depuis ; il n'aurait pu reparaître sans inspirer l'horreur qu'on éprouve pour un dénonciateur.

On sait quelle fut la fin de Pichegru : on le trouva étranglé dans sa prison. Plusieurs versions ont été faites à ce sujet. Quant à Georges Cadoudal, on ne parlait que de la manière adroite dont il s'était soustrait aux recherches pendant si longtemps, des différents travestissements qu'il avait employés ; de ses réponses au tribunal, qui étaient parfois si comiques ; de l'indignation qu'il témoignait au nom d'assassin.

— « Je suis un conspirateur, disait-il, mais non un vil assassin. J'ai pu maintes et maintes fois tuer votre empereur ; je voulais le combattre et non le frapper en lâche. »

Et il rappelait les diverses circonstances où il s'était rencontré près de Napoléon, sous quel déguisement il était alors, tantôt en feutier, tantôt portant quelques charges sur les épaules ; il ne compromettait personne, ne disait jamais un mot qu'on pût interpréter contre quelqu'un.

Il fut très comique le jour où l'on vint déclarer au tribunal que Pichegru s'était étranglé dans sa prison ; l'interrogatoire et l'audience terminés, il allait être reconduit par les gardes, lorsqu'il revint sur ses pas et dit au président :

— « Je vous préviens, Messieurs, que, si l'on me trouve étranglé, ce ne sera pas moi qui aurai pris cette peine. »

Les femmes aiment à trouver dans un homme un grand caractère, et lorsqu'un accusé se défend aussi noblement que le fit Georges, il ne peut manquer de les intéresser. Aussi espérions-nous, connaissant la générosité de l'empereur, qu'il lui accorderait sa grâce. Cet accusé avait souvent répété, lorsqu'on lui en donnait l'espoir :

— « Je ne la demanderai pas, je ne ferai aucune démarche pour racheter ma vie, mais si votre empereur me l'accorde, je le dis du fond du cœur, je n'entreprendrai jamais rien ni ne tremperai dans aucun complot contre la sienne. »

Il y avait une ressemblance extraordinaire entre lui et Michot. Elle était telle que, lorsqu'on cherchait Georges, Michot fut arrêté et conduit, par une patrouille, au corps-de-garde, où il fut bientôt reconnu et mis en liberté.

Le commencement de ce siècle fut fatal à cette excellente Mme Talma ; elle perdit un de ses fils. Je n'essaierai pas de peindre sa douleur ; il est des malheurs qui renouvellent des souvenirs trop cruels. Mlle Contat, dont elle était restée l'amie, l'emmena à sa campagne d'Ivry. Elle y demeura assez longtemps, et elle commençait à reprendre quelque calme, lorsque son second fils tomba malade. La frayeur de cette tendre mère fut extrême ; elle tremblait de le perdre comme le premier, d'autant plus qu'on le croyait attaqué de la poitrine. Julie l'emmena en Suisse, espérant que le climat le rétablirait. Ce fut là que ce fils mourut et qu'elle gagna sa maladie. C'était sans doute son plus cher désir ; car sans cesse penchée sur lui, respirant son haleine, elle ne pouvait manquer d'y puiser la mort.

De retour à Paris, sa douleur s'était changée en une espèce d'anéantissement.

Elle avait une si intime conviction qu'elle devait bientôt rejoindre ses enfants, qu'elle ne les regrettait plus. Talma la voyait aussi souvent que ses occupations le lui permettaient. Un jour qu'elle paraissait plus tranquille, elle lui dit :

— Voulez-vous venir dîner avec moi jeudi prochain, cela me fera grand plaisir?

— Jeudi, je ne le peux, mais lundi pour sûr.

— Eh bien, lundi.

Ils se quittèrent avec une sorte d'émotion, et malgré sa faiblesse, elle l'accompagna aussi loin qu'elle le put voir. Il retourna plusieurs fois la tête et lui fit un dernier adieu de la main. Fidèle à sa promesse, il revint le lundi; mais quels furent son effroi et sa stupeur en trouvant le cercueil de cette pauvre femme sous la porte cochère! Il fut tellement frappé de cette mort si prompte, qu'il tomba dans une espèce de spleen. Il ne pouvait se dissimuler qu'il fût la première cause de sa mort.

Elle mourut en 1805. Je n'étais pas à Paris. J'en éprouvai bien du regret, car c'était une amie comme on n'en rencontre pas deux fois dans le cours d'une longue vie.

Le chapitre qui suit, sans aucune transition, est consacré, par Louise Fusil, aux préparatifs de son départ pour la Russie. L'idée semble lui en avoir été donnée par la marquise de la Maisonfort, dont le mari habitait Saint-Pétersbourg en qualité d'envoyé du duc de Brunswick. La décision de l'actrice fut prise brusquement. Selon son expression, « les talents étaient trop nombreux à Paris ». La fortune ne lui avait pas souri. Elle partit. « J'allais voyager, dit-elle, comme une artiste, cherchant la fortune ou, tout au moins, l'aisance que j'avais perdue, et que j'espérais retrouver ailleurs : léger bagage que l'espérance ! »

DEUXIÈME PARTIE

Louise Fusil a un peu trop longuement raconté les étapes de son voyage en Russie, son séjour à Francfort et à Hambourg et ses débuts dans la société de Saint-Pétersbourg, où elle fut bien accueillie. La description de la capitale russe et les pages qui suivent cette description n'ont plus, aujourd'hui, qu'un intérêt médiocre. Il en est de même de son journal intime à Moscou, pendant les années qui précédèrent la catastrophe de 1812. Les traits essentiels, s'il en est, sa rencontre avec Rostopchin, notamment, ont été résumés dans la préface de cette édition. Le récit ne devient vraiment curieux et attachant qu'au moment où Louise Fusil est mêlée aux événements qui précédèrent et suivirent l'incendie de Moscou.

C'est ici le texte intégral de la brochure de 1817. — On s'apercevra aisément que, cette fois, dans sa rédaction, la comédienne, encore sous l'émotion des dangers qu'elle avait courus, n'avait été aidée par personne.

J'arrivai d'un voyage des confins de l'Asie sur les bords du Volga, le 11 août 1812. Il faisait une chaleur insupportable : c'était au mois de juillet; l'été est court en Russie, mais il est brûlant; il y a des jours où il fait des chaleurs d'Amérique, surtout de ce côté. Nous trouvâmes Moscou en alarmes; les étrangers forts inquiets. La prise de Smolensk ne contribua pas à calmer les esprits. On osait à peine sortir de chez soi.

Plusieurs Français avaient été déportés sur les bords de ce même Volga d'où j'arrivais : chacun avait la crainte de l'être à son tour, ou d'être envoyé dans l'intérieur, ce qui ne valait guère mieux. Toute la noblesse partait, le trésor du Kremlin, les richesses déposées aux Enfants-Trouvés; c'était une procession continuelle de voitures, de chariots, de meubles, d'effets de toute espèce; la ville était déserte. A mesure que l'armée

française avançait, l'émigration devenait plus considérable. Je voulais aller à Pétersbourg. Étant née dans le duché de Wurtemberg, à Stuttgard, j'espérais obtenir la protection de l'impératrice-mère, qui est aussi de ce pays. Je ne pus obtenir de passeport. L'alarme devint générale ; on craignait de manquer de vivres, chacun faisait ses provisions ; on redoutait d'être massacré par les Moujiks[1] ; on parlait de feu, de s'ensevelir sous les ruines de la ville. On se réunissait dans les quartiers éloignés ; et comme Moscou était extrêmement grand, on calculait que le côté par lequel l'armée passerait serait le premier et le seul incendié ; il paraissait d'ailleurs si difficile de croire que cette ville immense fût entièrement consumée, que l'on ne prenait des précautions que pour certains quartiers, ceux surtout où il y avait des maisons de bois ; car tous ces palais en pierre, couverts de tôle, semblaient ne devoir jamais brûler ; aussi était-ce ceux où l'on se réfugiait de préférence[2]. Je m'étais réunie à une famille d'artistes qui demeurait à la Bassemau, quartier positivement opposé à celui par lequel entrerait l'armée. C'était un endroit extrêmement isolé, un palais immense appartenant au prince Galitzin, dont le mari de mon amie gravait la superbe galerie de tableaux. Ils habitaient dans une petite aile sur le jardin, qui était, selon nos observations, également bon à nous cacher, si le peuple se portait à quelque extrémité, et à nous préserver en cas de feu. Il y avait plusieurs serres dans lesquelles on pouvait trouver des abris contre toutes recherches. Nous avions d'ailleurs le palais, qui tenait à lui seul une rue, et celui du prince de Kourakin, qui tenait l'autre, dans lequel nous pouvions aussi nous sauver. Nous nous crûmes dans un fort impénétrable, et nous ne nous occupâmes plus qu'à nous y pourvoir des objets qui nous

1. Paysans russes qui, dans ce moment, détestaient les Français.

2. Les palais étaient en grand nombre et d'une extrême magnificence ; j'ai été fort surprise à mon retour en France de m'entendre dire par tout le monde que cette ville étant en bois, il n'était pas étonnant qu'elle eût brûlé si promptement ; elle était remplie des plus beaux édifices. (*Notes de L. F.*)

étaient nécessaires. J'y fis porter tous mes effets, et j'abandonnai follement ma maison, qui est restée intacte, pour me réfugier dans celle qui a été la proie des flammes : mais je n'ai pas été la seule aussi mal inspirée, il semblait qu'un malin génie me fît trouver le danger dans ce qui devait assurer ma tranquillité. Je quittai ma maison[1] le 25 d'août (vieux style, 3, N. S.). En traversant la ville, le spectacle le plus extraordinaire et le plus touchant s'offrit à mes yeux (les rues étaient désertes, à peine rencontrait-on quelques personnes du peuple); ce jour-là, je n'avais encore rien aperçu : tout à coup j'entends un chant triste dans l'éloignement. J'avance pour savoir d'où il partait, et je vois une foule immense, précédée de prêtres, qui portaient des images; hommes, femmes, enfants, tous pleuraient et chantaient des hymnes saintes : ce tableau d'une population abandonnant sa ville et emportant ses pénates était déchirant. Je me mis à pleurer et à prier comme eux, et j'arrivai chez mes amis encore tout attendrie de ce tableau.

Nous fûmes assez tranquilles pendant huit à dix jours; mais au bout de ce temps, nous entendîmes dire que l'armée approchait : nous montions sans cesse au plus haut de la maison

1. Cette maison appartenait à Mme Divow, née comtesse Bourtouline. Elle m'y avait laissée, n'osant m'emmener avec elle dans la crainte que je ne courusse quelques dangers en route de la part des paysans. Je ne quittai la maison que parce qu'elle était dans un endroit trop exposé à être incendié. Dans le premier moment de désordre, les soldats y entrèrent; on l'avait abandonnée, voyant les maisons environnantes en feu. La chose la plus étonnante, c'est que le rez-de-chaussée fut seul pillé (*c'était là que je demeurais*) : ils renversèrent un mur fraîchement bâti, derrière lequel les soldats se doutèrent qu'on avait caché des choses précieuses. Mais le premier étage, qui était magnifique, en glaces, bronzes et tableaux de prix, ne fut pas touché. Il l'eût été indubitablement par la suite, si je n'avais pas eu le bonheur de pouvoir le garantir par le général Curial, qui vint habiter cette maison, et qui empêcha qu'on y commît aucun désordre, même au moment de son départ. Ce fut un grand plaisir pour moi de pouvoir faire quelque chose pour une famille qui, depuis huit ans, m'avait témoigné tant d'intérêt, et je puis dire d'amitié. Mme Divow était une personne charmante, dont le séjour en France a été remarquable par l'agrément de sa maison, et le charme de sa société. Elle avait été élevée à la cour de la grande Catherine et en avait conservé toutes les grâces et la magnificence. (*Note de L. F.*)

pour examiner avec une longue-vue si nous apercevions les bivouacs. Vers le 1er septembre V. S. (le 12 N. S.) nous vîmes des feux; nos domestiques entrèrent, le matin, tout effrayés dans nos chambres en nous disant qu'ils voulaient s'en aller; que la police avait été frapper, la nuit, à toutes les portes, pour avertir qu'il fallait partir, qu'on allait brûler la ville : « Ils ont emmené toutes les pompes, nous dirent-ils, et nous ne voulons pas rester ici. »

Nous nous trouvâmes donc sans domestiques, à l'exception d'une grosse servante qui faisait le pain, et qui s'était enivrée complètement, pour se guérir de sa peur, mais qui nous fut bien utile par la suite. Nous apprîmes, en effet, que la police était partie (cela n'était pas fort rassurant). La nuit du 12 au 13, je ne me couchai pas; ma compagne était fort peureuse, de sorte que je ne pouvais guère faire part de mes réflexions qu'au mari; car je craignais les attaques de nerfs, ce qui n'aurait servi qu'à nous déranger beaucoup dans un pareil moment. Notre quartier était isolé; j'entendais de temps en temps passer des gens ivres qui juraient. Nous sûmes qu'on avait pillé les cabarets; nous passâmes encore cette journée fort inquiets. La nuit du 13 au 14 septembre, il me sembla que cela devenait plus bruyant; j'entendais crier : *fransouski!* Je m'attendais à chaque instant qu'on viendrait enfoncer notre porte; j'allais doucement dans la chambre de ma compagne d'infortune, et je disais à son mari : « Je crois que les voilà. » Il regardait à travers le rideau et me répondait : « Non, pas encore. » Voilà l'agréable perspective dans laquelle nous passâmes ces deux nuits. Enfin, celle du 14 au 15 allait commencer sans apporter aucun changement à notre situation, nous le pensions du moins; car, étant dans un quartier fort éloigné, nous ignorions ce qui se passait dans l'intérieur de la ville. J'étais fatiguée, et je me jetai de bonne heure sur mon lit : mon amie et son mari montèrent pour examiner comme les jours précédents. Tout à coup la femme redescend précipitamment, en me disant : « Venez, je vous prie, voir un météore dans le ciel; c'est une chose singulière, c'est comme une épée flamboyante; il semble

dans cette circonstance, que cela nous annonce quelque malheur. » Moi, qui connaissais cette dame fort superstitieuse, je ne me souciais pas trop de me déranger; cependant entraînée par elle, je monte, et je vois en effet quelque chose de fort extraordinaire. Nous raisonnâmes là-dessus sans y rien comprendre, et finîmes par nous endormir. A six heures du matin, on vint frapper plusieurs coups à la porte de la rue; je cours à la chambre de mes amis : « Pour le coup, leur dis-je, nous sommes perdus, on enfonce la porte. » J'entends cependant qu'on appelait le maître de la maison par son nom; nous regardons à travers le volet, et nous voyons une personne de notre connaissance : « Ah! bon Dieu! lui dis-je, on massacre dans l'autre quartier, il se sauve ici. » Enfin, nous ouvrons, et ce monsieur nous dit que le feu s'était manifesté, et près de sa maison; il craignait qu'elle ne devint aussi la proie des flammes, et il nous demandait un asile pour lui et deux autres personnes. On le lui accorda promptement, et il retourna les chercher. Le mari de mon amie se hasarda d'aller jusqu'au bout de la rue, et revint nous dire que le fameux prodige que sa femme avait vu n'était autre chose qu'un petit ballon rempli de fusée à la Congrève, qui était tombé sur la maison du prince Touberkoï, à la Pakrofka (quartier très près de chez nous) et qu'elle était en feu, ainsi que les maisons environnantes. Il paraissait clair que la ville allait brûler. Il ressortît pour apprendre des nouvelles, et nous nous hasardâmes à mettre la tête à la fenêtre. Je vois un soldat à cheval, et je l'entend demander en français : « Est-ce de ce côté? » Jugez de mon étonnement. Moi, toujours un peu moins poltronne que ma compagne, je lui crie : « Monsieur le soldat, est-ce que vous êtes Français? — Oui, Madame. — Les Français sont donc ici? — Ils sont entrés hier à trois heures dans les faubourgs. — Tous? — Tous. » Je regardai ma compagne : « Devons-nous, lui dis-je, nous réjouir ou nous alarmer, en sortant d'un danger pour retomber peut-être dans un autre plus grand? » Nos réflexions étaient fort tristes, et l'événement nous prouva que ce pressentiment n'était que trop réel.

Les trois personnes qui nous avaient demandé asile arrivèrent, chargés de leurs effets; ceux du moins qu'ils avaient pu sauver. Elles nous apprirent que le feu était déjà dans plusieurs endroits; on cherchait à l'éteindre; mais, sans pompe, c'était assez difficile. Il me tardait de sortir pour savoir s'il n'était rien arrivé à mes amis et à ma maison où j'avais encore mes meubles et tous les effets que je n'avais pas pu faire transporter. Un de ces messieurs me dit qu'on ne pouvait guère sortir qu'à pied, car on prenait tous les chevaux, attendu que l'armée en manquait. « Cependant, ajouta-t-il, les Français sont galants. Peut-être ne prendront-ils pas les chevaux d'une dame; mais on en voulait aux miens et je ne les hasarde plus; car, si nous étions obligés de sauver nos effets, nos chevaux nous seraient d'un grand secours. » Il semblait qu'il prophétisait. — Bon, lui dis-je, nous sauver de quoi? Cette maison ne peut pas brûler! — Je le désire, me dit-il. L'après-midi, je pris le drochki (voiture russe) d'un de ces messieurs, et je fus dans la ville. Toutes les maisons étaient remplies de militaires. Dans la mienne, il y avait deux capitaines de gendarmerie de la garde : tout était sens-dessus-dessous, et mes papiers épars sur le plancher. Ces messieurs les parcouraient sans façon; ils furent un peu honteux que je les eusse surpris dans cette occupation. — Ce désordre, me dirent-ils, avait eu lieu avant leur arrivée. On n'avait trouvé dans la maison que des domestiques russes; on ne les entendait pas, et on avait regardé cet hôtel comme abandonné. Ils m'engageaient beaucoup à reprendre mon appartement, m'assurant que je n'avais rien à craindre : j'en étais fort peu tentée. D'ailleurs le feu était partout; il pouvait venir là, et je ne voulais pas abandonner mes amis. Je revins chez eux à la lueur des maisons incendiées; c'était une clarté affreuse. Le feu gagnait avec une rapidité inconcevable. Le vent soufflait avec violence; il semblait que tout fût d'accord pour brûler cette malheureuse ville. Nous n'étions qu'au 15 septembre, et l'automne est superbe en Russie. La soirée était belle; nous parcourûmes toutes les rues voisines du prince Troubeskoï, pour voir les progrès du feu. Ce spectacle

était vraiment une belle horreur : je l'ai revu tant de fois depuis!... Je ne veux pas m'appesantir sur ces souvenirs. Nous fûmes quatre nuits sans avoir besoin de lumière, il faisait plus clair qu'en plein midi. C'est une chose inconcevable avec quelle rapidité les maisons brûlaient, par le moyen de ces fusées à la Congrève. On entendait une légère explosion à peu près comme un coup de fusil; on voyait sortir une fumée très noire. Au bout de quelques minutes, elle devenait rougeâtre, ensuite de feu. Presque aussitôt succédait un gouffre de flammes, et dans quelques heures les maisons sont consumées.

Je trouvai, en rentrant, mon amie causant avec un officier blessé. « J'ai prié Monsieur, nous dit-elle, de vouloir bien accepter un logement chez nous. Il est dangereux dans ce moment d'être sans militaire ; nous sommes dans une rue isolée; la ville est en feu. Il peut arriver mille accidents. Monsieur me conseille même de demander une sauvegarde pour la maison du prince. »

Je sortis le lendemain matin dans le dessein de prendre des informations là-dessus. Un côté entier du boulevard que je traversai n'était qu'un gouffre de flammes; plusieurs soldats polonais parcouraient les rues ; cela prenait tout l'aspect d'une ville au pillage. Je fus chez le gouverneur ; il y avait un monde infini à sa porte, et je ne pus lui parler. Je reprenais le chemin de ma maison, lorsqu'un jeune officier fort poli m'arrêta, pour m'avertir qu'il était fort dangereux pour moi d'aller seule, et s'offrit à m'accompagner. Le moment était trop pressant pour ne pas accepter sans façon. Nous cheminâmes, lui à cheval, moi à pied. Il voulait galamment marcher auprès de moi ; je ne le souffris pas ; et nous causions ainsi, lorsqu'au détour d'une rue, des femmes éplorées réclamèrent la protection de mon conducteur contre des soldats qui pillaient leur maison. Il les dispersa, mais, hélas! d'autres revinrent sans doute bientôt après notre départ. Je me pressais d'arriver, car je craignais de trouver notre habitation dans le même état que celle que je venais de voir. Son éloignement nous servait pour le moment. D'ailleurs, notre officier blessé pouvait, dans les premiers ins-

tants, contenir les pillards; mais la ville continuant à brûler, il n'était plus facile d'arrêter les soldats, ni de leur faire entendre raison : une sauvegarde de plusieurs hommes nous était absolument nécessaire; ces messieurs nous le dirent eux-mêmes. Mon jeune conducteur dîna avec nous, causa très joliment, parla modes, théâtres, et je reconnus bien vite un aimable de la Chaussée d'Antin, sous la moustache d'un soldat. Je ne l'ai plus revu; je serais fâchée qu'il lui fût arrivé quelque chose; il aimait sa mère, dont il me parla beaucoup, et ce fut un puissant motif pour moi de le trouver aimable. Il repartit pour le camp de Petrowski. Napoléon, craignant que le Kremlin ne fût miné, avait été habiter Petrowski[1]. Le feu était aux boutiques russes, et dans tous les environs. Nous résolûmes, cette dame, moi et notre officier blessé, d'aller le lendemain à Petrowski pour demander une sauvegarde.

Ce fut le 17 septembre, jour mémorable pour moi, que nous entreprîmes ce voyage. A notre départ, notre maison était intacte, il n'y avait pas même apparence de feu dans aucune des rues adjacentes. La fille de cette dame, jeune enfant de treize ans, était avec nous; elle n'avait encore vu le feu que de loin. Le premier qui la frappa fut celui de la Porte-Rouge, porte la plus ancienne de Moscou. Nous voulûmes prendre le chemin ordinaire du boulevard; impossible de passer : le feu partout. Nous remontons la Twerskoy, il était encore plus fort; enfin nous allons jusqu'au grand théâtre. C'est là qu'on ne peut pas dire que c'était du feu, mais un gouffre de flammes. La provision de bois d'une année y était adossée, et le théâtre était en bois lui-même; on juge si cela devait faire un feu terrible. Nous tournâmes à droite, ce côté nous semblant moins enflammé. Lorsque nous fûmes à la moitié de la rue, le vent poussait la flamme d'une telle force, qu'elle rejoignait l'autre côté, et formait un dôme de feu. Cela peut paraître une exagération, mais c'est l'exacte vérité; nous ne pouvions plus aller ni en avant, ni de côté; il n'y avait d'autre parti à prendre

1. Château impérial à quelques verstes de Moscou; il était bâti dans un genre gothique; il a été brûlé.

que de retourner par le même chemin. Mais de minute en minute le feu gagnait. Les flammèches tombaient jusque dans notre calèche, et nous sentions l'ardeur de la flamme d'une manière qui commençait à devenir insupportable pour nous, et dangereuse pour nos chevaux. On les mit au grand galop et nous parvînmes à regagner le boulevard. Nous reprenions le chemin de notre quartier, nous félicitant de pouvoir reposer enfin nos yeux fatigués de la poussière et de la flamme. Je n'oublierai jamais l'impression que me fit le spectacle qui s'offrit à nous. Cette maison, où nous comptions rentrer paisiblement, qui, une heure auparavant, n'avait pas l'apparence d'y voir briller une étincelle, était en feu. Il fallait qu'on l'y eût mis depuis peu de temps, car ces messieurs, qui étaient dans l'intérieur de la petite maison, ne s'en étaient pas encore aperçus. Ce furent les cris de cette pauvre petite qui les firent accourir, Cette enfant avait tout à fait perdu la tête; elle criait : « Sauvez maman, sauvez nous; ah! mon Dieu! nous sommes perdues! » Elle me déchira le cœur autant que le spectacle que j'avais sous les yeux. Je pensais à ma fille. Je remerciai le ciel d'être seule, au moins dans ce cruel moment. Comme j'ai le bonheur de ne jamais perdre la tête dans le danger, je m'occupai des autres, et de sauver, s'il était possible, ce que j'avais de plus précieux. Cette grosse servante, qui seule nous était restée, m'aida à porter tout dans le jardin. Ces messieurs, et même notre officier blessé, avaient presque tous perdu la tête aussi; ils allaient à droite, à gauche, et n'avançaient à rien; ils faisaient briser une porte à coups de hache, tandis qu'il y en avait une ouverte à côté. Plusieurs officiers entrèrent dans le jardin, et nous offrirent des soldats pour nous aider. Il y avait d'autant moins besoin de se presser ainsi, que le palais était séparé de la petite maison par le jardin et les serres; le feu pouvait gagner par les serres mêmes, à la vérité, comme il gagna, en effet, mais ce ne fut que le lendemain. Si l'on eût mieux raisonné, on eût beaucoup moins perdu. Mais la peur ne raisonne pas, et d'ailleurs les cris de la mère et de la fille bouleversaient tout le monde.

Lorsque j'eus tout fait transporter dans le jardin, je fu m'asseoir, le portrait de ma fille à mes côtés; je n'avais pas voulu m'en séparer, et j'examinai à loisir tout ce qui se passait autour de moi. Je vis qu'un de ces messieurs avait attelé sa calèche, qu'il y avait mis jusqu'à ses matelas, tous ses effets, et une petite partie de ceux de ses amis. Je vis que l'autre en avait fait autant sur son droschky, de même que notre officier sur le sien; et que moi, qui n'avais plus ni droschky, ni calèche, je risquais fort de ne rien sauver. Je pris aussitôt mon parti; je fis un léger paquet des choses qui m'étaient le plus nécessaires, et je le mis sur le droschky de l'un; j'en fis un autre plus petit que je mis sur celui de l'officier, qui était conduit par un soldat, M. Martino, un bien bon garçon, et bien plus obligeant que tous les autres, car l'égoïsme du malheur n'est pas le moindre. Mes petites affaires ainsi arrangées, je mis dans le sac que j'avais à la main mes bijoux, mon argent, et j'attendis tranquillement ce qui plairait à Dieu d'en décider. « — A qui donc sont ces coffres? dit l'officier qui commandait le quartier. — A moi, Monsieur. — Eh bien, Madame, vous les abandonnez ainsi? — Où voulez-vous que je les mette? je n'ai ni voiture, ni chevaux. — Parbleu, Monsieur en prendra bien un; des effets sont plus utiles à une femme que des matelas pour un homme; d'ailleurs, il faut bien s'entr'aider. » Il fit mettre la malle dans sa calèche par ses soldats; et ce monsieur n'osa pas refuser. C'était celle qui renfermait ce que j'avais de mieux. Je me vis donc à moitié sauvée, quoique je perdisse un mobilier considérable et des coffres remplis d'effets; j'abandonnai tout, et laissai le portrait de ma fille dans le coin d'une serre. Je ne regrettais que cela; je le quittai en pleurant; je prévoyais que je ne le reverrais plus. Combien j'étais fâchée qu'il ne fût pas en miniature !

Nous quittâmes donc la maison, où tout devint bientôt la proie des soldats ; rien n'était plus triste à voir que ce cortège, car nous n'étions pas les seules; des femmes, des enfants, des vieillards fuyaient ainsi que nous leurs maisons incendiées. Une file nombreuse de militaires, qui allaient au camp, mar-

chait en même temps, et nous proposait de les suivre. Enfin, après avoir erré longtemps, nous trouvâmes une rue qui ne brûlait pas encore ; nous entrâmes dans la première maison (elles étaient toutes désertes) et nous nous jetâmes sur des canapés, tandis que les messieurs gardaient les équipages dans la cour, et examinaient si le feu ne prenait pas à la maison. Voilà quelle fut la fin de cete triste journée, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire[1]. Nous passâmes, comme on peut le penser, une pénible nuit ; nous ne savions plus où trouver un asile, car on m'avait assuré que ma maison était brûlée ; et, en effet, les deux adjacentes étant en feu, tout le monde avait abandonné celle-là ; on la croyait perdue ; c'est ce qui cependant n'arriva pas ; mais quand nous l'eussions su, il était impossible d'y aborder, il y avait même des gardes pour en empêcher. Nous avions de nouveau un motif pour aller au quartier général ; ce n'était pas pour demander une sauvegarde, mais un abri, comme on en avait accordé à plusieurs malheureux comme nous, car les maisons commençaient à peine à être assez nombreuses pour loger les militaires, et l'on ne pouvait en avoir, ainsi que des vivres, que sous la sauvegarde du gouvernement ; mais nous ne pouvions aller à Petrowsky sans un officier ; le nôtre ne voulait pas y venir ; nous allions de rue en rue, de maison en maison ; tout portait les marques de la dévastation. Cette ville que j'avais vue, si peu de temps auparavant, riche, brillante, n'était plus qu'un monceau de cendres et de ruines, où nous errions comme des fantômes qui reviennent visiter leurs anciennes demeures.

Enfin, marchant de droite, de gauche, sans aucun but, nous eûmes l'envie de retourner dans notre ancien logement. Notre maison, pensions-nous, n'est peut-être pas encore brûlée ? En effet, elle était telle que nous l'avions laissée, avec cette différence que les soldats avaient tout brisé. Mais nous y trouvâmes encore des vivres que l'on avait cachés, et qui n'avaient pas été découverts. Notre officier fut d'avis qu'il fallait dîner. Depuis

1. J'ai écrit tous ces détails à la lueur de l'incendie. (*Note de L. F.*)

la veille nous n'avions presque rien pris. On descendit une table, quelques chaises qui étaient restées entières, et l'on fit une espèce de dîner que l'on servit au milieu de la rue.

Le tableau de ce repas fut encore un des plus tristes de cette malheureuse circonstance. Qu'on se figure une table au milieu de la rue, où, de tous côtés, on voyait des maisons en flammes, ou des ruines fumantes, une poussière de feu que le vent nous portait dans les yeux, des incendiaires fusillés près de nous, des soldats ivres emportant le butin qu'ils venaient de piller : voilà quel était le théâtre de ce triste festin.

Nous mangeâmes peu ; mais notre officier mangea, et but encore mieux. Ces messieurs-là sont accoutumés à tout, mais des femmes, des enfants!... Hélas! le temps n'était pas éloigné où nous devions voir un spectacle plus affreux encore. Après ce joli dîner, nous avisâmes de nouveau au moyen de nous procurer un asile. On nous conseilla d'aller parler au colonel qui commandait ce quartier, et qui pourrait nous accorder un officier pour nous conduire au camp. Ma compagne était dégoûtée de voyager de ce côté et tout à fait découragée. Il fallait cependant prendre un parti. Je me décidai à aller trouver ce colonel, l'homme le plus honnête et le meilleur que j'aie jamais rencontré, et qui fut notre sauveur[1]. — « Je ne puis, me dit-il, vous donner un officier; ils doivent tous rester à leur poste : c'est l'ordre. Mais si c'est un asile que vous cherchez, nous partagerons avec vous celui que nous cherchons nous-mêmes, car notre maison vient de prendre feu. — Mais nous sommes sept personnes, lui dis-je, cela pourra vous gêner. — Pas du tout. Ayez la bonté de nous suivre; on nous cherche une maison. Nous tâcherons de vous y placer le plus commodément possible. »

Bien contents, dans notre malheur, d'avoir rencontré un homme aussi bon. Ce fut près du palais du comte de Golos-

1. Le colonel Sicard. Depuis que j'ai écrit cela, j'ai appris qu'il était mort. Je me plais à proclamer son nom qui est gravé dans notre cœur par la reconnaissance. (*Note de L. F.*)

kin[1] que nous trouvâmes une maison. Je parcourus la sienne. J'ignore s'il a sauvé beaucoup de choses rares qu'elle contenait; mais j'en vis de bien belles brisées et éparpillées sur le plancher. Ces messieurs nous firent donner deux chambres; ils nous procurèrent des vivres (ce qui était une chose extrêmement rare), et nous commençames à respirer, au moins pour quelque temps. Si j'avais pu prévoir que ma maison, que j'avais abandonnée, me croyant plus en sûreté ailleurs, était précisément celle où j'aurais pu éviter une partie de ces malheurs!... Mais bien d'autres comme moi ont abandonné la leur pour se réfugier dans celles qui ont été la proie des flammes. Il semblait que tout ce que l'on faisait pour se sauver était précisément ce qui vous perdait; moi, surtout, je n'ai pas fait un pas, une démarche, qui n'aient été précisément le contraire de ce que j'aurais dû faire; il semblait qu'une fatalité me conduisît, tant il est vrai qu'on ne peut éviter sa destinée!

... Après plusieurs jours d'interruption, je reprends ce triste journal. Je ne suis point encore assez familiarisée avec ma position pour ne pas faire quelque retour sur le passé; mais j'éprouve cependant que de toutes les circonstances de la vie on peut tirer un avantage quelconque. J'ai acquis par mes malheurs une sorte de philosophie qui me fait envisager les événements sans trouble et sans inquiétude. Avant tout ceci, j'avais mille besoins d'aisance et d'agrément dont il m'eût coûté d'être privée ; mais je sens qu'avec un peu de courage, on peut tout supporter. Quand on a souffert pendant deux mois la soif, la faim, le froid, la fatigue, toutes les privations qui contribuent à rendre la vie paisible et agréable, on peut défier le sort et voir l'avenir sans inquiétude.

Lorsque le feu fut apaisé, on se hasarda à parcourir ces ruines encore brûlantes; on manquait de toutes les choses les plus simples. Les soldats venaient nous proposer d'acheter ce qu'ils nous avaient pris quelques jours auparavant, et nous

1. Le plus riche de la famille de ce nom; il avait une galerie remplie des choses les plus précieuses, en tableaux, bronzes, etc. (*Note de L. F.*)

étions encore trop heureux de les avoir à prix d'argent. On était dans une crainte continuelle ; à tout moment, on croyait que les Français allaient quitter la ville, et l'on frémissait qu'ils n'en fissent sauter le reste en partant. On voulait les suivre au moins jusqu'en Pologne pour éviter ce nouveau malheur.

Cependant, au milieu de cet état d'anxiété, on avait fait chercher tout ce qui se trouvait d'artistes dans la ville, et l'on avait fait donner l'ordre aux uns de venir chanter au Kremlin, aux autres de jouer la comédie. Cela était assez difficile dans une ville pillée de fond en comble, où les femmes n'avaient plus de robes ni de souliers, les hommes plus d'habits ni de bottes ; où il n'y avait point de clous pour les décorations, point d'huile pour les lampes, ainsi du reste. On trouva le moyen de bâtir un théâtre au Kremlin ; on en fit arranger un autre qui n'avait pas été brûlé dans la ville. On trouva des rubans et des fleurs dans les casernes des soldats, et on dansa sur des ruines fumantes. Lorsqu'on vint nous dire qu'on allait jouer la comédie, je crus que c'était une plaisanterie : rien n'était cependant plus réel. Nous jouâmes jusqu'à la veille du départ, et Napoléon fut très généreux envers nous [1]. On nous annonçait la paix pour le 20 octobre, et le 19 on était en route. Les officiers ne voyaient pas sans pitié qu'un nombre infini de ce qu'ils appelaient les Français-Russes allaient devenir victimes ou de l'explosion ou de la fureur des soldats.

1. « Voici ce qui m'arriva, un jour qu'il prit fantaisie à Napoléon d'assister à une représentation. On donnait *Guerre ouverte;* à la scène de la fenêtre, je chantais une romance que j'avais choisie et qui m'avait valu de beaux succès dans les salons de Moscou. Elle était de Ficher, compositeur allemand. On n'applaudissait point lorsque l'empereur était au théâtre, mais cette romance, que personne ne connaissait, fit une espèce de sensation. Napoléon, étant à causer, ne l'avait point écoutée. Il demanda ce que c'était, et M. de Bausset, le préfet du Palais, vint me dire de la recommencer. Il me prit alors une telle émotion que je sentis ma voix trembler et je crus que je ne pourrais jamais m'en tirer. Je me remis, cependant; et, dès ce moment, cette romance devint tellement à la mode qu'on ne cessait de me la faire chanter, et que le roi de Naples me la fit demander pour sa musique. (Édition de 1841.)

En quittant Moscou, on donna l'ordre de faire sauter le Kremlin, et on laissa des troupes à cet effet. L'explosion fut si terrible que des femmes accouchèrent de peur, d'autres devinrent folles, et des enfants moururent de frayeur et de la commotion. On voulait faire sauter le reste de la ville de la même manière. Mais il restait encore trois cent cinquante maisons de pierre et fort heureusement on n'en eut pas le temps. Celle du général Rostopchin, gouverneur de Moscou, est restée intacte. Sa maison de campagne, qui était aux portes de la ville, et à laquelle il avait mis le feu lui-même, a été très peu endommagée, quoi qu'il eût pris beaucoup de soin pour la brûler. J'appris tous ces détails à mon retour à Pétersbourg On craignait, comme je l'ai dit plus haut, que nous ne fussions victimes de la fureur des soldats à leur rentrée. On nous engageait à quitter le pays et à suivre l'armée. Les femmes surtout excitaient la compassion; mais les unes ne trouvaient pas de chevaux, et les autres n'avaient pas d'argent pour les payer. J'étais très peu disposée à m'en aller, d'autant plus que mes intérêts et mon goût me faisaieut préférer de rester en Russie; mais on me fit une si grande frayeur de ce qui allait arriver, qu'enfin je me décidai à partir. Plusieurs de nous furent emmenées par des généraux, des administrateurs. Moi je partis dans la calèche d'un officier d'ordonnance qui m'avait engagée d'une manière fort obligeante à disposer de sa voiture et de ses gens. C'était une fort bonne dormeuse. J'avais conservé toutes mes fourrures, et je me trouvais aussi bien qu'il était possible de l'être dans une pareille circonstance. Le temps était superbe, et j'étais loin de prévoir alors les désastres qui arrivèrent, car rien au monde n'aurait pu m'engager à quitter Moscou. Je comptais aller jusqu'à Minsky ou Wilna, et attendre là un moment plus tranquille. Trois jours s'étaient à peine écoulés que nous courûmes de très grands dangers, et ils allèrent toujours en augmentant. La roue de ma voiture fut détachée par un boulet de canon, et je pensai être prise par les Cosaques. S'il y avait eu avec eux quelques officiers, c'eût été un bonheur pour moi, car ils m'auraient envoyée dans la

ville la plus proche, et j'eusse été de là à Pétersbourg ; mais il était rare qu'il s'en trouvât parmi ces petits détachements, et les rencontrer seuls n'était pas gai. Enfin je leur échappai, parce qu'il arriva un piquet de cavalerie[1].

Je n'entreprendrai point de retracer les événements de cet affreux voyage : assez d'autres en parleront, mais seulement des douze jours qui furent pour moi une agonie continuelle, et pendant lesquels la mort se reproduisit sous toutes les formes. Je me disais, en commençant la journée : « il est bien certain que je ne la finirai pas; mais par quel genre de mort la terminerai-je? C'est ce que j'ignore ». D'ailleurs ce ne fut que près de Smolensko que les grands désastres commencèrent.

Ce fut du vendredi 6 Novembre que je datai cette série de jours malheureux. Nous étions très près de Smolensko. L'officier avec lequel j'étais partie, avait donné l'ordre à son cocher d'y arriver le soir. C'était un Polonais, le plus lent et le plus maladroit que j'aie jamais rencontré. Il passa toute la nuit, à ce qu'il dit, à aller au fourrage, et laissa ses chevaux se geler à leur aise. Lorsqu'il voulut les faire marcher, ils ne pouvaient plus remuer les jambes, de sorte que nous en perdîmes deux : ces deux-là une fois morts, il était impossible d'avancer avec les trois autres. Nous restâmes à l'entrée d'un pont extrêmement encombré, à la vérité, jusqu'au samedi 7. Je réfléchissais au parti que je pourrais prendre; et je m'étais décidée, aussitôt qu'il ferait jour, à abandonner la calèche, et à traverser le pont à pied, pour aller demander du secours, ou une place dans une autre voiture, au général qui commandait l'autre

1. Le général V*** renvoya une dame de cette manière; je la revis à Saint-Pétersbourg. Elle me conta qu'on lui avait donné un cheval, et un cosaque pour l'accompagner. Elle avait été deux jours en route, et comme elle repassait par les mêmes endroits, les chemins étaient couverts de morts : elle était au milieu des troupes russes, et son seul cosaque, donné comme sauvegarde, par un général, la mettait en sûreté; mais lorsqu'il s'arrêtait aux bivouacs de ses camarades, pour manger ou se chauffer, les bancs sur lesquels ils s'asseyaient étaient des corps morts gelés sur lesquels ils se posaient aussi gaiement que sur un sopha. Ils s'amusaient surtout à voir la frayeur que cela lui causait; mais ce pauvre cosaque était rempli de soins pour elle. (*Note de L. F.*)

côté. En ouvrant le vasistas, le cocher me dit qu'il avait trouvé deux chevaux. Je pensai bien qu'il les avait volés; mais dans cet heureux temps, rien n'était plus commun; on se volait réciproquement toutes les choses dont on avait besoin, avec une sécurité charmante; il n'y avait d'autre danger que d'être pris sur le fait, car alors le voleur courait risque d'être rossé; mais on entendait toute la journée : Ah! mon Dieu! on m'a volé mon porte-manteau; un autre, mon sac; un autre, mon pain, mon cheval; et cela depuis le général jusqu'au soldat [1].

Je ne portai donc pas mes recherches plus loin; et trop heureuse de pouvoir traverser le pont, nous nous mîmes en route. Ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que le vol n'était pas brillant : car nos chevaux n'étaient rien moins que bons. Enfin, nous essayâmes d'avancer. A tout moment repoussés : « Laissez passer les équipages du maréchal un tel, et puis d'un autre, et puis d'un général! » Je commençais à me désespérer, lorsque j'aperçus près de moi celui qui commandait le pont de ce côté (le général La Riboisière).

— « Pour Dieu! Monsieur, lui dis-je, faites passer ma voiture; je suis là depuis hier au matin, mes chevaux ne peuvent presque plus aller; et si je ne rejoins pas le quartier général je suis perdue; je ne saurai plus que devenir. » Je pleurais (car je perds plus facilement courage pour les petits événements que pour les grands).

— Attendez un moment, Madame, me dit-il, je vais faire mon possible pour vous faire passer. Il parla à un gendarme, et lui dit de comprendre ma voiture dans les équipages du prince d'Eckmulh. Ce gendarme, je ne sais pas trop pourquoi, me prit pour la femme du général Lauriston, de sorte qu'il se perdit en belles phrases. Je lui répondais par monosyllabes, lorsqu'enfin vint le moment de passer le pont. Il était bordé de

1. Un jour, Napoléon, voyant un de ses officiers couvert d'une très belle fourrure, lui dit en riant : « Où avez vous volé cela? — Sire, je l'ai achetée. — Vous l'avez achetée de quelqu'un qui dormait ». On peut juger si ce mot fut répété, et c'est ainsi qu'il est venu jusqu'à nous. (*Edition de* 1841.)

chaque côté de généraux, de colonels, d'officiers; depuis si longtemps cet encombrement durait, qu'ils étaient tous là pour faire presser le plus possible; car, ainsi que je l'ai su depuis, les Cosaques n'étaient pas loin. A peine au quart du pont, les chevaux ne veulent plus aller. Cela empêchait les autres voitures d'avancer; et malgré la bonne volonté de ces Messieurs, toute voiture qui entravait la marche dans un passage difficile, était brûlée; c'était un ordre positif. Je me voyais bien plus mal que la veille. On criait de droite à gauche : « Mais cette calèche empêche de passer, il faut la brûler. » Les soldats, qui ne demandaient pas mieux, parce qu'alors les voitures étaient pillées, criaient de tous côtés: « Brûlez ! Brûlez ! » Enfin ces Messieurs eurent pitié de moi : — « Allons, des soldats aux roues! », dirent-ils.

On s'y mit, en effet et eux-mêmes eurent la bonté de les pousser. Nous arrivâmes de cette manière au haut du pont; on m'en félicita; et je vis venir mon gendarme, auquel je n'osais pas proposer de l'argent; c'était d'ailleurs la chose dont on faisait le moins de cas. Je n'avais pas d'eau-de-vie, encore moins de pain. — « Mon Dieu ! lui dis-je, Monsieur le gendarme, je ne sais comment reconnaître..... — Ah ! Madame la femme du général..... Madame la générale a tant de moyens..... Qu'elle me permette de me réclamer d'elle. — Vous le pouvez, Monsieur le gendarme, lui dis-je, en riant; » et il s'en fut bien content.

Nous cheminâmes le reste du jour assez tranquillement; mais le dimanche 8, les chevaux ne pouvant plus aller; je pris le parti d'envoyer au quartier-général pour demander des chevaux. Le cocher fit monter, avec beaucoup de peine, la voiture au haut d'une montagne; et nous restâmes à l'entrée du grand chemin pour attendre le domestique qui était allé à Smolensko[1]. Nous

1. J'étais placée là de la manière la plus bizarre assurément : c'était l'écueil où tout le monde venait échouer. J'entendais au bas de la montagne tantôt un chariot, tantôt un caisson, ou une voiture qu'on s'efforçait de faire gravir; l'officier qui le précédait montait à pied et venait me conter toujours à peu près la même aventure. Nous causions assez longtemps, car ce n'était pas l'affaire d'un moment d'arriver là; mais, lorsqu'ils y avaient atteint, ils n'en étaient guère plus avancés; car les

n'étions qu'à quatre lieues de Smolensko. J'avais fait partir le domestique à neuf heures du matin, et je m'attendais à le voir revenir à la tombée du jour; mais nous y restâmes toute la nuit. Il faisait heureusement un très beau clair de lune; nous n'avions plus que l'arrière-garde avec nous. Les cosaques étaient fort près. Les officiers qui passaient m'engageaint à ne pas rester là, parce qu'il y avait du danger. Quelle situation pour une femme de se trouver exposée seule, la nuit, au milieu du grand chemin, avec une armée qui ne cherchait qu'à voler[1] ! Je ne voyais presque plus personne, vers le matin, que des soldats qui me pressaient de descendre de ma calèche, et qui avaient bonne envie de la piller. Enfin sur les dix heures, voyant que le domestique ne revenait pas, je proposai à une vivandière westphalienne de me prendre dans sa voiture (c'était le lundi 9); elle me demanda deux louis; je les lui promis. Je pris tout ce que je pus emporter. Je laissai la voiture au cocher, bien persuadée que, si elle n'était pas pillée par les soldats, elle le serait par lui. Je fus à peine à une lieue, que je rencontrai le domestique qui ramenait des chevaux, et marchait aussi tranquillement que s'il eût été se promener au bois de Boulogne. Je lui criai de se presser, pour empêcher s'il était possible que la voiture ne fut pillée.

J'arrivai à Smolensko à trois heures après-midi, avec ma vivandière. Ces messieurs me croyaient perdue. On avait fait partir le domestique la veille avec les chevaux; mais il avait

chevaux ne pouvant pas aller plus loin, ils ôtaient tout ce qu'ils pouvaient emporter, et ensuite on brûlait ou abandonnait l'équipage, et on me disait tristement adieu, en me souhaitant la prompte arrivée des chevaux que j'attendais. J'avais vraiment là un poste fâcheux pour la sensibilité, car je contractais des liaisons qu'il fallait rompre promptement et toujours d'une manière fort mélancolique. (*Note de L. F.*)

1. J'examinais le spectacle bizarre que présentait cette malheureuse armée. Chaque soldat avait emporté ce qu'il avait pu du pillage... Rien n'eut été plaisant (si la circonstance n'eut pas été aussi triste), que de voir un vieux grenadier, avec ses moutaches et son bonnet, couvert d'une pelisse de satin rose. Les malheureux se garantissaient du froid comme ils pouvaient, mais ils riaient souvent, eux-mêmes de cette bizarre mascarade. (*Édition de* 1841.)

trouvé bon de rester à coucher en route, et de ne venir que le lendemain matin. Nous ne comptions plus sur la calèche; elle arriva cependant le soir dans un fâcheux état. Il nous fit les contes qu'il voulut. Il est clair qu'il avait lui-même volé ce qui manquait. Je perdis, moi particulièrement, tout ce que je possédais. Plusieurs de ces messieurs, qui avaient mes malles sur leurs voitures; m'apprirent tristement qu'elles avaient été prises aussi par les Cosaques. Il me restait encore un coffre sur celle qui venait d'arriver. J'avais des châles, mes bijoux, de l'argent; mais je m'attendais à tout perdre, et j'avais pris mon parti, M. de *** me rassura cependant, en me disant : « Je vais vous donner un de mes camarades qui est blessé; il fera aller mes gens. Vous descendrez chaque soir dans les endroits où nous nous arrêterons. De cette manière, j'espère qu'il ne vous arrivera pas d'accidents nouveaux. » Je me reposai à Smolensko toute la journée et nous ne repartîmes que le lendemain matin.

Le mardi 10 Novembre, nous nous rencontrâmes en voiture, à quatre heures après midi, avec le camarade blessé de M. de *** « C'est un autre moi-même, me dit-il, vous n'avez plus rien à craindre maintenant. » Il ne se rendait guère justice, en se comparant à ce monsieur; il y avait une bien grande différence. Malgré le bien qu'il m'en avait dit, du premier moment il me déplut. Je vis un homme très occupé de lui, assez mal élevé; cependant, je lui donnai tous les soins que l'on doit avoir pour une personne blessée et souffrante. Je m'aperçus bientôt que nos chevaux ne valaient guère mieux que les premiers. D'ailleurs toutes ces malheureuses bêtes étaient si mal nourries qu'elles pouvaient à peine marcher. Nous eûmes la même peine à monter le moindre monticule; nous allâmes fort mal jusqu'au jeudi 11. Ce monsieur enrageait d'être monté dans la calèche, et craignait surtout la rencontre des Cosaques. « Si j'avais mon cheval, je m'en moquerais, disait-il; mais je ne vois pas arriver mon domestique; on devait me le renvoyer ». Ce n'était pas très rassurant pour moi; je l'excusai cependant; il était blessé de manière à ne pouvoir marcher, encore moins courir; il n'aurait pu se sauver d'aucune manière : enfin, il fallut encore prendre

le parti de renvoyer au quartier général, pour dire à M. de *** que s'il n'avait pas d'autres chevaux à nous donner, il était impossible d'avancer; mais, pour éviter la négligence du domestique, nous envoyâmes celui qui était chargé des chevaux de selle, et nous fîmes aller l'autre au fourrage avec le cocher.

Me voilà de nouveau restée au milieu du grand chemin ; mais au moins je n'étais pas seule ; il passait peu de troupes, quelques soldats seulement bivouaquaient à côté de nous. Ce Monsieur s'inquiétait beaucoup de lui, fort peu de moi. Je fis semblant de dormir, pour ne plus lui parler. Les gens ne revenaient pas du fourrage, nous craignions qu'ils n'eussent été pris. Sur les dix heures, j'entends que cet aimable Monsieur parlait à son colonel, qu'il venait de rencontrer. « — Mon Dieu ! mon colonel, disait-il, je suis blessé; on m'a donné cette voiture, mais les chevaux ne peuvent pas aller; les gens ne reviennent pas, je pense qu'ils sont abandonnés; je voudrais bien pouvoir en faire autant. « — Ma foi disait le colonel, je vous conseille de monter à cheval, et de brûler la calèche. — Ce conseil est très obligeant pour moi, lui dis-je, mais Monsieur n'a aucun droit sur cette calèche, c'est à moi qu'on l'a donnée; on l'y a placé, croyant d'ailleurs par là pourvoir à ma sûreté et à la sienne, et le faire voyager plus commodément. Monsieur est bien le maître de s'en aller; mais je le prie seulement de ne pas crier que cette calèche est abandonnée devant des soldats qui peuvent prendre ce prétexte pour la piller. Moi, qui ne suis pas blessée, je n'ai pas peur, ce n'est pas la première fois que je reste seule au milieu du grand chemin ; je ne doute pas que les gens ne reviennent avant le jour : M***, qui me sait dans l'embarras, est incapable de m'y laisser. — Vous êtes très courageuse, Madame, me dit ce colonel; je vous en fais mon compliment. — Non, Monsieur, pas courageuse, mais résignée. »

Je me retournai, et, faisant semblant de dormir, je m'endormis tout de bon. Vers minuit, j'entendis que mon aimable compagnon de voyage avait retrouvé son domestique et son cheval; il descendit de la calèche, si précipitamment qu'il ne

me dit pas un mot pour s'excuser; il n'oublia pas cependant d'emporter le seul pain qui restait; j'étais indignée, mais je me sentais presque fière d'avoir plus de courage qu'un homme; je ne me dissimulais pas cependant que ma position n'était rien moins que gaie. Selon mon usage, je repris toute ma tête et tout mon sang froid, et j'attendis le jour assez tranquillement.

Le clair de lune était assez fort pour voir ce qui se passait autour de moi; j'aperçus, à vingt pas, des soldats qui dormaient. J'étais bien sûre qu'ils ne s'étaient pas énivrés; j'avais un peu de vin dans la cave de ma voiture, j'en bus pour me donner des forces. Je me décidai à attendre encore une heure, et si, après cela, je ne voyais venir personne, à m'en aller à pied jusqu'à ce que je rencontrasse une voiture ou une charrette où je pûsse monter.

Comme je délibérais, je vis revenir les gens du fourrage; ils me firent les contes qu'ils voulurent sur leur retard. J'étais si contente de revoir des figures de connaissance, que je ne pensai pas à les gronder. Il faut s'être trouvé dans une pareille situation pour sentir combien une ombre de mieux paraît un grand bien; il faut avoir été sans boire, ou sans trouver autre chose que l'eau remplie de cadavres, pour connaître la jouissance qu'on éprouve à boire un verre d'eau; avoir été sans manger pour connaître celle d'un morceau de pain, ainsi du reste. Il y a dans la vie des jouissances dont les gens heureux ne se doutent pas.

Je contai aux gens la manière dont l'aimable camarade de leur maître m'avait planté là. Ils en furent indignés, surtout qu'il eut emporté notre pain, car ils espéraient en avoir leur part; je n'en avais jamais sans le partager avec eux.

— Ecoutez, mes amis, leur dis-je, il n'y a pas à plaisanter ici, les Cosaques ne sont pas loin; nous allons atteler les chevaux de selle à la calèche : je sais que cela peut leur faire tort, mais en pareil cas, il faut tout sacrifier, et l'essentiel est de nous sauver. Comme nous allions en effet prendre ce parti, nous vîmes arriver les chevaux, ce fut alors des cris de joie. J'avais trois domestiques et des chevaux de selle pour nous sauver en

cas d'accidents : on les fit reposer, on les fit manger, et nous nous remîmes en route. Joseph était un excellent postillon, et nous allions à merveille. Si nous l'eussions eu au commencement du voyage, je crois qu'il ne nous serait rien arrivé de fâcheux, parce que nous n'aurions pas quitté les équipages. Enfin, le destin qui voulait toujours faire renaître le danger du sein de la sécurité, de même que la sécurité renaissait du sein du danger, rendit nul ce renfort.

Nous fûmes toute la journée du lendemain entourés de Cosaques, de sorte que nous ne faisions qu'aller de droite à gauche pour les éviter, et nous n'avançions pas d'un quart de lieue. Le jour était le samedi 14; il était impossible de penser à faire manger les chevaux; on ne pouvait pas les dételer un instant, et d'ailleurs il n'y avait pas de fourrage.

Tous les retards que nous avions éprouvés nous avaient encore rejetés avec l'arrière-garde, et nous étions, comme je l'ai su depuis, dans ce moment avec la colonne des traîneurs : elle était si considérable, qu'il était impossible de la détruire; c'étaient des soldats de toutes les nations qui n'appartenaient à aucun corps, ou qui, du moins, l'avaient quitté, les uns parce qu'ils étaient à bout de forces, les autres parce qu'ils ne voulaient plus se battre. Ils avaient jeté leurs fusils, et ils marchaient à l'aventure; mais ils étaient tellement nombreux, qu'ils entravaient toute la marche dans les endroits étroits ou difficiles; ils étaient toujours les premiers, parce que, marchant sans ordre, ils passaient par dessus tous. Ils étaient souvent bourrés par les officiers, mais ils allaient toujours; c'étaient eux qui volaient, qui pillaient, depuis leurs chefs jusqu'à leurs camarades, et qui mettaient le désordre partout. On a voulu souvent les réunir à des corps, mais on ne s'est jamais arrêté assez longtemps pour y parvenir; ils bravaient tous les ordres; c'était donc en partie avec ces gens-là, et en partie avec l'arrière-garde que nous marchions; on se battait à gauche, mais ceux avec lesquels nous étions cherchaient seulement à se sauver et jetaient l'effroi partout. Nous cheminâmes ainsi jusqu'à minuit : je ne voyais presque plus de voitures

qu'une grande berline qui était devant moi et que nous suivions. Mes gens me dirent qu'elle était au comte de Narbonne et qu'il y avait une dame dedans.

Un colonel, qui venait d'avoir le bras emporté, vint me demander une place dans ma voiture. — Mon Dieu, monsieur, lui dis-je, avec bien du plaisir, mais je vais peut-être l'abandonner moi-même ; mes chevaux ne peuvent plus aller, et nous sommes cernés ; n'importe, montez. » Mais à peine une demi-heure s'était écoulée, qu'on s'arrêta. Un officier vint parler au colonel, qui descendit de voiture ; je descendis moi-même de la mienne, et abordai cette dame. En pareille circonstance on a bientôt fait connaissance ; rien ne réunit plus vite que le malheur. — Je pense, lui dis-je, Madame que les cosaques sont très près, car un officier est venu parler bas à ce colonel blessé, et après m'avoir balbutié quelques excuses, il est monté sur son cheval, quoiqu'il pût à peine s'y tenir. » Au même instant nos gens vinrent nous dire qu'il y avait un ravin qu'il était impossible de passer en voiture, que les cosaques étaient tout près, ainsi qu'il fallait monter à cheval et se sauver, car autrement ils allaient eux-mêmes nous abandonner. Nous cherchâmes à leur inspirer un peu de courage. — Mais au moins essayons, leur dis-je, il sera toujours temps, si la voiture se brise, de l'abandonner. — Venez voir vous-même, nous dirent-ils, et vous conviendrez que c'est impossible. Nous y fûmes : en effet, cela ne se pouvait pas ; il y avait bien la grande route, mais les boulets la traversaient à chaque instant. Si j'avais su le lendemain que je les verrais d'aussi près, je les aurais bien affrontés alors, mais, pour rien au monde, nos gens n'y auraient consenti ; il fallait donc prendre un parti décisif. Je me fiais au postillon plus qu'aux autres. « — Eh bien ! lui dis-je, vingt-cinq louis si nous arrivons ce soir au quartier-général. » J'ignorais alors que je faisais une promesse que deux heures après je ne pourrais plus accomplir. Je perdis en traversant le ravin, le seul paquet que je possédais. Il ne me resta plus que les vêtements que j'avais sur moi. Le domestique voulut emporter quelques effets à son maître ; mais autant il était pressé,

quelques moments auparavant de fuir les Cosaques, autant il l'était peu dans ce moment. Il se lamentait sur chaque habit qu'il était obligé de laisser, et m'aurait donné envie de rire dans toute autre circonstance. — Mais, mon ami, lui disais-je, dépêchons-nous, prenons les choses les plus nécessaires : son portefeuille, ses cartes de géographie ; il s'embarrasse bien de ses habits ! — Eh bien ! ce sera pour moi, disait-il en pleurant. Ah mon Dieu ! mon Dieu ! abandonner de si belles choses : je vais encore mettre ça sur Margot (c'était son cheval). — Mets du linge, mon ami, c'est l'essentiel ; il n'a pas besoin de tout cela. — Eh bien, ce sera pour moi : attendez, ma petite dame, je vais arranger Fanchon, vous monterez dessus ; c'est une bonne bête ; pas vrai, Fanchon ? » Pendant son dialogue, cette dame était partie, et je ne l'ai plus revue qu'à Wilna, dans une circonstance bien triste.

Enfin, nous cheminâmes dans la neige à travers les champs : point de chemins battus, les pauvres chevaux en avaient jusqu'au ventre ; ils étaient sans forces, n'ayant pas mangé de la journée. Me voilà donc à cheval à minuit, ne possédant plus rien que ce que j'avais sur moi, ne sachant plus quel chemin suivre, au moment d'être prise par les Cosaques, n'ayant pas mangé depuis le matin, mourant de froid. Nous atteignîmes une colonne qui traînait des pièces de canon.

C'était le samedi 14 que nous nous étions sauvés ; il était à peu près deux heures du matin ; je demandai à l'officier qui commandait si nous avions loin pour rejoindre le quartier-général. « — Ah ! vous pouvez être tranquille, me dit-il avec humeur ; nous ne le rejoindrons pas, les ennemis sont de tous côtés ; si nous ne sommes pas pris cette nuit, nous le serons demain matin ; nous ne pouvons pas l'échapper. » C'était consolant. Il fit arrêter, ne sachant plus, disait-il, par où l'on pourrait passer. Les soldats voulaient allumer du feu pour se chauffer. « Voulez-vous, dit-il, montrer à l'ennemi où vous êtes, afin qu'il tire sur vos feux ? » On les éteignit ; je descendis de cheval et fus m'asseoir sur un monceau de paille, que les gens avaient mis sur la neige. J'éprouvai là un moment de découragement.

Je vais mourir ici, disai-je, car je sens que le froid m'engourdit le sang. On dit que c'est une mort bien douce, mais on doit souffrir beaucoup auparavant, car le froid est insupportable; l'estomac vide d'ailleurs le rend encore plus sensible. J'avais bu une bouteille d'eau toute entière, lorsque j'avais rencontré cette dame; elle en avait une dans sa voiture, et je me mourais de soif, mais cette eau n'avait fait que me refroidir encore plus. — Ne restez pas là, Madame, me disait-on, cela est très dangereux.

Je finis par n'entendre plus ce qu'on me disait que comme un bourdonnement; je perdis probablement tout sentiment d'existence, car lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une calèche sans savoir comment j'y étais venue. Je sus par la suite que l'aide-de-camp du général Ch..., m'ayant trouvée dans cet état, m'avait fait porter dans la calèche du général; qu'on m'avait enveloppée de fourrures pour me donner de la chaleur, et qu'une tasse de café avait achevé de me rendre l'existence[1]. Je demandai à manger. — Malheureusement, me dit ce pauvre Monsieur, je ne puis rien vous donner dans ce moment, le domestique est avec le général, il a la clef des caissons; patientez encore. — Je m'endormis, et lorsque je me réveillai, je sentis que la voiture marchait, je mis la tête à la portière. — Vous avez bien dormi, me dit ce bon M. Dugatz (je n'ai pas oublié son nom); je vais vous donner du biscuit, c'est tout ce que nous avons, et dans un quart d'heure le café sera prêt, car nous allons nous arrêter pour faire manger les chevaux; une bonne tasse de café vous réchauffera, vous donnera des forces.

Je mangeai, où plutôt je dévorai mon biscuit, et nous causâmes pendant qu'il sortait des effets du fourgon qu'il allait abandonner, parce que les chevaux ne pouvaient plus le traîner : c'est ce que souvent on était obligé de faire. — « Nous

1. J'ai eu de grandes obligations au café pendant ce malheureux voyage, c'est la seule chose qui m'ait toujours redonné des forces; je suis convaincue que l'on pourrait vivre seulement avec du café pendant un très long espace de temps. (*Note de L. F.*)

serons peut-être obligés de laisser notre calèche, et de la brûler ainsi que les équipages; les chevaux ne mangent pas, n'ont point d'abri la nuit, et ne sont point ferrés à glace, comment les faire marcher? » Il m'apprit qu'il était de Toulouse; me parla de sa mère qu'il espérait revoir à la fin de cette campagne, du beau climat de son pays, me dit qu'il se marierait, qu'il ne voulait plus faire la guerre. Hélas! le pauvre jeune homme ne croyait pas que cette journée, où il faisait de si beaux projets, était la dernière de sa vie. Il fut tué d'un boulet de canon deux heures après.

Je l'ai pleuré comme si nous nous fussions connus depuis longtemps; les gens obligeants et bons sont toujours d'anciens amis. Il n'y a que les égoïstes et les méchants qui soient des étrangers : j'en ai bien rencontré de ceux-là aussi! « — Nous allons, me dit-il, nous remettre en route dans une demi-heure. » Une vivandière qui suivait les équipages du général, vint près de nous : « — Mais, dites donc, mon officier, ils disent que les Cosaques sont là »; car il y a une chose à remarquer, il semblait que l'armée russe ne fut composée que de Cosaques; on ne parlait que d'eux, et l'on ne craignait qu'eux. « — Bon, répondit M. Dugatz, voilà comment sont les femmes, il faut toujours qu'elles bavardent. »

Je vis cependant qu'on se pressait d'atteler les chevaux, et nous partîmes très précipitamment; nous rejoignîmes le corps d'armée que j'appris être l'arrière-garde, commandée par le prince Eugène. Ce fut alors que j'entendis siffler les boulets; ils traversaient la route, deux passèrent par dessus ma calèche [1]; je les voyais faire le soubresaut sous la neige. Ce fut là que ce pauvre M. Dugatz fut tué.

Le dimanche 15, c'était le jour de la fameuse bataille de Krasnoï; pendant que la garde et la gendarmerie se battaient sur la droite et sur la gauche, nous filions au milieu. Il vint un major qui nous parla de la mort de M. Dugatz; il monta dans

1. Le premier qui passa ainsi me fit un singulier effet; je me couvris la tête de mon châle comme s'il eût pu me garantir, ce fut un mouvement involontaire dont je ris beaucoup après. (*Note de L. F.*)

sa voiture, et s'empara de sa peau d'ours et de ses bottes fourrées : il semblait qu'il lui tardait de s'enrichir de ses dépouilles. Je le pleurais : il avait été si bon pour moi! je sentais d'ailleurs que sa mort allait me jeter dans un nouvel embarras. Nous marchâmes fort lentement toute la nuit à la lueur des villages incendiés, et au bruit du canon. Je voyais sortir des rangs de malheureux blessés, d'autres mourant de faim, nous demandaient à manger; d'autres suppliaient qu'on les prît dans les voitures et mouraient de froid sur les bords du chemin en implorant des secours qu'on ne leur donnait pas, et qu'on ne pouvait pas même leur donner, étant en si grand nombre. Ceux qui suivaient l'armée vous suppliaient de prendre un enfant qu'ils n'avaient plus la force de porter; on le prenait et on le rendait bientôt après, n'ayant rien à lui donner à manger : c'était une scène de désolation; on souffrait de ses maux et de ceux des autres.

Enfin, nous nous arrêtâmes à la vue de Krasnoï : le major était monté à cheval depuis longtemps; le cocher vint me dire que les chevaux ne pouvaient plus aller. Je descendis, espérant trouver le quartier général dans la ville. Il commençait à faire petit jour, je suivis le chemin que prenaient les soldats; j'arrivai à une pente extrêmement rapide; c'était comme une montagne de glace; les soldats glissaient sur leurs genoux jusqu'en bas : je n'avais pas envie d'en faire autant; je suivis les bords et j'arrivai sans accidents. Je demandai à un officier où était le quartier général. « — Je le crois encore dans la ville, me dit-il; mais il n'y sera pas longtemps, car elle commence à brûler. » Je vis en effet que le feu gagnait, d'autant plus rapidement que cette petite ville était en bois et les rues extrêmement étroites : je la traversai en courant; les poutres embrasées menaçaient de nous tomber sur la tête, on se poussait de droite à gauche; un gendarme eut la complaisance de me soutenir jusqu'à la porte de la ville. « — Mais, mon Dieu! me disait-il, pourquoi avoir traversé par là? pour trouver des officiers de la maison de l'Empereur? Il y a longtemps qu'il est parti! vous ne pouvez plus les rejoindre. — Eh bien, lui dis-je,

je n'ai plus qu'à mourir là, car je n'ai plus la force d'aller plus loin; je serais trop heureuse si un boulet pouvait m'emporter comme ce pauvre M. Dugatz! » Ce sont les boulets qui m'ont le moins effrayée; je les regardais passer avec tout le sang-froid possible. J'étais trop malheureuse pour rien craindre : je m'assis sur le bord du chemin; et malgré tout ce qu'on put me dire, je ne voulus pas me relever; j'étais décidée à mourir là. Tout à coup, j'entends crier : « Voilà l'Empereur! » Je reprends mes forces. Je cours de ce côté; le mouvement que je fis fut si rapide que je me trouvai presque sous les pieds des chevaux de M. le comte de Narbonne. « — Mon Dieu! madame, me dit-il, dans quel état vous êtes? — Vous le voyez, Monsieur, j'ai tout perdu; je n'ai plus ni voiture, ni chevaux, plus rien dans le monde : je n'ai pas mangé depuis deux jours, je n'ai plus de forces, je ne sais ce que je vais devenir. » Il partagea avec moi un petit morceau de pain. Il me fit placer dans un des traîneaux qui suivaient le quartier général. J'étais entièrement mouillée par la neige : je ne sais comment je n'eus pas les pieds gelés; car ces petits traîneaux ne servent en Russie que pour la promenade, et jamais pour voyager. Enfin, j'étais trop heureuse d'y être pour ce moment, et j'étais sûre au moins de rejoindre ces messieurs le soir. Je les trouvai, en effet, à la première ville de Pologne.

Ce fut la première aussi que nous vîmes entière et dans laquelle nous trouvâmes des habitants. C'étaient des juifs, bien sales à la vérité; mais c'étaient au moins des êtres vivants : je les aurais volontiers embrassés[1]. Je me crus sauvée encore une fois en revoyant ces messieurs.— « Nous n'avons plus de voiture, ni les uns, ni les autres, mais nous tâcherons demain de vous trouver une place : au pis aller, nous aurons un traîneau : de cette manière vous nous suivrez jusqu'à Wilna. » Ils me donnèrent à manger, et je m'endormis sur la paille mieux que je n'ai fait souvent dans un bon lit. Au milieu de la nuit nous sommes

1. Il faut que cette sensation ait été celle de tout le monde; car, en lisant les mémoires de M. de la Beaume, j'ai trouvé la même idée. (*Note de L. F.*)

réveillés par le cri : « Aux armes! » Ces messieurs se levèrent en tumulte. Le jeune prince d'A*** n'a que le temps de me dire : — « Sortez de la ville comme vous pourrez, mais ne restez pas dans cette maison ; l'ennemi va sans doute y entrer. » Je m'enfuis sans savoir où j'allais. Il faisait une nuit très obscure. Je me trouvai sur les marches du château où Napoléon était logé. Il appartenait à une princesse née Narechekine. J'avais grande envie d'aller la prier de me recevoir chez elle, et j'aurais bien fait de suivre cette pensée ; car il y serait venu des officiers russes. Je les connaissais presque tous ; ils m'auraient protégée. M. le maréchal Lefebvre me reconnut : « Que faites-vous donc là, me dit-il? — J'attends les Cosaques, car je n'ai pas la force d'aller plus loin. — Avez-vous beaucoup d'équipages? — Rien du tout. — Point de femme de chambre? — Je suis absoment seule. — Allons, vous n'êtes pas bien lourde, vous n'empêcherez pas les chevaux d'avancer ; faites-là monter dans ma calèche », dit-il à un de ses officiers qui, en me présentant avec emphase à l'état-major du maréchal, leur dit : « C'est une femme que M. le maréchal prend sous sa protection. » On me demanda si je voulais manger. C'était une de ces propositions qui étaient toujours sûres d'être acceptées. Je montai dans une voiture où je trouvai des provisions. J'étais enchantée. De ce moment, je fus à l'abri du danger, mais j'eus beaucoup à souffrir. J'avais risqué vingt fois ma vie lorsque je voyageais sous la protection des officiers d'ordonnance ; mais ils étaient tous des jeunes gens bien nés, bien élevés, et la bonté de leurs procédés, leur humanité (si je puis me servir de cette expression, et elle n'est pas déplacée dans une pareille circonstance, où chacun souffrait tellement de ses propres maux que c'était beaucoup de prendre pitié de ceux des autres) leur humanité, dis-je, me dédommageaient, en quelque sorte, des souffrances que j'éprouvais journellement. Lorsque je les revoyais, je me croyais sauvée : j'étais d'ailleurs une voyageuse peu gênante. Grâce au ciel, j'étais seule, et j'avais une telle indifférence sur mon sort que je ne me plaignais guère pour peu que je me trouvasse un peu mieux. Je leur racontais mes désastres assez

gaiement. La manière dont je prenais mon parti les engageait à imiter ma philosophie. Nous nous reportions en idée à un temps plus heureux, à celui où nous reverrions nos familles, nos amis, et à celui où nous trouverions à manger ; car c'était l'affaire principale et celle qui occupait sans cesse. J'ai vécu de chocolat et de sucre pendant le premier mois : « — Pour peu que cela dure, leur disais-je, vous me ramènerez comme Vert-Vert ; vous m'aurez nourri de bonbons, et j'entend jurer dans toutes les langues. »

Lorsque M. le maréchal me prit avec lui, il ne me rendit pas un bien grand service, car alors je comptais ma vie pour si peu de chose que j'aurais été trop heureuse de la perdre. Je passai le trop fameux pont de la Bérésina une heure avant le désastre ; il fut horrible. Cette petite rivière était tellement encombrée de morts que l'on passait à cheval et même à pied par dessus. Ce qu'il a péri d'hommes, de femmes, d'enfants, de chevaux est incalculable. Les militaires, le sabre à la main, renversaient tout pour se faire un passage. La glace était trop prise pour passer à la nage, et trop peu pour traverser à pied. Lorsqu'on avait le malheur de tomber, on restait pris comme dans un étau, et les chevaux, les caissons, les voitures retombaient par dessus ceux qui y étaient arrêtés[1].

1. Dans l'édition de 1841 — on s'aperçoit qu'un homme de lettres avait corrigé le texte de l'édition de 1817, que nous publions cependant telle qu'elle est, parce que, en dépit de son incorrection, la relation est plus saisissante — Louise Fusil avait ajouté quelques détails à sa brève narration du passage de la Bérésina. Les voici :

« L'Empereur était debout à l'entrée du pont pour faire presser la marche. Je pus l'examiner avec attention, car nous allions doucement. Il me parut aussi calme qu'à une revue des Tuileries. Le pont était si étroit que notre voiture touchait presque l'Empereur : « — N'ayez pas peur, dit Napoléon, allez, allez, n'ayez pas peur. » Ces mots qu'il semblait m'adresser particulièrement, car il n'y avait pas d'autres femmes, me firent assez penser qu'il devait y avoir du danger.

« Le Roi de Naples tenait son cheval en laisse, et sa main était appuyée sur la portière de sa calèche. Il dit un mot obligeant en me regardant. Son costume me parut des plus bizarres pour un semblable moment et par un froid de vingt degrés, son col ouvert, son manteau de velours jeté négligeamment sur une épaule. Les cheveux bouclés, sa toque de velours

Nous arrivâmes à Wilna le 9 décembre à onze heures du soir ; les portes de la ville étaient tellement encombrées par la foule qui se pressait, croyant atteindre à la terre promise, que nous eûmes toutes les peines du monde à la traverser. Nous allâmes loger chez la comtesse de K***, où M. le duc de *** avait été à son premier passage; mais la maison était dans le plus grand désordre. M. le comte de K*** était au service de Napoléon, il s'apprêtait à quitter Wilna, il nous fut impossible de trouver un domestique pour nous donner à manger, et nous faire du feu : le

noir ornée d'une plume blanche lui donnaient l'air d'un héros de mélodrame. Je ne l'avais jamais vu d'aussi près, et je ne pouvais me lasser de le regarder. Lorsqu'il fut un peu en arrière de la voiture, je me retournai pour le voir de face. Il s'en aperçut et me fit un gracieux salut de la main. Il était très coquet, et il aimait que les femmes prissent garde à lui.

« Plusieurs officiers supérieurs tenaient aussi leurs chevaux en laisse, car on ne pouvait aller à cheval sur ce pont; il était si fragile, qu'il tremblait sous les roues de ma voiture. Le temps qui s'était adouci avait fait un peu fondre les glaces de la rivière, ce qui la rendait bien plus dangereuse. Lorsqu'on eût atteint le village, on s'y arrêta comme l'avait ordonné l'empereur, et tous les officiers retournèrent près de la Bérésina. Je pris le bras du général Lefebvre, fils du maréchal, pour aller voir ce qui se passait. Lorsque le pont se rompit, nous entendîmes un cri, un seul cri poussé par la multitude, un cri indéfinissable. Il retentit encore à mon oreille toutes les fois que j'y pense. Tous les malheureux restés sur l'autre bord de la rivière tombaient écrasés par la mitraille. C'est alors que nous pûmes comprendre l'importance du désastre. La glace n'était pas assez forte, elle se rompait, et engloutissait hommes, chevaux, voitures... Nous vîmes une belle femme, tenant son enfant dans ses bras, prise entre deux glaçons, comme dans un étau. Pour la sauver, on lui tendit une crosse de fusil et la poignée d'un sabre, afin qu'elle put s'en faire un appui, mais elle fut bientôt engloutie par le mouvement même qu'elle fit pour les saisir. Je m'éloignais en sanglotant de ce triste spectacle. Le général Lefebvre qui n'était pas fort tendre, était pâle comme la mort, et répétait : « Ah ! quel malheur horrible !... Ces pauvres gens qui sont là sous le feu de l'ennemi ! »

« Quelle singulière et inexplicable chose que la destinée ! Si je n'avais pas été abandonnée comme asphyxiée sur la neige, je n'aurais pas été recueillie par M. le maréchal Lefebvre, et, comme la plupart des réfugiés de Moscou, j'aurais immanquablement péri dans la Bérésina.

« A mon retour en France, lorsqu'on voulait me présenter ou me recommander à quelque puissance du jour, on employait cette formule : « Elle a passé la Bérésina. » (*Édition de* 1841.)]

froid était à vingt-huit degrés; nous passâmes encore une nuit affreuse. J'étais moi, dans une salle extrêmement grande qui n'avait pas été chauffée de l'année, où il n'y avait pas de double fenêtre; j'avais pour lit un canapé entouré de paravents : c'était une situation insupportable; enfin le matin on alluma quelques poêles, mais je ne pus jamais persuader à personne de les laisser chauffer, selon l'usage du pays, et de les fermer après hermétiquement; ils y remettaient sans cesse du bois, de sorte que la chaleur s'évaporait, et le feu ne nous empêchait pas de sentir le froid.

Je voyais une grande agitation sur toutes les figures; j'appris qu'on ne resterait pas longtemps dans la ville, les Russes étaient tout autour. Le fils de M. le duc de *** était fort malade et hors d'état d'être transporté : son malheureux père était à tout moment forcé de le quitter pour aller donner des ordres; il revint enfin le soir nous apprendre que l'on partait, et écrivit au général russe qui commandait les avant-postes, que forcé de laisser son fils prisonnier volontaire, il s'en fiait à la loyauté d'un brave officier pour le traiter en ennemi généreux. Ses yeux étaient mouillés : il me fit une peine affreuse : un vieillard qui pleure, et dans une circonstance semblable, attendrirait le cœur le moins sensible. — Je resterai près de lui, Monsieur le Maréchal, lui dis-je, et croyez que j'aurai pour lui les soins d'une mère ». Il me remercia vivement et accepta avec reconnaissance. Je pressentais bien les nouveaux dangers que nous allions courir : mais je lui fis volontiers ce sacrifice. Son aide-de-camp et son intendant restèrent aussi; il leur laissa tout l'argent nécessaire dans cette circonstance, des lettres de crédit, et il partit, la mort dans le cœur; il semblait avoir un pressentiment qu'il ne reverrait plus son fils.

Nous passâmes la nuit sans dormir, et le lendemain à onze heures du matin les troupes russes entrèrent. Nous n'avions pas encore reçu de réponse à la lettre du maréchal, et nous étions fort inquiets : à une heure cependant, un aide-de-camp du général russe vint nous dire qu'il avait reçu la lettre que M. le maréchal lui avait adressée, et qu'il aurait tous les égards

dus au malheur, et au fils d'un brave militaire, qu'il estimait beaucoup; il ajouta qu'on allait nous envoyer une sauvegarde. En effet, une demi-heure après nous vîmes arriver quelques Cosaques; on eut l'imprudence de les faire entrer dans la chambre où était le jeune comte; l'aide-de-camp leur donna quelques pièces d'argent en cherchant à leur faire entendre qu'il voulait les intéresser par là à notre sûreté; mais dès que les Cosaques eurent aperçu des piles d'écus sur la cheminée et de l'argenterie sur la table, ils ne songèrent qu'à s'en emparer, et je vis à leurs figures et à leur avidité qu'ils allaient nous faire un mauvais parti. Je fus m'asseoir près du lit du jeune comte, et en faisant semblant de le couvrir et d'arranger son oreiller, je jetai sa montre, sa pelisse, et quelques autres objets dans la ruelle; je les voyais menacer de leurs lances les deux personnes qui étaient vis-à-vis de nous, et ensuite les quitter pour venir au lit du général qu'ils menacèrent aussi, en lui disant en russe : « De l'argent ». Je détachai de mon col une petite vierge de Kiew que Madame la princesse Koutuzow m'avait donnée en Russie comme préservatif de malheur (elle en fut un pour nous, en effet, dans ce moment), et la posant sur le général : « — Comment osez-vous, leur dis-je, attaquer un homme mourant? Dieu vous punira! » Ils ont un tel respect pour la religion qu'ils se retirèrent. Les Russes ont une grande vénération pour les images et particulièrement pour la vierge de Kiew. Ma présence d'esprit nous sauva; mais la révolution que cela fit à ce pauvre jeune homme, rendit son mal sans remède.

Vers quatre heures, le général russe Tichakow arriva; on lui conta ce qui s'était passé, mais on n'y pouvait plus rien changer : il nous laissa dix-huit hommes, dont il nous répondît, et nous fûmes un peu plus tranquilles pour nous-mêmes, mais ce que nous entendions, ce que nous apprenions à tout moment par les domestiques de la maison, nous faisaient frémir pour les autres; le désordre était inévitable dans un pareil moment, et il était affreux. Des malheureux sans asile erraient dans les rues, repoussés par les habitants qui craignaient, en

les recevant, de faire piller leur maison, ils étaient dépouillés et mouraient gelés. Les rues en étaient remplies. D'autres étaient reçus par les Juifs et n'en étaient que plus malheureux : ces misérables ne les invitaient à entrer chez eux que pour s'assurer plus facilement de leur proie; ils les tuaient et les jetaient ensuite par la fenêtre. La plupart, de ces Juifs ont commis des horreurs. Ce désordre dura jusqu'à l'arrivée de M. le maréchal Kutusow, et encore, lorsqu'il fût dans la ville, ne pût-il pas le réprimer en entier. Il y a des rues, des carrefours isolés où ils entraînaient leurs victimes, et les tuaient lorsqu'ils faisaient résistance. Nous étions logés près d'un couvent de Bénédictins, et, souvent, nous entendions le soir ou la nuit des gémissements de ces malheureux auxquels nous ne pouvions porter aucun secours. Deux ou trois fois j'essayai de descendre, et après avoir attendu que les soldats fussent retirés, j'allais toute tremblante voir s'il ne leur restait pas encore quelque existence : hélas! j'étais toujours trompée dans mon espoir : et ces Messieurs me grondaient d'avoir l'imprudence de sortir ainsi, et de risquer d'attirer les soldats sur mes pas; mais comment consentir à laisser périr des malheureux qu'on croit pouvoir sauver? Je ne sais où l'on prend la force que l'on a dans de semblables circonstances, car assurément s'il m'eût fallu avant cela et même à présent vivre au milieu des morts et des mourants et faire tout ce que j'ai fait alors, je n'en aurais jamais le courage. La providence nous a donné sans doute une âme capable de proportionner son énergie aux dangers et aux événements qui sortent de l'ordre naturel de la vie.

La maladie du jeune comte augmentait de jour en jour : il avait un médecin polonais. Un médecin français, qui était resté prisonnier à Wilna, vint le voir dès le premier moment : ils nous dit que son mal était sans remède, et qu'on pouvait lui donner ce qu'il demanderait; il n'entendit que cette dernière phrase, et ne me laissa plus de repos pour tout ce qu'il voulait avoir ; il était très difficile d'envoyer rien chercher, les domestiques français ne pouvaient pas sortir sans danger; les juifs qui servent de commissionnaires dans ce pays, revenaient

en disant qu'on leur avait pris ce qu'ils apportaient, et ce fut donc encore moi qui essayai d'aller pour nous pourvoir des choses nécessaires aux ordonnances des médecins. Je passais au milieu des soldats, des juives qui vendaient ce qu'elles avaient acheté du pillage. Les chevaux étaient attachés au milieu des rues. Je passais à travers tout cela, et je disais aux Cosaques d'un air gracieux : — Je t'en prie, range tes chevaux[1]. Ils les rangeaient, et ne me disaient rien : je crois aussi que lorsqu'on n'a pas l'air d'avoir peur, on ne songe pas à vous. Je m'habituais à aller ainsi dans la ville chercher ce qui nous était indispensable ; c'est alors que je vis de plus près ce tableau de désolation. Ces malheureux erraient comme des spectres vivants ; ceux qu'on envoyait dans les hôpitaux n'étaient pas plus heureux. Les fenêtres en étaient brisées, tout y était en désordre ; on n'avait pas encore eu le temps de rien arranger, et ils y manquaient de tout.

Enfin, ce pauvre jeune homme mourut le 19 décembre 1812, à trois heures du matin : sa maladie était maligne, et les suites d'une blessure la rendait plus dangereuse encore. Il conserva sa connaissance jusqu'au dernier moment. Quelques heures avant sa mort, tout le monde dormait autour de lui ; il m'appela, et me dit à voix basse : « Je ne passerai pas cette nuit. » Je voulus employer les moyens de le rassurer, et je lui débitai ce qu'on peut dire en pareille circonstance. — Il n'est pas question de cela, me dit-il ; ne perdons pas le temps en discours inutiles ; vous retournerez en France, probablement bientôt, parce qu'on ne retiendra pas les femmes ; c'est vous que je charge de voir ma mère et de lui raconter tous les détails que vous connaissez. Coupez une boucle de mes cheveux avant que je ne sois mort, parce qu'après vous auriez peur de moi. Dites à mes parents que je vous recommande à eux ; si j'en avais la force, j'écrirais à ma mère. Vous avez tout perdu, elle est riche, elle n'oubliera pas votre dévouement. « Il me dit

1. On tutoie en russe ; les paysans tutoient l'Empereur et l'appellent notre père ; il les appelle, lui, frère. (*Note de L. F.*)

beaucoup d'autres choses touchantes, qui me firent fondre en larmes : j'examinai ce pauvre jeune homme, né dans une classe obscure, porté tout à coup au faîte des grandeurs, riche, au moment d'épouser un des plus brillants partis, mourant sur une terre étrangère et n'ayant que nous pour le pleurer. Quel sujet profond de réflexions !

Il fut enterré d'une manière décente pour un pareil moment, et selon l'usage du pays il était couvert de ses habits. Lorsque j'entrai dans la chambre où il était exposé, je fus frappée en le voyant. La première fois que son père m'emmena dans la maison de paysans que son fils habitait, il était minuit, il dormait couché sur un banc, il avait le même costume et la même attitude dans laquelle je le voyais alors : cette conformité de situation, ce passage de la vie à la mort en si peu de temps me fit fondre en larmes. L'existence ne vaut pas la peine que l'on prend pour la conserver.]

Lorsque j'eus rempli tous les devoirs de cette triste circonstance, je songeai enfin à moi. Je n'avais plus rien, aucune ressource dans une ville pillée et jonchée de morts, où les Polonais nous regardaient comme des hôtes incommodes ; on me conseilla d'adresser une supplique à l'empereur Alexandre pour qu'il me permît d'aller à Stuttgard. Je suis née dans ce pays, mon oncle a été le gouverneur du feu Roi, une partie de ma famille l'a habité pendant longtemps ; je pouvais peut-être y retrouver quelques amis, mais j'étais sans argent et sans moyens d'en gagner dans un pareil moment. Si au lieu d'adresser à l'empereur Alexandre une supplique qui ne lui parvint peut-être pas, j'avais eu le courage de lui parler (comme ont fait plusieurs de mes compagnes d'infortune), il m'aurait sans doute accordé la même faveur ; car il a agi dans cette circonstance avec la bonté qui lui est particulière, et ne s'est occupé que d'adoucir le sort de tous les infortunés. Mais trop de timidité m'en empêcha : ce fut le maréchal Koutouzoff qui fut mon seul protecteur. Il me promit de me faire partir pour Saint-Pétersbourg, en me recommandant à Mme la maréchale dont j'avais l'honneur d'être d'ailleurs très connue, puisque

j'allais habituellement chez elle à Saint-Pétersbourg. Je ne pouvais ni ne voulais rester dans la maison du général après sa mort; je fus loger chez une veuve, qui avait beaucoup de Français chez elle, hommes, femmes, presque tous dans un état déplorable. J'étais moi-même sans ressources, mais je puis me flatter cependant d'y avoir fait quelque bien : ce n'est pas toujours la fortune qui procure cette douceur. Ma santé ne s'étant point ressentie de tant de peines et de fatigues, je secourais ceux qui, plus malheureux que moi, étaient restés ou malades ou gelés. Un officier, témoin des soins que je leur prodiguais, me crut l'âme assez sensible pour me charger d'un enfant, qu'il venait de recueillir sur la neige au moment où ses parents venaient de périr. — Chargez-vous en, me dit-il, vous qui êtes bonne. — Hélas! je ne demanderais pas mieux, mais je ne possède plus rien; que voulez-vous que je fasse pour lui? — Ce que vous faites pour tous ces malheureux, lui donner vos soins. — Des soins ne procurent pas l'existence. — Ils la soulagent, me dit M. de P... en me regardant avec expression; nous nous réunirons pour faire le peu qui est en notre pouvoir. — Ce sera le denier de la veuve, lui dis-je. » Des larmes remplirent tous les yeux, lorsqu'on apporta cette petite compagne d'infortune. C'était une petite fille fort jolie; elle pouvait avoir deux ans et demi ou trois ans, elle parlait à peine. Un de ses petits pieds était presque gelé; j'avais déjà guéri plusieurs personnes avec un remède fort simple, du jus de pomme de terre. Je l'employai pour elle, et je parvins à la guérir. Le jour où elle m'avait été remise, je fus chez M. le maréchal K...; je trouvai le prince P..., son gendre. — Vous ne savez pas, lui dis-je, ce qui m'arrive? Vous connaissez la comédie de la banqueroute du savetier chez Brunet, qui se lamente de ne pouvoir nourrir son enfant et qui en trouve deux exposés à sa porte. Eh bien, c'est à peu près mon histoire; depuis que je n'ai plus rien pour moi-même, il m'est tombé un enfant. — Comment, un enfant? — Hélas! oui, une jolie petite créature, recueillie sur la neige par un homme humain, qui me l'a apportée comme un petit serin ». Il se mit beaucoup à

rire. — Il faut compter cela au maréchal; cela l'amusera. — Oui, c'est fort gai; mais faites-moi le plaisir de me dire ce que je vais faire d'elle et de moi. — Venez, dit-il, nous allons voir cela.

M. le maréchal, le meilleur des hommes, après avoir beaucoup ri de mon aventure, me donna trois cents roubles : — Servez-vous toujours de cela, me dit-il, et nous verrons. » Le prince G... m'en donna deux cents, et je revins toute contente apprendre cette bonne fortune à nos amis. Je m'occupai de la toilette de ma petite Nadegda (ce nom signifie *Destinée* en russe), je la fis bien jolie pour la présenter à M. le maréchal. Une jolie figure intéresse davantage; c'est une des faiblesses humaines; heureux lorsqu'on peut la faire tourner au profit de l'innocence ou de la vertu malheureuse! On pensera qu'elle fut bien reçue et qu'elle intéressa beaucoup. On fit faire toutes les recherches imaginables pour avoir quelques renseignements sur ses parents; elles furent toutes inutiles. Il est à présumer qu'ils étaient parmi les morts qui étaient autour d'elle, et qu'ils avaient péri de fatigue et de faim, et depuis bien peu de temps. La jolie petite respirait encore. Ce fut un mouvement léger qu'elle fit qui engagea cet officier à descendre de son cheval et à l'envelopper dans sa fourrure; elle n'était qu'engourdie par le froid; mais il fallut de grands ménagements pour la nourrir pendant plusieurs jours, car elle avait dû pâtir comme les autres. On accoutuma son petit estomac à soutenir les aliments.

J'étais embarrassée de savoir ce que je ferais d'elle, lorsque je serais obligée de partir; car avec une existence aussi incertaine que la mienne, et dans un hiver très rigoureux, l'emmener avec moi était impossible; et je ne pouvais, ni ne voulais l'abandonner. Le prince G... me tira encore de cet embarras. Il connaissait une Allemande qui lui avait des obligations, et à laquelle il avait fait obtenir un passeport pour retourner dans son pays. Une de mes parentes demeurait dans la même ville, et le prince m'assura que cette femme se chargerait d'emmener l'enfant et de la remettre en sûreté à ma parente

avec une lettre de moi, pour qu'elle en prît soin jusqu'à mon retour. — Nous lui paierons son voyage, me dit-il, et je vous réponds d'elle. En effet, elle s'acquitta de cette commission de la manière la plus satisfaisante. Tranquille sur le point, je la gardai avec moi jusqu'au moment de son départ et du mien : et lorsqu'il fallut m'en séparer, j'éprouvai une peine très vive; car si les enfants sont intéressants par eux-mêmes, combien le malheur, à cet âge, n'ajoute-t-il pas à la pitié !

A mon retour en France, ma petite fortune était entièrement perdue, ainsi que mes espérances. Ma famille avait souffert comme moi de tous ces événements. Je ne savais quel parti prendre au sujet de cette enfant. Un officier général auquel je racontai mon aventure et mon embarras me dit qu'il se chargeait de la faire revoir aux demoiselles de la Légion d'honneur. Ce projet n'ayant pu avoir son effet, il paya sa pension jusqu'au moment où une circonstance inattendue la priva de ce nouveau protecteur[1].

Je partis pour Saint-Pétersbourg avec une dame polonaise et sa fille; j'y restai malheureusement peu de temps; mais je fus bien touchée de l'intérêt que tout le monde m'y témoigna. Lorsque je voulus payer à mon hôtel, j'appris du maître de la maison que plusieurs personnes qui ne voulaient pas être nommées, lui avaient donné l'ordre de me fournir tout ce qui me serait nécessaire, et de ne point recevoir d'argent de moi, particulièrement, me dit-il, un monsieur qu'il croyait italien, mais qu'il ne connaissait pas. Je me souviens d'avoir dîné avec une personne qui m'avait fait beaucoup de questions et

1. Cette petite fille, ainsi que moi, a été, depuis quatre ans, le jouet de la fortune; elle doit avoir sept ans à présent à en juger par l'âge qu'elle semblait avoir alors. Je dois songer sérieusement à remplir la tâche que je me suis imposée : chercher à remplacer par une éducation soignée (qui puisse lui donner une existence dans le monde) celle que je ne puis lui procurer par moi-même. Les premières années de cette enfant sont entourées de circonstances romanesques et se rattachent à une époque si extraordinaire et si marquante qu'elle jettera de l'intérêt sur toute sa vie. Si le récit de ses malheurs peut lui procurer à l'avenir l'appui des personnes qui s'y intéressent à présent, je me féliciterai d'avoir entrepris de retracer les événements de cette trop malheureuse circonstance. (*Note de L. F.*)

témoigné beaucoup de sensibilité; c'était sans doute lui dont il était question. Le maître de la maison m'engageait toujours à augmenter ma dépense (ce à quoi je ne voulus jamais consentir). Cela était d'autant plus délicat à lui qu'il ne voulut jamais recevoir d'argent ni de moi, ni de ceux qui avaient répondu de ma dépense. Ce brave homme fit tout ce qu'il put pour m'engager à rester plus longtemps à Pétersbourg. On m'offrit plusieurs places de dame de compagnie et d'institutrice dans les meilleures maisons; on m'en offrit une de lectrice : j'avais déjà été en cette qualité chez Mme la comtesse Stragonow, à Moscou. C'était un sort très honorable et très avantageux. J'aurais été d'autant plus tentée de l'accepter que j'aime beaucoup la Russie, mais ma famille était dans des inquiétudes mortelles sur mon sort, il fallait bien les calmer.

En retournant en France je n'étais pas encore à la fin de mes peines; d'ailleurs il était écrit dans les décrets de la Providence que je devais accomplir ma destinée. Je partis pour la Suède et je faillis périr sur les lacs glacés qui commençaient à n'avoir plus assez de solidité pour supporter le poids d'un cheval et d'un traîneau. J'avais échappé à la guerre, à la faim, au froid, au feu, il semblait que tous les éléments se réunissaient contre moi. J'arrivai à Stockholm où je me reposai quelque temps de toutes mes fatigues. Je craignais en quittant ce pays de me retrouver encore au milieu des horreurs de la guerre. Il fallait cependant prendre un parti décisif. Je poursuivis donc mon pénible voyage seule, sans savoir un mot de la langue du pays; mais je me trouvai au milieu d'un peuple si bon, si hospitalier qu'il semblait qu'il entendît le langage du malheur. Je ne courus aucun des dangers que j'avais appréhendés tant que je fus parmi eux. Lorsque j'eus quitté la Suède et le Mecklembourg, quelques officiers russes que je rencontrai, me firent craindre que mon voyage ne se continuât pas tranquillement, attendu que l'Elbe était bordé de troupes, et que si je tombais entre les mains des Prussiens ou des Cosaques sans rencontrer d'officier, malgré tous mes passeports russes et suédois, ils ne me laisseraient pas passer.

Tout cela m'effrayait d'autant plus qu'il fallait, malgré tout, aller en avant, car je n'avais pas assez d'argent pour attendre. Je m'abandonnai à la Providence qui m'avait protégée jusque là, et je continuai mon chemin. Tous les gouverneurs, les commandants de place m'aidèrent, autant qu'ils purent, soit en visant mes passeports ou en me donnant quelquefois un soldat pour m'accompagner et me faire passer tous les endroits difficiles. Enfin, arrivée à la vue de Ratzbourg, à sept milles de Lubeck, j'étais dans une voiture publique où j'avais rencontré un Français, artiste ainsi que moi, et qui venait de Suède. Nous ne parlions allemand ni l'un ni l'autre; près d'entrer à Ratzbourg, une espèce de militaire vint parler d'une manière très animée au conducteur qui communiqua aux voyageurs ce qu'on venait de lui dire, mais nous n'en entendîmes pas un mot : seulement je compris qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire qui nous empêchait d'entrer dans la ville où la voiture devait nous déposer; car je vis qu'on la faisait retourner; elle s'arrêta dans un faubourg, à la porte d'une espèce de cabaret où l'on buvait, on fumait, on dansait: c'était un tapage horrible. Il prit congé de nous en nous faisant signe d'être tranquilles. Je n'étais rien moins que cela, car c'est la plus fâcheuse des situations que de ne savoir et de n'entendre rien dans un moment de danger; je me trouvais dans une maison où je craignais d'être insultée. Non seulement ce Français ne pouvait pas m'être de grand secours, mais c'était l'être le plus indolent et le plus inanimé qu'on puisse rencontrer. Il ne pensait qu'à manger et à dormir, et n'était capable de me donner aucun conseil ni de me rassurer en aucune manière. Ma figure portait tellement le caractère de l'effroi au milieu de cette chambre remplie de gens ivres que la servante de la maison eut pitié de moi. Elle me fit signe de la suivre, je ne me fis pas prier ; elle m'ouvrit une mauvaise chambre encombrée de meubles, y porta mon très petit coffre (mes paquets ne m'embarrassaient pas), elle me montra un mauvais lit qui s'y trouvait, et me fit signe d'y dormir. J'étais bien reconnaissante de la compassion de cette pauvre fille : je lui

donnai de l'argent pour la remercier ; c'est un langage qui se comprend partout. Aussi m'entendit-elle fort bien et tâcha de me faire comprendre à son tour qu'elle me protégeait, et que je n'avais rien à craindre. Je ne passai pas mon temps à dormir (comme on peut le penser), mais à réfléchir aux moyens de me tirer de ce mauvais pas. La nuit rend les objets plus effrayants, les pensées plus tristes ; je me rappelai les vers de M. l'abbé Delille, qui peignent si bien le tourment d'une âme et d'un esprit agité :

Jusqu'à l'heure où la terre humide de rosée
Apporte un peu de calme à notre âme épuisée.

En effet, au premier rayon du jour je respirai plus facilement, et fus plus capable de prendre un parti. On s'étonnera peut-être qu'une femme qui avait passé six semaines au milieu de toutes les horreurs de la guerre, fut tellement effrayée de se trouver dans un mauvais cabaret d'Allemagne. En voici la raison : d'abord, dans cette armée je pouvais me faire comprendre ; d'ailleurs, il se trouvait toujours quelques chefs pour me protéger. Il y règne d'ailleurs un esprit tellement pénétré des droits de l'hospitalité que si l'on n'y eût pas couru les dangers d'une mort affreuse, on y eût été parfaitement en sûreté ; mais là j'étais au milieu de gens de la classe la plus commune, qui détestaient les Français.

Enfin lorsqu'il fut tout à fait jour, je me décidai à sortir pour reconnaître un peu les localités : j'aperçus un paysage charmant, mais cela m'occupa peu dans ce moment ; nous étions très près de la ville, il fallait traverser un pont, et, en avançant je m'aperçus que les portes étaient fermées. Plusieurs hommes regardaient, des femmes élevaient les mains en disant : Jésus, Maria ! Je me hasardai à leur demander en mauvais allemand qui était dans la ville ? — Cosaques, me dit l'un d'eux. — Ah ! grand Dieu, nous voilà bien, me dis-je, que faire ? » Je retourne à la maison et dis à ce Monsieur : « Pendant que vous dormez tranquillement, vous ignorez que les Cosaques sont dans la ville ; vous devriez bien aller un peu à la découverte. — Ma foi

je ne parle pas allemand, que voulez-vous que je leur dise? — Mais ni moi non plus, je ne parle pas allemand, et je suis une femme. » Je laissai là mon indolent compagnon et fus de nouveau près du pont. — Cosaques? leur dis-je d'un air gracieux, car j'ignorais s'ils étaient bien aises ou fâchés. — Non — Danois? — Ya. « Je me rappelais que j'avais lu dans quelques papiers que les Danois se battaient pour la France. Allons, me dis-je, ceux-là nous laisseront peut-être passer ». Je traverse le pont et je crie à la sentinelle que je veux parler au commandant. Il entend que je suis la femme d'un commandant. On fait avertir celui de la ville qui s'empresse d'accourir et m'ouvre une petite porte. — Parlez-vous français, lui dis-je, Monsieur le commandant? — *Ein pé-tite pé.* — Eh bien! Monsieur, je suis dans le plus grand embarras : hier au soir la voiture publique nous a déposés dans le faubourg sans que nous ayons pu en deviner la raison. — Ah, me dit-il, c'est que nous nous battions avec les Cosaques; nous sommes entrés dans la ville, mais nous ne pourrons pas la garder si l'on ne nous renvoie du renfort; car nous ne sommes que cent vingt hommes. Vous êtes bien heureuse que les Cosaques ne soient pas venus vous visiter dans le faubourg, ils sont assez nombreux et parcourent les environs. — Si j'avais su cela, j'aurais passé la nuit bien moins tranquillement encore; mais, Monsieur le commandant, que vais-je faire? Comment pourrai-je me rendre à Lubeck? — Entrez dans la ville, nous vous emmènerons avec nous. — Vous êtes bien bon. » Mais je pensais qu'il pouvait fort bien être pris lui-même, que tout au moins il n'y retournerait qu'en battant en retraite, puisque comme il me l'avait dit, ils n'étaient pas très nombreux et que je ne serais pas fort en sûreté au milieu d'eux. Je ne pouvais cependant pas trop lui communiquer mes craintes, cela n'aurait pas été poli. J'avais bien mes passeports russes et suédois; mais à quoi cela pouvait-il me servir avec des soldats qui ne savaient pas lire? C'est ce que les officiers russes m'avaient observé eux-mêmes. Il n'y avait cependant pas à balancer, puisqu'après leur départ, en restant dans la ville, j'éprouvais le même

inconvénient. « — Mais, Monsieur le commandant, j'ai laissé mes effets dans le faubourg et un compagnon de voyage (que je ne voulais pas cependant, malgré son peu d'amabilité, laisser dans un tel embarras). — Allez les chercher, mais je ne vous réponds pas que vous puissiez revenir en sûreté, car je vous le répète, ils sont tous autour d'ici; je ne puis vous donner personne pour vous accompagner, qu'un homme avec une brouette pour porter votre malle. — Elle n'est pas lourde. — Eh bien, allez, et que Dieu vous conduise à bon port! » Je me mis à courir de toutes mes forces; arrivée à cette jolie auberge, je trouvai mon compagnon de voyage déclamant le récit de Théramène. Je lui dis tout hors d'haleine : Les Danois sont dans la ville, les Cosaques sont tout autour des faubourgs, voilà un homme avec une brouette, faites mettre dessus vos effets et les miens, et pressez-vous si vous le pouvez; quant à moi, je retourne dans la ville, j'aime mieux perdre mes effets sans moi, que moi avec eux.

Je repris ma course, je rentrai par la petite porte qu'on referma sur moi, et nous restâmes là pour attendre ce monsieur, qui arriva cependant sans accident. — Ah çà, me dit le commandant, si dans une heure je n'ai point de renfort, nous partons : apprêtez-vous pour nous suivre. — Moi, je suis toute prête, mais comment partir, je n'ai pas de voiture? — Ah, je n'y avais pas pensé, je n'en ai pas non plus : attendez, je vais m'informer. Il mit une charrette en réquisition (c'est ainsi que cela se fait à l'armée), il y fit placer beaucoup de foin, tous nos équipages; il y avait un banc avec un coussin pour moi; il me demanda très poliment la permission d'y placer deux officiers blessés; il me présenta la main pour y monter, avec autant de cérémonie que si c'eût été un char brillant : — Vous n'aurez pas peur, me dit-il? J'étais tentée de lui répondre à mon tour : *Ein pé-tite pé.* Je me repris, cependant, et je lui dis : Oh non! d'une voix un peu émue. Je n'avais pas alors ce découragement qui m'avait tant de fois fait faire abnégation de ma vie; je me trouvais au port, prête à revoir ma famille et mes amis; il eût été dur d'y périr après avoir échappé à tant

d'autres dangers. « Allons, me disais-je, me voilà donc encore une fois avec une retraite, c'est une fatalité. » Il était trois heures après-midi, le temps était superbe; en sortant de la ville le commandant mit deux hussards de chaque côté de ma voiture. C'est *per lé sauve-garde*, me dit-il, en plaçant la main à son bonnet. Tous les habitants étaient sur notre passage, et me regardaient avec compassion. J'avais cependant l'air de Clytemnestre sur son char, entourée de ses soldats. Je ne sais si l'on se battit, mais je n'entendis rien, et j'en fus quitte pour la peur.

J'arrivai le soir à Lubeck; mon très honnête commandant poussa la bonté jusqu'à me faire chercher un appartement dans la meilleure auberge, et ne me quitta qu'après m'y avoir remise en sûreté. Je fus très heureuse d'avoir rencontré ce brave homme, car sans lui, je ne sais trop ce que je serais devenue.

Me voilà donc encore une fois échappée; sera-ce le dernier assaut que j'éprouverai? Je l'espère; tout au moins je suis bien sûre de ne plus rencontrer les Cosaques (je ne m'attendais guère qu'ils me suivraient jusqu'à Paris). Le lendemain de mon arrivée, j'eus le bonheur de rencontrer un ami de mon mari : — « Je vous ramènerai avec moi, me dit-il; mais il faut que je passe par Dresde, où j'ai affaire. — Par Dresde? pour y retrouver encore les armées? — Non, il y a une trêve; nous partirons avant qu'elle soit finie. — En êtes-vous bien sûr? — Très sûr. » Lorsque j'arrivai à Dresde, tout le monde me prit pour un revenant : on avait dit aux uns que j'avais été gelée, aux autres que j'étais tombée dans la Bérésina; enfin, personne ne me croyait encore de ce monde. Depuis le baron Desgenette, j'étais la seule qui avait pu passer. Je trouvai tout le monde fort gai, on dansait, on chantait, la Comédie-Française était là, et la charmante Mlle Mars faisait les délices du théâtre et de la ville; elle était l'objet des différentes petites fêtes où elle était invitée, et les animait par son esprit, son amabilité jointe au ton de la meilleure compagnie.

Malheureusement, ce temps dura trop peu, nous partîmes le 12; on parlait encore des partisans, et nous n'étions pas très rassurés. Cependant je ne rencontrai aucun des objets

que j'avais appréhendés, et lorsque je fus arrivée, le plaisir d'embrasser ma famille, de revoir mes amis, me fit oublier ce que j'avais souffert. Après avoir été poursuivie par les Cosaques pendant une année entière, c'était à Paris que je devais aussi faire ma paix avec eux. Je pourrai me vanter d'avoir vu deux choses fort extraordinaires : les Français à Moscou, et les Russes à Paris[1].

Me voilà revenue de toutes mes craintes, de tous mes dangers, ne possédant plus rien, à la vérité, qu'un peu de gaieté et de philosophie : si ce n'est pas une bonne fortune, cela aide au moins à supporter la mauvaise, et à ne pas perdre l'espoir !

1. Lorsque l'empereur Alexandre entra avec ses généraux, j'étais à une fenêtre à l'entresol, ils s'étaient arrêtés devant la maison; le comte O*** m'aperçut et me nomma. Tous ces messieurs en firent autant, de sorte qu'il me fallut descendre, et je fus touchée de l'aimable accueil qu'ils me firent; après leur départ, tout le monde m'entourait, les soldats me parlaient russe, ils étaient enchantés de trouver, au milieu de Paris, quelqu'un qui entendît un peu leur langue, je l'étais moi, de n'avoir plus peur d'eux. (*Note de L. F.*)

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 5629

